BULLETIN

DE

l'École Française

D'EXTRÊME-ORIENT

TOME XLIII (1943-1946)



HANOI

1943-1946

SOMMAIRE

BULLETIN

DE

l'École Française

D'EXTRÊME-ORIENT

TOME XLIII





HANOI

1943-1946

ÉTUDES CAMBODGIENNES

PAR G. CŒDÈS

XXXVI

QUELQUES PRÉCISIONS SUR LA FIN DU FOU-NAN

L'histoire du Cambodge proprement dit commence au VIe siècle avec l'émancipation d'une principauté vassale de l'empire du Fou-nan que les historiens chinois nomment Tchen-la, et qui était située sur le Mékong, au nord des chûtes de Khôn, dans la région de Bassac.

La dernière ambassade en Chine du roi du Fou-nan Rudravarman est datée de 539 [1]. Les Annales chinoises mentionnent encore des ambassades de ce pays durant les périodes *wou-to* (618-626) et *tcheng-kouan* (627-649) [2], mais elles indiquent qu'entre temps un grand changement s'est produit. « Le roi (du Fou-nan) avait sa capitale à T'ö-mou. Brusquement la ville a été réduite par le Tchen-la, et il lui a fallu émigrer au sud, à la ville de Na-fou-na [3] ». Ce texte de la *Nouvelle Histoire des T'ang* peut être complété par un autre qui se trouve dans l'*Histoire des Souei* et qui fournit la plus ancienne mention du Tchen-la ou Cambodge.

« Le royaume de Tchen-la est au sud-ouest du Lin-yi. C'était originairement un royaume vassal du Fou-nan... Le nom de famille du roi était Tch'a-li (*kṣatriya*), son nom personnel était Tche-to-sseu-na (Citrasena) ; ses ancêtres avaient progressivement accru la puissance du pays. Citrasena s'empara du Fou-nan et le soumit » [4].

Cette première conquête du Fou-nan fut parachevée par Içānavarman I, fils de Citrasena-Mahendravarnan. La *Nouvelle Histoire des T'ang* dit en effet que « le roi Kṣatriya Īçāna, au début de la période *tcheng-kouan* (627-649), soumit le Fou-nan et en posséda le territoire » [5].

Cette indication est confirmée par une inscription inédite de Saṃbór-Prei Kŭk (K 440) qui, dans un éloge d'Içānavarman, le félicite d'avoir agrandi le territoire de ses parents.

---

1. P. PELLIOT, *Le Fou-nan*, BEFEO, III, p. 271.
2. *Ibid.*, p. 274.
3. *Ibid.*, p. 274.
4. *Ibid.*, p. 272.
5. *Ibid.*, p. 275.

Aucune inscription, aucun texte chinois n'a permis jusqu'à présent d'assigner de date précise aux règnes des deux premiers conquérants du Fou-nan, Bhavavarman I et son frère Citrasena-Mahendravarman, et tout ce qu'on peut dire, c'est qu'ils se placent entre 540, date la plus haute à laquelle les Annales chinoises permettent de placer l'émancipation du Tchen-la, et 616, date de la première ambassade envoyée en Chine par leur successeur Īçānavarman [1].

On ne sait pas davantage en quoi consista le repli vers le sud des souverains du Fou-nan lors de la première poussée du Tchen-la. J'ai montré que *T'o-mou* (dont la prononciation ancienne comportait une gutturale finale) est probablement la transcription d'un mot khmér : *dmak, dalmak* « chasseur » [2]. Ce mot est l'équivalent du sanskrit *vyādha* qui a donné son nom à la ville de *Vyādhapura*, l'ancienne capitale du Fou-nan, que j'ai localisée dans la région de Bà Phnom [3]. Mais le site de Na-fou-na reste mystérieux, bien que l'on ait essayé, sans grande raison, de le localiser du côté de la Cochinchine orientale [4].

Or, il existe deux documents épigraphiques qui apportent d'utiles précisions sur la date des premiers conquérants du Fou-nan, et sur l'emplacement probable de la cité où les rois de ce pays se replièrent à ce moment-là.

Il ne s'agit pas d'inscriptions nouvellement découvertes. L'une a été publiée il y a 60 ans, à une époque où l'existence du Fou-nan était à peine connue. L'autre, signalée il y a une trentaine d'années, n'avait pas encore été étudiée.

C'est cette dernière qui permet de fixer l'époque du règne de Bhavavarman I. Elle provient d'un monument sans nom, voisin du groupe de Robań Romāś, dans la province de Kòmpoń Thom, au nord des ruines de Saṃbór-Prei Kŭk qui correspondent, comme on sait, à la ville d'Īçānapura, capitale du roi Īçānavarman I.

Le texte, publié à la suite de cette étude, émane d'un certain Narasiṃhagupta qui se donne comme roi vassal (*sāmantanṛpa*) des trois premiers souverains du Cambodge : Bhavavarman I, Mahendravarma, Īçānavarman I. Il nous apprend qu'une image de Viṣṇu fut érigée sous le règne de Bhavavarman I en 598. L'objet de l'inscription, qui n'est pas antérieure au règne d'Īçānavarman, mentionné en qualité de roi régnant, est la constitution subséquente d'un domaine en faveur du dieu.

Cette date de 598 est antérieure de 6 ans à la plus ancienne date relevée jusqu'ici sur une inscription du Cambodge [5]. Se plaçant sous le règne de Bhavavarman I, elle permet pour la première fois d'accrocher ce roi à un repère chronologique qui faisait défaut jusqu'ici. S'il régnait encore dans les dernières années du VIe siècle, il faut sans doute rajeunir quelque peu la première con-

1. P. PELLIOT, *Le Fou-nan*, p. 272 et BEFEO. II, p. 124.
2. *Inscriptions du Cambodge*, II, p. 110, n. 5.
3. BEFEO, XXVIII, p. 127.
4. L. FINOT, JA., 1927 (I), p. 186.
5. Inscr. de Phnom Bayan. K 13 (ISCC, V, p. 31).

quête du Fou-nan que l'on a coutume de placer entre 540 et 550, et prolonger au delà de 539 le règne de Rudravaman, dernier roi du Fou-nan. Le successeur de Bhavavarman I, son frère cadet Citrasena-Mahendravarman, prend alors place dans les premières décades du VIIe siècle, et le début du règne d'Īçānavarman n'est peut-être pas sensiblement antérieur à 616, date de sa première ambassade en Chine.

L'autre document est une inscription en sanskrit et en khmèr qui se trouvait autrefois dans le Vat Prei Vāl, pagode moderne des environs de Bà Phnom, c'est-à-dire dans la région de l'ancienne capitale du Fou-nan. La partie sanskrite en a été éditée par A. Barth en 1885, dans les *Inscriptions sanskrites du Cambodge* (N° X) Cette inscription qui est la plus ancienne inscription bouddhique du Cambodge provient, je le répète, des environs de l'ancienne capitale du Fou-nan (Vyādhapura = T'o-mou), mais elle est postérieure d'un siècle à la conquète, puisqu'elle date de 664, sous le règne de Jayavarman I.

Elle a pour objet de promulguer un ordre du roi (*ājñā*) prescrivant de transmettre à un certain Çubhakīrti la charge des fondations de ses deux grands-oncles, les bhikṣu Ratnabhānu et Ratnasimha. Cet ordre, dit le texte, a été apporté en 664 par les *sādhu* résidant dans la ville de Naravaranagara. Le texte khmèr reproduit l'ordre du roi dont le sanskrit a donné les clauses essentielles : il s'agit d'accorder au neveu un droit exclusif (*sādhā*) sur les biens offerts au temple par ses grands-oncles.

La donnée importante de cet acte est le nom de la ville de Naravaranagara. Puisque c'est de cette localité qu'a été apporté l'ordre royal, il est évident que c'est là que résidait le souverain. Il s'agit donc de la capitale de Jayavarman I, qui était probablement à Aṅkor Borĕi, site archéologique extrèmement important, des environs duquel proviennent plusieurs de ses inscriptions.

Dans sa traduction, A. Barth a rendu Naravaranagara par « la ville du premier des hommes », ajoutant en note : « c'est-à-dire la capitale. Ou bien Naravaranagara serait-il le nom propre d'une ville ? »

Le sens de *naravara* est bien « premier, meilleur des hommes », mais je doute que cette épithète puisse être prise ici dans le sens de « roi ». Dans l'Inde extérieure, le roi est beaucoup plus un dieu qu'un homme, même le premier, et toute l'ingéniosité des poètes de Cour s'emploie à montrer que les actions les plus merveilleuses des dieux du panthéon ne sont rien à côté de celles accomplies par le roi dont ils composent le panégyrique.

A mon sens, Naravaranagara doit plutôt signifier « ville des meilleurs des hommes », et être considéré, nom comme une épithete, mais comme le nom propre d'une cité. Cette cité, on vient de le voir, était bien la capitale, et ceci résulte non pas de son nom, mais du fait que c'est de là que fut apporté l'ordre royal.

Si maintenant l'on considère non plus le sens, mais la forme du nom Naravaranagara, on constate qu'il fournit du nom Na-fou-na, donné par les Chinois à la ville où se retirèrent les rois du Fou-nan après leur éviction de T'ö-

mou = Bà Phnoṃ, une explication aussi plausible que Navanagara « ville neuve », proposé par P. Pelliot [1]. Quant à la situation de Na-fou-na au sud de T'ö-mou, elle correspond bien à celle d'Aṅkor Bórĕi par rapport à Bà Phnoṃ. J'avais déjà envisagé cette identification dans mon *Histoire ancienne des États hindouisés*, où j'ai écrit (p. 82) :

« On pourrait songer à placer Na-fou-na à Aṅkor Bórĕi, site archéologique fort riche en vestiges anciens, dont le nom et la topographie semblent indiquer qu'il y eut là une capitale. La chose n'est pas impossible, mais si Aṅkor Bórĕi devint le centre de ce qui restait du Fou-nan dans la seconde moitié du VIe siècle, il est très improbable qu'il l'ait encore été dans la première moitié du VIIe, au moment où la *Nouvelle Histoire des T'ang* mentionne les dernières ambassades de l'empire moribond, car à cette époque on trouve déjà dans la région des inscriptions au nom du roi Īçānavarman, deuxième successeur de Bhavavarman I. »

En fait, ces scrupules sont exagérés, car si l'on se reporte aux sources chinoises déjà citées, on constate d'une part que les dernières ambassades du Fou-nan datent des périodes *wou-to* (618-626) et *tcheng-kouan* (627-649), et d'autre part que la conquête finale du Fou-nan par Içānavarman date du début de cette même période 627-649. Il suffit que la dernière ambassade du Fou-nan ait eu lieu vers 630, et que la conquête d'Īçānavarman ait suivi de très près pour justifier la façon dont l'historien chinois a daté ces événements. Quant aux rares inscriptions d'Īçānavarman trouvées dans la region d'Aṅkor Bórĕi, aucune n'est datée et ne peut, par conséquent, être considérée avec certitude comme antérieure au début de cette période 627-649, où, comme on vient de le voir, se placent les dernières ambassades du Fou-nan et la conquête d'Īçānavarman.

Rien donc ni dans les sources chinoises, ni dans l'épigraphie, n'empêche de considérer Aṅkor Bórĕi comme la dernière capitale du Fou-nan, après sa première conquête partielle par le Cambodge, et de l'identifier avec le *Na-fou-na* des Chinois, le *Naravaranagara* de l'inscription de Jayavarman I.

Au total, notre connaissance du début de l'histoire du Cambodge se trouve enrichie des faits suivants.

Bhavavarman I régnant encore en 598, la conquête du Fou-nan par ce roi doit se placer dans la seconde moitié du VIe siècle, plutôt que vers le milieu comme on le pensait jusqu'ici. Les règnes de ses successeurs se trouvent rajeunis d'autant. Au moment de la première conquête de Bhavavarman I et de son frère Citrasena-Mahendravarman, les rois du Fou-nan abandonnèrent T'ö-mou = Vyādhapura = Bà Phnoṃ pour Na-fou-na = Naravaranagara = Aṅkor Bórĕi. Ils s'y maintinrent jusque vers 630-640, époque à laquelle on peut placer la conquête finale d'Īçānavarman I et la disparition du Fou-nan. Īçānavar-

1. BEFEO, III p. 295.

man avait sa capitale dans la région de Kompoñ Thom, à Sambór-Prei Kuk, mais son deuxième successeur Jayavarman I s'installa à Naravaranagara = Añkor Bórëi. La richesse de ce site archéologique, l'antiquité et la variété des vestiges qui en proviennent s'expliquent par le fait qu'il marque l'emplacement d'une cité, sans doute fort ancienne, qui fut successivement capitale du Founan à son déclin et du Cambodge à son début.

PIÉDROIT DU SANCTUAIRE AU SUD-OUEST DE ROBAN ROMĀS (K. 151)

« Au sud-est (de Roban Romās), écrit H. PARMENTIER [1], est un groupe important dont deux édifices seulement peuvent être sans crainte rapportés à l'art khmèr primitif. » Le sanctuaire le plus méridional, coté F dans le *Complément à l'Inventaire* [2], et A dans l'*Art khmèr primitif*, porte sur le piédroit nord de la porte de son vestibule une inscription de 24 lignes, dont les 6 premières sont très bien conservées, mais dont les autres ont beaucoup souffert. L'écriture, fort belle au début, va en s'altérant, et les dernières lignes sont assez négligées. On peut cependant, sauf vers le milieu, tirer de cette inscription une lecture à peu près complète.

Le texte sanskrit comprend 12 stances : 3 *vasantatilaka* (I, III, VI), 3 *upajāti* (IV, V, VII), 4 *çloka* (IX, XII), et 2 *āryā* (II, VIII). Il débute par une invocation à Viṣṇu (I), et relate l'érection en 520 ç. = 598 A. D., sous le règne de Bhavavarman I, d'une statue du dieu Kapilavasudeva [3] (VII-VIII), ainsi que la fondation d'une ou de deux villes sur un domaine situé au sud du temple et nommé Kapila (IX-XII).

Il a pour auteur un nommé Narasimhagupta (VII), qui se donne comme un roi vassal (*sāmantanṛpa*) des trois premiers rois du Cambodge : Bhavavarman I, Mahendravarman et Içānavarman (II-IV). Par droit héréditaire, il était seigneur d'Indrapura, et obtint un autre fief que la ruine du texte empêche d'identifier avec certitude (V).

C'est la première fois, à ma connaissance, qu'apparait en personne un des « grands vassaux » du Cambodge naissant. Ce fief d'Indrapura, que j'ai cru pouvoir localiser dans l'est, dans la région de l'actuel Thbóṅ Khmūm, devait constituer une principauté d'une certaine importance : on le voit reparaître à l'aurore de l'époque angkorienne, et servir de point de départ à Jayavarman II pour sa reconquête du pays [4].

---

1. *Art khmèr primitif*, p. 90.
2. BEFEO, XIII, I, p. 32.
3. Ce nom a été porté sous le règne de Jayavarman I par une image et un sanctuaire dans Kon Pisëi, prov. de Kómpon Spu' (*Inscr. du Cambodge*, II, p. 198).
4. BEFEO, XXVIII, pp. 117-119.

TEXTE.

I (1) çrīkaustubhasthiravibhūṣanacāruvakṣā
viṣnur jjayaty amarakrtyasamāpanīyaḥ
(2) yo nūtanoditadivākaramaṇḍalābha-
cakraprahāraçamitākhiladānavendrah ||
II (3) çrībhavavarmmā kṣitipaḥ
kṣonīndraç çrīmahendravarmmā ca
(4) bhrātros tayor mmato yas
sāmantanrpāgranīr ekaḥ ||
III (5) çrīçānavarmmanrpakalpamahīruhasya
sarvvānyapārthivalataikasamāçrayasya
(6) āsīd yaça+kusumavāsitadiṅmukhasya
yaç caryyasātkrtavibhūtiphalasya bhrtyaḥ ||
IV (7) tadīyasāmantanareçvarānām
agresaraç çauryyanayaçriyā yah
(8) nirvyājayāpatsv api _ ◡ _ _
niratabhaktyā krtavedinān ca ||
V (9) vaṅçakrameṇāpi ◡ pat ◡ _ _
ya✕ prāptavān indrapureçvaratvam
(10) ā ◡ _ kad[v]iṣṭhapure [1] virājyam [2]
anugrahād indrasamasya bhartuḥ ||
VI (11) _ _ ◡ _ ◡ ◡ ◡ _ ◡ krtajñabhāvād
vaṇīçarīramanasā satatam kriyābhiḥ
(12) yasya ◡ _ ◡ ◡ ◡ _ sya hitodayasya
_ _ krtajña ◡ ◡ _ ◡ ◡ _ ◡ saiti ||
VII (13) khyātas sa nāmnā narasiṅhagupto
gurvvāçritas çrībhavavarmmarājye
(14) _ _ ◡ _ napratimām murārer
imām pratiṣṭhāpitavān ◡ _ _
VIII (15) çrīkapilavāsudevaḥ
khadviçaraçakāvadhau sthito yam iha
(16) [ro] hinyām strīlagne [3]
vaiçākhasitāhani trtīye ||
IX (17) tasya dakṣiṇato muṣmin pradeçe santi sāvadhau
(18) sakṣetragrāmadāsā yas tataç çrīkapilāvhayah ||

---

1. La lecture *dviṣṭha* n'est pas sûre.
2. Le caractère *vi* est douteux.
3. Il y a, à la suite du caractère *gne*, un signe en forme de spirale, qui ne semble pas avoir de valeur.

X (19) prācyām ā khātanadyāḥ prāg- dakṣinasyān tu sindhutaḥ
(20) araṇyakṣetramadhyākhyād uttarasyām pathaḥ p thoḥ |
XI (21) īçadiçy ātmakhātad a [1] tatākad agnidiçy api
(22) sindhos sīmāç ca nairṛtyān tatākād vāyudiçy api |
XII (23) t_ _u [2] dakṣiṇatas sindhor vvandinām uttare puram
(24) uttarāc cottare sindhos so nya - sapuram [3] vyadhāt |

TRADUCTION.

I. La victoire est à Viṣṇu dont la charmante poitrine a constamment pour parure la Fortune et (le joyau) Kaustubha, qui mène à bien les entreprises des Immortels, et qui détruit les rois des Dānavas d'un coup de son disque, brillant comme le disque du soleil fraîchement levé.

II. Le roi Çrī Bhavavarman et le roi Çrī Mahendravarman (régnèrent). Celui qui fut considéré comme le premier des rois vassaux [4],

III. fut serviteur du roi Çrī Īçānavarman, arbre des désirs, unique support de ces lianes que sont tous les autres rois, parfumant les points cardinaux des fleurs de sa gloire, ayant pour fruits la puissance de sa conduite vertueuse.

IV. Par sa valeur, sa prudence et sa fortune, il fut le meilleur des rois vassaux de cet (Içānavarman) ; par sa sincère et parfaite dévotion, même dans le malheur... (il fut le meilleur) de ceux qui savent reconnaître les bienfaits.

V. Bien que, par l'ordre de succession dans sa famille..., il eût obtenu la la seigneurie d'Indrapura,... [5] le pouvoir dans la ville ennemie [6], par faveur de son maître [7] semblable à Indra.

VI. ... à cause de sa reconnaissance en pensée, en parole et en action, toujours, par ses actes, cet homme bienfaisant... reconnaissant...

VII. Nommé Narasinhagupta, attaché à ses maîtres [8] sous le règne de Çrī Bhavavarman..., il fit ériger cette image de (Viṣṇu) l'ennemi de Mura...

VIII. Ce Çrī Kapilavāsudeva a été érigé ici à l'époque Çaka (marquée) par les (5) flèches, deux et l'espace (= o) [9], (la lune étant) dans Rohiṇī, la Vierge étant à l'horizon, le troisième jour de la quinzaine claire de Vaiçākha.

IX. Au sud de (ce temple), sur ce domaine qui porte à cause de cela, le nom

---

1. Les caractères de ce pāda sont peu distincts.
2. Peut-être *tāsu*.
3. Le caractère qui suit *nya* est très indistinct : ce peut être *p*, *m*, *s* ou *h*, affecté ou non du signe de l'*ā* long. Le caractère *sa* est peut-être surmonté de l'*anusvāra*.
4. Il s'agit de Narasiṅhagupta qui n'est nommé qu'à la stance VII
5. Compléter : il obtint, ou une expression de sens voisin.
6. Traduction conjecturale : la lecture du texte n'est pas sûre.
7. C'est-à-dire du roi Īçānavarman.
8. Ou à ses parents
9. 520 ç. = 598 A. D.

de Çrī Kapila, et qui est délimité, il y a des esclaves avec des champs et des villages,

X. à l'est, jusqu'au canal [1], au sud-est jusqu'au fleuve, au nord jusqu'au grand chemin nommé « milieu de la région forestière ».

XI. Les limites sont, au nord-est son propre bassin [2], au sud-est un bassin, au sud-ouest le fleuve, au nord-ouest un bassin.

XII. Dans ces limites [3], au sud du fleuve et au nord des... [4] il a fondé une ville, et au nord du fleuve, au nord, une autre ville [5]...

XXXVII

LE SITE DE JANAPADA D'APRÈS UNE INSCRIPTION DE PRÀSÀT KHNA

Les inscriptions de Pràsàt Khnà, décrites par H. PARMENTIER dans son *Art khmèr classique* [6], ont déjà été publiées par mes soins [7] à l'exception de celle qui est gravée sur le piédroit nord de la porte sud du gopura I est (K 356). Elle fait face à celle d'Udayādityavarman I, mais en est indépendante et lui est antérieure de 21 ans.

Ce texte khmèr de 26 lignes en gros caractères bien conservés a été analysé de façon assez exacte par AYMONIER [8]. C'est une ordonnance royale de 902 ç. (980 A. D.) émanant d'un souverain qui n'est pas nommé, mais qui ne peut être, vu la date, que Jayavarman V, et prescrivant d'inscrire les redevances des cellules de Janapada et de Trivikramapada (ll. 1-6). Ces redevances, dont la liste est donnée (15-16), étaient destinées à trois divinités dont les sanctuaires doivent correspondre à trois des édifices du groupe central de Pràsàt Khnà : le dieu Sakabrāhmaṇa, le dieu de la royauté ou dieu-roi, et le vieux dieu [9],

1. Littéralement rivière creusée. Il s'agit d'un *prêk*, comme on dit en cambodgien moderne.

2. C'est-à-dire le bassin du fondateur.

3. Traduction conjecturale, le texte est incomplet.

4. La lecture *vvandinām* paraît certaine, mais je n'en tire aucun sens satisfaisant.

5. La traduction de cette stance, que ses lacunes et son style embarrassé rendent très difficile, est donnée sous toutes réserves.

6. Pp. 210-211.

7. BEFEO, XI, p. 400 (K. 356 sud) et 405 (K. 355); — *Inscr. du Cambodge*, I, p. 195 (K. 660) et 197 (K. 661).

8. *Cambodge*, II, p. 222.

9. Khmèr *kamrateṅ añ ta ^{a}cas* doit correspondre à skt. *Vrddheçvara*, nom porté par divers sanctuaires dont l'un est mentionné dans une inscription du Práḥ Vihār (K. 380 ouest, l. 4.). Des inscriptions préangkoriennes mentionnent un *vraḥ kamrateṅ añ ta ^{a}cas* (*Inscr. du Cambodge*, II, pp. 115, 135).

dont les biens étaient administrés par les élèves de la lignée du purohita de Janapada (7-13). Le texte précise les attributions et les tours de service du personnel (17-22) et se termine par une imprécation.

Le principal intérêt de ce document réside dans les mentions simultanées du dieu-roi (l. 9) et du pays de Janapada (5, 12, 13). On sait que c'est de Janapada que vint le brâhmane Hiraṇyadāma appelé par Jayavarman II pour instituer sur le mont Mahendra le culte du dieu-roi [1]. *Janapada* peut n'être qu'un simple substantif signifiant « pays d'origine » [2], le brâhmane serait venu, soit de son pays, soit, mais moins vraisemblablement, du pays du roi qui l'invitait. Mais Janapada peut être aussi un toponyme, et la présente inscription en donne la preuve. On peut donc se demander si ce purohita de Janapada, faisant figure de chef d'école, n'est pas précisément Hiraṇyadāma qui serait venu d'un ermitage situé à Pràsàt Khnà ou dans les environs immédiats.

Aucun des édifices de ce groupe ne semble, il est vrai, antérieur au milieu du xe siècle [3], mais l'ermitage en question pouvait être doté de constructions en matériaux légers qui n'ont pas laissé de traces. Il faut, d'ailleurs, tenir compte de l'existence, dans l'enceinte de Pràsàt Khnà, d'une annexe d'art préangkorien [4], sans parler du Pràsàt Kômpo'ṅ ou Kôṃpho'ṅ, à 4 kilom. au sud, qui a livré une inscription du viie siècle [5]. De toute façon, le site est d'occupation ancienne, antérieure au règne de Jayavarman II. Divers indices donnent quelque consistance à l'hypothèse formulée.

D'abord la mention du *kamrateṅ añ ta rājya* (l. 9) parmi les dieux auxquels les étudiants de Janapada fournissaient des redevances. La présence du dieu-roi, ou plutôt d'une réplique de cette image, insolite dans tout autre temple, est assez explicable dans la localité d'où était originaire le fondateur même de son culte.

Ensuite, le nom de Hiraṇyaruci dans l'inscription sanskrite du piédroit faisant face à celui-ci [6]. Hiraṇyaruci est un des membres de la famille des officiants du dieu-roi, connu aussi sous le nom de Steṅ añ Vnaṃ Kansā, qui fut *ācāryapradhāna* vers la fin du règne de Yaçovarman [7]. C'était le frère de Vāmaçiva, fondateur du Mont Central de Yaçodhapura (Phnom Bàkhèṅ). Mais comme c'était son frère cadet, il peut fort bien avoir été vivant sous Rājendravarman et avoir fondé le *pustakāçrama* ou « bibliothèque » qui porte son inscription. On aurait ainsi un lien entre Pràsàt Khnà et la famille sacerdotale de Sdŏk Kăk Thom.

---

1. Stèle de Sdŏk Kăk Thoṃ (C, 71). Cf. G. Cœdès. *Pour mieux comprendre Angkor*, pp. 162-163; *Hist. ancienne des États hindouisés*, pp. 126-127.
2. C'est l'interprétation adoptée dans les deux ouvrages précités.
3. H. Parmentier, *Art khmèr classique*, p. 211.
4. H. Parmentier, *Art khmèr primitif*, I, p. 170.
5. *Ibid.*, p. 167 (Inscr. K. 357).
6. BEFEO, XI, p. 406.
7. Inscr. de Sdŏk Kăk Thoṃ, D, 22-23.

Enfin si Kuti (l. 3) désigne, comme j'en signale la possibilité en note, non une cellule, mais la localité de ce nom constituée par Jayavarman II en domaine de cette famille sacerdotale, et d'où Hiranyaruci fit venir les premiers « colons » de Stuk Ransi et Bhadrapaṭṭana [1], on aurait ainsi une relation de plus entre le site de Pràsat Khnà et les prêtres du dieu-roi, et par suite un nouvel argument en faveur de l'identification de ce site avec le lieu d'origine de Hiranyadāma. L'eloignement de Kuti, qui correspond sans doute au site primitif de Bantāy Kdéi, à Aṅkor, ne constitue pas un argument contre cette hypothèse, car ce nom ne revient plus dans la suite du texte, et c'est essentiellement Janapada qui assure le service des redevances et qui devait donc se trouver à Pràsàt Khnà ou aux alentours immédiats.

Texte.

(1) siddhi svasti 902 çaka daçamī ket āṣāḍha vra[haspa](2) tivāra nu kammrateṅ añ vrah guru pandval [vrah çā](3)sana dhūli vrah pāda dhūli jeṅ vrah kammra[t e[ṅ a](4)ñ ta pratyaya ta jmah steñ ākāçali[ṅga pre] (5) mok srasir praçasta phle kuṭi janapa[da tri](6)vikramapada āy le nā vrah çilastambha [ri am](7)pall khñuṃ thmur krapi tammrya sruk sre bhūmyā [kara] (8) man steṅ añ ta prājña jvan ta kammrateṅ añ (9) ta sakvrāhmana ta kammrateṅ añ ta rājya ta (10) kammrateṅ añ ta ᵃcas vvam āc ti āyatta ta pañcā(11)dhikara ₒ āyatta ta çiṣyānvaya ta purohita (12) āy janapada ta vaiyākarana ta vidhijña ta mān (13) çīlācāra ta tyaṅ dharmma neḥ gi nā āyatta gi janapada nu (14) trivikramapada oy vraḥ madhuparkka vrah bhojya raṅko liḥ 3 pra(15) tidina thmoy liḥ vyar pratidina vrah madhuparkka saṃlo pi (16) vnek dik phik slā par vyar amlū khlah vyar bhay maṅgala ₒ (17) vāca thmiñ thmaṅ rmnām caṃmryaṅ mahānasa patrakāra ᵃmuh di(18)k sroṅ neh thleṅ mvāy vatt mvāy thñāy ₒ tūryya gandharvva (19) çikharā thmaṅ huduga neh thleṅ pi vatt mvāy thñāy ₒ vvam ā(20)c ti ᵃnak pre ta kāryya cañcūla phoṅ dai ti leṅ ka(21)lpanā phle janapada gus pi thve nu krtaprayatna ₒ (22) pratipakṣa ₒ nau çisya loḥ santāna loh ta va(23)rddheya neh dharmma neh mān phala arddhabhāga (24) nau ᵃnak ta ahaṅkāra pī pīdā ᵃnak janapada (25) pi cicāy neh dharmma neh jā ta dvātrimçanara(26)ka lvaḥ saṅhāra nu santāna phoṅ ♧

Traduction.

(1-6) Succès! Bonheur! En 902 çaka, dixième jour de la lune croissante d'Aṣāḍha, jeudi, K. A. Vrah Guru notifia une ordonnance royale de S. M. à un *pratyaya* nommé Steñ Ākāçaliṅga, le chargeant de venir inscrire les redevances des cellules [2] de Janapada et Trivikramapada sur une dalle de pierre.

1. Inscr. de Sdŏkkak Thom. D. 24-25.
2. *Kuṭi* est aussi connu comme toponyme.

(7-13) Tous les esclaves, bœufs, buffles, éléphants, villages, rizières, produits de la terre que le(s) Steṅ Añ savant(s) a (ont) offert à K. A. Sak Vrāhmana [1], à K. A. qui est la royauté, à K. A. le vieux, ne relèvent pas de l'autorité des Pañcādhikara [2]; ils relèvent de la lignée des élèves du purohita de Janapada, qui étudient la grammaire, qui connaissent les rites, qui ont une conduite vertueuse et qui connaissent le dharma.

(13-16) Voici ce qu'il appartient à Janapada et Trivikramapada de donner : la crème au miel, la nourriture sacrée, 3 *liḥ* de riz décortiqué par jour, 2 *liḥ* de *thmoy* [3] par jour; la crème au miel, deux cuillérées de ragoût, l'eau à boire, 2 *par* [4] d'arec, 40 ligatures [5] de bétel, aux fêtes.

(17-22) Récitants, joueurs d'instruments à corde et à percussion, danseurs, chanteurs, cuisiniers, fabricants de feuilles, chauffeurs d'eau pour le bain, prennent le service une fois par jour; musiciens chanteurs, *çikhaṇā* [6], joueurs de tambourin [7], prennent le service trois fois par jour. Ils ne doivent pas être employés à des travaux (tels que) prestation de ricin [8], en dehors de ceux institués pour le service des redevances à Janapada, afin qu'ils s'acquittent de leur tâche avec zèle, pour chaque quinzaine.

(22-26) Les élèves aussi bien que leurs lignées qui feront prospérer cette fondation jouiront de la moitié des mérites qui en découlent. Les gens qui auront l'audace de tourmenter les gens de Janapada pour détruire cette fondation renaîtront dans les enfers jusqu'à la fin du monde avec leurs lignées.

---

1. Cette orthographe est aussi celle de l'inscription de la porte sud du même gopura (K 660). J'ai transcrit à tort *sakaº* dans *Inscr. du Cambodge*, I, p. 196.

2. Sans doute pour *pañcādhikaraṇa*. On ne sait si l'on doit comprendre (« membres) de la Cour des cinq » ou « cinq Cours ».

3. Mot inconnu.

4. Sur ce mot, cf. *Inscr. du Cambodge*, I, pp. 181-182.

5. *Krlaḥ* = mod. *khlás*, *'hloḥ* « enfiler, lier ».

6. *Tūrya* et *gandharva* semblent faire double emploi avec *tmiṅ* et *camryaṅ*, mais ces musiciens et chanteurs désignés par les termes sanskrits devaient exécuter une musique différente des autres. *Çikhaṇā* ne se trouve pas dans les lexiques

7. *Huḍuga* pour *huḍukka*.

8. Traduction conjecturale de *cañcūla* (*Inscr. du Cambodge*, II, p. 66, n. 3).

XXXVIII

NOUVELLES PRÉCISIONS SUR LES DATES D'AVÈNEMENT DE QUELQUES ROIS DES DYNASTIES ANGKORIENNES

1. *Avènement de Jayavarman III ; 772 ç. (850 A. D.).*

AYMONIER, en se basant sur son interprétation d'un passage de la stèle de Kôk Rosĕi (K. 175) [1], avait proposé pour l'avènement de Jayavarman III la date de 791 ç. (869 A. D.), attribuant ainsi à son père Jayavarman II un long règne de 67 ans.

La découverte en 1919 de l'inscription de Pràsàt Čak (K. 521) avait d'abord paru confirmer cette date [2]. J'y avais lu qu'en 791 ç. Jayavarman III était monté sur le trône agé de 16 ans. Mais ensuite, ayant été amené à montrer que l'interprétation de la stèle de Kôk Rosĕi par AYMONIER était inexacte, je crus pouvoir, tout en conservant pour la date la lecture 791, comprendre qu'à cette date Jayavarman III régnait *depuis 16 ans*, ce qui plaçait son avènement en 776 ç. (854 A. D.) [3].

Une inscription sur stèle découverte en 1935 à Tûol Tà Péč (K. 833) et conservée au musée de Phnoṃ Péñ (D. 82) remet cette date en question [4], car elle dit en termes figurés que Jayavarman III devint roi en 772 ç. (*dvandvādrigiri*), soit 850 A. D.

Ce nouveau témoignage m'a conduit à revoir le texte de l'inscription de

---

1. *Cambodge*, I, p. 422.
2. BEFEO, XIX, 5, p. 126.
3. *Ibid.*, XXVIII, p. 116. — Le texte, en faisant abstraction des trois chiffres de la date, se lit : *XXX çaka gi nu vraḥ pāda çrījaivarmmadeva stāc dau viṣṇuloka ta rājaputra vraḥ pāda parameçvara... svey rāja chnāṃ tap pramvāy...*, littéralement : « xxx çaka, S. M. Jayavarmadeva qui est allé au Viṣṇuloka, fils de S. M. Parameçvara (Jayavarman II)... régner années seize... »
4. En signalant la découverte de cette stèle (BEFEO, XXXV, p. 493), j'ai dit que les dates qu'elle donne pour l'avènement des rois de Jayavarman III à Jayavarman V sont « inexactes, ou du moins différentes de celles qui ont été admises jusqu'ici ». Ceci n'est vrai que pour Jayavarman V, dont l'accession au pouvoir est placée en 892 ç. (*netragrahāṣṭa*) = 970 A. D., soit 2 ans plus tard que la date constamment attestée, 890 ç. (968 A. D.). Pour les autres rois mentionnés : Jayavarman III, 772 ç. (850 A. D.), — Harṣavarman I, 822 ç. (900 A. D.), — Harṣavarman III, 862 ç. (940 A. D.), il s'agit de données nouvelles qui permettent de combler des lacunes ou de corriger des erreurs de la chronologie admise jusqu'ici (v. *infra*). Quant à la date de Jayavarman IV, 850 ç. (*vyomavāṇāṣṭa*) = 928 A. D., c'est celle qui est donnée par de nombreux documents, et qui correspond, non pas à celle de sa proclamation à Chok Gargyar = Kòḥ Ker en 921 A. D. (BEFEO, XXXI, p. 12), mais sans doute à celle de la mort de son neveu Īçānavarman II, qui lui permettait de faire figure de roi légitime.

Pràsàt Cak, en utilisant de nouveaux estampages plus nets que ceux pris en 1919. Voici le résultat de cet examen.

Les trois chiffres de la date présentent, à leur partie supérieure, des traits horizontaux adventices, ainsi que des traces de surcharge qui ne sont pas forcément anciennes. On ne saurait en tout cas affirmer que ces traits en surcharge ont eu pour but de modifier la forme initiale des chiffres : pour les chiffres des centaines et des dizaines, il y a simple renforcement des traits.

Dans sa forme actuelle, le chiffre des dizaines, s'il diffère légèrement de celui des centaines qui est et ne peut être qu'un 7, n'en diffère cependant pas assez pour qu'on puisse le prendre pour un autre chiffre et notamment pour un 9, comme j'ai eu le tort de le faire en 1919. Quant au chiffre des unités, si la surcharge tend à lui donner la forme d'un 1, comme je l'ai cru tout d'abord, ou à la rigueur celle d'un 8, l'examen attentif du verso de l'estampage révèle que ce chiffre était originellement un 2. La date est donc 772, en accord avec le texte de l'inscription de Tùol Tà Péč.

Cette lecture a pour conséquence de réhabiliter l'interprétation que j'avais cru pouvoir donner en 1919 de la mention de 16 années. Elle doit s'appliquer à l'âge du souverain lors de son avènement, confirmant ainsi l'inscription de Bàksĕi Čàmkròṅ (st. XXII) [1] qui fait allusion à sa jeunesse.

La durée du règne de Jayavarman II, que j'avais ramenée de 67 [2] à 52 ans, se trouve ainsi de nouveau raccourcie de 4 ans. Ce roi régna de 724 ç. (802 A. D.) [3] à 772 ç. (850 A. D.) soit 48 ans.

2. *Avènement de Harṣavarman I : 822 ç. (900 A. D.).*

La plus ancienne date du règne de Harṣavarman I connue jusqu'ici était 834 ç. (912 A. D.) mentionnée par la stèle de Vàt Cakret (K. 61) [4], mais on savait déjà que la mort de son père Yaçovarman devait être antérieure à 832 ç. (910 A. D.), car l'inscription du Phĭmãnàkàs (K. 291) en parle cette année-là comme d'un roi défunt et lui donne son titre posthume de Paramaçivaloka [5].

La stèle de Tùol Tà Péč place l'accession de Harṣavarman I en 822 ç. (*dvidordala*), soit 900 A. D. Il n'y a pour le moment aucune raison de mettre en doute ce témoignage qu'on peut donc considérer comme une donnée nouvelle comblant une lacune de la chronologie.

---

1. JA., 1907 (I), p. 498.
2. AYMONIER, *Cambodge*, III, p. 472.
3. J'ai dépassé ma pensée en écrivant (BEFEO, XXVIII, p. 117) que « le règne de Jayavarman II ne commença pas en réalité en 802 (724 ç.) comme on le répète généralement ». En fait, tous les témoignages épigraphiques s'accordent pour placer à cette date le début effectif du règne. Ce qu'on ne sait pas au juste, c'est s'ils font ou non commencer ce règne avec l'établissement sur le Phnoṃ Kulèn (*Mahendraparvata*).
4. ISCC, nº LXIII, p. 551.
5. *Ibid.*, nº LXII, p. 545. — AYMONIER, *Cambodge*, III, p. 138.

3. *Avènement de Harṣavarman II : 862 ç. (940 A. D.).*

Depuis la publication par A. BERGAIGNE de son mémoire sur la *Chronologie de l'ancien royaume khmèr* [1], on plaçait l'avènement de Harṣavarman II en 864 ç. (942 A. D.). Cette date était basée sur le témoignage de l'inscription de Vàt Kdei Càr (K. 157), dont il était difficile à Hanoi de contrôler le texte. Confondue pendant un temps avec une inscription de Kòmpoṅ Thom (K. 444), puis portée disparue [2], elle ne fut retrouvée qu'en 1938 par M. R. DALET qui en a envoyé à l'École Française un bon estampage.

Une inscription du Phnom Bàyàṅ (K. 854) avait déjà rendu suspecte la lecture de BERGAIGNE, car elle mentionne une date 863 ç. (941 A. D.) qui semble se rapporter au règne de Harṣavarman II [3].

Cette difficulté se trouve résolue si, dans le texte de Vàt Kdei Càr qui exprime la date en termes symboliques (*vedarasamūrti*), on donne au mot *veda* la valeur de 3, au lieu de 4 comme l'a fait BERGAIGNE [4].

L'inscription de Tûol Tà Péc, qui vient d'être utilisée pour les dates d'avènement de Jayavarman III et de Harṣavarman I, place celle de Harṣavarman II en 862 ç. (*dvidviḍḍala*) = 940 A. D., soit un an plus tôt que l'inscription de Vàt Kdéi Càr. Cette différence provient sans doute de ce que l'un des textes compte en années courantes et l'autre en années révolues. L'accession de Harṣavarman II n'est en aucun cas postérieure à 941 A. D.

4. *Avènement de Jayavarman VI : 1002 ç. (1080 A. D.).*

On ne connaît pas la date à laquelle commence le règne de Jayavarman VI. Dans une étude sur la dynastie dont il est le fondateur [5], j'ai montré qu'il était déjà sur le trône en 1004 ç. (1082 A. D.), date de l'inscription de Nom Vàn (K. 391). Mais comme on croyait alors pouvoir lire dans l'inscription de Saṃròṅ (K. 258) que son prédécesseur Harṣavarman III régnait encore en 1011 ç (1089 A. D.), j'ai été obligé d'admettre que Jayavarman VI s'était emparé du pouvoir du vivant de Harṣavarman III, et que pendant une décade ces deux rois avaient régné simultanément, chacun sur une partie d'un Cambodge démembré [6].

Or, en réalité, la date d'avènement de Jayavarman VI est donnée en toutes lettres par une inscription de Prè Rup (K. 527), et la date de 1011 ç. du règne de Harṣavarman III est une fausse lecture d'AYMONIER.

---

1. JA., 1884 (I), p 65.
2. L. DE LAJONQUIÈRE, *Inventaire*, I, p. 237. — BEFEO, XV, 2 p. 25. — G. CŒDÈS, *Inscriptions du Cambodge*, II, p. 62.
3. G. CŒDÈS, *Ibid.*, I, pp. 260-261.
4. *Veda* a la valeur de 3 dans la stèle des hôpitaux de Jayavarman VII. Cf. L. FINOT, *Inscriptions d'Aṅkor*, BEFEO, XXV, pp. 296 et 402, n. 2 (a la première ligne de cette note, lire 1103 au lieu de 1203).
5. BEFEO, XXIX, pp. 297-330.
6. *Ibid.*, pp. 298-300.

L'inscription de Prè Rup, gravée sur le piédroit sud de la porte d'entrée de la tour nord-est de ce monument, n'a pas été relevée par AYMONIER. Elle a été estampée pour la première fois en 1921 par le conservateur d'Aṅkor, et signalée dans le BEFEO de 1933 par L. FINOT qui la déclare « ruinée et à peu près illisible » [1].

En voici le texte et la traduction :

I (1) [namo stu ta]smai madhusūdanāya
yo drptadaityān dhruvam aṣtadiksthān
(2) _ _ ◡ _ _ yugapadvipatyai
vīryyorjitān aṣtabhujān vibhartti ||
II (3) [āsīc] chrījayavarmmadevanrpatir dordyudyucandrais sthito
rājye yo girisāgarādiṣu bhiyā mīnān nihantā ripūn
(4) _ _ _ ◡ vimathya mādhavavayovīryyair avāryyāparair
ā sindhor vvasudhām arakṣad akhilām suvipraviṣṭām iva ||
III (5) pūrvvāñ cakramire kaler dvijaha _ _ _ ◡ _ tse pi tad-
rājye çāntatame kalīn iva manuç caurān ta _ odgatān
(6) _ _ neva hayan ◡ _ ◡ ◡ dayā _ kṣātta _ vyākaran
rātrau satkathanāya jīvam akarod etasya teṣān tadā |

I. Hommage au Destructeur de Madhu (Viṣṇu) qui, (ayant vu) les arrogants Daitya résidant en permanence dans les huit régions de l'espace, porte les huit bras qu'il a acquis par son héroïsme, pour la destruction simultanée de...

II. Le roi Çrī Jayavarmadeva, qui accéda au pouvoir (dans l'année marquée) par la lune (= 1), le ciel (= 0), le ciel (= 0) et les (2) bras, faisant mourir de peur, dans l'océan et les montagnes, les poissons et les ennemis, ayant détruit... grâce à sa valeur et à sa rigueur irrésistibles et inegalées, comme celles de Mādhava, protégea à partir de l'océan la terre entière, remplie de bons brâhmanes.

III. Auparavant, circulaient... de Kali..., mais durant son règne extrêmement paisible, tel Manu... les pires voleurs surgis... exposant pendant la nuit... pour dire ce qui est bien, il donna la vie à celui-ci et ensuite à ceux-là.

Si ce texte est en partie ruiné, du moins sa ligne 3 donne-t-elle très clairement la date de 1002 ç. (1080 A. D.) comme début du règne de Jayavarman VI. Cette date, antérieure de deux ans à celle de l'inscription de Nom Vān, confirme donc mon interprétation de cette dernière.

Reste la date de l'inscription de Samròṅ qu'AYMONIER a lue 1011 ç., Sadāçiva = Harṣavarman III régnant. Cette date se trouve sur la première face à la fin de la ligne 65 qui se termine ainsi :

cañva dhūpa 10 „ 991 çaka

1. BEFEO, XXXIII, p. 309.

AYMONIER semble avoir négligé les quatre derniers caractères 91 *çaka* qui sont en effet assez peu distincts, et avoir cru que la date commençait avec le chiffre 10, qui exprime en réalité la quantité de *cañva dhūpa* (quel que soit le sens de cette expression dont le second terme signifie « encens »). Le signe qui suit le chiffre 10 n'est pas un 1 comme l'a cru AYMONIER, ce dont il est excusable car ce signe de ponctuation ressemble passablement à un 1. Quant au signe suivant, qui est distinctement un 9, je ne sais pourquoi AYMONIER a hésité entre 1 et 5 : sans doute son estampage était-il moins net que celui de l'École Française.

En fait, la date est sans aucun doute 991 ç. (1069 A. D.), postérieure de trois ans à l'avènement de Harṣavarman III. On ne peut donc pas l'invoquer pour dire que Harṣavarman III régnait encore neuf ans après l'avènement de son successeur Jayavarman VI. Celui-ci reste bien le premier souverain d'une nouvelle dynastie, mais il n'y a aucune raison pour le considérer comme un aventurier qui se serait emparé du pouvoir du vivant même de Harṣavarman III.

Il y aurait peut-être lieu, au contraire, d'ajouter à la liste chronologique des rois du XIe siècle un nom nouveau entre Harṣavarman III et Jayavarman VI.

En effet, le texte khmèr de l'inscription de Pràsàt Práḥ Khsèt, dont la partie sanskrite a été publié par A. BARTH (ISCC., n° XIX), nomme après Udayādityavârman II et Harṣavarman III, et comme frère de ces rois, un troisième prince, Nrpatīndravarman, auquel il donne par deux fois le titre royal de *vraḥ pāda kamrateṅ añ* (ll. 6 et 11), mais sans ajouter à la fin du nom la terminaison °*deva* comme pour les deux autres.

Nrpatīndravarman n'étant mentionné dans aucun autre document comme roi successeur de Harṣavarman III, il n'y a pas lieu, pour le moment du moins, d'ajouter son nom à la liste des rois du Cambodge, mais c'est une possibilité que l'on ne doit pas exclure. Le titre de *vraḥ pāda kamrateṅ añ* est, en effet, un titre exclusivement royal; peut-être est-il appliqué ici, d'une manière un peu abusive, à un prince héritier, de même que dans l'inscription sanskrite de Phnoṃ Sandak (K. 191), le Yuvarāja mort avant d'avoir régné est qualifié de « roi » (*bhūbhṛt*, st. XLVI).

ÉTUDES SUR L'INDOCHINE ANCIENNE

PAR PIERRE DUPONT.

Membre de l'École française d'Extrême-Orient,
Secrétaire général de l'Institut Bouddhique.

I

LA DISLOCATION DU TCHEN-LA ET LA FORMATION DU CAMBODGE ANGKORIEN (VIIe-IXe SIÈCLE)

La dernière date actuellement connue du règne de Jayavarman Ier est 603/681 [1]. Avec ce roi prend probablement fin la période d'unification du Tchen-la et disparaît la dynastie venue au pouvoir 100 ans plus tôt, au moment de la dislocation du Fou-nan. Les inscriptions attestent, par leur dispersion, l'importance du Tchen-la au cours du VIIe siècle, mais les circonstances qui conduisirent à deux siècles d'anarchie — car c'est Indravarman Ier surtout qui a refait l'unité du pays — n'ont pu être encore élucidées. Il semble, en tout cas, que les raids de pirates malais, le morcellement du territoire et de l'autorité, la suzeraineté de souverains indonésiens soient bien plus les conséquences que les causes d'une profonde désorganisation interne. Cet effondrement soudain rappelle celui du XIVe siècle, bien plus durable.

La documentation sur cette période est presque uniquement locale et, de plus, rétrospective. Quelques informations d'annalistes chinois ou arabes donnent le cadre historique, et elles seront rappelées plus loin. Il existe aussi quelques inscriptions contemporaines des événements. Mais la documentation fondamentale, celle qui permettra de serrer peu à peu la réalité, se trouve dans des « listes généalogiques » datant de Yaçovarman Ier et Rājendravarman II, soit de la fin du IXe et du milieu du Xe siècle. Ces listes d'ancêtres figurent sur les stèles de fondations royales, elles indiquent plusieurs dynasties parallèles pour cette période du VIIIe siècle que nous savons, grâce aux Chinois et aux Arabes, avoir été une période de divisions et de sujétion vis-à-vis de Java.

Si de telles généalogies ne peuvent tout expliquer, elles aident cependant à retracer les grandes lignes d'une période. Les fouilles archéologiques permet-

---

1. Cf. G. CŒDÈS, *Inscriptions du Cambodge*, II, 39. Les dates doubles figurant sans autre indication dans cet article comportent d'abord le millésime en ère *çaka*, ensuite le millésime en ère chrétienne, conformément au système adopté par les arabisants pour les dates de l'hégire. On sait que les dates en ère *çaka* impliquent une approximation d'un an environ, faute de savoir en chaque cas s'il s'agit d'une année écoulée ou d'une année en cours. Quant aux autres dates, elles sont en ère chrétienne.

tront ensuite de retrouver les fiefs correspondants. Car, à défaut d'autres, il y eut une activité artistique et religieuse réelle pendant les 120 ans qui s'intercalent entre la mort de Jayavarman Ier et le début de la période angkorienne. L'art du Kulên se place au terme d'une évolution artistique, mais ses antécédents sont immédiats. Des trois styles qui se partagent l'art préangkorien, deux sont de l'époque de la sécession, ceux de Prĕi Khmeṅ et de Kòmpoṅ Práḥ.

Le dernier mot appartiendra donc à l'archéologie, sans oublier les inscriptions que les fouilles peuvent fournir. Mais il y a lieu d'abord de rassembler toute la documentation épigraphique, si tardive soit-elle. Elle permet de préciser les conditions dans lesquelles a été réalisée la restauration du IXe siècle, en quoi consistèrent les efforts de Jayavarman II et d'Indravarman Ier. Elle laisse également présumer des événements dont l'incidence s'est prolongée jusqu'au milieu du Xe siècle.

***

Les textes historiques et généalogiques.

La plupart des textes concernant cette période ont déjà été publiés par BARTH et BERGAIGNE, Louis FINOT, George CŒDÈS. Il suffit donc de les énumérer ici en ajoutant l'analyse des passages qui nous intéressent. Après quoi, il sera possible de dresser un tableau généalogique complet.

I. — GROUPE DES INSCRIPTIONS DE COCHINCHINE [1].

1. *Tháp-mu'ò'i.* K. 7. — Le *kamrek kamratāṅ añ* Çambhuvarmadeva érige le *vraḥ kamratāṅ añ* Çrī Puṣkarākṣadeva. Date disparue.

2. *Tháp-mu'ò'i.* K. 6. — Le *vraḥ kamratāṅ añ* Çrī Puṣpavaṭasvāmin est rendu coparticipant d'une fondation avec le *vraḥ kamratāṅ añ* Çrī Puṣkarākṣa. Sans date.

3. *Phnoṃ Bà The* K. 3. — Fondation çivaïte destinée aux dévotions de Çrī Nṛpādityadeva. Sans date.

4. *Văt Srè Bĕṅ* (*Ô lâm*). K. 911. — Fragment de dalle portant le nom de Bālāditya [2]. Sans date.

II. — GROUPE DES INSCRIPTIONS DU NORD DU CAMBODGE.

5. *Práḥ Thāt Kvăn Pir* (Kračèḥ). K. 121. — Puṣkara fait ériger le dieu Puṣkareça en 638/716 [3].

---

1. G. CŒDÈS, BE, XXXVI, 1, suiv.
2. BE, XL, 470, 481.
3. L. FINOT, BE, IV, 675.

6. *Lobo'k Srót* (Kraċèh). K. 134. — Fondation faite par Jayavarman I *bis* en 703/781 [1].

7. *Práḥ Thăt Práḥ Srĕi* (Thbóṅ Khmŭm). K. 103. — Fondation faite par Jayavarman I *bis* en 692/770 [2].

8. *Tûol Kŏk Pràsàt* (Kraċèḥ). K. 126. — Mention de Jayavarman I *bis*. Sans date [3].

9. *Saṃbór* (Kraċèh). K. 131. — Mention de Jayavarman I *bis*. Sans date [3].

10. *Văt Tasar Moroy* (Kraċèh). K. 124. — Une reine Jyeṣṭhāryā, auteur d'une fondation, est fille de la princesse (*kaṅheṅ*) Jayendra-r-bhā, petite-fille de la princesse Nṛpendradevī, arrière-petite-fille du *vraḥ kamrateṅ aṅ* Çrīndraloka, 726/803 [4].

III. — Inscription d'Aṅkor.

11. *Stèle trouvée dans le Bàrày occidental* (K. 904). — La princesse Çobhājayā — fille du roi (décédé) Jayavarman (I[er]) et de la reine Jayadevī, — épouse du brahmane Çakrasvāmin, fait une fondation à Çiva Tripurantakeçvara. Jayadevī s'y associe. Allusion au malheur des temps. Le nom posthume de Jayavarman I[er] paraît être *vraḥ kamratāṅ aṅ ta dau Çivapura*, 635/713 [5].

IV. — Inscriptions d'Indravarman I[er].

12. *Stèles de fondation de Práḥ Kŏ* (K. 713. 799-877) [6], *Bàkoṅ* (K. 826, 803/881) [7], *Phnoṃ Bàyaṅ* (K. 14, s. d.) [8], *linteaux de Práḥ Kŏ* (K. 310 et K. 317, 801/879) [9], *piédroits de Bàkoṅ* (K. 304-308, 801/879) [10]. Textes d'étendue très inégale mais comportant plusieurs stances identiques [11].

St. III. Indravarman I[er] monte sur le trône en 799/877.

IV. Sa mère, « née d'une famille où se sont succédé les rois », a pour père Çrī Rudravarman, pour grand-père maternel le roi Çrī Nṛpatīndravarman II[?], et pour mari le roi Çrī Pṛthivīndravarman, « né d'une famille de *kṣatriya* ».

13. *Texte particulier à la stèle de fondation de Bàkoṅ* (K. 826). Détails sur certains sanctuaires entourant la pyramide et consacrés à des parents d'Indravarman.

---

1. G. Cœdès, *Inscriptions du Cambodge*, II, 92 suiv.
2. Id., BE, XXXVI, 10, n. 9.
3. *Ibid.*, 10, n. 6.
4. Analyse dans Aymonier, *Cambodge*, I, 304. Texte reproduit dans *Corpus*, V, pl. CCIX. Analyse nouvelle due à M. Cœdès.
5. Cf. BE, XXXIX, 341. Traduction inédite de M. Cœdès.
6. G. Cœdès, *Inscriptions du Cambodge*, I, 18 suiv.
7. *Ibid.*, I, 31 suiv.
8. Barth-Bergaigne, ISCC, n° XXXVIII, 312 suiv.
9. *Ibid.*, n° XXXVI, 297 suiv.
10. *Ibid.*, n° XXXVII, 310 suiv.
11. Tableau de concordance, G. Cœdès, *o. c.*, 17, n. 1.

St. XXX. Un Viṣṇusvāmin érigé en l'honneur de Jayavarman III Viṣṇuloka.

XXXII. Une Indrāṇī érigée au bénéfice de l'épouse [Indrāṇī ?] du roi Indraloka.

14. *Inscriptions des piédroits de Práḥ Kô* (K. 311-316, 801/879)[1]. Précisant la divinité titulaire de chaque sanctuaire :

Première rangée. Sanctuaire Nord. Çrī Rudreçvara [Rudravarman].
— — central. Çrī Parameçvara [Jayavarman II].
— — Sud. Çrī Pṛthivīndreçvara [Pṛthivīndravarman].
Deuxième rangée. Sanctuaire Nord. Nom disparu [Rudradevī ?]
— — central. Çrī Dharaṇīndradevī [épouse de Jayavarman II].
— — Sud. Çrī Pṛthivīndradevī [épouse de Pṛthivīndravarman].

V. — Inscriptions de Yaçovarman Ier.

15. *Inscription de Práḥ Kô* (815 ç). Au dos de la stèle d'Indravarman Ier. Fondations au bénéfice des sanctuaires de Parameçvara [Jayavarman II] et Çrī Pṛthivīndreçvara [Pṛthivīndravarman][2].

16. *Inscriptions des piédroits de Lolei* (K. 324-332, 815/893)[3]. Précisant la divinité titulaire de chaque sanctuaire :

Première rangée. Sanctuaire Nord. Çrī Indravarmeçvara [Indravarman Ier].
— — Sud. Çrī Mahīpatīçvara [Mahīpativarman].
Deuxième rangée. Sanctuaire Nord. Çrī Indradevī [épouse d'Indravarman].
— — Sud. Çrī Rājendradevī [épouse de Mahīpativarman].

17. *Inscriptions digraphiques*, commémorant les fondations du Yaçodharāçrama. Provenant de : Phnoṃ Práḥ Bàt (K. 95), Pràsàt Tà Siev (K. 323), Práḥ Kô (K. 309), Pràsàt Nāk Buos (K. 346), Práḥ Thāt Práḥ Srei (K. 101), Práḥ Thāt Khtom (K. 110), Vàt Hà (K. 57), Vàt Kandàl (K. 47), Práḥ Oṅkàr (K. 42), Kūhā Práḥ (K. 45), Huei Thà Mô (K. 362). Textes datant de 811/889, quand les éléments de la date ont été conservés. Donnent la généalogie de Yaçovarman Ier[4].

St. II. Çrī Puṣkarākṣa, descendant [fils ?] du seigneur d'Aninditapura, accède à la royauté à Çambhupura ; il est l'oncle maternel de l'oncle maternel de la mère de Jayavarman II.

III. Rājendravarman Ier, descendant [fils ?] de Puṣkarākṣa, et roi dans

1. Analyse dans Aymonier, o. c., II, 473 suiv.
2. G. Cœdès, o. c., 22 suiv.
3. Analyse dans Aymonier, o. c., II, 451 suiv.
4. Barth-Bergaigne, ISCC, nos XLIV-LV, 346 suiv.

Çambhupura appartient par sa mère à la lignée des grands rois (*adhirāja*) de Vyādhapura.

IV. A pour femme Nrpatīndradevī et pour fils le roi Mahīpativarman.

V. D'autre part, le brâhmane Agastya, venu de l'Āryadeça, épouse la princesse royale Yaçomatī.

VI. A pour fils le roi Narendravarman, père de Narendralakṣmī.

VII. Laquelle épouse le roi Rājapativarman et a pour fille Rājendradevī.

VIII. Cette dernière épouse Mahīpativarman [cf. st. IV] et a pour fille Indradevī.

IX-X. D'autre part, Jayavarman II a pour fils Jayavarman III = Jayavardhana.

XI. Le frère puiné de la mère de la mère de Jayavarman III est Çrī Rudravarman.

XII. Çrī Rudravarman a pour neveu (fils d'une sœur) le roi Çrī Prthivīndravarman.

XIII. « Dans cette race de kṣatriya », Çrī Rudravarman, *avanipālaka*, épouse la fille de Çrī Nrpatīndravarman [II] et en a une fille.

XIV. Çrī Prthivīndravarman épouse la fille de Çrī Rudravarman et a comme fils le roi Çrī Indravarman.

XVI. Indravarman et Indradevī [cf. st. VIII] ont pour fils Çrī Yaçovarman.

18. *Stèle de fondation de Lolei* [1]. Reproduit les indications du texte n° 17, mentionne globalement les quatre divinités énumérées au n° 16 et dédie le temple à Indravarman sous le nom d'Indravarmeçvara en 811/889.

VI. — Inscriptions de Rājendravarman II.

19. *Stèle de fondation de Prè Rup*, en 866/944 [2]. K. 806.

St. VI. Il y eut un roi Çrī Bālāditya, descendant de Kauṇḍinya et de Somā.

VII. Sa sœur eut une fille, Sarasvatī, qui épousa le brahmane Viçvarūpa.

VIII. Ce brahmane et cette *kṣatriyā* ont dans leur descendance [comme fille ?] Vedavatī, qui épouse Dvivedabhatta.

IX. Le roi Nrpatīndravarman, frère de la mère de la mère de Vedavatī [donc descendant aussi de Sarasvatī et Viçvarūpa ?], fut père du roi Çrī Puṣkarākṣa, lui-même oncle maternel de l'oncle maternel de la mère de Jayavarman II.

X. Fondations de *liṅga* par Bālāditya à Svargadvārapura et autres cités.

XI. Dans la famille de Vedavatī, lignée de rois, naît Mahendradevī.

XII. Le père de Vedavatī a pour descendant Çrī Mahendravarman.

XIII. Mahendravarman et Mahendradevī ont pour fils Rājendravarman II.

XIV. Vedavatī et Viçvarūpa ont eu des rois dans leur descendance.

1. Barth-Bergaigne, ISCC, n° LV, 301 suiv.
2. G. Cœdès, *Inscriptions du Cambodge*, I, 73 suiv.

XVII. Le père de Rājendravarman II est seigneur (*īçvara*) de Bhavapura.

C. [Jayavarman II] Parameçvara épouse une « fille du mont ».

CCLXXIX. Une effigie de Viçvarūpa est installée à Prè Rup.

CCLXXX. Jayadevī, mère du roi Harṣavarman II, est sœur de Mahendradevī.

20. *Stèle de fondation de Bàksĕi Čăṃkrŏṅ*, datée de 869/947. K. 286 [1].

St. XXIV. L'oncle maternel de Jayavarman II = [Pṛthivīndravarman] eut un fils nommé Çrī-Indravarman.

21. *Stèle de fondation du Mĕbôn oriental*, datée de 874/952. K. 528 [2].

St. VIII. Bālāditya, descendant de Kauṇḍinya et de Somā, fut roi dans Aninditapura.

IX. Il fonda un *linga* à Svargadvārapura.

X. Sarasvatī, fille de sa sœur, épouse le brâhmane Viçvarūpa.

XI-XII. Dans cette race, naquit Mahendradevī, fille de roi, qui épouse Mahendravarman, fils du roi des rois de... pura [si Mahendravarman a hérité de son père, celui-ci était roi de Bhavapura. Cf. n° 19, st. XVII].

VII. — Inscriptions dues a des dignitaires divers.

22. *Stèle de Pràsàt Kandól Dŏ'm Nord*, K. 809 [3]. Fondation faite par le *purohita* Çivasoma en 80x *çaka* soit 878/887 A. D.

St. XXX. (Çivasoma) était fils du roi Çrī Jayendrādhipativarman, oncle maternel de Jayavarman II.

23. *Stèles de Pràḥ Ĕinkosĕi*, K. 263 (890/968 et 892/970) [4] *et Pràsàt Kŏṃphu's*, K. 669 (894/972) [5] concernant deux sanctuaires associés, et reproduisant en partie le même texte. Fondations du brâhmane Divākarabhaṭṭa.

St. V (de Pràh Einkōsĕi). Bālāditya, descendant de Kauṇḍinya et Somā, fut roi dans Aninditapura.

St. VI (-d°-). Il était originaire de Svargadvārapura. [Correspond aux stances VI et VII de la stèle de Pràsàt Kôṃphu's.]

VIII. — Inscription d'attribution douteuse.

24. *Stèle de Lovék*, K. 136, relatant les fondations pieuses de la famille Saptadevakula. Sans date [6].

St. VII. Punnāgavarman est fils de Rudravarman et de Narendralakṣmī (un descendant, né dans la lignée de celle-ci, est serviteur de Jayavarman II).

---

1. G. Cœdès, JA, 1909, 467 suiv.
2. L. Finot, BE, XXV, 309 suiv.
3. G. Cœdès, *Inscriptions du Cambodge*, I, 37 suiv.
4. Barth-Bergaigne, ISCC, n° XIV, 77 suiv.
5. G. Cœdès, *o. c.*, I, 159 suiv.
6. Barth-Bergaigne, ISCC, n° XVII, 122.

*
* *

Le cadre chronologique. — Les inscriptions permettent, comme on vient de le voir, de dénombrer divers personnages qui eurent des fonctions présumées royales entre l'époque de Jayavarman Ier et celle de Jayavarman II. Mais ces deux époques ne constituent pas des limites absolues : certains princes ou rois, qui font figure d'ancêtres, ont vécu plus tôt, contemporains de Jayavarman Ier et peut-être d'Īçānavarman Ier ; d'autres dynastes ont eu encore des descendants « en exercice » au temps de Jayavarman II et de Jayavarman III. Il n'en demeure pas moins que le VIIIe siècle est la grande période d'éclosion de ces dynasties. Les rois plus anciens peuvent appartenir à des généalogies sinon refaites, au moins « sollicitées ». Et les dynastes du IXe siècle ne font que prolonger une situation due à leurs prédécesseurs. On indiquera, en de tels cas, les synchronismes utiles, mais il a paru superflu de reproduire ici les données acquises de l'histoire officielle sur les souverains de la première période du Tchen-la, comme sur Jayavarman II et ses successeurs légitimes [1].

La plupart des personnages connus trouvent leur place dans un tableau généalogique commun reproduit sur la pl. I. On l'utilisera toutefois en se rappelant que :

1° La situation chronologique du couple Sarasvatī-Viçvarūpa est imprécise. La position du roi Nrpatīndravarman Ier est déterminée par ses relations de famille avec Vedavatī (cf. texte n° 19, st. IX).

2° Le rattachement de Mahendradevī au couple Vedavatī-Dviveda (texte n° 19, st. XI), se fait apparemment par l'intermédiaire de ses nombreux ancêtres, qui nous sont connus par ailleurs en tant qu'ancêtres de Yaçovarman (texte n° 17). Il y a ici des données de source différente qui se superposent très probablement.

Le tableau généalogique ainsi établi ne comporte, pour la période préangkorienne, presque aucune date en chronologie absolue. Un repère nous est ourni par la date d'avènement de Jayavarman II (802), un autre par la seule fondation connue de Puṣkarākṣa (716). Pour le reste, nous avons seulement, dans les cas de descendance directe, un ordre de succession certain et, pour les dynasties parallèles, des synchronismes approximatifs. Ils donnent cependant un cadre assez solide, car la plupart des personnages connus se rattachent à Bālāditya, et on remarquera que les données utilisées, quoique provenant de plusieurs sources, finissent par se recouper et impliquer un ordre de succession identique.

On peut évidemment supposer qu'un tel tableau, où chacun trouve si aisément sa place, repose sur des généalogies refaites quelques siècles plus tard. Ce n'est pas exclu en certains cas, encore qu'il s'agisse plutôt alors de parentés

1. Cf. G. Cœdès, *Histoire ancienne des États hindouisés d'Extrême-Orient*, Hanoi, 1944.

usurpées, comme on verra. Mais l'existence de Bālāditya et de Puṣkarākṣa, au moins, est attestée par ailleurs. L'état du Cambodge au VIIIe siècle implique l'existence de plusieurs dynasties parallèles. Les généalogies précisent généralement qui était roi et qui ne l'était pas, ce qui suppose l'existence d'archives au temps où elles furent préparées. Et même si elles ont été retouchées, elles résument ce que les Khmèrs savaient encore, au IXe et au Xe siècle, sur le période de morcellement du Cambodge. La critique de détail ne pourra être entreprise que plus tard.

Le point de départ adopté ici pour le classement de tous ces personnages est la date d'avènement de Jayavarman II : 802. Celui-ci étant devenu roi très jeune, sa date de naissance est fixée approximativement à 780. Les générations sont espacées de trente ans. On notera d'ailleurs qu'il y a un intervalle de 86 ans entre 802 et l'unique date connue de Puṣkarākṣa (716), — et il y a trois générations. En attribuant aux contemporains présumés de Jayavarman II la cote 0, on remontera dans le temps et on numérotera les générations précédentes — I, — II, — III, etc.

Pour la période qui suit Jayavarman II, où les chronogrammes sont bien plus nombreux et où les dates de Rājendravarman II délimitent un *terminus ad quem*, la même méthode ne sera plus recevable, car le pouvoir sera transmis plusieurs fois de frère à frère ou même à oncle, et les intermariages défieront tout classement généalogique. Mais nous aurons alors d'autres moyens d'investigation, si besoin est.

*
* *

Les brâhmanes et les princesses. — (Textes n°s 11, 19 à 21). Une singularité marquante des généalogies du VIIIe siècle est de se rattacher souvent à l'union d'un brâhmane indien et d'une princesse royale : Agastya et Yaçomatī, Viçvarūpa et Sarasvatī, Dviveda et Vedavatī. On omet d'ailleurs de dire quelle était la famille de Yaçomatī ; les autres princesses se contentent d'une parenté indirecte, ou même fort lointaine, avec Bālāditya. Le seul mariage de cet ordre qu'on ne puisse contester est celui du brâhmane Çakrasvāmin avec la fille de Jayavarman Ier. C'est le seul aussi auquel les généalogies ultérieures ne se réfèrent jamais.

Les noms des brâhmanes ne sont pas déjà pour inspirer tous une créance complète. Agastya est le personnage allégorique qui a conduit la civilisation indienne dans l'archipel [1]. Viçvarūpa est, dans la mythologie, le fils de Tvaṣṭr. Dviveda est une épithète. Ces personnages ont tout de créations imaginées par des pandits au fait de la littérature indienne et chargés de procurer des ancêtres à tel prince régnant. Et les princesses participent de l'aspect allégorique des brâhmanes : Vedavatī, Sarasvatī, Yaçomatī... Il y a sans doute là un abus de reconstructions historiques.

---

1. POERBATJARAKA, *Agastya in den Indische Archipel*, TBG, 1936, 471 suiv.

En précisant que l'historicité du couple Agastya-Yaçomatī est encore moins vraisemblable que les autres, on supposera que « ces mariages indiens » tendent à créer des répliques tardives et peu adroites du couple mythique Kauṇḍinya-Somā et de son premier succédané Kambu-Merā [1]. La situation du pays, au VIIe-VIIIe siècle, différait peu sans doute de celle qui avait été connue plusieurs fois déjà, et les nouveaux chefs cherchaient aussi des ancêtres. Un détail remarquable est que l'un de ces chefs présumés, Narendravarman (— II) « fils d'Agastya et Yaçomatī » est né vers 720, — que la « fille » de Dviveda et de Vedavatī (— I) est née vers 750, donc qu'au milieu du VIIIe siècle, et malgré les dynastes déjà en place, la situation continuait d'être assez troublée pour permettre l'avènement de nouveaux venus qui, à leur tour, avaient besoin d'ancêtres.

*
* *

Bālāditya. — Ce personnage est connu seulement par les inscriptions de Rājendravarman II (textes n°s 19, 21, 23) et c'est grâce à la mention de Puṣkarākṣa qu'il trouve sa place dans le tableau ci-joint. Son nom figure aussi sur un fragment de schiste trouvé en Cochinchine (texte n° 4).

Il précède Jayavarman II de six générations, Puṣkarākṣa de trois. Encore est-ce un minimum, si Sarasvatī et Viçvarūpa sont bien les ascendants directs de Nṛpatīndravarman Ier. Celui-ci est donné (texte n° 19, st. VIII et IX) comme « le frère de la mère de la mère » de Vedavatī, et Vedavatī comme née dans la descendance (*vaṃça*) de Viçvarūpa et Sarasvatī. Bālāditya peut donc appartenir à une période encore plus ancienne. C'est une possibilité qu'on sera d'ailleurs conduit à envisager au cours de cet article.

Dans l'hypothèse la plus modérée, la naissance de Bālāditya remonte au moins à 600 environ. Originaire de Svargadvārapura, il est connu comme roi d'Aninditapura, territoire hérité de sa mère et non localisé mais qui pourrait se trouver dans le Sud, si l'on tient compte du fragment d'inscription découvert à Ô-Lâm (texte n° 4), et si on établit quelque rapport de titulature entre lui et le N pāditya qui a laissé une inscription en Cochinchine. Ce territoire, hérité, existait donc déjà précédemment, ce qui nous amène à la période du Fou-nan. Il contenait peut-être aussi la ville de Svargadvārapura [2].

Dans ce système, les dates attribuables à Bālāditya permettent difficilement de le mêler aux évènements qui ont suivi immédiatement le règne de Jayavar-

1. Ceci indiqué pour le principe, conformément aux données de l'histoire officielle. Dans le cours de cet article on sera conduit à supposer, au contraire, que l'*apsaras* Merā est une invention de mythographes et de généalogistes du XIe siècle. Le nom de Kambu, qu'il s'agisse primitivement ou non d'un *ṛṣi*, appartient à une tradition plus ancienne, mais le couple Kambu-Merā, constitué comme tel en exploitant peut-être des thèmes de folklore, a toutes les apparences d'une fiction tardive, de même veine que les Dviveda-Vedavatī et Viçvarūpa-Sarasvatī.

2. Sur la localisation possible d'Aninditapura vers l'Est d'Aṅkor, cf. G. Cœdès, BE, XXVIII, 132.

man Ier (av. 657-apr. 681). S'il a joué un rôle politique, on le placerait plus tôt peu après la mort d'Īçānavarman Ier (av. 616-apr. 625), période qui paraît avoir été assez troublée aussi : on constate en effet que Bhavavarman II, attesté par une inscription de 639 et sans doute par d'autres non datées [1], est passé sous silence dans l'inscription d'Aṅ Čŭṃnik, qui énumère une généalogie de fonctionnaires et donne, pour les rois, l'ordre exact quant au reste : Rudravarman, Bhavavarman (Ier), Mahendravarman, Īçānavarman (Ier), Jayavarman (Ier) [2]. A vrai dire, le but de cette inscription n'est pas de fournir une liste royale complète. L'omission de Bhavavarman II cependant est à rapprocher de deux autres remarques concernant la même époque : absence d'inscriptions royales entre 625 (Īçānavarman Ier) et 657 (Jayavarman Ier), sauf le texte de 639, dont les singularités de libellé et de style ont déjà été signalées ; rédaction obscure et lacunaire, même pour les parties en bon état, des deux inscriptions non datées de Poñā Hór et de Han Čei qui parlent de Bhavavarman (II) comme d'un souverain décédé, « parti pour le séjour de Çiva », et paraissent émaner de son fils. — quoique ce dernier, identifiable peut-être à Jayavarman Ier, n'y figure ni sous son nom personnel, ni sous un titre royal. Ces particularités semblent indiquer pour le milieu du VIIe siècle une situation politique confuse.

On peut aussi se demander quelle était exactement, alors, l'étendue des territoires incorporés au Tchen-la. Les *Kambuja* paraissent avoir descendu le Mékong depuis la région de Bassac [3], se propageant progressivement vers le Sud au long des deux rives. Mais dans quelle mesure ont-ils annexé les territoires périphériques ? Les historiens chinois attribuent bien à Īçānavarman Ier la conquête du Fou-Nan, c'est-à-dire apparemment des territoires méridionaux de l'Indochine [4]. En fait, cette conquête s'est poursuivie après la mort d'Īçānavarman. Les textes de Poñā Hór et de Han Čei [5] commémorent des opérations conduites contre les « Rois de la Montagne » par Bhavavarman (II). Celui-ci étant attesté en 639, on peut supposer qu'aux alentours de 640, la guerre entre Fou-nan et Tchen-la n'était pas finie. Il est impossible, aussi, de savoir dans le détail quel fut le sort des territoires orientaux du Fou-nan (Sud-Est du Cambodge, Est cochinchinois, Sud-Annam), à quel moment l'expansion du premier Tchen-la atteignit son maximum et où elle s'arrêta Il y avait place dans ces régions, sans même aller jusqu'au Sud-Annam, pour une principauté comme celle d'Aninditapura. Il en est de même pour la région des Lacs, où l'expansion khmère s'est faite tardivement. L'inscription de Vàt Čakret [6] semble indiquer des opérations conduites sous Īçānavarman Ier contre un prince

1. G. Cœdès, BE, IV, 691-7. Cf. BE, XV, II, 162.
2. Barth-Bergaigne, ISCC, no IX, 51 suiv.
3. G. Cœdès, BE, XVIII, IX, 1-3.
4. G. Cœdès, BE, XXVIII, 124 suiv.
5. Barth-Bergaigne, *o. c.*, no I, 8 suiv. no II, 21 suiv. Cf. aussi G. Cœdès, *Histoire ancienne des états hindouisés...*
6. Barth-Bergaigne, ISCC, no VI, 38 suiv.

de Tāmrapura, par un vassal chef des trois districts de Cakrāṅkapura, Amoghapura et Bhīmapura, dont deux, connus par ailleurs, sont localisés entre les Lacs et les Daṅgrêk. Bālāditya aurait donc pu être, en ces temps d'expansion khmère, prince de quelque territoire plus ou moins indépendant.

Quant à son rattachement au couple Kauṇḍinya-Somā, il n'est apparemment qu'une concession faite à la tradition. Il s'ensuit cependant que cette tradition était alors solide, mais on se gardera de penser que Bālāditya d'une part, que d'autre part les *kṣatriya* ancêtres de Pṛthivīndravarman et Dharanīndradevī aient le moindre rapport avec les premiers souverains du Fou-nan.

Une autre éventualité est encore possible, qui situerait Bālāditya à date plus haute. Elle résulte de renseignements contenus dans la stance VII de la stèle de Tà Prohṃ (1108/1186) et repris dans l'inscription du Prăḥ Khằn d'Aṅkor [1]. Ces textes mentionnent le roi Çresthavarman, fondateur de Çresthapura et apparemment prédécesseur immédiat de Bhavavarman Ier comme souverain du Tchen-la. Bhavavarman Ier est attesté en 582 (cf. article ci-dessus), quand sa carrière était sans doute déjà assez avancée. On peut donc situer Çresthavarman aux alentours de 550. Or, la stance VII du texte de Tà Prohm dit de lui : *jato jayādityapurodayādrau*, « né sur cette montagne du levant qui est la ville de Jayāditya (du soleil vainqueur) ». Si cette périphrase tend à désigner la ville de Bālāditya, autrement dit « la ville du soleil levant », on est conduit à placer le roi Bālāditya lui-même, fondateur de la ville, vers le début du VIe siècle sinon plus tôt. Les conséquences d'un rapport possible entre Bālāditya et le Tchen-la seront d'ailleurs abordées plus loin, en étudiant la position dynastique de Rājendravarman II.

Quant à la « ville de Bālāditya », *Bālādityapura*, elle semble attestée par la suite, postérieurement à la sécession de 713-717, en tant que capitale du Tchen-la d'eau. M. Cœdès l'a retrouvée sous la transcription chinoise *P'o-lo-t'i-pa*. Comme cependant aucun témoignage n'a subsisté dans l'histoire locale, d'une ville portant cette appellation officielle, on peut se demander si le terme « ville de Bālāditya » ne tend pas simplement à désigner Aninditapura, ville (et principauté) étroitement associée à Bālāditya par une tradition solide et en même temps citée dans diverses inscriptions [2].

La conclusion à laquelle conduit cette première analyse des données généalogiques est que Bālāditya, auquel se rattachent plus ou moins authentiquement plusieurs dynasties du VIIIe, du IXe et du Xe siècle, appartient à un passé très lointain, antérieur au temps de Jayavarman Ier.

La dynastie d'Aninditapura, dont il est le plus ancien représentant connu, apparaît elle-même sous un aspect très différent dans la réalité et dans les généalogies ultérieures. Considérée en soi, elle semble formée d'une suite de princes détenteurs de quelque fief vassal ou secondaire : Bālāditya, Nṛpatīndravar-

---

1. G. Cœdès, BE, VI, 44 suiv.
2. *Id.*, BE, XXXVI, 11.

man Ier, Puṣkarākṣa sont les seuls noms parvenus jusqu'à nous ; les deux derniers au moins coexistaient avec la série des monarques officiels, Īçānavarman Ier, Bhavavarman II, Jayavarman Ier, Jayadevī. Envisagée au contraire sous l'angle des faits ultérieurs, la famille d'Aninditapura a certainement été mêlée de près aux événements compliqués qui ont provoqué la dislocation du Tchen-la. Nṛpatīndravarman Ier se situe vers la fin du règne de Jayavarman Ier et sous la « régence » [1] de Jayadevī, marquée par des temps malheureux (texte n° 11). Puṣkarākṣa, qui vient à sa suite, est placé au carrefour d'une série de dates sur lesquelles on reviendra plus loin et qui semblent vraiment significatives. L'action de ces hommes, quoique obscure, a eu sur les faits ultérieurs une incidence qui ne justifie sans doute pas les hyperboles des généalogies officielles, mais qu'en bonne méthode on ne peut méconnaître. Ceci dit, l'intérêt que leur ont montré les souverains du IXe et du Xe siècle était de pure convenance généalogique, sans grand rapport avec les faits eux-mêmes.

L'importance réelle que pouvait avoir, au VIIe et au début du VIIIe siècle, la dynastie d'Aninditapura ne doit cependant pas être surestimée quand on considère les premiers descendants de Bālāditya.

Celui-ci, comme on a vu, se place au moins à la génération — VI. Il en est de même pour sa sœur, la princesse *a*, qui épouse A (textes nos 19 et 21) : tous deux sont inconnus par ailleurs. Ils ont pour fille une « princesse », Sarasvatī, qui épouse le « brâhmane » Viçvarūpa (— V, ca 630-650). Dans leur descendance, naît une autre « princesse », Vedavatī, qui épouse le « brâhmane » Dviveda ; ceci avec une série d'intermédiaires inconnus auxquels on reviendra plus bas.

Nṛpatīndravarman Ier (— IV, ca 660-680) est rattaché à ce groupe de noms mythologiques par Vedavatī. Il est « le frère de la mère de la mère de Vedavatī » ; cette indication, reportée sur un tableau généalogique, en fait le fils aussi de Sarasvatī et Viçvarūpa, donc le petit-neveu de Bālāditya.

On a indiqué plus haut quelle méfiance inspiraient ces mariages de princesses sans origine connue avec des brâhmanes annoncés comme indiens. La façon dont deux de ces couples apparaissent ici, au milieu d'ascendants et de descendants indéterminés, ne peut que faire douter encore plus de leur authenticité. Leur utilité semble consister seulement à établir une parenté douteuse entre Nṛpatīndravarman Ier et Bālāditya.

La seconde conclusion à laquelle on aboutit donc est que Nṛpatīndravarman Ier n'est peut-être pas, même en ligne collatérale, un descendant de Bālāditya ; comme celui-ci, il a « régné » sans doute à Aninditapura, mais avec quel intervalle ? La vie de Nṛpatīndravarman Ier se place en un moment de troubles politiques auxquels il a été apparemment mêlé. On apprécie beaucoup plus mal l'importance de son action : a-t-il vraiment préparé les voies à Puṣkarākṣa ou

1. Le mot « régence » est employé ici pour désigner le pouvoir exercé par la veuve d'un souverain, sans que rien laisse supposer comment le pouvoir était délégué ni quelle était son étendue.

ne figure-t-il dans les inscriptions ultérieures que comme père de Puṣkarākṣa, comme intermédiaire obligé, quoique non authentique, pour quiconque voulait se rattacher à Bālāditya d'Aninditapura ? Autrement dit, la personnalité de Bālāditya correspondant à une réalité historique (cf. texte nº 19), celle de Nṛpatīndravarman Ier mérite-t-elle une mention en soi, ou simplement parce que son fils a eu plus tard un rôle marquant ?

*
* *

La dynastie de Çambhupura. — (Textes nos 5-10, 17). Cette dynastie est de toutes, celle qui possède le plus de consistance historique, peut-être parce que son importance, pendant le VIIIe siècle au moins, fut la plus grande. Elle tire son origine du roi Puṣkarākṣa et se rattache pour une part aux ancêtres paternels de la reine Indradevī. Les indications qui la concernent dans les listes dynastiques sont complétées par un lot d'inscriptions contemporaines des faits cités (textes nos 5 à 10).

Çambhupura a été identifié avec Sambór du Mékong et le territoire attenant, soit une région comprise entre Kraćèh et les sites archéologiques espacés jusqu'à 50 km. au Nord environ, avec une extension possible vers l'Est. Les monuments connus et la plupart des inscriptions recueillies, même sans nom ni date, y sont préangkoriens.

En tête de la dynastie se place Puṣkarākṣa (texte nº 17, st. II), « né dans la famille des princes d'Aninditapura », qui accéda à la royauté dans Çambhupura. Ce texte laisse deux précisions incomplètes : Puṣkarākṣa (— III, ca 690-710) était-il à son tour roi d'Aninditapura ? Quelle était cette royauté à laquelle il accéda dans Çambhupura ?

Un groupe de dates permet d'atteindre une interprétation vraisemblable des faits : la veuve de Jayavarman Ier, Jayadevī, exerçait une sorte de régence en 713, sans qu'il y eût de roi ; Puṣkarākṣa a laissé dans Çambhupura (texte nº 5) une inscription de 716 ; la sécession du premier Tchen-la se produisit, selon les historiens chinois, après 705-706 ; une première ambassade du Tchen-la de terre atteignit la Chine en 717, donc lorsque la sécession était chose faite. Ces divers événements se situant dans un espace de temps très limité, on est tenté de les rapprocher du texte nº 17, et de croire que Puṣkarākṣa s'est proclamé roi du Cambodge à Çambhupura, sans y avoir droit, provoquant ainsi la sécession du pays. Une objection est possible : elle consiste à dire que l'opération de Çambhupura n'est peut-être qu'un détail de politique locale, offrant seulement une coïncidence de dates avec la sécession du Cambodge. Cette coïncidence de quatre dates, qu'éclaire un fait historique de source différente, semble cependant frappante, si l'on constate que ce fait est rappelé à deux siècles de distance par Yaçovarman Ier. C'est même le seul qu'il songe à rappeler. Dans l'état actuel de nos connaissances, la personnalité de Puṣkarākṣa attestée en 716 à Çambhupura, et son « accès à la royauté » survenu dans le même Çambhupura quand

le trône du Cambodge était vacant, sont les seuls détails historiques qui puissent être placés en connexion avec les renseignements chinois concernant le Tchen-la et la sécession qui s'y produisit entre 705-706 et 717.

L'archéologie indiquera plus tard ce qu'était Çambhupura. Les vestiges déjà connus, statues et linteaux, ne sont pas antérieurs au VIIIe siècle [1] ; ils appartiennent aux deux dernières périodes du préangkorien. Il est donc probable que Puṣkarākṣa et ses successeurs ont créé presque complètement ce territoire de Çambhupura, retombé au second plan pendant toute la période angkorienne. Ceci influe sur l'interprétation du texte n° 17 (st. II) et tend à confirmer que Puṣkarākṣa ne s'est pas proclamé roi de Çambhupura — opération sans intérêt — mais bien plutôt que, résidant dans quelque localité de cette région, peut-être dans la ville de Práḥ Thāt Kvan Pir, il s'est proclamé roi du Cambodge. La conséquence directe de cette initiative paraît avoir été la dislocation du pays. Ceci nous amènera à l'étude du Tchen-la de terre et du Tchen-la d'eau dans une autre partie de cet article.

Le premier successeur connu de Puṣkarākṣa est Rājendravarman Ier. Il est né (texte n° 17) dans la descendance de Puṣkarākṣa et sa mère était une princesse de Vyādhapura. Ici deux hypothèses sont possibles et leur choix influe aussi sur l'interprétation du texte n° 10. Pour des raisons de date, Rājendravarman Ier peut être séparé de Puṣkarākṣa par deux générations au maximum ; grand-père de la reine Indradevī, il ne peut guère se placer après 750-770. Si, malgré l'imprécision du texte, on en fait le fils de Puṣkarākṣa, sa mère, princesse de Vyādhapura, apparaît comme l'épouse de Puṣkarākṣa. La maison de Vyādhapura est l'ancienne maison royale du Fou-nan ; Puṣkarākṣa, époux d'une princesse du Fou-Nan, pouvait revendiquer des titres à la royauté, au moins du chef de sa femme, et les événements survenus entre 705-706 et 717 prennent ainsi un aspect nouveau. Ils peuvent, les accommodements généalogiques aidant, apparaitre comme un retour au pouvoir de la dynastie du Fou-nan, écartant les rois du Tchen-la qui ont exercé le pouvoir depuis Bhavavarman Ier jusqu'à Jayavarman Ier. Cette hypothèse doit tenir compte de deux remarques annexes dont on ne peut préciser la portée : on ignore quelles étaient les attaches de la dynastie d'Aninditapura avec l'ancienne maison du Fou-nan ; après la sécession du VIIIe siècle, le territoire de Bhavapura, qui correspondait probablement, comme on verra, au Tchen-la initial et plus tard, au Tchen-la de terre, s'est séparé du reste du Cambodge, Çambhupura compris, et a vécu isolé. Les circonstances se présentent comme si Bhavapura retournait à sa structure première tandis que le reste du pays (ancien Fou-nan) se reconstituait sous l'autorité plus ou moins admise de Puṣkarākṣa.

Dans la seconde hypothèse, un personnage anonyme que l'on appellera D s'intercale entre Puṣkarākṣa et Rājendravarman Ier, dont il est le père ; il est

1. Statue de Kŏḥ Krièṅ (H. Parmentier, AKP, I, fig. 89), linteau de Práḥ Thāt Kvan Pir (IK, I, 183). Pour l'ensemble, H. Parmentier, AKP, I, 208 suiv.

aussi le mari de la princesse de Vyādhapura. C'est à sa personne qu'il faudrait alors transporter les remarques précédentes. Il ne faut pas exclure non plus la possibilité de parenté collatérale entre Puṣkarākṣa et Rājendravarman Ier, car si le texte n° 17 est trop imprécis pour que la filiation directe soit assurée, il tend également à donner une généalogie royale : Puṣkarākṣa, selon lui, s'empare à Çambhupura de la royauté (st. II), Rājendravarman Ier accède à Çambhupura à la royauté (st. III) ; si un autre roi s'intercalait entre eux deux, il serait probablement nommé.

Rājendravarman Ier est donc à son tour roi à Çambhupura, qu'on le place en — II (ca 720-740) ou en — I (ca 750-770). L'étendue de son domaine royal est inconnue, mais, si les subdivisions des géographes chinois restent valables à cette époque, il devait correspondre théoriquement au Tchen-la d'eau. Ce roi épouse une princesse Nrpatīndradevī et en a un fils Mahīpativarman, « roi » lui aussi.

Mahīpativarman se situe soit en — I (ca 750-770), soit en O (ca 780-800). Le texte n° 17 ne lui attribue plus aucun rôle à Çambhupura, dont la mention ne reparaîtra plus. Mais dans la région de Çambhupura et d'Indrapura [1], un nouveau roi, inconnu des généalogies officielles, Jayavarman I *bis*, laisse un groupe d'inscriptions. Deux de ces textes datent respectivement de 770 et 781 (textes nos 6 et 7). La ville de Lbo'k Srót, a 40 km. N.-E. de Kračeh paraît avoir été fondée par ce roi [2]. Il y a eu manifestement changement de dynastie, et l'on verra plus loin que la fin du VIIIe siècle est l'époque où l'anarchie atteignit son comble au Cambodge.

Enfin, une certaine reine Jyeṣṭhāryā fait à son tour en 803 une fondation dans Çambhupura (texte n° 10). Elle se rattache à une généalogie comprenant rétrospectivement les princesses Jayendra..., Nrpendradevī et le roi Çrī Indraloka. Cette filiation féminine rappelle des faits connus par ailleurs, où les usurpations et les changements de dynastie sont le plus souvent justifiés par des mariages avec des princesses royales authentiques. Le sens de ce texte varie suivant le degré de parenté existant entre Puṣkarākṣa et Rājendravarman Ier Si l'on pose d'après les textes 17 et 5-10 la liste suivante des rois de Çambhupura : Puṣkarākṣa, Rājendravarman Ier, Jayavarman I *bis* et V, époux de Jyeṣṭhāryā, on constate (texte n° 10) que la mere de Jyeṣṭhāryā, la princesse Jayendra... est femme de Jayavarman I *bis* ; que la princesse Nrpendradevī, mere de Jayendra..., est l'épouse de Rājendravarman Ier (celle-ci est d'ailleurs appelée Nrpatīndradevī par le texte n° 17) ; enfin que le nom d'Indraloka, nom posthume, correspond à Puṣkarākṣa. — Si l'on suppose au contraire un prince intermédiaire D, entre Rājendravarman Ier et Puṣkarākṣa, c'est ce prince D qui est Indraloka, sans que le reste des rapprochements soit modifié.

---

1. Sur la localisation d'Indrapura dans Thbôṅ Khmuṃ, cf. G. Cœdès, BE, XXVIII, 117 suiv.
2. H. Parmentier, AKP, I, 212 suiv.

Le texte n° 13 (st. XXXII) précise de plus que l'épouse du roi Indraloka s'appelait Indrāṇī. Sa situation varie évidemment suivant qu'on considère l'appellation Indraloka comme désignant le roi Puṣkarākṣa ou le prince D. Dans chaque cas cependant, Indrāṇī paraît s'identifier avec la princesse de Vyādhapura du texte n° 17, mère de Rājendravarman. Un sanctuaire lui est d'ailleurs consacré à Bàkoṅ et ses origines pourraient expliquer une faveur qui n'est réservée à aucune autre princesse de la famille.

Enfin, si l'on préfère prendre pour base de classement le texte n° 10, on arrive à cette conclusion que les souverains de Çambhupura ne sont apparentés que par les femmes. En tête, se place Puskarākṣa ou D, identifiés l'un ou l'autre à Visṇuloka, et ensuite trois princesses, descendantes l'une de l'autre : Nṛpendradevī ou Nṛpatīndradevī mariée à Rājendravarman Ier, qui est apparenté par ailleurs lui-même à Puskarāksa ; Jayendra..., sœur de Mahīpativarman, mariée à Jayavarman I *bis* ; Jyesthāryā, mariée à V. Dans ce système, la reine Indrāṇi, mariée à Puskarāksa ou à D, peut être distincte de la princesse de Vyādhapura, mère de Rājendravarman Ier.

Le classement raisonné des quatre ou cinq rois qui se succèdent à Çambhupura entre 716 et 803 reste mal déterminé dans le détail pour plusieurs motifs : on ignore la relation de parenté exacte entre Puṣkarākṣa et Rājendravarman Ier ; les termes de parenté eux-mêmes n'ont pas toujours une valeur absolue ; enfin les mariages entre frères et sœurs consanguins ont été usuels de tout temps au Cambodge, jusqu'au début du XXe siècle, coutume dont il faut tenir compte dans les reconstructions généalogiques. C'est ainsi que la reine Nṛpendradevī du texte n° 10 (correspondant très probablement à Nṛpatīndradevī du texte n° 17) est dite fille d'Indraloka. Elle est probablement aussi femme de Rājendravarman Ier. Que l'appellation Indraloka corresponde à Puṣkarākṣa ou à D, il semblerait y avoir incompatibilité avec le texte n° 17, qui indique Rājendravarman Ier « né dans la famille de Puṣkarākṣa », donc peut-être lui-même fils de Puṣkarākṣa ou de D. En ce cas Rājendravarman Ier aurait épousé sa demi-sœur. Outre que cette possibilité même n'est pas exclue, il s'en présente maintes autres, — telles qu'il vaut mieux signaler simplement la précision insuffisante des textes sur ce point, et confier le soin de la solution aux trouvailles de l'avenir.

L'histoire de Çambhupura paraît en définitive comporter deux phases. Le territoire ne semble pas organisé avant le VIIIe siècle ; seul Citrasena-Mahendravarman y laisse à Thma Krè une mention de son passage. Ensuite, Puṣkarākṣa, apparenté à la dynastie d'Aninditapura, fait un coup d'état entre 705-706 et 717 qui provoque la dislocation du Cambodge, déjà assez désuni. Il a un successeur, Rājendravarman Ier, appartenant à sa famille et qui paraît se prévaloir du même titre royal que lui. Ensuite, le pouvoir, limité sans doute désormais au territoire de Çambhupura, passe à deux inconnus, Jayavarman I *bis*, puis V, qui ne semblent apparentés que par les femmes. Jayavarman I *bis* règne aussi à Indrapura (texte n° 7), mais lui ou son successeur en est éliminé par le futur

Jayavarman II [1]. Quelques personnages interviennent aussi dans les modalités de détail de cette aventure : un prince ou roi hypothétique appelé D, qui s'intercale peut-être entre Puṣkarākṣa et Rājendravarman Ier ; un roi Indraloka correspondant sans doute à Puṣkarākṣa ou à D ; une princesse de Vyadhapura qui semble s'identifier avec la reine Indrāṇī, épouse d'Indraloka ; une reine Nṛpendradevī ou Nṛpatīndradevī, épouse de Rājendravarman Ier ; une reine Jayendra..., épouse possible de Jayavarman I *bis* ; enfin une reine Jyeṣṭhāryā, épouse de V, qui atteste l'autonomie du territoire en 803, un an après l'avènement de Jayavarman II.

Celui-ci a été également en relations avec cette région ; une inscription plus tardive, mentionne quatre de ses parents ayant titre de *kaṃsteṅ* en rapport avec le *kaṃrateṅ jagat* de Çambhupura [2]. Peut-être est-ce associé au séjour de Jayavarman II à Indrapura, car rien dans les textes de Sdok Kăk Thoṃ ou de Pàlhàl ne concerne Çambhupura. Les seuls droits qu'Indravarman Ier ait pu faire valoir sur cette région semblent en effet provenir de sa femme Indradevī, petite-fille de Rājendravarman Ier (cf. texte n° 17).

On peut se demander par quelle voie Indravarman a obtenu le territoire de Çambhupura, car il semble bien qu'en son temps les diverses parties du Cambodge étaient réunies, sauf Bhavapura dont il sera question plus bas. Cette appropriation a pu être à la fois postérieure à 803, date de la fondation faite par la reine Jyeṣṭhāryā, et antérieure au sacre de 877. A cette occasion, Indravarman Ier a succédé à Jayavarman III comme *cakravartin* ; il a hérité sans doute aussi de la région des Lacs, fief du précédent, et immédiatement son règne est marqué par toute une série de grands monuments qui contrastent avec les pauvres fondations attribuables à son prédécesseur. Mais si le royaume paraît brusquement retourner à son apogée, c'est évidemment à la suite d'actions politiques dont nous ignorons tout. Indravarman Ier n'a régné que douze ans ; sa position généalogique en fait d'ailleurs un contemporain de Jayavarman III ; on peut donc considérer que le sacre de 877 constitue seulement le terme de ses opérations politiques. Les autres circonstances, qui ont conduit au regroupement des terres du Cambodge, se placent à des dates antérieures, — et l'annexion de Çambhupura se situe sans doute parmi celles-là.

Quant à présent, il semble qu'Indradevī seule avait des droits sur Çambhupura. Une conquête n'est pas exclue non plus, si l'on veut interpréter le silence à ce sujet des généalogistes officiels d'Indravarman et de Yaçovarman.

*
* *

La descendance de Bālāditya. — Toutes les recherches de détail faites précédemment sur Bālāditya lui-même et sur la dynastie de Çambhupura sont à

1. Ins. de Pàlhal (G. Cœdès, BE, XIII, vi, 27 suiv.), st. IV-VI.
2. G. Cœdès, BE, XXVIII, 140 suiv.

replacer dans le cadre de notre documentation générale sur le VIIe et le VIIIe siècle. Cette documentation est résumée dans le tableau généalogique de la pl. I que l'on commentera ici, en répartissant les séries généalogiques entre deux groupes : les descendants, réels ou prétendus, de Bālāditya ; les dynasties indépendantes. La plupart restent d'ailleurs d'une réalité bien plus incertaine que la suite des souverains de Çambhupura.

Dans un premier système, la plus ancienne génération connue (— VI), celle du roi Bālāditya, comprend celui-ci, sa sœur, la princesse *a*, qui épouse A (textes n°s 19 à 21). Elle se place vers 600-620. A est inconnu par ailleurs. Il a une fille Sarasvatī, qui épouse le brâhmane Viçvarupa (— V, ca 630 650), et rien n'atteste qu'ils aient régné. A la génération — IV (ca 660-680) se place le roi Nṛpatīndravarman, qui joue probablement un rôle dans les événements faisant suite au règne de Jayavarman Ier. L'historicité des faits est acceptable à compter de lui, mais rien n'assure que les deux générations de ses ascendants soient authentiques en tout point. Ces dernières, dans un autre système, peuvent être, comme on a vu, beaucoup plus anciennes.

De la génération — IV et de la suivante, se détachent plusieurs des dynasties actuellement connues. Nṛpatīndravarman Ier a une parenté qui est rétablie d'après ses relations généalogiques avec Vedavatī (cf. ci-dessus, p. et textes n°s 19-21). Il semble avoir eu une sœur *b*, laquelle épouse B (— IV, ca 660-680) et en a une fille, *c*, qui épouse C (— III). Celui-ci, comme on verra plus loin, a sans doute été prince de Bhavapura et se situe vers 690-710. Il a lui-même une fille Vedavatī, qui épouse Dviveda (— II, ca 720-740), (mêmes textes que ci-dessus). Celle-ci est indiquée comme appartenant à une lignée de rois et ayant eu des rois dans sa descendance (texte n° 19, st. XI, XIV).

Les relations de parenté de Vedavatī sont connues ensuite de façon très indirecte. On sait que dans sa lignée naquit Mahendradevī, « fille de roi », mère de Rājendravarman II (texte n° 19, st. XI-XII). Mahendradevī étant théoriquement sœur de Yaçovarman [1], deux hypothèses se présentent : ou bien, elle est sœur consanguine, et son père Indravarman a eu parmi ses épouses une descendante de Vedavatī, ce qui nous renseigne peu ; ou bien elle est sœur germaine, et les ascendants de ses parents, Indravarman et Indradevī étant bien connus par ailleurs, Vedavatī et Dviveda se placent à l'origine d'une des branches généalogiques déjà identifiées. On a pu assigner à Vedavatī-Dviveda une date située vers 720-740 A. D. (— II), ce qui limite le choix ; ils pourraient donc compter parmi les ascendants inconnus de Jayavarman III et Indravarman Ier. Ceci dit parce qu'il s'agit présentement de grouper et de collationner des renseignements généalogiques considérés en soi. On a eu et on aura ailleurs l'occasion d'en faire la critique. Mahendradevī a pu avoir avec Yaçovarman des relations de parenté moins immédiates que les inscriptions ne le laissent entendre. Vedavatī et Dviveda ne répondent peut-être à

1. Sur cette question, cf. ci-dessous, p. 48.

aucune réalité. Mais Mahendradevī, Nṛpatīndradevī et plus anciennement, Nṛpatīndravarman Ier ont eu des parents et une famille. Le cadre chronologique que l'on arrive à dresser reste valable, que ceux-ci aient été ou non des rois, des brâhmanes et des princesses.

Nṛpatīndravarman Ier, et sa femme *z* ont un fils, le roi Puṣkarākṣa (— III, *ca.* 690-710. Texte n° 19, st. IX). Ils semblent avoir eu aussi une fille, *e*, épouse de E, puisque Puṣkarākṣa est « oncle maternel de l'oncle maternel » de la mère de Jayavarman II (texte n° 17). Cette filiation sera reprise plus bas.

Puṣkarākṣa, épousant la princesse *y*, donne son origine à la dynastie de Çambhupura étudiée par ailleurs : les hypothétiques D et *d* (— II, 720-740), puis le roi Rājendravarman Ier (— I, 750-770), époux de Nṛpatīndradevī, mentionnée déjà. Ils ont un fils, le roi Mahīpativarman (O, ca. 780-800), contemporain de Jayavarman II et qui paraît n'avoir plus rien à faire avec Çambhupura. Il est roi cependant, sans doute d'un territoire apporté par sa femme, Rājendradevī. Les ascendants de celle-ci sont indépendants de la lignée de Bālāditya. Ils seront étudiés plus loin, après la descendance de Bālāditya. Si par contre on supprime D, Rājendravarman Ier et Mahīpativarman se placent chacun à une génération antérieure et Mahīpativarman n'est plus contemporain de Jayavarman II.

Les relations de parenté entre Puṣkarākṣa et Jayavarman II apparaissent comme relativement simples et sont précisées par divers textes (n° 17, st. II ; n° 19, st. V) : Puṣkarākṣa est « oncle maternel de l'oncle maternel » de la mère de Jayavarman II. Ceci nous amène à une reconstitution généalogique étendue et implique d'abord l'existence d'une princesse *e*, sœur de Puṣkarākṣa et épouse de E (— III, *ca* 690-710). Celle-ci a au moins une fille *f* et un fils Z, « oncle maternel » de la mère de Jayavarman II. La princesse *f* épouse F et a comme enfants la princesse *g* et le roi Jayendrādhipativarman, connu par un texte spécial (texte n° 22, st. XXX). La princesse *g* épouse G dont elle a Jayavarman II.

*
* *

Les autres dynasties. — (Textes n° 12 à 18). La branche généalogique qui aboutit à Jayavarman II se rattache par lui à une autre filiation toute étrangère, celle-là, à Bālāditya. Jayavarman II a dû épouser de nombreuses femmes, mais la reine principale paraît avoir été Dharanīndradevī, mère de Jayavarman III (texte n° 14). Celle-ci est sœur du roi Pṛthivīndravarman, fille d'un *kṣatriya* H, qui se rattache au couple Kauṇḍinya-Somā. C'est pour la même raison sans doute qu'elle est donnée comme « fille du Mont » (texte n° 19, st. XL), sans qu'on puisse savoir si, le couple mythique mis à part, il y a quelque rapport entre cette filiation et un des dynastes (lequel ?) du Fou-nan. On ne sait rien d'autre du *kṣatriya*, sinon qu'il épouse une princesse *h*, sœur du prince Rudravarman (— I, *ca* 750-770, texte n° 12). Rudravarman lui-même épouse une fille *v* du roi Nṛpatīndravarman II (— II, ca 720-740), sans ascen-

dance connue (mêmes textes). La princesse *v* s'appelle peut-être Narendralakṣmī, s'il y a identité de personne avec celles figurant dans le texte n° 24, st. VII. Il est douteux que Rudravarman ait régné, car seul le texte n° 17 l'appelle une fois *avanipālaka*; ailleurs, on lui donne son nom, sans plus. Le roi Pṛthivīndravarman, qui est donc déjà neveu de Rudravarman par la princesse *b* (texte n° 19, st. XXIV), devient aussi son gendre, en épousant la fille que Rudravarman a eue de la princesse *v* (Narendralakṣmī ?). Cette fille portera le nom posthume de Pṛthivīndradevī (texte n° 14), dénomination symétrique de celle de son mari, Pṛthivīndreçvara, et qui ne nous apprend rien. Pṛthivīndravarman a pour fils Indravarman Ier (textes nos 12, 16, 17). Cette généalogie, rétablie telle que les textes le permettent, doit être acceptée sans oublier que certains grands rois de l'époque angkorienne, Yaçovarman et Rājendravarman II, jugeaient peut-être utile de prouver un lien de parenté avec Jayavarman II [1].

Il y a lieu maintenant d'examiner les ascendants maternels de la reine Indradevī. Ceux-ci n'ont laissé que des noms, hormis Agastya bien connu par ailleurs, et même trop connu pour faire un ancêtre admissible. Il se place vers 690-710 (— III) et épouse en principe la princesse Yaçomatī, sans ancêtres déclarés. Leur fils est le roi Narendravarman (— II, ca 720-740), séparé par trois générations de la reine Indradevī, contemporaine probable de Jayavarman III. Il lui est attribué seulement une fille et une petite-fille, ce qui laisse penser que le « royaume » était transmis directement de beau-père à gendre, suivant une coutume dont on a plusieurs autres exemples à cette époque et même plus tard [2].

Narendravarman épouse une princesse *x* et en a une fille, Narendralakṣmī. Celle-ci épouse le « roi » Rājapativarman (— I, *ca* 750-770) et a aussi une fille, Rājendradevī. Le « roi » Mahīpativarman (O, *ca* 780-800) épouse Rājendradevī et a pour fille la reine Indradevī (texte n° 17).

A ces diverses dynasties, la généalogie de Rājendravarman II (texte n° 19) permet d'en ajouter encore une, celle de son père Mahendravarman. Celui-ci, qui vivait sans doute vers 900-920, descend du père de Vedavatī, C (— III, ca 690-710, texte n° 18). Il est fils du roi Y, « roi des rois » d'un fief terminé en *°pura* dont le nom est perdu. Mais Rājendravarman II étant donné comme ayant reçu la souveraineté de son propre père, seigneur (*īçvara*) de Bhavapura (texte n° 19, st. XVII), on peut en conclure que le fief de famille détenu par Mahendravarman et sans doute ses ancêtres, était le territoire de Bhavapura. Parmi ces ancêtres, figurent peut-être divers personnages connus

1. Cf. G. Cœdès, *BE*, XXVIII, 124 suiv.

2. Dans cette lignée, on constate que deux fois la fille porte un nom royal faisant symétrie avec celui du père et non avec celui du mari : Narendralakṣmī, fille de Narendravarman, épouse de Rājapativarman : Rājendradevī, fille de Rājapativarman, épouse de Mahīpativarman. Le texte n° 10, d'autre part, qui concerne la dynastie de Çambhupura, paraît impliquer la transmission du pouvoir royal par les femmes.

par ailleurs et mal situés : Jayasiṃhavarman, dont une inscription a été retrouvée à P'hu Khiao Khao, près de K'orat, Bhagadat'a et Narapatisiṃhavarman, connus par l'inscription d'Ayuth'ia. Les termes du texte n° 19 laissent d'ailleurs penser que Bhavapura fut rattaché à l'empire khmèr par Rājendravarman II seulement, et par voie d'héritage. Cette question sera reprise plus bas.

Enfin, deux noms restent encore isolés. Ce sont ceux portés sur les inscriptions de Cochinchine : Nṛpāditya (texte n° 3) et Çambhuvarman (texte n° 1). Si le Puṣkarākṣa érigé par Çambhuvarman est bien une fondation posthume en l'honneur du roi Puṣkarākṣa, on peut simplement conclure que Çambhuvarman se place à une époque postérieure à 716. Si Nṛpāditya a quelque relation avec Bālāditya, il peut être bien antérieur à cette date.

* * *

Répartition stratigraphique des dynasties. — Les recherches que l'on vient de faire tendent surtout à préciser les relations de parenté existant entre divers personnages dont, le plus souvent, les noms seuls nous restent. Il a été possible de délimiter des généalogies et de les situer approximativement dans le temps sans oublier que par une finalité concertée, elles aboutissent soit à Yaçovarman, soit à Rājendravarman II, considérés chacun comme le couronnement d'une dynastie.

Il est intéressant maintenant de tenter une répartition « horizontale » de tous ces dynastes, de déterminer les conditions de leur coexistence. Pour les premières générations (— VI, — V), il n'y a pas à revenir sur les indications des paragraphes précédents ; nous sommes au temps du premier Tchen-la voire plus tôt ; Bālāditya et ses proches ont dû occuper quelque fief subalterne. Vers 660-680 (— IV) apparaît Nṛpatīndravarman Ier, et peut-être aussi B, s'il a été roi : ces deux ancêtres nous acheminent vers la filiation de Jayavarman II, vers celle de la dynastie de Çambhupura et vers celle de Vedavatī, dont on ignore presque tout. Ils ne sont probablement pas seuls à s'être taillé des fiefs, et d'autres groupements, étrangers au clan de Bālāditya, comme ceux de Narendravarman ou de Nṛpatīndravarman II, peuvent aussi remonter à la fin du VIIe siècle. Les lacunes de notre information sont ici évidentes et n'autorisent aucune conclusion sur l'autorité conservée par la veuve de Jayavarman Ier et sur le morcellement plus ou moins effectif du territoire. Vers le même temps se situent les ancêtres du roi C.

A la génération suivante (— III, ca 690-710) apparaissent Agastya-Yaçomatī que l'on citera pour mémoire, le roi C, qui possède probablement Bhavapura, le roi Puṣkarākṣa, à Çambhupura. E, attesté aussi, n'a peut-être pas régné. Des événements historiques importants se produisent pendant cette période [1].

1. Voir ci-dessus, p. 29.

La génération de 720-740 (— II) compte le roi Narendravarman, un successeur de E à Bhavapura, le roi D (identifié à Indraloka) ou bien Rājendravarman Ier [1] à Çambhupura et enfin Nrpatīndravarman II. Vedavatī-Dviveda n'ont pas régné, Z et F non plus, autant qu'il semble.

La génération de 750-770 (— I) compte le roi Rājapativarman, le roi Rājendravarman Ier ou Jayavarman I *bis* à Çambhupura, le roi Jayendrādhipativarman, le prince ou roi Rudravarman, et un descendant de C, soit quatre ou cinq princes souverains. G n'a pas régné et le *kṣatriya* H non plus. Mahīpativarman peut appartenir à cette période.

La génération de Jayavarman II (ca. 780-800) comprend peut-être Mahīpativarman, Jayavarman II lui-même, Prthivīndravarman, Jayavarman I *bis* ou le roi V, époux de Jyeṣṭhāryā, et un descendant de C, soit cinq souverains encore. Mahīpativarman a sans doute hérité du royaume de son beau-père Rājapativarman ; le fief de Çambhupura (de son père Rājendravarman Ier) est passé à Jayavarman I *bis*. On voit mal ce qu'est devenu le fief de Jayendrādhipativarman, à moins qu'il ne soit passé à Jayavarman II. Prthivīndravarman a hérité du père ou du grand-père de sa femme.

Cette situation se prolonge d'ailleurs au delà de l'année 800, sans qu'on puisse fixer une limite. Jayavarman III succède à Jayavarman II. Indravarman hérite de son père Prthivīndravarman et de son beau-père Mahīpativarman ; il annexe probablement Çambhupura où règne un roi inconnu V, époux de Jyeṣṭhāryā et successeur de Jayavarman I *bis*. Indravarman succède aussi à Jayavarman III.

Ensuite prend place la succession officielle connue : Yaçovarman ; Harṣavarman Ier et Içānavarman II, ses fils ; Jayavarman IV, leur oncle par alliance ; Harṣavarman IV, son fils ; Rājendravarman II, apparenté à Yaçovarman. Ce dernier, du chef de son père Mahendravarman, hérite en outre de Bhavapura.

Quant aux rois Nrpāditya et Çambhuvarman, ils sont inclassables, mais impliquent l'existence d'au moins une dynastie supplémentaire, ce qui porte à six le chiffre de celles attestées pendant la seconde période du Tchen-la.

*
* *

Dynasties et territoires. La sécession du Tchen-la. — Pour compléter cette étude, il faut en aborder maintenant la partie géographique. Mais, s'il est possible de grouper en lignées un certain nombre de princes, il est bien moins facile de savoir où ils ont régné. Sur ce point, notre documentation est encore plus faible qu'ailleurs, car la dynastie de Çambhupura, bien localisée dans l'espace et le temps, n'est qu'une heureuse exception. Encore ignore-t-on les limites de Çambhupura vers l'Ouest et le Sud.

Les territoires entre lesquels le premier Tchen-la s'est morcelé semblent

1. On peut aussi placer Rajendravarman Ier dès cette période, cf. ci-dessus, p. 31.

comporter au VIII[e] siècle un premier bloc vers le Sud, avec les actuelles provinces de Prei Vèn, Tà Kèv et Kàmpot ainsi que la Cochinchine occidentale ; c'est en somme l'ancien berceau du Fou-nan. Nous ignorons d'ailleurs si ce bloc est resté uni ou s'il a formé plusieurs principautés. Plus au Nord, s'échelonnent les territoires axés sur le Mékong : celui d'Indrapura d'abord, dans l'actuel *srŏk* de Thbóṅ Khmum, puis celui de Çambhupura, attesté par des monuments échelonnés sur une cinquantaine de kilomètres au Nord de Kracèh, celui de Stŭ'ṅ Trèṅ, enfin celui de Çreṣthapura, dans la région de Bassac. Plus à l'Ouest, on rencontre le secteur situé au Nord des Lacs et celui situé au Nord des Dangrèk.

On a pu précédemment dénombrer vers la fin du VIII[e] siècle, six dynasties parallèles. Sauf celle de Çambhupura, il ne paraît pas actuellement possible de les situer chacune en une partie déterminée du territoire (Indrapura semble avoir été longtemps associé à Çambhupura et n'avoir pas eu de roi). Aninditapura se trouvait peut-être dans le Sud-Est. Bhavapura, qui n'est pas synonyme de Çreṣthapura, est à chercher parmi les premiers territoires appartenant à Bhavavarman I[er], donc au Nord du Cambodge. Le fait que Jayavarman II s'installe à Indrapura au début de sa carrière, avant son mariage avec Dharaṇīndradevi, implique peut-être des relations de famille dans ce secteur ; il commence d'ailleurs par éliminer un personnage qui s'y trouvait, peut-être Jayavarman I *bis*, peut-être quelque successeur inconnu [1]. Des recherches archéologiques permettront d'éclaircir ces points.

Ces premières remarques, en tout cas, confirment et développent même certaines éventualités déjà marquées par G. CŒDÈS. Le morcellement du Tchen-la a été bien plus grand qu'on n'avait pensé [2]. La répartition entre Tchen-la de terre et Tchen-la d'eau telle que les annalistes chinois l'ont enregistrée, correspond peut-être à la situation du pays en un temps déterminé, aussitôt après le coup d'état de Puṣkarākṣa. Elle a été exceptionnelle et, au temps de Jayavarman II, le nombre des principautés était plus élevé que jamais.

Il faut cependant ajouter que cette division entre un territoire maritime et de plaines basses et un territoire de montagnes répond assez à la géographie des régions alors occupées par les *Kambuja*. Elle répond aussi aux données historiques et reprend la vieille répartition entre Tchen-la et Fou-nan. On pourrait supposer de ce fait que le VIII[e] siècle a été marqué par l'existence de deux territoires importants entre lesquels s'éparpillaient plusieurs petites principautés occupant la partie moyenne du Cambodge. Çambhupura, Indrapura et les districts du Nord des Lacs (Cakrankapura, Amoghapura) n'appartiennent pas au premier Tchen-la, situé sensiblement plus haut. Ils sont extérieurs au centre du Fou-nan, quoiqu'ils aient pu en être vassaux, dans les tout premiers temps

1. Cet événement précède 802 d'un nombre d'années indéterminé (cf. stele de Palhal ; G. CŒDÈS, *BE*, XIII, VI, 27 suiv.).

2. G. CŒDÈS, *BE*, XXXVI, 1 suiv.

historiques de l'Indochine. Ils ont été probablement annexés par le Tchen-la au VIe et au VIIe siècle. Enfin, ils ont dû au VIIIe siècle récupérer leur autonomie. Une remarque s'impose d'ailleurs, sans qu'on puisse préjuger de sa portée réelle : c'est que la carrière de Jayavarman II tout entière est localisée dans cette partie moyenne du Cambodge, à distance des deux grands centres politiques passés. Quant à Indravarman Ier, on ignore s'il s'appuyait sur l'un ou l'autre, puisque son activité politique est presque entièrement inconnue avant le sacre de 877.

Les renseignements donnés par l'historien Ma Touan-lin sur le Tchen-la d'eau sont maigres, et rien ne vient d'ailleurs les compléter : pays bordé par la mer et couvert de lacs, de 800 *li* d'étendue, dont le roi habite *P'o-lo-ti-pa*. D'autre part, une ambassade émanant peut-être du Tchen-la d'eau parvint en Chine vers 808-820 ou en 813. G. Cœdès a proposé pour *P'o-lo-ti-pa* une restitution *Bālādityapura*, ville qu'il faudrait donc découvrir dans le Sud du Cambodge ou la Cochinchine, de même que la dernière capitale du Fou-nan, Na-fou-na [1]. Le Tchen-la d'eau a vraisemblablement hérité, conformément aux dires des annalistes chinois, de ces territoires, anciens fiefs propres au Fou-nan. C'est probablement cette région aussi qui a été plus particulièrement assujettie à Javā. Il est possible que Bālāditya y ait exercé le pouvoir en des temps fort anciens ; sans doute aussi Nṛpāditya et Çambhuvarman plus tard.

Au-dessus se placent les divers territoires déjà mentionnés, auxquels correspondent plusieurs des dynasties connues, mais nous ne savons lesquelles. La dynastie de Bhavapura a toutefois quelque chance de se placer ailleurs, elle et son fief.

Enfin au-dessus de Çambhupura et sans doute de Stŭ'n Trêṅ, est placé le Tchen-la de terre, héritier probable du premier Tchen-la.

Une telle répartition ne semble d'ailleurs pas due au hasard. En supposant que le morcellement du VIIIe siècle soit le retour à un état historique plus ancien, on ne fait pas une hypothèse gratuite. Le Fou-nan, tel qu'on peut l'imaginer par les témoignages ultérieurs, était un assemblage assez peu homogène de populations et de principautés vassales. Chacun de ces groupes ethniques ou politiques avait une unité propre, et l'union s'était faite seulement en la personne du roi ou de la dynastie, comme dans toutes les monarchies historiques. A chaque fléchissement de l'autorité royale commune, ces groupes se disjoignaient et revenaient vers leur constitution initiale. C'est par cette voie seulement qu'on trouve une explication acceptable aux périodes d'anarchie suivies de regroupements extrêmement rapides comme au temps d'Indravarman Ier. La répartition territoriale du pays aurait été tout particulièrement intéressante à connaître dans le Moyen-Cambodge, où l'élément « primitif »

---

1. G. Cœdès, *BE*, XXVIII, 127 suiv. — Sur une nouvelle identification de Na-fou-na, cf. *supra*, G. Cœdès, *Quelques précisions sur la fin du Fou-nan*. Bālādityapura peut être une autre désignation d'Aninditapura, comme signalé déjà.

était le plus important, avec une participation des Chong, Samrè, Kuôy, Biăt, voire Rhadé, sûrement supérieure à ce qu'elle est aujourd'hui.

Sur le Tchen-la de terre, appelé aussi *Wen-tan* et *P'o-leou*, les historiens chinois donnent quelques détails : le roi portait le titre de *ts'ie-kiu* ; des ambassades à la cour de Chine furent envoyées en 717, 753, 771 et 799 ; une expédition en Annam eut lieu en 722 pour aider un chef indigène contre la Chine ; un fils du roi, en 754, accompagna les armées chinoises opérant contre le Nan-tchao (qui était le voisin du Tchen-la de terre) ; le « second roi » P'o-mi dirigea l'ambassade de 771 ; un nommé Li T'eou-ki dirigea celle de 799 [1]. Le titre de *ts'ie-kiu* n'a pu être encore ramené à une forme locale, mais il devait être usuel en Indochine puisque les chefs du pays voisin Kin-lin s'appelaient *tsieou-kiu*, qui semble être une variante du même mot.

Les premières identifications avec Çambhupura, Vieṅ Căn, etc., étant écartées depuis quelques années déjà [2], le seul point sur lequel on s'est trouvé généralement d'accord est que le Tchen-la de terre occupait le Haut-Cambodge.

H. Maspero a pu proposer une solution précise en étudiant l'itinéraire d'Annam au Wen-tan du voyageur chinois Kia Tan, déjà traduit par P. Pelliot [3]. Cet itinéraire, par voie continentale, n'indiquant à aucun moment la descente du Mékong pour atteindre le Wen-tan, autrement dit le Tchen-la d'eau, H. Maspero s'est trouvé amené à en placer la capitale très haut, soit dans la région de Pak Hin Bun [4]. Il n'existe cependant aucun vestige de monuments khmèrs en cette région. H. Maspero a supposé que les édifices de la capitale étaient en bois et avaient disparu.

On peut se demander si une identification impliquant *a priori* la disparition de tout vestige archéologique n'est pas un peu discutable. L'archéologie du Cambodge ne manque pas de monuments, et les études khmères, dans leur état présent, consistent spécialement à concilier les indications des textes et les témoignages des monuments. Toutes les régions d'expansion indienne ont été marquées par le développement des temples, des villes murées, des routes, témoins durables et qui permettraient, même sans autre indication, de refaire une histoire acceptable de l'Indochine occidentale. En outre, l'art préangkorien est presque uniquement l'art du Tchen-la, et il est attesté par plus d'une centaine de temples, non compris tout ce que contient encore le sol. Ces monuments sont construits avec des briques, qui peuvent être fabriquées partout.

Il faudrait donc des raisons bien convaincantes par ailleurs pour se satisfaire, en un tel domaine, de constatations négatives. On remarquera de plus que la langue cambodgienne n'est pas connue dans Pak Hin Bun. Il y a des Khas, dont

1. P. Pelliot, *BE*, II, 90.
2. G. Cœdès, *BE*, XXXVI, 1 suiv.
3. P. Pelliot, *BE*, IV, 372. H. Maspero, *BE*, XVIII, 29 suiv.
4. H. Maspero, *op. cit.*, 32.

les dialectes sont assez proches du khmèr, sans qu'une confusion soit cependant possible. Il n'y a pas davantage d'inscriptions, alors que l'épigraphie préangkorienne, si elle est peu instructive, n'en est pas moins très développée.

Ces premières remarques, d'ordre tout matériel, acheminent vers une série d'autres observations. Le territoire de Çresṭhapura, soit la région de Bassac-Paksé, est la limite atteinte par l'expansion de Khmèrs vers le Nord, sur la rive gauche du Mékong. Aucun témoignage archéologique et aucune tradition, même plus tardive, n'indiquent que cette frontière ait été dépassée ; la ville de Say Fong, fondée près de Vieñ Càn par Jayavarman VII, est un prolongement des établissements khmèrs du Laos siamois.

Ces établissements, par contre, ont été très importants dès une époque ancienne. Rien n'atteste que la suzeraineté du Fou-nan s'y soit fait sentir, mais il paraît logique de les rattacher au Tchen-la dès le temps de Bhavavarman Ier. Les monuments, nombreux [1], sont mal connus mais il en existe de style préangkorien [2]. Si leur étude archéologique reste à faire, ils attestent par endroits des occupations d'une grande densité, qui ne sont dues à aucun fait historique connu de l'époque postérieure. En outre, la seule attache de ces régions avec le Cambodge, vers le VIe ou le VIIe siècle, quand le secteur des Lacs était peu occupé, consistait dans la région de Bassac-Paksé. Cette région, d'autre part, ne peut constituer le Tchen-la tout entier et doit être complétée par un arrière-pays étendu si l'on tient compte du fait que les *Kambuja* sont représentés à plusieurs reprises comme formant une véritable nation, si l'on se rappelle aussi que les conquêtes dirigées successivement par Bhavavarman Ier, Mahendravarman et Īçānavarman Ier ont porté sur plusieurs centaines de kilomètres et exigé certainement des moyens assez importants. On en vient donc à considérer les parties khmères du Laos siamois et la rive droite du Mékong, sur une assez longue étendue au Nord de Paksé, comme ayant appartenu au territoire du Tchen-la initial et ultérieurement au Tchen-la de terre. Cette hypothèse n'est que la conséquence de l'identification de Bassac-Paksé avec la capitale du Tchen-la ; elle tient compte en plus des vestiges d'une importance occupation khmère ancienne dans ces régions, qui a donné les moyens matériels nécessaires à l'entreprise de Bhavavarman Ier et de ses successeurs.

On suppose ainsi que les opérations du VIe siècle ont consisté en une progression des *Kambuja* vers le Sud, au long des deux rives du Mékong. Plus tard, sous Īçānavarman Ier et Bhavavarman II, ces opérations ont comporté aussi l'annexion des territoires originels du Fou-nan, de la région de Chantaboun et l'occupation plus ou moins complète vers l'Ouest, du secteur situé au Nord des Lacs. Dans un tel système, les *Kambuja* apparaissent comme les premiers habitants historiques du Bassac et de l'actuel Laos siamois.

---

1. E. Seidenfaden, *BE*, XVIII, 1 suiv., mentionne environ 70 points archéologiques nouveaux, qui s'ajoutent aux 110 déjà relevés par Lunet de Lajonquière (*IK*, II).

2. Le *changvat* de Mahasarakam paraît être le plus intéressant à cet égard.

Il n'est pas exclu davantage que l'actuelle langue cambodgienne se soit formée dans ces pays et ait été la langue propre au Tchen-la, si l'on remarque que son expansion se superpose exactement à la voie suivie par la conquête. Cette langue est par excellence celle des riverains du Moyen-Mékong et des Lacs, avec une extension vers Tà Kèv, Kàmpot et la Cochinchine occidentale. Elle est parlée aujourd'hui encore, et malgré tous les efforts d'assimilation contraires, dans une bonne part du Laos siamois. Elle a dispersé autour d'elle, vers la périphérie du Cambodge, des dialectes de même famille, Chong, Păr, Saṃrê, Kuôy, Biăt, qui présentent entre eux des affinités propres extrêmement importantes. Enfin, alors qu'on peut restituer un état archaïque des langues môn-khmères où les mêmes particularités se rencontrent depuis les pays annamites jusqu'aux pays môns du Siam et de Birmanie, le cambodgien reste isolé par plusieurs faits marquants. Le plus notoire est la conservation d'un système de numération à base quinaire et vigésimale, tandis que les autres dialectes connaissent la numération décimale, avec souvent les mêmes noms de nombre que l'annamite et le môn. Le cambodgien paraît, dans l'état actuel de la répartition dialectale, s'être enfoncé comme un coin d'abord au milieu des dialectes samrê (chong, păr, etc.), qui ont une homogénéité propre bien marquée, puis surtout au milieu des dialectes joignant l'annamite au môn et dont les plus voisins sont le stieng et le koho. Les dialectes samrê ont été rejetés tout autour du bassin des Lacs. L'autre groupement a été coupé en deux parties, par tout l'intervalle qui sépare aujourd'hui le stieng du môn. La situation s'est compliquée encore, sur la côte annamite, par l'intercalation des dialectes cham-jarai, à numération décimale indonésienne.

On peut évidemment supposer que ces phénomènes sont de date préhistorique. L'épigraphie du Fou-nan, sans texte en langue indigène, n'apprend rien dans un sens quelconque [1]. Mais si cet empire a eu l'étendue qu'on lui prête, il ne paraît pas avoir possédé une langue commune, car les documents légèrement postérieurs montrent un morcellement linguistique proche de l'état actuel ; la langue de chancellerie était donc apparemment le sanskrit. Il faut aussi se rappeler que l'apparition du vieux-khmèr en épigraphie est associée à l'expansion du Tchen-la puisque les premiers textes datés remontent au temps d'Īçānavarman Ier [2]. Il paraît donc permis, au moins comme hypothèse de travail,

---

1. Les trois mots du Fou-nan actuellement connus sont *bnam* « montagne », *dalmāk* « lanceur de lasso » et *kuruṅ* « chef, roi ». Les deux premiers se rattachent à des racines mon-khmères communes et le troisième peut être un emprunt du mon-khmer à l'indonésien commun ou à quelque dialecte de cette famille. Tous trois sont attestés plus tard en vieux-khmèr. *Kuruṅ* se retrouve en vieux-cham, en vieux-javanais et en mon. (Sur *bnam*, cf. L. Finot, *Mélanges Sylvain Lévi*, 204 ; sur *kuruṅ*, P. Pelliot, *BE*, IV, 219-220 ; sur *dalmāk*, G. Cœdès, *Inscriptions du Cambodge*, II, 110, n. 5.)

2. La plus vieille inscription connue en langue cambodgienne vient d'Ankor Borei dans Tà Kev. Elle date de 533/611 (G. Cœdès, *Inscriptions*, II, 21 suiv.). Un autre texte, trouvé à Ak Yom, remonte peut-être à 531/609, mais la lecture de la date, écrite en chiffres, n'est pas certaine (cf. *BE*, XXXIII, I, 530).

de rapprocher ce que nous savons sur l'expansion du Tchen-la vers le Sud, pendant le VIe et le VIIe siècles, et sur la situation acquise par la langue cambodgienne au milieu des dialectes môn-khmèrs. Dans cette hypothèse, le cambodgien serait donc proprement la langue du Tchen-la, il se serait formé primitivement dans la région de Bassac et l'arrière-pays constitué actuellement par les provinces siamoises. Et il se serait propagé vers le Sud en même temps que les Kambuja.

Par cette voie, on en vient évidemment à localiser le Wen-tan, le Tchen-la de terre, dans le Bassac et les provinces orientales du Siam. Cette supposition est conforme aux hypothèses les plus récentes, qui tendent à reculer vers le Nord l'emplacement géographique de ce royaume. G. Cœdès a admis la possibilité d'une solution pareille en proposant pour ch. *Wen-tan* (prononciation ancienne : *miuen-tân*, selon Karlgren), la restitution sanskrite *mūla* (*deça*), toponyme connu de l'épigraphie khmère mais non localisé, et en rapprochant skt. *mūla* (*deça*) « le pays originel », de si. (*Se*) *-mun* [écrit *mūla*], nom de la rivière qui traverse le plateau de K'orat [1]. L'itinéraire étudié par H. Maspero s'accommoderait sans doute difficilement de ces reconstructions [2], mais on peut penser que cet itinéraire a simplement omis de mentionner la traversée du Mékong, — car, dans la présente hypothèse, il ne s'agit plus de naviguer sur le fleuve pour atteindre le Wen-tan, mais simplement de passer d'une rive à l'autre.

Quelle dynastie régnait sur le Wen-tan au VIIIe siècle ? Il n'y a aucune réponse certaine à fournir. On peut toutefois se demander où était le fief de Bhavapura. On en connaît le roi C, père de Vedavatī (ca 690-710), le roi Y, contemporain possible d'Indravarman Ier et Jayavarman III, le roi Mahendravarman, père de Rājendravarman II. Pour que ce territoire ait échappé, comme il semble, à l'autorité d'Indravarman et de ses descendants, il lui faut sans doute avoir occupé une partie périphérique du Cambodge.

Ceci peut nous conduire à identifier le Tchen-la et le territoire de Bhavapura, au moins dès le temps de Bhavavarman Ier. La phase initiale de l'histoire du Tchen-la est marquée par deux noms royaux : Çrutavarman, puis Çreṣṭhavarman né à Jayādityapura, roi dans Çreṣṭhapura [3]. Cette localité correspond au Văt Ph'u et le territoire attenant correspond au Bassac, mais nous ne savons pas exactement à quelle époque situer ces faits, quoique la première moitié du VIe siècle constitue une datation vraisemblable. Çreṣṭhavarman, conformément à ces données, peut paraître comme le premier souverain historique du Tchen-la, le fondateur de Çreṣṭhapura. Les événements auxquels Çrutavarman a été mêlé appartiendraient à une phase antérieure de l'histoire de la famille. On remarquera à ce sujet que l'inscription de Bàksĕi Cāṃkrŏṅ (st. XI-XVI), rappelant les origines du Tchen-la, cite Kambu et Merā, puis Çrutavarman,

1. G. Cœdès, *BE*, XXXVI. 1 suiv.
2. Cf. R. Stein, *Les antécédents du Champa*. Bull. du Centre sinol. de Pékin.
3. Stèle de Tà Prohm (st. VI), cf. G. Cœdès, *BE*, VI, 1 suiv.

racine (*mūla*) de « ceux qui portent le fardeau de la terre de Kambu », enfin Çrī Rudravarman, *nṛpatimukha* des rois rattachés à Kauṇḍinya et Somā. Il semble qu'aucun de ces noms ne soit présenté comme celui d'un roi historique du Tchen-la — ce qu'en deux cas les faits connus confirment par ailleurs — mais bien qu'on veuille commémorer les ancêtres, mythiques et réels, des premières dynasties royales.

La seconde phase commence par l'apparition de Bhavavarman Ier, époux de Kambujarājalakṣmī et troisième nom d'une généalogie comportant antérieurement Vīravarman et un « monarque universel » qui parait bien être Rudravarman de Fou-nan. La capitale n'est plus Çresthapura mais Bhavapura. Les inscriptions de Práḥ Khàn et Tà Prohm indiquent expressément que Bhavapura fut la résidence de Bhavavarman Ier. La stèle chame de Prakāçadharma-Vikrāntavarman, érigée à Mī-so'n en 579/658, apporte des précisions concordantes [1]. Ses informations sont dues sans doute à Çrī Çarvāṇī, fille du roi de Cambodge Īçānavarman Ier, donc petite-fille de Mahendravarman et petite-nièce de Bhavavarman Ier. Elles rapportent la légende de Kauṇḍinya-Somā avec quelques variantes, telle, sans doute, que les souverains du Tchen-la l'avaient adoptée, et la localise dans la « ville nommée Bhava ». Si l'on tient compte de l'identité qui existe à haute époque entre la dénomination de la capitale et celle du pays, on aboutit à une équivalence entre le Tchen-la historique et Bhavapura.

Ce nom de Bhavapura s'est maintenu ensuite tandis que la capitale officielle se déplaçait vers le Sud. Il est attesté jusqu'au xe siècle, et répond à un territoire déterminé. Il est probablement devenu dès le début du viiie siècle le Tchen-la de terre, avec un *kuruṅ* dont l'inscription de Sdòk Kak Thom a conservé le souvenir et qui correspond apparemment à quelque ancêtre de Rājendravarman II. D'après cette inscription, le *kuruṅ* de Bhavapura a donné une terre située dans Indrapura à un ancêtre du *purohita* Çivakaivalya, serviteur de Jayavarman II, — ce qui peut laisser supposer une autorité directe ou déléguée sur le territoire d'Indrapura, dans le Moyen-Cambodge, mais rien n'indique à quelle date vivait ce *kuruṅ*. Les questions posées par l'existence du Tchen-la de terre sont d'ailleurs importantes, et on y sera ramené plus loin. Dès maintenant, l'analyse des données utilisables conduit cependant à admettre que Bhavapura s'est identifié avec le Tchen-la de Bhavavarman Ier et ultérieurement avec le Tchen-la de terre, — que ce territoire était localisé au Nord des Daṅrèk, de part et d'autre de la Se Mun, avec une extension indéterminée et peut-être variable vers le bassin de la Me Nam, — qu'il a subsisté comme territoire indépendant jusqu'en 944, année où Rājendravarman II, « fils du seigneur de Bhavapura » est devenu roi du Cambodge, ceci résultant des renseignements apportés par les textes 19 et 21. Si l'on accepte l'interprétation d'ensemble que ces données impliquent, on est amené à faire état de deux inscriptions dont les indications historiques restaient mal utilisables. La première, trouvée à Ph'u Khiao Khao,

1. L. Finot, *BE*, IV, 114 suiv.

dans K'orat, écrite en caractères préangkoriens, émane d'un roi Jayasiṃhavarman [1]. M. Cœdès a d'ailleurs proposé déjà de placer ce personnage parmi les souverains du Tchen-la de terre. L'autre, trouvée dans l'île d'Ayuth'ia mais de provenance incertaine, date de 937. Commémorant une fondation faite par un nommé Maṅgalavarman, elle énumère plusieurs princes de Cānāçapura : « le premier est le roi Bhagadatta puis, après un nombre de générations indéterminé, Sundaraparākrama, son fils Sundaravarman, enfin le roi Narapatisiṃhavarman et Maṅgalavarman » [2]. Cānāçapura, qui est apparemment un mot indigène sanskritisé, pose un problème de restitution et de localisation insoluble quant à présent. On peut cependant retenir dans cette inscription les deux noms royaux qu'elle contient, Bhagadatta et Narapatisiṃhavarman. Ce dernier titre rappelle le Jayasimhavarman de l'inscription de Ph'u Khiao Khao, et tous trois sont attestés dans les régions mêmes où Bhavapura a pu être localisé. Sans qu'on puisse quant à présent expliquer l'appellation de « princes de Cānāçapura » qui concerne deux de ces rois, il est permis de supposer que nous avons affaire ici à des souverains du Bhavapura historique et à des prédécesseurs, sinon à des ancêtres, de Rājendravarman II. Ainsi s'expliqueraient ces mentions concernant d'une part un roi, d'autre part une dynastie inconnus de l'histoire officielle du Cambodge, quoique le texte d'Ayuth'ia, bilingue, utilise le sanskrit et le khmèr. En outre, l'avènement de Rājendravarman II remontant à 944, date que l'on peut assigner aussi à la réunion de Bhavapura, il était encore normal en 937 de mentionner une dynastie dissidente.

*
* *

Les tendances des annalistes. — On a vu que la documentation sur la période la plus obscure du Tchen-la vient surtout de Yaçovarman et Rājendravarman II ; mais elle comporte des éléments distincts, quoiqu'ils aient fini par se combiner. Et ces éléments impliquent aussi un choix dans l'orientation de chaque généalogie, répondant sans doute à des raisons politiques et historiques.

Yaçovarman fait remonter ses ancêtres au roi Puṣkarākṣa, soit jusqu'en 690-710 environ, donc en un temps où le premier Tchen-la s'écroulait sous la régence de Jayadevī. Il se réfère même au coup d'État de Puṣkarākṣa, qui marque le début d'une nouvelle période (cf. texte n° 17, st. II). L'existence d'une fondation faite effectivement par Puṣkarākṣa en 716 et ce que nous savons par ailleurs confèrent une certaine valeur à la documentation des annalistes de Yaçovarman. Or, on remarquera que ni lui ni aucun de ses parents ne mentionne la première dynastie du Tchen-la. Aucun roi du Cambodge, depuis

1. E. Seidenfaden, *BE*, XXII, 90. — G. Cœdès, *Histoire...*, 118.
2. G. Cœdès, *Histoire ...*, 155. — Id., *JTRS*, XXXV, 73.

Jayavarman II jusqu'à Harṣavarman II, ne cite même incidemment la dynastie des VIe-VIIe siècles. Il n'y a à cela qu'une explication possible : c'est que les dynastes qui prirent le pouvoir au VIIIe siècle étaient sans attaches avec la précédente famille régnante. Ceci laisse d'ailleurs penser que la mort de Jayavarman Ier a dû être suivie d'événements assez violents, qui expliquent l'allusion faite en 713 par Jayadevī au malheur des temps (texte no 11). Deuxième remarque : le rappel du Fou-nan est presque aussi vague. Sauf un rattachement à Kauṇḍinya-Somā qui a tout d'une clause de style, on trouve seulement l'indication que la mère de Rājendravarman Ier descendait des *adhirāja* de Vyādhapura. Ce fait a pu avoir au debut du VIIIe siècle des conséquences que l'on a analysées plus haut. Ultérieurement quand les dynasties parallèles se sont multipliées, il n'avait plus grande portée. Il semble donc que l'histoire du Cambodge, depuis Puṣkarākṣa jusqu'à Harṣavarman II tende à former un bloc unique et groupe finalement des éléments dynastiques venus en réaction contre les rois précédents.

Les choses changent avec Rājendravarman II et de deux points de vue distincts : la généalogie remonte à plusieurs générations plus haut, trois au moins, et sauf Puṣkarākṣa, les ancêtres cités par Yaçovarman sont délibérément omis. C'est dans ces conditions qu'apparait le roi Bālāditya. On a pu montrer déjà qu'il se plaçait à une époque très reculée, contemporaine au moins du premier Tchen-la et sa « réalité historique » paraît bien indiquée par la stèle de Ô-I âm (texte no 5). Il y a là toutefois une reconstruction généalogique qui revient en propre à Rājendravarman II avec l'aide de deux mariages de brâhmanes et princesses, dont les mobiles seraient curieux à connaître. Au même groupement appartient Sarasvatī, nièce de Bālāditya, et le mari de celle-ci, Viçvarūpa. Leur descendant est Nrpatīndravarman Ier, lui-même père de Puṣkarākṣa. Ces trois générations sont donc seulement connues par les inscriptions du temps de Rājendravarman II. Celui-ci donne aussi quelques détails sur l'époque immédiatement postérieure, mais parvient encore à éviter toute mention des autres ancêtres de Yaçovarman, sauf Puṣkarākṣa : sa mère Mahendradevī est rattachée à une « lignée de rois » non autrement précisés et où apparaissent seulement Vedavatī et Dviveda, inconnus par ailleurs. Même quand Rājendravarman II cite les rois régnants depuis Jayavarman II, il ne dit rien de leurs origines et s'il doit mentionner l'existence d'un oncle de Jayavarman III qui fut en même temps père d'Indravarman Ier, il ne donne pas son nom (que nous savons être Pṛthivīndravarman) [1].

Ces abstentions systématiques ont une contre-partie. C'est dans le texte de Bàksĕi Càmkrŏn, dû au même Rājendravarman, qu'apparait la première mention rétrospective des ancêtres du Tchen-la : Kambu-Merā, Çrutavarman, Rudravarman Ier. Or, ce rappel contraste avec toute l'épigraphie antérieure.

Comme une telle préférence et de telles omissions ne sont pas fortuites, on

---

1. Inscription de Baksĕi Càṃkrŏn, G. Cœdès, JA, 1909, 467 suiv. (st. XXIV).

est tenté de les expliquer par l'ascendance *masculine* de Rājendravarman II, seul point sur lequel par ses attaches généalogiques il diffère de ses prédécesseurs. Ceci nous ramène à son père Mahendravarman, seigneur dans Bhavapura.

Un premier point paraît acquis, c'est que le territoire de Bhavapura avait encore, au début du xe siècle, une indépendance plus ou moins effective vis-à-vis des souverains d'Aṅkor. Le grand-père paternel de Rājendravarman II, Y, s'intitulait « roi des rois » *adhīçāvanīça*, et si le nom de son royaume n'est pas attesté avec certitude (il en reste seulement la terminaison *pura* ; cf. texte n° 21), le fait que Mahendravarman ait été *īçvara* de Bhavapura laisse penser que son père y régnait aussi. Le texte n° 19 précise en outre que Rājendravarman II a reçu la royauté de son père ; ce sont donc les droits de sa famille paternelle qui sont marqués d'abord, et les liens qui, par le fait même de la succession au trône, le relient aux précédents souverains d'Angkor sont mentionnés « pour mémoire » et sans emphase. On rapprochera de ces faits l'insistance avec laquelle Rajendravarman s'est présenté toujours comme le souverain légitime. Ces remarques et les tendances qui gouvernent l'épigraphie contemporaine semblent comporter une seule explication : Rājendravarman II prétendait tenir ses droits monarchiques des princes de Bhavapura et par eux de la dynastie du premier Tchen-la ; il agit, au moins sur le plan dynastique, indépendamment des souverains précédents, de Jayavarman II à Harṣavarman II, et en réaction contre tous leurs ancètres du VIIIe siècle, sauf Puṣkarākṣa. Il n'essaie pas davantage de se rattacher au Fou-nan : « ... et pourtant il n'était pas de la race des Monts »[1].

Encore le mariage de ses parents Mahendravarman et Mahendradevī est-il par certains côtés assez énigmatique. Aucune inscription ne qualifie explicitement Mahendradevī de fille d'Indravarman. C'est seulement une constatation qui ressort des faits connus, et notamment de la combinaison de plusieurs textes : celui de Bàksĕi Cảmkrŏṅ (st. XXXV) qui donne l'épouse de Jayavarman IV, comme la sœur de Yaçovarman, et le texte de Prè Rup (st. CCLXX) qui donne Jayadevī, épouse de Jayavarman IV, comme la sœur cadette (*jaghanyajā*) de Mahendradevī. Cette parenté semble impliquer un frère commun, Yaçovarman Ier, donc un père commun, Indravarman Ier.

On notera cependant les termes de l'inscription du Mébòn oriental (st. XI) parlant de Mahendradevī : « Dans cette race illustre, ayant pour tige Somā et unie aux plus grands des dieux, à commencer par Indra, Upendra et Rudra, épuisée et déchue... prit naissance une [fille] pure, bienfaisante pour le monde, telle qu'une autre Lakṣmī. » Il semble bien que la famille visée ici, qui fut illustrée par Indravarman et Rudravarman, ait subi une éclipse : l'usurpation de Jayavarman IV, quoique sa femme ait appartenu à la même famille, pourrait

---

1. Inscription du Mébon, st. CXVIII (L. Finot, *BE*, XXV, 343). L. Finot (*Ibid.*, n. 3) avait vu là une allusion possible aux Çailendra, mais il s'agit plutôt, semble-t-il, des « rois de la Montagne », des rois du Bà Phnoṃ.

suffire à expliquer les termes employés, si Mahendradevī n'y était donnée comme née dans une famille déchue ; sans exiger une minutie extrême dans le choix des mots, on admet difficilement qu'une fille, même puînée, d'Indravarman puisse être dite « née dans une famille déchue ». L'usurpation de Jayavarman IV date de 921, Indravarman Ier est mort en 889 : si Mahendradevī est née l'année même de la mort de son père, ce qui constitue une hypothèse extrême, elle avait donc 32 ans au moment de l'usurpation, quand la fortune de sa famille a décliné.

C'est encore une question de dates, qui aggrave les incertitudes de cette parenté. Rājendravarman II est devenu roi dans sa prime jeunesse [1], en 944. En lui attribuant alors 18 ans, ce qui est un maximum, on le fait naître en 926. Sa mère Mahendradevī, née au plus tard en 889, aurait donc eu 37 ans quand elle l'a mis au monde. Sans qu'une telle combinaison soit impossible, elle repose sur deux hypothèses qui sont chacune déjà douteuses et qui, associées au mieux, donnent un résultat assez peu vraisemblable. On peut donc se demander si Mahendradevī était bien sœur de Yaçovarman et fille d'Indravarman, ce qu'aucun texte n'indique d'ailleurs expressément.

Les préoccupations généalogiques de Rājendravarman II ont peut-être influé aussi sur la légende même de Kambu. Avant le xe siècle, quelques inscriptions parlent bien de *Kambupurī*, des *Kambuja*, mais sans que Kambu paraisse défini avec netteté. Sa personnalité est encore plus vague que celle de Kauṇḍinya ; elle se réduit en fait à un nom. L'inscription de Bàksĕi Càṃkròṅ innove, à ce point de vue, en faisant de Kambu l'époux de *l'apsaras* Merā, nouvelle venue, et en donnant au couple un rôle symétrique de celui de Kauṇḍinya-Somā. Ce détail peut être rapproché d'un autre fait mentionné par la stèle de Pàlhàl (st. XXXVIII-XXXIX) :

Çrīnāmagurudevākhyasuhṛtpriyatamo bhavet
Ṛṣikamvunāmadevam tena nītanṛpājñayā
Santac-Vray-nāmadeçe tam samsthāpya punar āgataḥ [2].

« Le nommé Çrī fut l'ami très cher du dénommé Gurudeva. Ayant fondé, sur un ordre du roi transmis par celui-ci, le dieu nommé Ṛṣikambu dans le *deça* nommé Santac-Vray, il revint. »

Cette mission de Çrī n'est pas datée, mais des membres de sa famille figurent dans les stances voisines comme serviteurs de Jayavarman IV et V. On peut donc supposer que la fondation du Ṛṣi Kambu se situe vers le même temps, qui est aussi celui de Rājendravarman II. Kambu aurait acquis alors, pour des raisons dynastiques, un prestige nouveau et aurait fait l'objet d'un culte, ce qui n'était jamais arrivé à Kauṇḍinya. L'intervention (*ājñā*) du roi indique que ce fut un culte officiel, et l'intermédiaire *Gurudeva* paraît bien être le dignitaire

1. Stèle de Prè Rup, st. XXVII, LII, LIII, CCXXIV, G. Cœdès, *Inscriptions*, I, 73 suiv.
2. G. Cœdès, *BE*, XIII, VI, 27 suiv.

connu généralement sous le nom de *Vraḥ guru*, dont le titre a été ici entièrement sanskritisé.

La légende de Kambu, sous sa forme dernière, risque donc de suivre de loin les autres histoires de brâhmanes, dont on signalait plus haut l'invraisemblance. Elle a subi sans doute des remaniements dont le plus marquant est l'apparition de l'*apsaras* Merā.

Ces remarques sur les origines de Rājendravarman II sont assez caractéristiques. Mais on pourrait sans doute en faire de même ordre, sur des règnes différents, quoique l'analyse des faits devienne là plus difficile. La personne royale occupe, à chaque époque, avec des qualificatifs souvent très vagues, presque toute la littérature épigraphique sans que le détail des faits soit perceptible : Jayavarman II se fait sacrer monarque *cakravartin*, mais son fief paraît limité au pourtour des Lacs ; Indravarman Ier a eu, autant qu'il semble, un rôle bien plus grand dans le regroupement des territoires cambodgiens, mais il n'apparait en pleine lumière qu'en 877, quand ce regroupement paraît presque achevé. Lui-même et son fils et Jayavarman IV sont de grands rois, mais un fief au moins, celui de Bhavapura, leur échappe encore. Avant l'organisation minutieuse du royaume, telle que les textes du XIe et du XIIe siècle la montrent, associée à des subdivisions territoriales qui étaient seulement administratives, il y a eu au Cambodge une période féodale, prolongeant celle du Fou-nan.

La succession des monarques officiels, dans son ordonnance apparente, ne peut pas marquer la prise alternée du pouvoir par des groupements rivaux. Les descendants de telle dynastie peuvent être écartés des fonctions royales, ils n'en continuent pas moins de vivre au second plan. Ainsi s'explique sans doute la mention de précisions généalogiques qui semblent chacune de mince importance et même superflues : le rattachement de Sūryavarman Ier à la famille maternelle d'Indravarman Ier [1], le rattachement de la mère de Jayavarman VII à la dynastie du premier Tchen-la [2]. De telles indications, au début du XIe siècle ou à la fin du XIIe, avaient trop peu d'utilité pratique pour n'être pas authentiques.

Ici, on peut croire que la dynastie de Bhavavarman Ier, dépossédée dans des conditions inconnues après la mort de Jayavarman Ier ou même d'Īçānavarman Ier, a conservé sa principauté originelle de Bhavapura tandis que le Cambodge se désagrégeait. Restée étrangère à l'effort de reconstruction amorcé par Jayavarman II et Indravarman Ier, elle est revenue au pouvoir à la faveur d'un mariage avec une descendante de la dynastie d'Aṅkor, après élimination du clan précédemment au pouvoir. L'avènement de Rājendravarman II a dû d'ailleurs s'accompagner de circonstances assez exceptionnelles, car les inscriptions de son temps lui donnent des parentés inconciliables. On s'est guidé principalement ici sur la grande inscription de Prè Rup, qui donne une généalogie pré-

1. G. Cœdès, *Mélanges S. Lévi*, 213 suiv.
2. G. Cœdès, *BE*, VI (stele de Tà Prohm) et *BE*, XLI (stèle de Práḥ Khàn).

cise accompagnée de quelques faits historiques. L'inscription du Mébôn oriental en confirme les données communes. Mais le texte de Prè Rup ajoute que Harṣavarman II, prédécesseur de Rājendravarman II, était son cadet (*anuja*), que Jayadevī, mère de Harṣavarman II était sœur cadette de Mahendradevī. L'inscription de Trapāṅ Run [1] (st. XXVI) parle des deux fils (*putra*) de Jayavarman IV, Harṣavarman et Rājendravarman. L'inscription de Bàksĕi Čàṃkròṅ indique que Jayadevī était sœur de Yaçovarman Ier. Ces diverses précisions prises en soi, et dans les relations qu'elles impliquent, sont incompatibles. On a pu déjà montrer que Mahendradevī n'était vraisemblablement pas la fille d'Indravarman Ier, contrairement à la généalogie impliquée par les inscriptions. Si d'autre part les termes de « cadet », « sœur cadette » peuvent indiquer des rapports d'âge et s'appliquer à des relations entre cousins, il est par contre clairement impossible de considérer Rājendravarman II comme fils à la fois de Jayavarman IV et de Mahendravarman, à moins d'identifier les deux personnages, ce que ne fait ni le texte de Prè Rup, ni celui du Mébôn oriental. Jayavarman IV lui-même est d'ascendance inconnue, et son avènement a toute l'apparence d'une usurpation. A moins que les recherches faites dans cette direction ne donnent des résultats inattendus, on doit pour le moment laisser dans l'imprécision les relations existant entre Rājendravarman II et la famille royale précédente, quitte à supposer que des personnages différents et presque contemporains ont pu porter des noms identiques [2].

La position de Puṣkarākṣa, à la jonction de deux généalogies intentionnellement non harmonisées, a certainement un sens particulier. Il apparaît comme chef de dynastie dans les listes de Yaçovarman Ier (texte n° 17), qui présente l' « accès à la royauté » dans Çambhupura comme le premier fait marquant de l'histoire du Cambodge. Rien n'indique un changement jusqu'à Harṣavarman II. Les souverains du IXe et de la première moitié du Xe siècle se considéraient donc comme solidaires d'événements qui avaient provoqué la sécession du Tchen-la.

On notera cependant que la dernière date certaine de Jayavarman Ier, 681, est séparée de ces événements par une trentaine d'années. C'est une période presque inconnue, pendant laquelle vit la reine Jayadevī qui, en 713, se plaint des malheurs des temps et fait une fondation dans la région d'Aṅkor. On ne peut y caser qu'un nom conservé par Rājendravarman II, celui de Nṛpatīndravarman Ier ; par lui, on remonte finalement au couple hypothétique Sarasvatī-Viçvarupa et à Bālāditya. C'est également la période sur laquelle Rājendravarman II insiste le plus, sans nommer cependant Jayadevī. Par le jeu

1. L. FINOT, *BE*, XXVIII, 58 suiv.

2. Dans cette direction, un fait au moins mérite d'être mentionné. Jayavarman IV a fondé un sanctuaire à Kòh Ker « pour obtenir dans l'autre monde une juste situation en faveur de son frère aîné, né de la même mère » (Ins. de Prah Damrei, st. XIX. Cf. G. CŒDÈS, *Inscriptions*, I, 61). Or ce frère utérin de Jayavarman IV s'appelait Rajendravarman.

des généalogies incomplètes et des filiations diversement orientées, on se trouve face à des données qui défient toute entreprise de comparaison. Il paraît seulement acquis que Puṣkarākṣa et la princesse *c* sont cousins et se rattachent théoriquement, non sans mal, à Bālāditya. C'est en quoi le clan de Jayavarman II et celui de Rājendravarman II paraissent avoir des ancêtres communs. Mais parallèlement à cette filiation, se développe l'ascendance du prince C, ancêtre propre de Rājendravarman II, qui tend à rejoindre les souverains du premier Tchen-la et sur lequel on ne sait rien. Un détail est à souligner encore : Rājendravarman II se réfère d'une part à Bhavapura, de l'autre à Bālāditya d'Aninditapura. Ceci paraît laisser de côté Jayavarman Ier, qui n'avait peut-être aucune parenté avec la dynastie de Bhavavarman Ier. Il est possible, comme on a vu, d'analyser en détail les attaches de Rājendravarman II avec la dynastie de Bhavapura. Les raisons qu'avait ce roi, seul dans la succession des monarques officiels, à évoquer Bālāditya sont moins saisissables. Une seule hypothèse semble actuellement offerte. Elle découle de deux textes déjà cités, les inscriptions de Jayavaman VII trouvées au Tà Prohm et au Práḥ Khăn d'Aṅkor. Si la « ville de Jayāditya » où est né le futur roi Çreṣṭhavarman s'identifie avec la « ville de Bālāditya », autrement dit Aninditapura, il s'ensuit que Çrutavarman et Çreṣṭhavarman ont été en relations avec Bālāditya ou sa descendance. C'est donc encore comme héritier du Tchen-la que Rājendravarman II se rattacherait à Bālāditya, ceci avec des nuances dont le détail échappe actuellement.

Ce rapprochement peut trouver chez les annalistes officiels une sorte de justification historique. Le nom même de Bālāditya « soleil levant », indique l'existence d'une dynastie solaire, à laquelle appartenait probablement aussi le Nṛpāditya du texte n° 3. Or la dynastie du Tchen-la initial se rattache à la famille solaire, le Sūryavaṃça, en opposition avec la famille lunaire, le Somāvamça, du Fou-Nan. C'est même à Bhavavarman Ier que l'on attribue le mérite d'avoir réuni les deux familles. Et d'autre part, Rājendravarman II prend soin, dans l'inscription de Prè Rup (st. XIV), de préciser ses origines : « ... il fut, dans sa famille solaire, comme Hari, le dieu suprème des descendants de la race solaire ». De ces données, on peut conclure actuellement que deux titres royaux attestent l'existence au Cambodge d'une dynastie solaire à date ancienne et qu'elle paraît associée, dans une mesure imprécise, au premier roi du Tchen-la, Çreṣṭhavarman. Ceci nous conduit, pour Bālāditya au moins, à la période du Fou-Nan, mais comme on sait, la reconstruction généalogique que permet le texte n° 19 assurait un minimum de six générations entre Jayavarman II et Bālāditya ; un plus grand intervalle de temps n'était pas exclu, éventualité que l'on a été amené à prévoir déjà.

Ceci, par une autre voie, pourrait cependant nous conduire à préciser encore l'emplacement du fief de Bhavapura, mais les monuments archéologiques extérieurs au groupe d'Aṅkor ont été peu étudiés, et dans beaucoup de cas leurs indications toponymiques ne sont pas encore exploitées. Il y a, comme

on a vu, une très forte présomption en faveur d'un Bhavapura localisé au Laos siamois. Nous savons, d'autre part, que ce Bhavapura était indépendant ou à peu près jusqu'au xe siècle. L'expansion extrême du royaume d'Aṅkor vers le Nord semble marquée, sous Indravarman Ier, par l'inscription de Băn Bŭ'ng Kê, à 60 km. d'Ubŏn, en Laos siamois [1], et sous Yaçovarman Ier, par l'inscription digraphique de Huei Thà Mô (texte no 16). On serait peut-être amené en ce cas à placer au xe siècle Bhavapura dans le voisinage de ces points, soit à l'Ouest, soit au Nord-Ouest, où de nombreux monuments khmèrs subsistent jusqu'à Ch'ayaph'um et Roi Et. Les frontières du Cambodge n'ont d'ailleurs jamais été très précises : une inscription du temps d'Indravarman [2] mentionne bien comme voisins le Champa, le Yavadvipa et la Chine, mais des populations sauvages s'intercalaient certainement entre les pays civilisés, dans la chaîne annamitique notamment, et la Chine même n'était représentée que par ses vassaux thaïs du Nan-tchao, dont l'extension vers le Sud a dû varier suivant les époques Nous savons aussi pour des raisons historiques et sans que les textes en disent rien. que les Khmèrs du plateau de K'ôrat étaient en relations avec les Môns de la Moyenne-Ménam et, si l'on suit les détails de l'inscription de Sdŏk Kăk Thoṃ, Sūryavarman Ier a commencé sa carrière royale aux confins de ces régions. Quant aux populations situées à l'Ouest des Lacs elles ne sont guère mentionnées. Rājendravarman II, dans l'inscription de Bàksĕi Càṃkroṅ, les appelle Sūkṣma-Kāmrāta, terme désignant des peuples barbares, emprunté à la nomenclature géographique de l'épopée indienne et qu'il faut sans doute prendre comme un substitut ou comme une métaphore. Nous avons vu qu'au vie et au viie siècle, ces populations occupaient encore pour une bonne part la région des Lacs (quand eurent lieu les interventions de Bhavavarman Ier et Içānavarman Ier) et que les Kambuja les ont probablement repoussées dans les régions montagneuses de la périphérie et dans la plaine d'Aranya. L'occupation du Sud des Lacs parait avoir été incertaine et limitée ; l'expansion vers l'Ouest s'interrompt, pendant la plus brillante époque, à hauteur de Wath'ana au Siam ; Chantaboun même n'avait peut-être que des relations par mer avec le reste du Cambodge. Et rien n'atteste des contacts particuliers avec les établissements môns très importants qui étaient dispersés au Sud de Prachinburi, donc situés à moins de cent kilomètres à l'Ouest de Chantaboun. Il semble vraiment que dans tout ce secteur l'expansion khmère ait été sérieusement entravée par les populations autochtones. Les problèmes de géographie historique qui se trouvent ainsi posés n'auront d'ailleurs une solution que lorsqu'on pourra les étudier en fonction de l'histoire pré-thaïe du Siam.

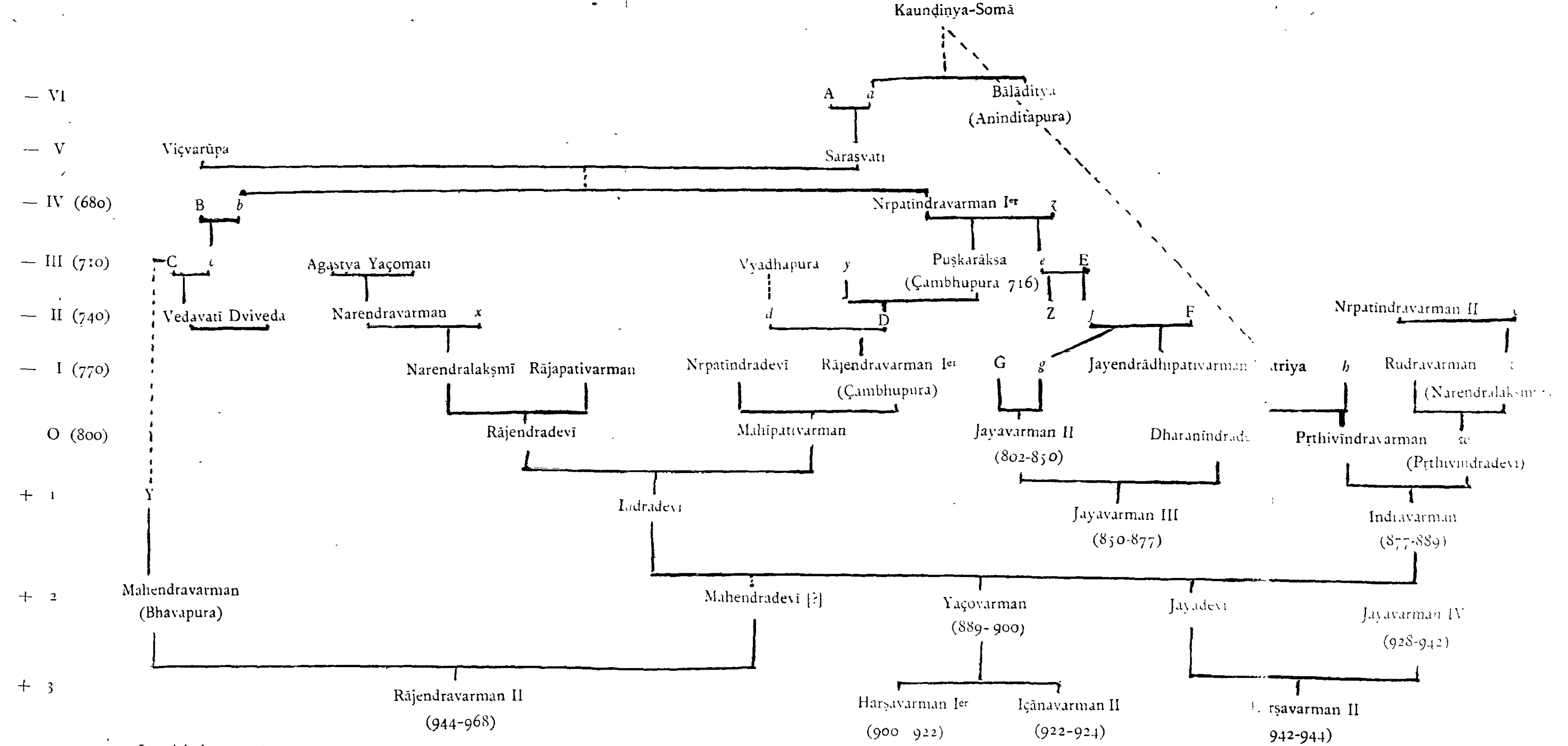
*
* *

Conclusions. — Au terme de cette analyse des données généalogiques rela-

1. *BE*. XXII, 9.
2. G. Cœdès, *Inscriptions du Cambodge*, I, 37 suiv. (st. XX).

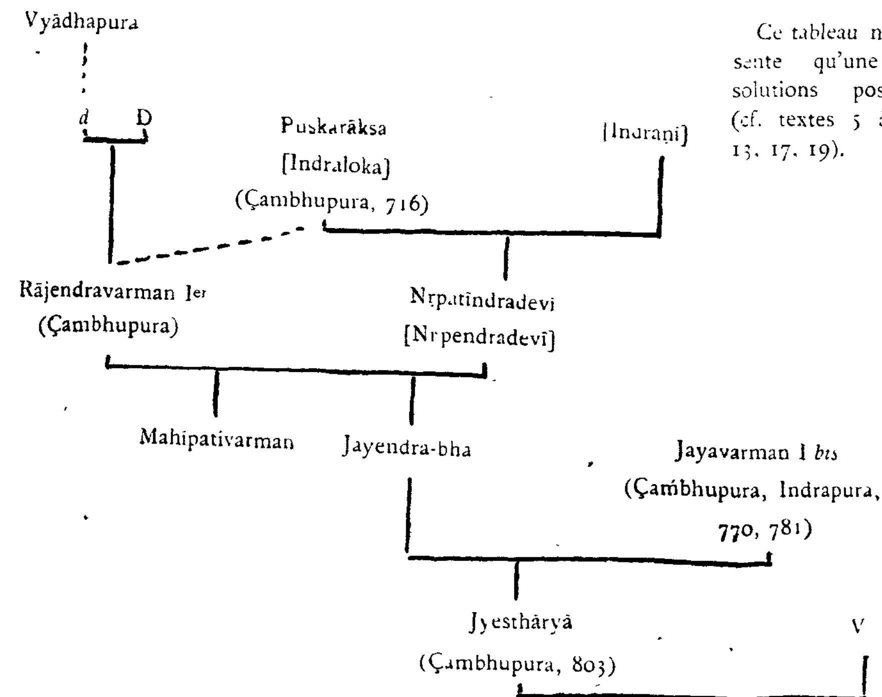
tives au Cambodge du VIIIe siècle, on constate que les renseignements attribuables aux Chinois et aux Arabes sont, pour une part, confirmés au delà de toute prévision. Ces renseignements se ramènent à deux données essentielles : morcellement du pays, subordination à un royaume indonésien nommé Javā. Sur le second point, nous savons seulement ce que nous dit l'inscription de Sdók Kàk Thom : Jayavarman II voulut que le pays Kambuja devint indépendant de Javā. La période qui suivit la mort de Jayavarman Ier (après 681) semble avoir été marquée par un affaiblissement rapide de l'autorité centrale. Le texte n° 11 paraît indiquer que la reine Jayadevī exerça une sorte de régence, à défaut peut-être d'héritier mâle et sans que son gendre Çakrasvāmin ait hérité du pouvoir. Rien ne permet actuellement de déterminer les causes de cette situation. Les conquêtes d'Īçānavarman Ier dans le Sud ont été peut-être trop rapides et mal consolidées. Il semble aussi qu'à la mort d'Īçānavarman, se situe une première période assez troublée à laquelle mit fin tardivement l'avènement de Jayavarman Ier. Celui-ci n'avait peut-être aucun rapport de parenté avec la dynastie de Bhavavarman Ier.

La reine Jayadevī est encore attestée en 713. Le roi Puṣkarākṣa fait en 716 une fondation à Çambhupura. Les historiens chinois placent la dislocation du Tchen-la entre 707-708 et 717. Enfin, nous savons que Puṣkarākṣa accéda dans Çambhupura à la royauté. L'extrême vraisemblance est qu'il s'est proclamé roi de Cambodge, s'attribuant la place encore vacante en 713. La première conséquence est la sécession entre Tchen-la de terre et Tchen-la d'eau. Le Tchen-la de terre, autrement dit Bhavapura, vit autonome pendant tout le VIIIe siècle, au Nord du pays. Il envoie plusieurs ambassades en Chine. Le Tchen-la d'eau se constitue d'abord sous l'autorité plus ou moins effective de Puṣkarākṣa, puis de Rājendravarman Ier ; son existence doit être difficile, car aucune relation n'est entretenue avec la Chine. Le morcellement s'accentue d'ailleurs très vite, la descendance de Puṣkarākṣa n'est plus attestée dans Çambhupura et, vers 750, il y au moins cinq dynasties parallèles qui se partagent le moyen et le bas-pays. Cette fragmentation du territoire en fiefs pourvus chacun d'un roi subsiste jusqu'au IXe siècle. Avec ce commentaire, on comprend mieux en quoi a consisté l'initiative prise par Jayavarman II en 802, quand il se fit sacrer *cakravartin* « roi souverain », *kamrateṅ phdai karom mvāy gus* « souverain de la terre absolument seul » : l'opération ne visait pas seulement Javā. Et ses successeurs en ont toujours marqué l'importance, même quand ils ont été rivaux, car Indravarman Ier ne peut avoir été que le rival de Jayavarman III. Ceci dit, le morcellement du Cambodge au début du VIIIe siècle ne s'est probablement pas produit au hasard, mais conformément à un état territorial plus ancien. Entre le bas-pays et le haut-pays, anciens territoires originels du Fou-nan et du Tchen-la, qui répondent sans doute à la subdivision adoptée par les Chinois en Tchen-la de terre et Tchen-la d'eau, se sont intercalées un certain nombre de principautés échelonnées sur le Moyen-Mékong et, à l'Ouest, le long des Lacs : Çambhupura, Indrapura, Cakraṅkapura, Amoghapura, etc. La plupart de ces



La période comprise entre -IV et -III correspond à la fin du règne de Jayavarman Ier et à la régence de Jayadevi. A partir de -III, la lignée issue de C et fig[illegible]ant à gauche représente la dynastie du Tchen-la de terre. Les diverses branches de droite, qui se multiplient entre -III et O correspondent à des dynasties du Tchen-la d'eau (Cf. textes 4, 5, 12, 14 à 24).

2. — Dynastie de Çambhupura (716, 803), primitivement du Tchen-la d'eau.



3. — Dynasties de Bhavapura ou du Tchen-la de terre (ca. 715-944).

Mahendravarman, peut-être Bhagadatta, Jayasiṃhavarman, Narapatisiṃhavarman (deux parmi ces derniers pouvant correspondre aux rois C et Y du tableau 1).

(cf. textes 19 et 21, — *BE*, XXII, 90, — *JSS*, XXXV, 73).

4. — Dynastie d'Aninditapura.

Bālāditya, peut-être Nṛpāditya. Plus tard, Nṛpatīndravarman Ier.

(cf. textes 3, 4, 19, 21 à 23).

5 — Roi non situé : Çambhuvarman (cf. textes 1 et peut-être 2).

pays ont eu leur prince souverain, mais il n'est pas possible encore d'y localiser les dynasties connues par ailleurs, sauf pour Çambhupura.

L'effort de Jayavarman II, puis d'Indravarman Ier a consisté, comme on le montrera dans un autre article, à regrouper progressivement ces territoires sans cependant atteindre, semble-t-il, un résultat complet. C'est plus tard Rājendravarman II qui, par droit de naissance, réunit enfin Bhavapura au reste du Cambodge. Jusqu'alors (944), Bhavapura avait probablement subsisté comme siège d'une dynastie dissidente et d'une tradition historique autonome qui prétendaient continuer celles du premier Tchen-la et du Tchen-la de terre.

Certains territoires ont pu d'ailleurs correspondre aux fiefs de dynasties écartées du pouvoir royal ou de branches cadettes D'autres territoires sont tombés entre les mains de nouveaux venus. Ainsi s'explique que tous les rois, de Jayavarman II à Harṣavarman II ignorent la première dynastie du Tchen-la, ne se rattachent qu'au couple mythique Kauṇḍinya-Somā et mentionnent une seule fois le Fou-nan (Vyādhapura). Ainsi se comprennent également les innovations apportées à la généalogie officielle par Rājendravarman II qui mentionne les fondateurs du Tchen-la, ignore tous les dynastes du VIIIe siècle sauf Puṣkarākṣa et prétend tenir ses droits souverains de son père, seigneur dans Bhavapura. Les premiers sont des parvenus, qui se sont créé de multiples répliques de Kauṇḍinya-Somā pour donner quelque fondement à leurs prétentions. Au contraire, Rājendravarman II est, ou prétend être, le monarque légitime qui se rattache à la première dynastie du Tchen-la et à Bhavavarman Ier.

On ne peut cependant tout expliquer : pourquoi Rājendravarman mentionne-t-il ses lointains ancêtres et les dynasties officielles du IXe et du Xe siècle dans la modeste fondation du Bàksĕi Čaṃkrŏṅ seulement, et insiste-t-il au contraire, à Prè Rup, sur la personnalité du brâhmane Viçvarūpa, qui a tout d'une fiction ? Pourquoi ces rappels fréquents du roi Bālāditya qui, ainsi qu'on l'a montré, était au moins contemporain de Jayavarman Ier, voire bien plus ancien et en ce cas, appartenait aux phases archaïques de l'histoire indochinoise ?

Il semble curieux enfin de voir qu'une époque historiquement obscure comme le VIIIe siècle, est marquée en archéologie par un grand nombre de monuments. Cette constatation n'est d'ailleurs pas indifférente et montre tout ce qu'on peut espérer de l'avenir.

Phnoṃ Péñ, août-décembre 1943.

LES STÈLES DE SDŎK KĂK THOṂ, PHNOṂ SANDAK ET PRÁḤ VIHĀR

PAR G. CŒDÈS ET P. DUPONT

On sait le rôle joué dans l'histoire religieuse, et jusqu'à un certain point dans l'histoire politique du Cambodge angkorien, par les maîtres et conseillers spirituels des rois, brâhmanes et pandits exerçant les fonctions d'*ācārya*, de *purohita*, de *hotar*, de *rājaguru*, qui recevaient de leurs souverains des titres nobiliaires, épousaient parfois des princesses de très haut rang, et dont certains légitimèrent, par la cérémonie du sacre, l'accession au pouvoir de nouvelles dynasties. Quelques-uns étaient d'origine indienne, d'autres avaient été faire leurs études dans l'Inde auprès de maîtres éminents, tous contribuèrent à maintenir au Cambodge la tradition hindoue et la culture sanskrite. C'est sous leur impulsion que durent être faites les grandes fondations royales. Les véritables inspirateurs des monuments d'Aṅkor, ce sont : Çivasoma, élève du grand philosophe hindou Çaṅkara, cousin éloigné de Jayavarman II, et maître d'Indravarman [1] ; — Divākarabhaṭṭa, brâhmane hindou qui épousa une fille de Rājendravarman [2] ; — Yajñavarāha, fils d'un brāhmane qui avait épousé une fille de Harṣavarman I, constructeur de Bantāy Srĕi [3] et guru de Jayavarman V dont il contresignait tous les actes et qu'il semble avoir tenu dans une véritable tutelle ; — Çivācārya, dont la longue carrière de hotar s'étend du règne d'Īçānavarman II à celui de Rājendravarman et se poursuivit peut-être sous ceux de ses successeurs immédiats [4] ; — Sadāçiva, nommé d'abord Jayendrapaṇḍita par Sūryavarman I qui lui fit épouser une sœur de la reine Vīralakṣmī, puis promu par Udayādityavarman II à la dignité de guru, avec le nom de Jayendravarman, et plus tard le titre quasi royal de *dhūli jeṅ* « poussière des pieds » [5] ; — Divākarapaṇḍita, entré au service royal sous Udayādityavarman II au moment de la consécration du Bàphûon, continuant de servir sous

1. G. CŒDÈS, *Inscriptions du Cambodge*, I, p. 37.
2. ISCC, p. 81.
3. G. CŒDÈS, *loc. cit.*, p. 147.
4. BEFEO, XXV, p. 335.
5. Stèle de Sdŏk Kăk Thoṃ, *infra*.

Harṣavarman II et légitimant par le sacre les premiers rois d'une dynastie nouvelle : Jayavarman VI, Dharaṇīndravarman I et Sūryavarman II qui lui conféra à lui aussi le titre de *dhūli jeṅ*, en reconnaissance de ses services comme guru [1] ; — la dynastie des Maṅgalārtha au XIIIe siècle [2] ; — Vidyeçavid, descendant du brâhmane hindou Sarvajñamuni, hotar de Jayavarman VIII, dont il intronisa de façon peu régulière le gendre sous le nom de Çrīndravarman [3].

Deux de ces hauts dignitaires sont particulièrement bien connus grâce aux inscriptions qui leur sont consacrées : Sadāçiva-Jayendravarman, par qui ou pour qui fut composée celle de Sdŏk Kăk Thoṃ, et Divākarapaṇḍita, pour qui Sūryavarman II fit ériger les stèles du Phnoṃ Sandak (K. 194) et du Práh Vihăr (K. 383). Bien que ces textes aient déjà été étudiés par A. Barth, E. Aymonier et L. Finot, il a semblé nécessaire d'en reprendre la publication à la lumière des récents progrès des études cambodgiennes.

Les deux grandes figures de Sadāçiva et de Divākara qui jouèrent un rôle essentiel dans la vie religieuse du Cambodge pendant la seconde moitié du XIe et le premier quart du XIIe siècle, méritent d'être confrontées. L'inscription de Sdŏk Kăk Thom, qui présente un si grand intérêt historique, et l'inscription des stèles du Phnom Sandak et du Práḥ Vihăr s'éclairent mutuellement, surtout en ce qui concerne les cérémonies du sacre royal, les largesses faites par les rois et les fondations effectuées à cette occasion.

L'introduction à l'étude de la stèle de Sdŏk Kăk Thoṃ est l'œuvre de P. Dupont, qui a repris la traduction du texte khmèr et l'a copieusement annotée. La transcription des textes sanskrit et khmèr et la traduction du texte sanskrit ont été revues par G. Cœdès qui est seul responsable de la publication des stèles du Phnoṃ Sandak et du Práḥ Vihăr.

*
* *

L'INSCRIPTION DE SDŎK KĂK THOṂ

L'inscription de Sdŏk Kăk Thoṃ a déjà été publiée deux fois : Aymonier, dès 1901, en a résumé et traduit partiellement la version khmère, accompagnant ce travail d'une analyse de la paraphrase sanskrite due à A. Barth [4]. Louis Finot, en 1915, a donné édition et traduction complètes des deux textes [5]. Cependant, les études khmères vont leur train et le travail de Louis Finot date de trente ans. Depuis son achèvement, la chronologie des temples, après bou-

1. Stèles du Phnoṃ Sandak et du Práḥ Vihăr, *infra*.
2. G. Cœdès, *Histoire ancienne des États hindouisés*, p. 274.
3. *Ibid.*, pp. 273-274.
4. Aymonier, *JA*, 1901, 5 suiv. — Id., *Cambodge*, II, 250 suiv.
5. L. Finot, *BE*. XV, 277 suiv.

leversements multiples, a pris un aspect qui semble aujourd'hui assez stable ; sans avoir encore atteint partout l'exactitude du détail, il semble que l'on ait enfin saisi l'ensemble de la vérité. Depuis trente ans aussi, le culte du *devarāja* et, généralement, les cultes personnels et dynastiques ont été analysés; les faits liés à la carrière de plusieurs rois ont été éclaircis ; enfin, la connaissance propre du vieux-khmèr a progressé [1]. C'est ce qui justifie une nouvelle édition de cette inscription.

La stèle où elle figure est un parallélépipède, qui se trouvait dans l'angle N.-E. de l'enceinte du temple de Sdŏk Kăk Thoṃ. Celui est situé à 25 km. au N.-O. de Sisŏphŏn. Sur ce temple, on dispose seulement des renseignements fournis par Lunet de Lajonquière [2]. Le monument comporte un sanctuaire central de latérite et grès rouge, ouvert à l'Est, et deux « bibliothèques », le tout enfermé dans une cour de 40 m. E.-O. sur 60 N.-S., délimitée par une enceinte de galeries. Celle-ci est doublée par une seconde enceinte, mesurant 126 m. E.-O. sur 120 m. N.-S., faite d'un mur en latérite haut de 2 m. 50 et ouverte à l'Est par un *gopura*. Une douve, occupant l'intervalle compris entre les deux enceintes, est traversée par une digue sur la face Est. Une levée de terre de 300 m. conduit du *gopura* à un bassin extérieur rectangulaire ayant 400 à 500 m. de côté.

Quant à la stèle, elle se trouve aujourd'hui au Musée de Bangkok. Mesurant 1 m. 50 × 0 m. 42 × 0 m. 32, elle est inscrite sur ses quatre faces et comprend : sur la face A, 60 lignes en sanskrit ; sur la face B, 77 lignes en sanskrit ; sur la face C, 55 lignes en sanskrit et 29 en khmèr ; sur la face D, 4 lignes en sanskrit et 117 en khmèr. Les stances de la partie sanskrite se répartissent entre les mètres suivants :

çloka, st. XXXIII-LX, LXXVIII-XCI, XCVII-CXIX, CXXIX-CXXX.
indravajrā et *upendravajrā*, st. I-V, IX, XII-XIII, XVII-XXIV, XXVI-XXXI, LXII-LXXVI, XCII-XCIII, CXXI-CXXVI.
mālinī, st. XXII, LXI, LXXVII, CXIX, CXXVIII.
aupacchandasika, st. XXV, XCV, XCVI, CXX, CXXVII.
vasantatilakā, st. VI-VIII, X-XI, XIV-XVI.
puṣpitāgrā, st. XXXII.
samavṛtta, st. XCIV.

Le texte sanskrit est gravé d'abord, conformément à l'usage, et suivi de la rédaction khmère qui se développe d'une façon continue sur les faces C et D de la stèle, interrompue seulement au sommet de la face D par les stances

1. Toutes ces recherches ont, occasionnellement, apporté déjà bien des améliorations à la compréhension du texte de Sdŏk Kăk Thoṃ. Cf. notamment : Ph. Stern, *Le Bàyon d'Angkor et l'evolution de l'art khmèr*. — G. Cœdès, *BE*. XXVIII, 113 suiv. — Id., *Pour mieux comprendre Angkor*.

2. Lunet de Lajonquière, *IK*, II, 452 (n° 880).

CXXIX et CXXX qui n'ont pu, faute de place, être gravées à la fin du texte khmèr [1].

*
* *

L'inscription de Sdök Kăk Thom est destinée à commémorer la fondation, en 974 ç. (1052 A. D.), à Badraniketana, nom ancien porté par le site, d'un *linga* « personnel » dénommé Jayendravarmeçvara, attribué à un haut fonctionnaire, Sadāçiva de son nom personnel, qui a porté successivement les titres de *kaṃsteṅ añ Jayendrapaṇḍita* et de *dhūli jeṅ vraḥ kaṃrateṅ añ Jayendravarman.*

Des indications de l'inscription même on peut déduire qu'il y avait à Bhadraniketana deux divinités : l'une est un *vraḥ kaṃrateṅ añ* Çivaliṅga; l'autre, la plus importante, un *kaṃrateṅ jagat* Çivalinga. Rien n'enseigne actuellement à quelles différences correspondent ces deux appellations. Le panthéon du temple était complété par une statue d'ancêtre (un Harihara « incarnant » Çivakaivalya et Vāmaçiva, ascendants de Sadāçiva au IXᵉ et au Xᵉ siècles), et une statue de Brahmā représentant le prêtre Hiraṇyadāma, « venu tel un Brahmā miséricordieux » (st. XXVI) fonder au IXᵉ siècle le culte du *devarāja.*

Sadāçiva s'est trouvé aussi amené à énumérer les fondations faites antérieurement par sa famille maternelle, fondations sur lesquelles il avait des droits et où il avait entrepris des travaux de restauration. Cette énumération est complétée par une liste de sept ascendants en ligne maternelle qui, comme Sadāçiva lui-même, avaient le privilège de desservir une divinité appelée *devarāja* dont certaines particularités sont également mentionnées. Ces sept ascendants, échelonnés sur plus de deux siècles, ont été, par suite de leurs fonctions, au service de tous les rois du Cambodge, de Jayavarman II à Udayādityavarman II, sauf peut-être Udayādityavarman Iᵉʳ et Jayavīravarman.

L'inscription de Sdök Kăk Thoṃ se trouve, pour tous ces motifs, avoir une disposition assez particulière. Le texte sanskrit débute par l'éloge traditionnel des dieux, du roi, du fondateur, comme s'il devait nous acheminer sans surprise vers l'annonce de la fondation de Bhadraniketana. Mais avant d'y arriver commence une incise, une parenthèse étendue relatant la création du culte du *devarāja*, la suite des officiants, des rois et des fondations, les débuts de Sadāçiva lui-même ; c'est cette partie seulement qui est doublée par une paraphrase khmère. Puis le texte sanskrit reprend son récit interrompu, annonce la fondation de Bhadraniketana, tandis que la suite du texte khmèr le complète en indi-

1. Ainsi que l'a déjà fait remarquer AYMONIER (*Cambodge*, II, p. 254), les lignes du texte khmèr « réduisent insensiblement, de ligne en ligne, les dimensions de leurs lettres... Le lapicide, craignant de plus en plus, et avec raison, de ne pouvoir inscrire entièrement son texte sur la pierre, à moins d'en réduire encore le type, s'est surpassé dans l'exécution des six dernières lignes de la quatrième face ». Les stances sanskrites finales, n'ayant pu trouver place en bas de cette face, ont dû être reportées en haut, ou leur gravure a entrainé le grattage du chiffre 4 qui figurait en tête.

quant selon l'usage, les terres affectées à la fondation, les listes d'esclaves et l'organisation détaillée du service cultuel. L'anomalie évidente de cette disposition est que, par habitude sans doute, toute la rédaction sanskrite sauf les stances CXXIX-CXXX, et quel que soit le sujet traité, a été réunie d'abord. La version khmère lui a fait suite sans comporter elle non plus de subdivisions logiques.

C'est donc la partie historique ou, si l'on veut, rétrospective qui est bilingue. Les deux textes toutefois, ne se superposent pas exactement, la version sanskrite étant le plus souvent moins détaillée. Quant aux portions de la stèle de Sdŏk Kăk Thoṃ intéressant seulement la fondation de Bhadraniketana, elles se complètent suivant le dispositif habituel, mais ne comportent presque aucune donnée commune.

Les diverses parties du texte se répartissent ainsi : la partie sanskrite débute par l'hommage à Çiva (st. I-III) et à Viṣṇu (st. IV), l'éloge du roi Udayādityavarman II (st. V-XXII) sans précision utilisable, l'éloge de Sadāçiva (st. XXIII) et la mention de ses ancêtres (st. XXIV). A ce moment, on passe au roi Jayavarman II, qui eut un *guru* nommé Çivakaivalya (st. XXV), à la venue du brâhmane Hiraṇyadāma créant le culte du *devarāja* d'après quatre *çāstra* qu'il enseigne à Çivakaivalya (st. XXVI-XXIX), au privilège accordé à Çivakaivalya et à ses descendants en ligne maternelle (st. XXX-XXXI). Puis vient l'énumération des terres acquises par la famille de Çivakaivalya, la liste de ses descendants et des rois qu'ils servirent (st. XXXII-LX). On trouvera plus bas le détail de ces mentions. Après un rappel du privilège accordé aux desservants du *devarāja*, on revient à Sadāçiva (st. LXI-LXII), si bien que la stance LXII fait suite en réalité à la stance XXIII. Onze autres stances (LXIII-LXXIII) sont consacrées à l'éloge impersonnel de Sadāçiva, puis on arrive à sa biographie : son retour à la vie laïque (st. LXXIV), son titre de *deva Jayendrapaṇḍita* (st. LXXV), ses fonctions (st. LXXVI), enfin la liste des travaux effectués par ses soins dans les diverses fondations de la famille (st. LXXVII-LXXXIX), liste qui sera reprise plus bas. Le texte rappelle ensuite les bonnes œuvres faites par Sadāçiva au bénéfice de son *guru* Vāgindrakavi (st. XC-XCI), puis son nouveau titre de *dhūli aṅghri Jayendravarman* (st. XCII), enfin son rôle dans « l'instruction » du prince (st. XCIII-XCIV) et les libéralités et offrandes (*dakṣiṇā*) d'Udayādityavarman II en retour (st. XCV-CXIX). Le texte arrive après cela aux fondations de Bhadraniketana, dont celle du principal *liṅga*, appelé Jayendravarmeçvara en 974 ç. (1052 A. D.) (st. CXX-CXXIV). Il se termine par la mention de travaux dus à Sadāçiva, la fondation d'un Çivakaivalya-Çivāçrama (Vāmaçiva) et d'un Hiraṇyadāma (st. CXXV-CXXVII), suivies d'une stance d'imprécation (st. CXXVIII). Deux autres stances gravées en haut de la face D (st. CXXIX-CXXX) devaient sans doute figurer primitivement à la fin du texte khmèr, en guise de conclusion.

Le texte khmèr lui-même (l. C. 56-D. 42) débute avec les événements relatés à la stance XXV et double approximativement le récit tel qu'il figure jusqu'à la

stance LX. Il arrive alors à Sadāçiva qui n'avait pas encore été mentionné, relate sa biographie (l. D. 43-66) en paraphrasant les stances LXI-XCII. L'énumération des libéralités du roi à l'occasion de son sacre est bien plus abrégée que du côté sanskrit (l. 66-72 pour les stances XCV-CXVIII). Le texte mentionne ensuite l'attribution de la terre de Stuk Rmāñ (l. D. 72-73) et arrive aux fondations de Bhadraniketana : don d'un *liṅga* par le roi, travaux (l. D. 73-76). La suite est conforme au dispositif habituel de ces documents : énumération des terres affectées aux fondations de Bhadraniketana, origine et achat de la terre d'Anrem Loṅ (l. D. 76-90), de deux autres terres annexées à la précédente (l. D. 90-95), répartition des esclaves et habitants installés à Anreṃ Loṅ (l. D. 95-100), délimitation du *sruk* de Bhadraniketana (l. 100-105), don du *sruk* de Gnaṅ Cranāñ Vo par le roi, affectation dudit au premier *liṅga* de Bhadraniketana (l. 106-113), enfin organisation du service concernant les deux *liṅga*, le *vraḥ kaṃrateṅ añ* Çivaliṅga et le *kaṃrateṅ jagat* Çivaliṅga (= Jayendravarmeçvara).

On trouvera dans le tableau ci-dessous des renseignements extraits des deux textes, indiquant au complet les officiants du *devarāja*, leurs titres, les rois qu'ils ont servis et leurs fondations. Ce tableau permet de cheminer facilement parmi des énumérations un peu touffues et qui, comme on a vu, ne se répondent pas exactement. Quant au reste, le détail des comparaisons et des recherches sera placé, pour toutes les parties en double rédaction, dans les notes de la traduction du texte khmèr. La traduction du sanskrit comportera seulement les commentaires qui la concernent en propre.

Quelques points sont à examiner dès maintenant, car ils intéressent l'ensemble de l'inscription. Ils concernent principalement :

1° Le culte du *devarāja*.

2° La désignation de ses prêtres.

3° L'organisation foncière des fondations religieuses et les conditions de peuplement de certains territoires.

4° L'histoire politique du pays.

*
* *

Le culte du devarāja. — L'importance de ce culte, pressentie autrefois par Louis Finot [1], a été marquée de plus en plus nettement par les recherches conduites depuis quinze ans [2]. Son interprétation simplement archéologique exige l'utilisation de données étrangères au texte de Sdok Kak Thoṃ. Elle se trouve donc reportée à un autre article. Il suffit d'énumérer ici les précisions qui ressortent du présent texte.

---

1. L. Finot, *Mélanges S. Lévi*, 192 suiv.
2. G. Cœdès, BCAI, 1911. — Ph. Stern, *BE*, XXXIV, 511 suiv. ; XXXVII, 111 suiv. — G. Cœdès, *Pour mieux comprendre Angkor*, surtout le chap. III.

GÉNÉALOGIE DES PERSONNAGES ET HISTORIQUE DES FONDATIONS

NOMS	TITRES, FONCTIONS, LIENS DE PARENTÉ	ANALYSE DU TEXTE SANSKRIT	ANALYSE DU TEXTE KHMÈR
		St. XXXII. — Les ancêtres de Çivakaivalya reçoivent du roi de Bhavapura une terre dans Indrapura où ils fondent *Bhadrayogipura* (*Çaivalinga*).	C, 59-61. — Famille de Çivakaivalya originaire du sruk de Catagrāma dans Aninditapura. Reçoit du *kuruṅ* de Bhavapura une terre dans Indrapura et y fonde le sruk de *Bhadrayogi* et un *liṅga*.
ÇIVAKAIVALYA meurt sous Jayavarman II.	Steṅ aṅ (guru, çastar), purohita, rajaguru, rajapurohita (hotar), sous Jayavarman II	St. XXXIII. — (Çivakaivalya) fonde *Kuṭi* dans le Pūrvadiça. St. XXXIV. — Fonde *Bhavālaya* près d'Amarendrapura (*liṅga*).	C, 61-80. — Fonde le sruk de *Kuṭi* dans Pūrvadiça, le sruk de *Bhavālaya* dans Amarendrapura (*Çivaliṅga*).
SŪKṢMAVINDU	Steṅ aṅ, purohita (purodha) du Kamrateṅ jagat sous Javarman III. Kanmvāy (svasrīya) de Çivakaivalya.	St. XXXVI-XXXVII. — Rudracārya, cadet de Çivakaivalya, fonde *Bhadragiri* (*liṅga*) sur une montagne d'Adripada.	D, 3-4. — Le steṅ aṅ Rudrācārya, cadet de Çivakaivalya, fonde le sruk de *Bhadragiri* dans Jeṅ Vnaṃ.
VAMAÇIVA	Steṅ aṅ, guru, upadhyaya de Yaçovardhana, (hotar) sous Indravarman. Vraḥ kamrateṅ vraḥ guru sous Yaçovarman. Anuja de Sūksmavindu, cau de Çivakaivalya.	St. XL-XLI. — Fondation du *Çivāçrama* avec Çivasoma (*liṅga*). St. XLIV-XLV. — Reçoit la terre de Jayapattani, y fonde *Bhadrapattanapura* (*liṅga*). St. XLVII. — Reçoit la terre de *Ganeçvara* dans Amoghapura (pour Çambhu). St. XLVIII. — Fonde *Bhadrarāsapura* sur la terre de Bhadrapattana (*Sarasvati*). St. XLIX-L. — Hiraṇyaruci, cadet de Vāmaçiva, reçoit la terre de Vaṃçahradapura et y fonde *Vaṃçahradapura* (*liṅga*).	D, 6-10. — Fonde le Çivāçrama avec Çivasoma. D, 10-22. — Prend à sa charge les fondations faites depuis Indrapura : *Bhavālaya*, *Kuṭi*, *Bhadragiri*. Fonde sur la terre de Varṇa, appelée ensuite Bhadrapattana, les sruk de *Bhadrapaṭṭana* et *Bhadrāvāsa* (Yaçovarman donne un *liṅga* pour *Bhadrapaṭṭana* et une *Bhagavatī* pour *Bhadrāvāsa*). Rattache *Bhavālaya*, les sruk de *Rbā* et *Rveṅ* et *Nāgasundara* à *Bhadrapaṭṭana*. D, 22-24. — Le steṅ aṅ Hiraṇyaruci, steṅ aṅ Vnaṃ Kansa, cadet de Vāmaçiva, fonde le sruk de *Stuk Ransi* sur la terre de Stuk Ransi.
KUMĀRASVĀMIN	Sten aṅ, ācaryapradhāna (hotar), pradhāna ta kule sous Harsavarman Ier et Içānavarman II. Kanmvāy (svasrīya) de Vāmaçiva.	St. LIII. — Fonde *Paraçarapura* sur la terre du Vaṃçahrada.	D, 31-34. — Fonde le sruk de *Parāçara* sur la terre de Stuk Ransi.
ĪÇANAMURTI	Steṅ aṅ, ācāryapradhāna (hotar), pradhāna ta kule sous Jayavarman IV. Cau (bhaginīsutāsūnu) de Vāmaçiva.	St. LV. — Fonde le pura de *Khmvāñ* (*Tribhuvaneçvara*).	D, 31-34. — Fonde le sruk de *Khmvāñ* dan Chok Gargyar.

ĀTMAÇIVA meurt sous Jayavarman V.	Steṅ añ, purohita du Kamraten jagat, ācārya pradhāna (hotar), pradhāna ta kule sous Harṣavarman II ; purohita du Kamraten jagat, ācāryaḥoma, pradhāna ta kule sous Rājendravarman. Kanmvay (bhaginīsūnu), d'Içānamurti.	St. LVII-LVIII. — Fonde sur la terre de Vamçahrada les pura de *Çāntipura*, *Kaṭukapura* et *Vrahmapura* (*Hara*, *Viṣṇu*, *Sarasvatī*).	D, 36-39. — Sanctuaire à *Stuk Ransi*. Fonde le sruk de *Vrahmapura*, les caṃnat de *Kaṭuka* et *Çanti* sur la terre de Stuk Ransi.
ÇIVACARYA meurt sous Sūryavarman Ier.	Steṅ añ, purohita du Kamrateṅ jagat, hotar, pradhāna ta kule sous Jayavarman V. Cau (bhagineyīsuta) d'Ātmaçiva.	St. LX. — Érige sous Suryavarman Ier un *Harihara* et une *Sarasvatī* à *Bhadrapaṭṭana*.	D, 40-43. — Dégâts à *Bhadrapaṭṭana* et à *Stuk Ransi* par suite d'opérations militaires. (En 1004 A.D.) entreprend de restaurer les sanctuaires et fonde un *Çaṅkaranarayana* et une *Bhagavatī* à *Bhadrapaṭṭana*.
SADAÇIVA	Steṅ añ, purohita du Kamrateṅ jagat (purohita), pradhāna ta kule, — quitte la vie religieuse, devient Kaṃsteṅ Çri Jayendrapaṇḍita (deva Jayendraº), rajapurohita, khloṅ karmantara (kārmāntārādhyakṣa) de première catégorie, sous Suryavarman Ier. Vraḥ guru, dhūli jeṅ vraḥ kamrateṅ añ Çri Jayendravarman (dhuli anghri Jayendraº) sous Udayadityavarman II. Kanmvāy (svasrīya) de Çivācārya.	St. LXXVII. — Travaux dans le deça de Bhadrayogi (Indrapura) et ailleurs, fondation d'un Çarvalinga et d'autres dieux. St. LXXVIII-LXXXIX. — A *Bhadrapaṭṭana* (1 *linga* et 2 statues), à *Bhadrāvasa* (1 *Sarasvatī*), à *Bhadrādri*, à *Vamçahrada*. Reçoit la terre de *Camkā* dans Amoghapura et deux autres qu'il affecte à *Vamçahrada*. Fonde un grama à *Nāgasundara* pour *Bhadrapaṭṭana*. Travaux à *Vrahmapura* (*Sarasvatī*), à *Kuṭi* (*Iça*). Obtient la terre de *Vābuvuddha* qu'il donne à *Kuṭi*. St. CXXI — Fondation de *Bhadraniketana*. St. CXXII-CXXIV. — Fondation du *Çarva Jayendravarmeçvara* en 1052. Don de terres. St. CXXVII. Érection d'un *Çivakaivalya-Çivāçrama* et d'un *Hiraṇyadāma*.	D, 43-64. — Restaure les fondations dans les sruk de *Bhadrapaṭṭana*, *Stuk Ransi* et dans les caṃnat : *Bhadrapaṭṭana* (un *linga* et deux images), *Bhadrāvāsa*, *Bhadragiri*, *Stuk Ransi*. Obtient la terre de *Camkā* dans Amoghapura, achète deux terres dans Amoghapura, et offre le tout à *Stuk Ransi*. Aménage *Nāgasundara* dans Amoghapura, qu'il rattache à *Bhadrapaṭṭana*. Échange la rizière de *Vrac* contre celle de *Ganeçvara* et l'affecte à *Bhadrapaṭṭana*. Travaux à *Vrahmapura* (*Bhagavatī*), à *Kuṭi* (*liṅga*). Donne à *Kuṭi* la terre de *Vabuvuddha* sruk de Ve Dnop. Travaux à *Bhavālaya*, dont l'attribution est confirmée par Udayādityavarman II. D. 64-76. — Reçoit deux sruk sur le *Çaṅkaraparvata*, un à *Mano* (Jen Tarañ). Fondation au sruk de *Stuk Rmāñ*, donné par le roi et rattaché à *Stuk Ransi*. Fonde le sruk de *Bhadraniketana* sur Bhadrapattana. D. 76-119. — Fondation du caṃnat d'*Anrem Loṅ* par Saṅkarsa et Madhava sous Jayavarman V. En 1043, transfert de la fondation à Sadaçiva. En 1052, rattachement de cette fondation au *Kamrateṅ jagat* de *Bhadraniketana* qui vient d'être fondé. Titres de propriété d'*Anrem Loṅ* et de deux autres terres qui en relèvent ; affectation des esclaves. Délimitation de Bhadraniketana (Bhadrapattana). Sruk de *Gnaṅ Cranañ Vo* rattaché à *Bhadraniketana*. Énumération des services assurés au V.K.A. Çivaliṅga de *Bhadraniketana*, au K.J Çivalinga de *Bhadraniketana*, aux divers āçrama et aux caṃnat d'*Anrem Loṅ* et *Piṅ Khlā*.

A. — Le culte du *devarāja*, quelle que soit son origine, a été institué par un personnage, Hiraṇyadāma, probablement originaire du Cambodge. Le rituel complet a été extrait de quatre *çāstra* çivaïtes, mais le plus important semble avoir été le *Vināçikha*. L'appellation employée dans le texte de Sdŏk Kăk Thoṃ est skt. *devarāja* correspondant à vx-kh. *kamrateṅ jagat ta rāja*, mais il date de 974/1052. La stèle de Prăḥ Kô (799/877) parle en sa stance VI de *devarājya* [1] à propos d'Indravarman, les textes de Kòḥ Ker (843/921 à 854/932) dus à Jayavarman IV mentionnent le *vraḥ kamrateṅ añ jagat ta rājya* [2] et l'inscription de Pràsàt Khnà remontant à 902/980 cite un *kamrateṅ añ ta rājya* qui est probablement la même divinité [3].

B. — Ce culte a été fondé sur le Phnoṃ Kulên (Mahendraparvata) en un emplacement inconnu mais qui paraît localisable au Rôṅ Čĕn. Aucune appellation spéciale n'est réservée au lieu de la fondation. Il en est de même à Hariharālaya pour le sanctuaire où le *devarāja* a été plus tard transporté. Enfin, la fondation à Yaçodharapura d'un *liṅga* sur le *Vnaṃ kantāl* est distincte du transfert du *devarāja*. Il ne semble donc pas qu'à l'origine le *devarāja* ait été nécessairement associé à un haut-lieu ni au temple-pyramide.

C. — L'objet, un *liṅga* sans doute, auquel s'adressait le culte, était unique et pouvait être déplacé. L'inscription de Sdŏk Kăk Thoṃ mentionne à plusieurs reprises que le *kamrateṅ jagat ta rāja* a été transporté à la suite de tel roi, installé dans telle capitale. Il avait donc une personnalité physique et n'était vraisemblablement pas remplaçable.

D. — Le culte du *devarāja* et la divinité elle-même sont expressément connus par l'inscription de Sdŏk Kăk Thoṃ, à propos surtout de Jayavarman II. Indravarman Ier et Jayavarman IV, comme on a vu, les mentionnent aussi par allusion ou citation. Aucun autre texte royal n'en parle [4]. On en vient donc à se demander si ce culte a conservé longtemps son importance du IXe et du Xe siècle, où il avait été mis en vedette seulement par des rois ayant des droits dynastiques assez vagues sinon inexistants. On peut se demander également s'il ne reparaît pas ailleurs sous d'autres noms et comment il se concilie avec les cultes personnels qui marquent toute la période angkorienne depuis Indravarman Ier, caractérisés dans le vocabulaire religieux par les termes d'*içvara* et de *kamrateṅ jagat*. L'élaboration des cultes dynastiques et personnels a été certainement progressive, elle résulte même de la combinaison de plusieurs croyances distinctes ; on le croira en remarquant que les deux premiers rois associés au *devarāja*, Jayavarman II et III, n'ont jamais rendu hommage à un *liṅga* Jayeçvara comparable aux Indreçvara, Yaçodhareçvara,

1. G. Cœdès, *Inscriptions du Cambodge*, I, 18 suiv.
2. *Ibid.*, 47 suiv. (K. 188 et 189).
3. G. Cœdès, *Le site de Janapada*, *supra*, p. 8.
4. Udayādityavarman Ier a bien fait enregistrer à Kòḥ Ker en 923/1001 une ordonnance relative au *kamrateṅ añ jagat ta rājya*, mais elle intéresse le sanctuaire fondé par Jayavarman IV (G. Cœdès, *Inscriptions*, I, 50).

Rājendreçvara des temps postérieurs. Il n'en reste du moins aucun témoignage. Cette constatation négative n'aurait pas, seule, une grande portée si l'archéologie ne conduisait aux mêmes constatations avec de bons arguments au départ. C'est ce que l'on pourra montrer dans une étude faisant suite à celle-ci.

*
* *

Le service du devarāja. — Il y a eu à cet égard quelques confusions commises par les divers commentateurs de l'inscription, mais on arrive à des précisions assez complètes en serrant le texte de près.

Çivakaivalya, lorsqu'il a été chargé du service du *devarāja*, était déja *rājapurohita* et *rājaguru*. Sa nouvelle fonction a peut-être comporté l'octroi du titre de *purohita*. Il a fait sanctionner par le roi Jayavarman II et par le brâhmane Hiraṇyadāma un privilège, désormais réservé à sa descendance collatérale en ligne maternelle, et lui assurant le service du *devarāja*.

Son neveu, fils de sa sœur (skt. *svasrīya*, vx-kh. *kanmvay*), nommé Sūkṣmavindu, est *purohita* de Jayavarman III (*Jayavarmmavanīndrasya purodha*, st. XXXV) et hérite des fonctions auprès du *devarāja*. Ensuite Vāmaçiva, petit-neveu de Çivakaivalya, donc apparemment petit-fils d'une autre sœur de Çivakaivalya, est *upādhyāya* au service d'Indravarman qui le désigne comme précepteur de son fils. A l'avènement de celui-ci (Yaçovarman Ier), Vāmaçiva devient *vraḥ guru*. Le texte indique que la famille continue de desservir le *devarāja*, sans mention explicite de Vāmaçiva, qui semble intervenir comme élément indispensable de la généalogie, mais non détenir un privilège propre. Une mention est faite aussi de Rudrācārya, frère cadet de Çivakaivalya, et de Hiraṇyaruci, frère cadet de Vāmaçiva.

Vāmaçiva et Hiraṇyaruci installent, dans des terres nouvellement acquises, trois filles d'une de leurs sœurs et les y marient probablement, mais en spécifiant que cette descendance sera exclue du service du *devarāja*. Il est probable que, deux générations après Çivakaivalya, la descendance maternelle était déja devenue trop nombreuse pour les fonctions officielles du *devarāja*, et Vāmaçiva a dû procéder à une réorganisation dont on va avoir d'autres preuves.

Le successeur de Vāmaçiva est son neveu Kumārasvāmin. Pour la première fois, on précise : « doyen de la famille », *pradhāna ta kule*. Tandis que celle-ci officiait auprès du *devarāja*, Kumārasvāmin fut par ailleurs *ācāryapradhāna*.

Après lui, vient Içānamūrti, petit-neveu (vx-kh. *cau*, skt *bhaginīsutāsūnu*) de Vāmaçiva. Dorénavant, il sera indiqué pour chacun des titulaires qu'il est *pradhāna ta kule* et que la famille (*kule*) sert le *devarāja* comme à l'habitude. Içānamurti est quant au reste *ācāryapradhāna*.

Son successeur et neveu, Ātmaçiva, est dit *purohita* du *devarāja*. Il est aussi *ācāryapradhāna*. Le suivant, Çivācārya, petit-neveu d'Ātmaçiva, est *purohita*. Le huitième et dernier, Sadāçiva, neveu de Çivasoma, est d'abord *purohita*, puis quitte la vie religieuse. Il devient *rājapurohita*, *khloñ* des *kārmāntara* de la pre-

mière maison, reçoit le titre de *kaṃsteñ Çrī Jayendrapaṇḍita*. Ensuite, il devient *vraḥ guru*, puis porte le titre de *dhūli jeṅ vraḥ kamrateṅ añ çrī Jayendravarman*. Il a droit finalement aux honneurs du *liṅga* « personnel » et fait rédiger l'inscription de Sdŏk Kăk Thoṃ.

L'analyse des données généalogiques contenues dans ce texte résout plusieurs problèmes, mais en laisse d'autres en suspens.

Si d'abord on remarque que les sept premiers titulaires du service ont porté le titre de *steñ añ*, et que Sadāçiva lui-même l'a abandonné quand, se faisant laïc (*gṛhapati*), il est devenu *kaṃsteñ añ*, on peut en inférer que le premier titre était proprement religieux et le second laïc. Les alternances *stéñ kamsteñ, mrateñ : kamrateñ* correspondent étymologiquement à des appellations analogues au français « Seigneur » : « Sa Seigneurie ». Ils appartiennent à un fonds particulièrement archaïque de la langue. Leur spécification ultérieure, avec des sens très différents pour chacune des formes alternantes, est due sans doute aux changements survenus dans les institutions.

Autre particularité : la fonction de *rājapurohita*, conférée à Sadāçiva quand il quitta la vie religieuse, paraît distincte de celle de *purohita* et applicable aux laïcs. Il est le seul, avec Çivakaivalya, auquel le texte khmèr attribue ce titre. Le texte sanskrit use d'une terminologie bien moins précise : à l'en croire, le *purohita* Çivācārya est *hotar*, et l'*ācāryapradhāna* Īçānamurti est *hotar* aussi. Le cas de Çivākaivalya, *rājapurohita* ou *purohita*, n'est pas concluant, car avant la fondation du culte du *devarāja*, il remplissait déjà diverses charges.

Il faut en venir maintenant aux fonctions exercées par les huit personnages qui, successivement, eurent la charge du *devarāja*. A cet égard, les indications du texte sanskrit et du texte khmèr peuvent à la rigueur se juxtaposer ; elles ne se superposent pas. Le statut (*kalpanā*) des desservants est indiqué à la st. XXXI : « que les ascètes nés d'une femme de cette descendance maternelle soient prêtres de ce culte, et jamais d'autres. » Le texte khmèr précise seulement que Çivakaivalya désigne sa descendance pour assurer le culte. Les relations généalogiques unissant les divers titulaires de la charge sont indiquées par le texte sanskrit, qui précise plusieurs fois qu'il s'agit d'une parenté en ligne maternelle (*svasrīya, bhaginīsutāsūnu*). On peut donc tenir pour acquis que le titulaire de la charge faisait vœu de célibat et la transmettait à sa descendance collatérale maternelle.

Ceci dit, les stipulations de la st. XXXI s'appliquent-elles au principal desservant seul ? Çivakaivalya a réservé ses fonctions à sa lignée et, à chaque génération, le texte khmèr précise que la famille entière officia auprès du dieu-roi, comme ci-devant. On en vient donc à se demander quelle était l'extension de la famille et en quoi les fonctions du principal desservant différaient des autres ? Le texte khmèr mentionne en détail les actes de divers personnages sans dire qu'ils étaient grand-prêtres ou principaux desservants du *devarāja*, ou qu'ils remplissaient telle fonction déterminée auprès du *devarāja*. Les fonctions d'*upādhyāya, vraḥ guru, ācāryapradhāna* correspondent à des charges attribuées

par ailleurs et indépendantes du service du *devarāja*. On en vient donc à supposer qu'il n'y a jamais eu à proprement parler de grand-prêtre du *devarāja*. Le monopole du service cultuel était acquis à une famille. Au cours des deux générations qui firent suite à Çivakaivalya, il n'y eut probablement qu'un seul homme à remplir les conditions généalogiques prescrites : Sukṣmavindu n'a sans doute pas eu de sœur, puisque son successeur Vāmaçiva n'était pas son neveu, mais le petit-neveu de Çivakaivalya. De ce fait il se trouva monopoliser le service du *devarāja*. Mais dès le temps de Vāmaçiva, soit sous le règne de Yaçovarman Ier, une réorganisation devient nécessaire en prévision de l'avenir : trois nièces en ligne maternelle vont faire souche dans des terres nouvellement acquises, et leur descendance est exclue du privilège cultuel ; en contre-partie, on leur réservera les fondations de Khmvāñ et de Parāçara. Et désormais le personnage qui occupe la première place est chef ou doyen de la famille ; il n'a aucun monopole spécifié et agit apparemment comme représentant de tous les ayant-droits réunis à Kuti, détenteurs en commun du privilège cultuel. Nous ignorons si ce doyen était désigné par l'âge seul.

La famille réunie à Kuti a dû constituer à la longue une véritable corporation. Son extension en ligne collatérale pose d'ailleurs plusieurs problèmes aussi. Il semble que les frères du « doyen » avaient mêmes droits théoriques que lui au privilège cultuel : c'est sans doute dans ces conditions que le *sten añ* Hiraṇyaruci fait la fondation de Stuk Ransi. Mais les droits se transmettaient-ils à tous les fils de leurs sœurs ? Puis à tous les fils de chacune des filles de chaque sœur ? A prendre littéralement les textes dont nous disposons, il semble qu'il en ait été ainsi. Par cette voie on peut s'expliquer aussi la désignation nécessaire d'un doyen, *pradhāna ta kule*, au milieu d'un groupement de plus en plus étendu de collatéraux. En résumé, le mode de succession indiqué à la st. XXXI s'est appliqué non seulement aux personnages dont nous avons conservé les noms, mais à tous leurs frères, qui partageaient des droits identiques.

On peut se demander si tous les frères, de ce fait, faisaient vœu de célibat. En admettant que le privilège ait été commun à tous, on admet implicitement que les mêmes règles leur étaient appliquées. Le frère de Vāmaçiva, Hiraṇyaruci portait d'ailleurs le titre de *sten añ*, qui est probablement religieux comme on a vu. Rien ne semble donc le différencier de son aîné. Quant à savoir si Sadāçiva a dû abandonner sa fonction de « doyen », *pradhāna ta kule*, en quittant la vie religieuse, rien ne l'atteste dans l'inscription, mais c'est assez probable. Il faut espérer qu'une suite à ce texte paraîtra au hasard des fouilles archéologiques, qui permettra de suivre plus loin l'histoire de la famille.

Il existe encore une difficulté de détail, causée par l'apparition intermittente du titre de *purohita*. Çivakaivalya est hors de cause, car on ne peut faire le départ de ses fonctions avant et après l'institution du rituel du *devarājā*. Mais Sūksmavindu, Ātmaçiva, Çivācārya et Sadāçiva sont, à la différence des autres, *purohita*, et le texte dit même *purohita nā kamraten jagat ta rāja*, « purohita auprès du dieu-roi ». La seule hypothèse qu'on puisse avancer actuellement

est, qu'en dehors de la descendance de Çivakaivalya, le *purohita* en titre avait accès du fait de ses fonctions, au *devarāja*. Il ne semble pas, par contre, qu'il y ait eu un *purohita* affecté spécialement au *devarāja*. Le privilège attribué globalement à la famille maternelle de Çivakaivalya implique le contraire, et on ne comprendrait pas pourquoi Vāmaçiva, Kumārasvāmin et Īçānamūrti ne seraient pas appelés aussi *purohita* dans le texte khmèr; quant au texte sanskrit, comme on a vu, il emploie uniformément le mot *hotar*. Le privilège héréditaire du *devarāja* et la fonction religieuse de *purohita*, résultant sans doute d'une désignation faite par le roi, apparaissent comme distincts.

Il ne peut être question, actuellement, que de présenter le témoignage des inscriptions en les serrant au plus près, et, à cet égard, les textes khmèrs valent mieux que les textes sanskrits, car ils respectent les termes propres à chaque fonction ; mais le détail d'institutions religieuses ou administratives qui ont pu varier sensiblement du IXe au XIIIe siècle ne nous est guère accessible. Le regretté Louis FINOT avait été amené, dans son édition de la stèle de Sdòk Kăk Thom, à supposer que les sept descendants de Çivakaivalya avaient été *purohita* du *devarāja*, et qu'il existait simultanément deux *purohita* sous chaque roi, la seconde série étant formée des noms conservés par l'inscription de Văt Thipdéi [1]. En fait, cette inscription ne nomme qu'un seul *purohita*, c'est Çaṅkara, au service du roi Rājendravarman II. Or, on remarquera que son « parèdre » de la stèle de Sdòk Kăk Thoṃ, Ātmaçiva, est le seul, parmi les huit noms conservés, à avoir changé plusieurs fois de fonctions : sous Harsavarman II, il est *ācāryapradhāna* et *purohita* ; sous Rājendravarman II, il est *ācāryahoma* et *purohita*. Les textes, dans leur état actuel, nous permettent seulement de penser que Çaṅkara a été *purohita*, tandis que *Ātmaçiva* était *ācāryahoma* —, ceci dit bien entendu à propos du *purohita* de la capitale, en fonctions auprès du roi, car certains sanctuaires des provinces semblent avoir possédé aussi des *purohita*.

Il existe d'autres cas où un personnage connu a exercé diverses fonctions : Çivasoma a été *vraḥ guru* et peut-être *purohita*, Çivācārya a été *guṇadoṣadarçin*, *vraḥ guru*, *purohita*. Rien n'autorise à supposer un cumul, d'autant que chaque fonction comportait très probablement la collation d'un titre de dignitaire déterminé.

*
* *

Organisation foncière et peuplement. — Le détail des fondations qui emplissent presque toute l'inscription de Sdòk Kăk Thoṃ, au moins dans sa partie khmère, est indiqué grâce à une terminologie très précise. Chaque fondation comporte une délimitation de territoire, ou mise en place matérielle, *camnat*. C'est le même mot employé pour la fondation des villes; il doit désigner surtout des opérations de défrichement, de cadastrage et d'abornement. On le

1. G COEDÈS, *Mélanges S. Lévi*, 213 suiv.

retrouve ici souvent associé à *sruk*, *camnat sruk*, particularité sur laquelle on reviendra plus bas.

Le service des prestations, l'entretien, les moyens d'existence et de fonctionnement sont désignés collectivement par deux mots qui paraissent à peu près interchangeables : *caṃnāṃ* et *kalpanā*. La dotation matérielle (esclaves, animaux, objets cultuels) paraît s'appeler spécialement *bhoga*, « jouissance, nourriture », avec des nuances d'emploi qu'on ne peut encore préciser. L'ensemble des prestations constitue les *upāya*, « moyens (de subsistance) ». La consécration de la divinité principale s'appelle *unmīlita*, « ouverture des yeux » de la statue. Le dieu, le sanctuaire et ses dépendances sont désignés indistinctement par le terme *vraḥ*, qui s'applique à tout ce qui est sacré. L'ensemble de toutes ces opérations est appelé *sthāpanā*, « fondation, érection ».

D'autres inscriptions permettent de préciser davantage l'organisation des fondations quant aux ressources et au matériel. Celle-ci donne surtout des renseignements étendus sur le *caṃnat*, « arrangement, disposition, mise en place ».

On notera tout d'abord qu'ici, toutes les attributions de terre permettant les *caṃnat* de fondations ont lieu dans le moyen Cambodge, région sans grande importance politique avant le IXe siècle, sauf peut-être dans sa partie orientale. Jayavarman II s'y est tenu cependant en toute sa carrière royale, et ses successeurs y sont restés. Il est probable que du IXe au XIe siècle l'importance de ces régions s'est progressivement accrue, associée à une expansion progressive des Cambodgiens dans la partie nord des Lacs.

Chacune des fondations énumérées dans le texte de Sdök Kak Thom comporte en effet l'attribution préalable d'une véritable concession. Comme souvent le don du sol était fait théoriquement par le roi au nom des fondateurs, la chose n'aurait rien de remarquable en son principe. Mais on observera que le roi n'intervient pas ici dans une transaction, comme le montrent d'autres textes, pour sanctionner la cession d'une terre faite par des particuliers à un autre particulier désirant créer un sanctuaire. Il attribue des terres qui sont données comme *naṣṭa* « désertes », ou *çūnya-mūla* « sans propriétaire ». Ces terres sont situées généralement dans des régions assez excentriques, au pied des Dañrèk et de plus en plus vers l'Ouest. Et la première formalité mentionnée consiste dans la localisation du *sruk*, le *caṃnat sruk*.

Le mot *sruk* survit dans la langue moderne sous la forme *sròk*. Il désigne à la fois l'ensemble du pays, *sròk khmèr*, et une subdivision administrative de faible superficie correspondant à peu près à celle du canton ou de la commune. Il paraît avoir eu anciennement les mêmes acceptions, car la mention d'un *lieudit* était toujours suivie de l'indication du *sruk* et du *pramān* ou *viṣaya*, « district, province ».

Ici, il semble bien que les fondations religieuses aient été associées à l'octroi de véritables fiefs et aient conduit à la colonisation de régions dépeuplées ou habitées par des populations primitives. Le fondateur commençait par sollici-

ter une terre, *bhūmi*, dénomination qui paraît s'appliquer à une vaste étendue de sol n'ayant fait l'objet d'aucune occupation permanente, tels Bhadrapaṭṭana et Stuk Ransi. Lui et ses successeurs la morcelaient ensuite en un certain nombre de *sruk* (Bhadrapaṭṭana, Bhavālaya, Bhadraniketana, peut-être Rhā et Ryeṅ pour la *bhūmi* de Bhadrapaṭṭana ; Stuk Ransi, Parāçara, Vrahmapura pour la *bhūmi* de Stuk Ransi). Chacun de ces *sruk* était organisé à l'occasion de la fondation d'un sanctuaire, certains membres de la famille du fondateur venaient s'y installer à demeure. C'est ainsi, comme on a vu, que trois nièces de Vāmaçiva sont transférées à Bhadrapaṭṭana et Stuk Ransi, et que leurs descendants, exclus du service du *devarāja*, doivent servir comme *acārya* là où le permettent les *upāya* de la famille. Deux de ces *upāya* leur sont réservés à Parāçara et Khmvāñ. On n'a de détails complets que sur la fondation due à Sadāçiva, celle de Bradraniketana, mais il n'est pas exclu qu'on retrouve les stèles des fondations plus anciennes d'un ou deux siècles, bien qu'elles aient été pillées sous Sūryavarman Ier.

La charte d'Anreṃ Loṅ, propriété annexée à Bhadraniketana, suffit cependant à montrer que dans les régions excentriques, l'établissement d'une nouvelle fondation, même sur une terre déjà cadastrée, étaient accompagnée d'une véritable opération de peuplement. Des esclaves, *si* et *tai*, probablement importés, étaient groupés en plusieurs secteurs (*bhāga*), avec indication de leur origine : Thpvaṅ Tyak, Vrahmapada, Mat Gnaṅ. Des personnages dénommés *ᵘji tai* provenant de sanctuaires connus, Çivapura Danden, Vraiᵃ Guy (dans Pūrvadiça), Saṃtāc Drāy (dans Karom), Liṅgapura, Çreṣṭhapura, leur étaient adjoints. L'effectif était complété par des habitants (*ᵘnak*) d'Anreṃ Loṅ, également répartis dans les trois secteurs ou *bhāga* : Est, Centre et Ouest. L'ensemble devait assurer le service de la fondation.

Par les détails concernant le sanctuaire de Bhadraniketana, auquel Anrem Loṅ fut rattaché, nous savons aussi que ce service était assuré par quinzaines, les *si* et *tai* dirigés par des *taṃrvac*, les *ᵘnak si* (habitants d'Anrem Loṅ faisant fonction de *si*) dirigés par un *khloñ* et 2 *aṃnaḥ si*.

*
* *

Renseignements historiques et géographiques. — Le principal intérêt du texte de Sdŏk Kăk Thom est de révéler l'existence d'un culte associé à la royauté, qui ne serait connu autrement que par des allusions à peine saisissables, telles celle que fait Indravarman Ier au *devarājya* dans l'inscription de Prăh Kŏ. Mais on y trouve aussi quelques détails biographiques sur Jayavarman II, particulièrement bienvenus car ce roi, dont la personnalité domine toute la monarchie angkorienne, est souvent mentionné mais sans aucune précision. Sur un point au moins, les indications de la stèle de Sdok Kak Thom ont déjà été confirmées : il concerne le séjour de Jayavarman II à Indrapura, dont parle aussi l'inscription de Pàlhàl ; le futur roi paraît même y avoir traversé des événements

compliqués [1]. La rareté des inscriptions sur cette période capitale résulte sans doute du petit nombre des fondations religieuses faites par le premier monarque angkorien. Il ne faut pas cependant désespérer d'en trouver, car il y a eu au IXe siècle d'autres centres politiques aussi importants que les capitales de Jayavarman, et celles-ci mêmes n'ont pas encore fait l'objet de fouilles étendues, quand elles ont été déjà localisées. Indrapura n'a pas été fouillé, Amarendrapura n'est pas identifié avec certitude. Les monuments du Phnom Kulên semblent ne pas posséder de textes du IXe siècle, mais les travaux y ont été interrompus par suite des circonstances, et les cours des plus grands sanctuaires, Pràsàt Daṃrei Kràp, Pràsàt Rup Aràk, n'ont pas été vidées, ce qui laisse encore la chance d'y découvrir une stèle. Dans le groupe de Hariharalaya, les travaux ont porté surtout sur les monuments d'Indravarman Ier, et un vaste emplacement comme Prei Monti reste encore à étudier en partie. Si le hasard nous vaut un jour des trouvailles, il faudra aussi se rappeler que Jayavarman-Parameçvara est un nom de sacre et un nom posthume. Précédemment, le roi portait un titre et un nom personnel dont nous ne savons rien.

Les données historiques et géographiques du texte de Sdok Kăk Thom intéressant Jayavarman II ont été étudiées en détail par G. Cœdès [2]. Les questions posées par cette curieuse carrière seront reprises dans un article ultérieur. Mais il y a lieu pour le reste de marquer ici les points sur lesquels la stèle apporte des renseignements de valeur générale.

La première mention intéressante est celle d'un *kuruṅ* de Bhavapura qui attribue à la famille de Çivakaivalya une terre dans Indrapura. Ce don semblant être antérieur à Çivakaivalya lui-même, on peut supposer qu'il a eu lieu au VIIe ou au VIIIe siècle, quand Bhavapura constituait un territoire indépendant, répondant sans doute au Tchen-la de terre. Il s'ensuit qu'en ce temps Indrapura relevait de Bhavapura. L'inscription de Robaṅ Romăs mentionne d'ailleurs un dynaste d'Indrapura, nommé Narasiṃhagupta, roi vassal (*sāmantanṛpa*) de Bhavavarman Ier, Mahendravarman et Īçanavarman Ier [3].

Une seconde mention concerne la campagne conduite par Sūryavarman Ier quand il était prétendant ou, si l'on préfère, roi non confirmé. Le texte montre que des opérations contre son rival avaient lieu en 1002 dans la partie nord-ouest du Cambodge, donc à proximité de la Moyenne-Ménam où Suryavarman Ier avait peut-être un fief. En 1004, le secteur situé au Nord-Ouest d'Aṅkor était occupé, et sans doute aussi la partie du territoire située au Nord des Daṅrèk. Mais on sait que Jayavīravarman régnait encore à 1006 à Aṅkor et fut éliminé peu avant 1011. De véritables opérations militaires aboutirent sans doute à ce résultat et il n'est pas surprenant que les sanctuaires de ces régions, comme l'indique la stèle, en aient beaucoup souffert.

---

1. G. Cœdès, *BE*, XIII, VI, 27 suiv., st. IV-VI.
2. G. Cœdès, *BE*, XXVIII, 113 suiv.
3. G. Cœdès, *Quelques précisions sur la fin du Fou-Nan*, supra.

Un dernier renseignement nous est fourni sur l'expansion khmère vers l'Ouest. Les terres (*bhūmi*) de Bhadrapaṭṭana et Stuk Ransi, attribuées aux ascendants de Sadāçiva par Yaçovarman Ier, semblent placées à la limite de cette expansion. Encore l'occupation fut-elle d'abord nominale, puisque des fondations associées à de nouveaux *sruk* s'y échelonnèrent pendant un siècle et demi, sans que nous sachions d'ailleurs si les deux *bhūmi* furent entièrement morcelées. Le sanctuaire de Bhadraniketana, créé en 974/1052, est un des plus occidentaux de tous ceux occupant la plaine d'Aranya. Le groupe des monuments voisins (Pràsàt Tăp Siem, Samròṅ Kbàl Romăs, Lbò'k Aṃpil, Lbò'k Svày, etc.) échelonnés pour la plupart le long d'une ancienne chaussée, correspondent probablement aux autres fondations faites par la famille de Sadāçiva dans Bhadrapattana et Stuk Ransi. A une trentaine de kilomètres à l'Est de Sdók Kak Thom, on trouve d'ailleurs une des inscriptions digraphiques de Yaçovarman Ier, celle de Pràsàt Tà Siev ; et à une trentaine de kilomètres au Nord, les monuments de Saṅkè Kòṅ et Rolom Tim, isolés dans un cirque, au pied des Daṅrêk, sur une des routes conduisant au plateau de K'òràt. L'inscription de Saṅkè Kòṅ mentionne des offrandes faites en 938/1016 par Sūryavarman Ier ; celle de Roloṃ Tim mentionne Harsavarman II (942-944) sous son nom posthume de Brahmaloka [1]. Il faut peut-être rattacher ces fondations isolées aux opérations conduites par Sūryavarman Ier dans ce secteur de 1002 à 1004. Elles sont plus ou moins associées en ce cas à la venue de ce roi, descendant du plateau de K'òràt en direction d'Aṅkor.

Il s'agit d'ailleurs là d'une opération politique et militaire vers le Sud-Est et non plus d'expansion khmère vers l'Ouest. A ce point de vue, les documents disponibles semblent montrer que les limites données au Cambodge par Yaçovarman Ier dans cette direction, ont été peu à peu consolidées sous les règnes ultérieurs, mais non dépassées. L'expansion maxima date d'Udayādityavarman II, selon le témoignage de l'inscription de Sdók Kak Thom et des monuments subsistant sur le terrain. Quel qu'en soit le motif, on observe d'ailleurs que les entreprises de conquête du XIe et du XIIe siècle ont contourné cette région. Le contact avec la Moyenne-Ménam a été établi par K'òràt, relié directement à Aṅkor ; l'expansion sur la rive droite de la Ménam s'est poursuivie jusqu'à la passe de Trois-Pagodes, puis a atteint la Malaisie centrale Il n'y a, par contre, aucun témoignage archéologique ou épigraphique de l'occupation khmère dans les régions situées entre la plaine d'Aranya et la rive gauche de la Ménam, sauf dans le petit secteur côtier de Chantaboun. En dehors de populations primitives dont il reste encore les Chong, ces régions contenaient un centre culturel et politique important, appartenant aux Mòns qui ont laissé des monuments et des villes répartis sur une cinquantaine de kilomètres au Sud de Prachinburi. Cette colonie mòne existait vers le VIIe siècle mais ses vestiges sont trop mal connus pour qu'on puisse préjuger de sa durée.

1. AYMONIER, *Cambodge*, II, 245 suiv.

*
* *

Institutions. — Le texte de Sdŏk Kak Thom contient des traces d'institutions anciennes très diverses. On en a déjà signalé plus haut quelques-unes. Il y a lieu ici d'indiquer les autres, pour autant qu'elles soient saisissables, quitte à revenir sur leur détail dans les notes du texte.

A. — *Kanmyaṅ paṃre.* Les jeunes gens assurant le service immédiat du roi, les « pages » apparaissent dès le temps de Jayavarman II.

B. — *Vraḥ guru.* Ce personnage, très important, n'est pas nécessairement un religieux. Il semble chargé de l'instruction du roi, ou du futur roi (avec en ce cas le titre de *upādhyāya*) et préside aux cérémonies du sacre. Il a été chargé aussi de mettre en place le *liṅga* central de la ville de Yaçodharapura, à l'occasion de sa fondation.

C. — *Steṅ añ.* Ce titre est porté ici par les desservants du *devaraja* et par quelques autres personnages ayant manifestement des fonctions religieuses. Quand Sadāçiva revient à la vie laïque, il devient d'ailleurs *kaṃsteṅ añ.* AYMONIER, à la suite de remarques faites sur de nombreuses inscriptions, avait d'ailleurs proposé de traduire *steṅ añ* par « brâhmane ». On peut tout au moins supposer que ce titre est propre aux dignitaires religieux.

D. — Fondations faites par le roi au bénéfice d'un de ses sujets. Les travaux d'aménagement et de construction sont en ce cas confiés à un dignitaire, qui charge de la surveillance immédiate de petits fonctionnaires appelés *bhūtāça.*

E. — Mariage. Le mariage de Sadāçiva avec la belle-sœur du roi Sūryavarman Ier est célébré en présence du feu sacré et des brahmanes.

F. — Sacre. Les noms de plusieurs cérémonies en rapport, semble-t-il, avec le sacre d'Udayādityavarman II, ont été conservées. Ils rappellent en partie ceux que mentionnent, à propos du sacre de Sūryavarman II, les stèles du Phnom Sandak (K. 194) et du Prāh Vihār (K. 383) publiées ci-après, où l'on retrouve notamment l'initiation (*dīkṣā*) et l'étude de la science secrète (*vraḥ guhya*).

G. — Cérémonies funéraires. On a une allusion à ces cérémonies, faites en l'honneur d'un *vraḥ guru* défunt. Elles semblent appelées *karmadharma* et comporter la fondation d'un sanctuaire.

Enfin, apparaissent divers noms de fonctionnaires plus ou moins bien connus par ailleurs : *ācāryapradhana, ācāryahoma, kārmāntara, bhūtaça.*

*
* *

Archéologie. — Les données de l'inscription sont suffisantes pour permettre de replacer sur le terrain une bonne part de la nomenclature géographique ancienne concernant l'Ouest du Cambodge. Ce travail n'ayant pas été fait avant 1941, il faut attendre que les circonstances politiques le permettent à nouveau. La localisation de Bhadraniketana, Thpvaṅ Rmāṅ, Anreṃ Loṅ, Piṅ Khlā, Stuk

Rmāṅ est possible dès maintenant en utilisant au mieux les ouvrages de LUNET DE LAJONQUIÈRE et AYMONIER. Mais ce travail pourra être développé encore si l'on constate que les nombreuses restaurations faites par Sadāçiva dans l'Ouest du Cambodge intéressent des monuments d'un type très particulier, comportant une levée de terre (skt *saridbhaṅga*, vx-kh. *damnap*) et un réservoir (skt *taṭāka*, vx-kh. *travāṅ*). La description de Sdòk Kăk Thoṃ nous a montré que ces annexes du sanctuaire se trouvaient à l'extérieur.

Or AYMONIER indique dans la province de Sisóphòn les monuments suivants : Pràsàt Saṃròṅ Kbàl Romãs, dans le milieu de la province « précédé d'un grand réservoir creusé à 120 m. vers l'Est » ; Pràsàt Lbò'k Svày, au S.-E. du précédent, deux tours « reliées par une haute levée de terre à leur réservoir oriental, distant de 120 m. environ » ; Pràsàt Lbò'k Ampìl, à l'E. du précédent, avec « un grand bassin creusé » à l'Est ; Pràsàt Rolòm Crei ; Pràsàt Sròk Kôk ; Pràsàt Tăp Siem, tous trois analogues aux précédents. Je suppose que tout ou partie de ces sanctuaires correspond aux diverses fondations faites par la famille de Sadāçiva dans Stuk Ransi et Bhadrapattana, puis restaurées par lui. Ces monuments sont d'ailleurs à proximité d'une ancienne chaussée courant d'Est en Ouest. « Les anciens Cambodgiens avaient creusé de nombreux bassins d'étapes sur son parcours [1] ». Or le texte de Sdòk Kăk Thom, juste avant d'en arriver à la fondation de Bhadraniketana, mentionne que Sadāçiva avait fait des gîtes d'étapes et des bassins le long des routes. Le repérage de cette route aurait été intéressant aussi, car AYMONIER prétendait qu'elle se dirigeait vers le Ménam, sans cependant donner aucune précision au delà de la région de Sisóphòn [2]. Mais LUNET DE LAJONQUIÈRE n'en dit rien. Étant donné que les monuments ne dépassent pas cette région on peut supposer que la route, si elle a bien existé, obliquait vers le Nord-Ouest et rejoignait le plateau de K'òràt.

La correspondance de Bhadraniketana avec Sdòk Kak Thom étant acquise, nous savons que le *sruk* de Gnaṅ Cranāñ Vo se trouvait à l'Ouest, donc dans une région actuellement dépourvue de monuments ; l'inscription ne mentionne d'ailleurs aucun sanctuaire dans ce *sruk*. L'établissement de Piṅ Khlā se situe au Nord, soit à l'actuel Pràsàt Tăp Siem, soit à proximité. Les autres parties de la terre de Bhadrapaṭṭana, dont fait déjà partie Bhadraniketana, sont situées vers l'Est, donc correspondent sans doute aux monuments déjà cités : Lbò'k Svày, Pràsàt Lbò'k Ampil, etc. L'établissement d'Anreṃ Loṅ est situé au Nord de Thpvaṅ Rmāṅ, que nous savons être l'actuel Bantãy Prãv ; il comportait un sanctuaire, quoique aucun monument n'ait été repéré dans ce secteur. Enfin, le *sruk* de Stuk Rmāṅ est identifié à l'actuel Pràsàt Roluh. On trouvera dans les notes de la traduction le détail de ces identifications.

Les divers éléments entrant dans la composition d'un sanctuaire au temps d'Udayādityavarman II sont, outre le *daṃnap* et le *travāṅ* déjà signalés, le *prā-*

1. AYMONIER, *Cambodge*, II, 250.
2. *Ibid.*

sāda, la *valabhi* et le *kaṃveṅ ˀleṅ*. Ce dernier, « l'enceinte de latérite », est identifiable sans commentaire. Les deux autres sont difficiles à distinguer et figurent généralement groupés. *Prāsāda* est le moderne *pràsàt*. *Valabhi* en sanskrit signifie « pinacle, construction provisoire sur le sommet d'une maison ». Dans certains cas, ce mot semble désigner un édifice à toit plat, sans superstructure. Le temple de Bhadraniketana avait une ou des *valabhi* et, hors la tour-sanctuaire, les seuls éléments d'édifice à signaler sont les « bibliothèques » et les « gopura ». Ces « bibliothèques », que LUNET DE LAJONQUIÈRE appelle des « bâtiments annexes », contenaient vraisemblablement l'une un Hiraṇyadāma sous forme de Brahmā, l'autre un Çivakaivalya-Çivāçrama sous forme de Harihara. Est-ce là les *valabhi* ? Ce mot aurait alors non pas exactement le sens de « construction temporaire », mais celui de « bâtiment annexe ».

Outre *travāṅ* (= skt *taṭāka*), on rencontre aussi le mot *añcan*, correspondant une fois à skt *dīrghikā* pour désigner les douves.

*
* *

Langue. — Enfin, il faut dire un mot du style de l'inscription. Celle-ci montre qu'au XIe siècle la langue khmère avait acquis des moyens d'expression suffisants pour être utilisable dans une relation historique On constatera le chemin parcouru en comparant ce texte avec ceux d'Içānavarman Ier, plus vieux de quatre siècles, où tout montrait un parler oral récemment noté par écrit, à la recherche de ses moyens d'expression et de sa syntaxe. C'est d'ailleurs peu avant la stèle de Sdŏk Kăk Thom qu'apparaissent les premières inscriptions juridiques, mentionnant des décisions sanctionnées par Jayavarman V et Jayavīravarman. Elles aussi montrent quelle élaboration le khmèr avait subie, pour être finalement pourvu d'un vocabulaire et d'une syntaxe aptes à l'exposé de litiges fonciers parfois compliqués.

Dans l'état actuel des documents, cette élaboration de la langue cambodgienne parait s'être prolongée pendant trois cents ans au moins avant de pouvoir en tous les domaines pratiques suppléer le sanskrit. Jusqu'au Xe siècle, les textes ne contiennent guère que des listes de fournitures, des états nominatifs de serviteurs et des délimitations de terrains. Puis, assez brusquement apparaissent les inscriptions juridiques où le sanskrit n'a plus qu'un rôle de pure rhétorique. Il est difficile de dire si le khmèr a été aussi une langue de philosophie religieuse, s'il a pu produire des œuvres comparables au *Saṅ Hyaṅ Kamahāyānikan* vieux-javanais où à la version de l'*Abhidhammapiṭaka* en môn littéraire. On n'en trouve en tout cas aucune trace, et la partie religieuse des inscriptions continue d'employer régulièrement le sanskrit. Mais il est intéressant de voir apparaître dès cette époque lointaine une spécialisation du khmèr dans deux domaines, le droit et les annales historiques, qui ont conservé une certaine vitalité jusqu'à l'époque contemporaine. Ce sont ces deux ordres de travaux, avec la littérature pure, romanesque ou théâtrale, qui étaient encore vivants au temps des rois

Aṅ Duoṅ et Norodom. Il y avait donc là une tradition fort ancienne. Quant à savoir si une littérature locale existait aussi au x[e] siècle, la chose est bien évidente, quoique indémontrable : les inscriptions n'avaient aucun motif de nous en conserver des spécimens, et le seul texte ancien qui ait subsisté sur feuilles de latanier, la version scénique, très fragmentaire du Rāmāyana, est une œuvre de pandits royaux, plus archaïsante qu'archaïque, donc indatable par des raisonnements de pure philologie.

TEXTE.

I

I. (1)⊙namaç çivāyāstu yad-ātmabhāvo
ntarvyāpinā sūkṣma-jīvena tanvāḥ
(2) vānyā vinā prāṇa-bhṛtān nitāntam
ākhyāyate ceṣṭayatendriyāṇi ||

II. (3) viçvam çivaḥ pātu himāñçu-bhānu-
kṛçānu-netra-tritayena yasya
(4) vyanakti sākṣitvam anāvṛtātma-
tattvārtha-dṛṣtau parito vadātam ||

III. (5) vedhās samavyād bhavato mṛṭāḍhyaṃ
kamandalum sphātikam indukāntam
(6) lokeṣu kārunya-sudhā-payodher
dhatte dhıkaṃ vījam ivādarād yaḥ ||

IV. (7) lakṣmīpatir vvo vatu yasya lakṣmīr
vakṣas-sthitā kaustubha-bhūṣanāya
(8) snihyāmi sāham kathina-svabhāveṣv
apy āçriteṣv atra sadeti nūnamo ||

V. (9)o āsīd açeṣāvanibhṛd-dhṛtāṅghrir
jagad-dhṛd-ambhoja-vivodha-vṛttiḥ
(10) dhvāntannihantā vasudhādhirājo
dhāmnodayādity a iti pratītaḥ ||

VI. (11) sṛṣto mayā ruci-viçeṣa-viveka-bhājā
yāto harākṣi-dahanendanatām manojaḥ
(12) ity ātmabhūr yyam upapādya sudhāmayībhir
mmanye smaram rucibhir īçvaratān nināya ||

VII. (13) kāham himādri-tanayeva çarīrayaṣṭer
arddham manorama-varasya pariṣvajāmi
(14) ity unmanā iva manoratha-raṅgam aṅgam
āliṅgate sma paritah kila yasya lakṣmīh ||

VIII. (15) padmāsanasya caturāsyavataç çrutārtham
sāmādi-maṇḍita-mater bhuvanodayāya
(16) bhāraty ananya-gamanā vadane nu yasya
vedho-dhiyā dhṛtimatī vasatim vyadhatta ||

IX. (17) guṇeṣu niṣṇāta-dhiyo nu yasya
çilpādiṣu prīta-manā mahattvam
(18) saṃkhyātu-kāmo japana-cchalena
sraṣṭākṣamālām adhunāpi dhatte ||

X. (19) yo nyāya-joṣi-dhiṣaṇo [1] viṣavat pareṣān
dārān virāga-matir āsa nirīkṣamāṇaḥ
(20) kenāpi nitya-suratiṃ sma karoti kīrtti-
çraddhā-dayā-dhṛtiṣu dharmma-vilāsinīṣu ||

XI. (21) yā yās samāçritavatī samudīrṇna-duḥkhā
khinnāviveki-mati [2] çocyavatī prapede
(22) yo dhatta maṇḍa-ruci-bhūdhara-çaktibhis tām
kṣoṇīṃ sukhe mahati tābhir atulya-vṛttyā ||

XII. (23) yat-kīrtti-mandāra-taruḥ prathīyān
rūḍhas trilokyām stuti-puṣpa-kīrṇṇaḥ
(24) hiraṇyagarbhāṇḍabhidābhiyeva
jagad-dhṛd-antarvviniviṣṭa-çākhaḥ ||

XIII. (25) çiṣyān yathā ceṣṭayitopadeṣṭā
yathātmajān vā janako pi yatnāt
(26) nayena saṃrakṣaṇa-poṣaṇābhyān
tathā prajā yas svam avekṣya dharmmam ||

XIV. (27) bhinnārirāja-rudhirāruṇitaṃ vabhāra
khaḍgam raṇe sphurad-udīrṇṇa-vikīrṇṇa-bhāsam
(28) yo mūrddhaja-graha-valād iva jāta-joṣam
utkoça-kokanadam āhṛtam āji-lakṣmyāḥ ||

XV. (29) sandhukṣitai ripu-samāja-samit-samṛddhyā
yuddhādhvare bhuja-valānila-jṛmbhaṇena
(30) tejonala-vyatikarair hariṇa-cchalena
taptā nu yasya vidhu-vimvam upāçritorvvī ||

XVI. (31) yasyāṅghri-paṅkaja-yugam praṇayi-priyatvam
prakhyāpayan nakha-maṇi-prativimvatānām
(32) vṛndāni namra-çirasām avanīçvarāṇām
svāṅge nyaveçayad upāsi-dayālu manye ||

1. Corr. *yosidhiṣaṇo*, pour *yoṣiddhiṣaṇo*, à cause du mètre.
2. Pour *matiç*, à cause du mètre.

XVII. (33) etāvatā siddhir ananya-sādhyā
yasyānumeyādbhuta-dhāma-bhūmnah
(34) yat saptatantur vvitato vavandha
lekharṣabhādīn aniçan dyuvāsān ||

XVIII. (35) nirvvandha-vaddhādhvara-dhūmaketor
dhūmodgamair grasta-vapur nu viṣṇuh
(36) yasyāniçaṃ svaṃ padam āviçadbhir
ābhīla-bhāvaṃ [1] bhajate dhunāpi ||

XIX. (37) drpta-dviṣadbhyaç çataço py abhītiṃ
bhītyā na tebhyo dita yo davīyah
(38) kenāpi nedīya upāsinaṣ ṣaṭ
kṣodīyaso nīnaçad eva çatrūn ||

XX. (39) nyadrāsyad ambhoruhadrk samudre
svairam kathaṃ rakṣa-krtakṣanaç cet
(40) apālayiṣyat kṣapita-kṣatān yo
no mānavān mānava-nītisāraiḥ ||

XXI. (41) kalābhir āhlādita-maṇḍalo yaḥ
karam mradimnānvitam ādadhānaḥ
(42) netā vivrddhim kumudan nitāntam
ramyas stuto rāja-guṇena yuktam ||

XXII. (43) çiçirayati nitāntaṃ yad-yaço-vārirāçau
kali-dahana-sadārcciṣ-ploṣa-vuddhyeva lokān
(44) praçamita-nija-tejaç-çaṅkayā kāla-vahnis
sthagita-tanur adhastād-aṇḍakhaṇḍe vidhātuh ⊙ ||

XXIII. (45)⊙tasyāsa devādi-jayendravarmma-
nāmādadhānaḥ kila yo yaçasvī
(46) gurur garīyān uditodite bhūd
dhiyodito nindita-vaṅça-varyye ||

XXIV. (47) yan-mātrsantāna-paramparā prāk
sūryyādi-sampīta-kalā-kalāpā
(48) akṣīṇabhāvā bhuvanodayāya
prādur vvabhūvendum adho vidhātum ||

XXV. (49) jayavarmma-mahībhrto mahendrā-
vanibhrn-mūrddha-krtāspadasya çāstā
(50) kavir āryya-varāṅga-vanditāṅghriç
çivakaivalya iti pratītir āsīt ||

---

1. Cor. *ānīla*°.

XXVI. (51) hiraṇyadāma-dvija-puṅgavo gryadhīr
ivāvjayoniḥ karunārdra āgatah
(52) ananya-lavdhām khalu siddhim ādarāt
prakāçayām āsa mahībhrtam prati ||

XXVII. (53) sa bhūdhareṇānumato grajanmā
sa-sādhanāṃ siddhim adikṣad asmai
(54) hotre hitaikānta-manah-prasattim
saṃvibhrate dhāma-vivṛṅhanāya ||

XXVIII. (55) çāstram çiraçcheda-vināçikhākhyam
sammohanāmāpi nayottarākhyam
(56) tat tumvuror vaktra-catuṣkam asya
siddhyeva vipras samadarçayat saḥ ||

XXIX. (57) dvijas samuddhrtya sa çāstra-sāram
rahasya-kauçalyadhiyā sayatnaḥ
(58) siddhīr vvahantīḥ kila devarājā-
bhikhyām vidadhre bhuvana-rddhi-vrddhyai ||

XXX. (59) sa bhūdharendras saha-vipravaryyas
tasmin vidhau dhāma-nidhāna-hetau
(60) vītāntarāyaṃ bhuvanodayāya
niyojayām āsa munīçvaran tam ||

2

XXXI. (1) tan-mātrvaṅçe yatayas striyo vā
jātā◡——tra niyukta-bhāvāḥ
(2) tad-yājakās syur na kathañcid anya
iti kṣitīndra-dvija-kalpanāsīt ||

XXXII. (3) bhavapura-dharanīndra-datta-bhūmyām
sa viṣaya indrapure purā svavaṅçyaiḥ
(4) vinihitam adhika-rddhi bhadrayogi-
prakrta-pure bhiraraksa çarvva-liṅgam ⊙

XXXIII. (5) pūrvvadig-viṣaye kṣonīm kāñcit prārthya mahībhrtam
sa kuty-ākhyam puran tatra krtvā tatra kulan nyadhāt ||

XXXIV. (6) amarendrapurābhyarnṇa-bhūmim prārthya tam īçvaram
bhavālayākhye sa pure kṛte liṅgam atiṣthipat ||

XXXV. (7) jayavarmmāvanīndrasya tat-sūnos sūkṣmavindukah
purodhāç çivakaivalya-svasrīyo bhūd vudhāgryadhīḥ ||

XXXVI. (8) kṣoṇīndraṃ çivakaivalyānujanmā tam ayācata
rudrācāryyo dripāde driṃ viṣaye kañcid atra saḥ ||

XXXVII. (9) grāmaṃ prakrtya sañsthāpya vidhinā liṅgam aiçvaram
vidadhre bhadragiryyākhyāṃ tasyādres sa munīçvaraḥ ||

XXXVIII. (10) çrīndravarmmāvanīndrasya sūkṣmavindv-anujah kṛtī
çrī-yaçovarddhana-gurur hotā vāmaçivo bhavat ||

XXXIX. (11) çivasomasya tad-rājaguror vvāmaçivāhvayaḥ
antevāsy ātmavidyaugha iva mūrttau vahirgataḥ ||

XL. (12) çivasomas sa tenāntevāsinā sahadharmmya-dhīḥ
krtvā çivāçraman tatra çaivaṃ liṅgam atiṣṭhipat ||

XLI. (13) çivāçramābhidhānau tau çivasome mṛte sati
çivāçramo vāmaçivaç çivāçramam avāpa saḥ ||

XLII. (14) bhūbhujaç çrī-yaçovarmmābhikhyāṃ saṃvibhrataḥ krtī
çrī-yaçovarddhanasyāsīd gurur vvāmaçivaḥ punah ||

XLIII. (15) sa çrī-yaçodharagirau giri-rāja iva çriyā
çaivam sañsthāpayām āsa liṅgaṃ bhūbhrn-nimantritaḥ ||

XLIV. (16) gurur bhadragirer bhūmim abhyarṇṇasthān tam īçvaram
dakṣiṇām ādade prītyā vidvān vai jayapaṭṭanīm ||

XLV. (17) sa bhadrapaṭṭanābhikhye tatra bhūmyām krte pure
kṣoṇīndras sthāpayām āsa gūrvvartham liṅgam aiçvaram ||

XLVI. (18) sa bhogam pradadau tasmai karaṅka-kalaçādikam
gavādi-draviṇaṃ bhūri dāsa-dāsī-çatadvayam ||

XLVII. (19) deçe moghapure rājā vadanyo dadatām varaḥ
bhūmim gaṇeçvarābhikhyāṃ sasīmām çambhave diçat ||

XLVIII. (20) sa bhadrapaṭṭana-kṣoṇyāṃ bhadrāvāsapure krte
nyadhān nimām sarasvatyāç çivāçrama udāra-dhīḥ ||

XLIX. (21) çivāçramānujo vidvān hiraṇyarucir agrya-dhīḥ
vañçahradākhyām prthivīm ayācata tam īçvaram ||

L. (22) pure tatra kṛte liṅgam aiçvaram sa kṛtīçvaraḥ
sthāpayām āsa vidhinā dhanya-dhīḥ kula-bhūtaye ||

LI. (23) svasrīyās tau kuṭī-grāmāt sodaryyās tisra āhrtāḥ
vañçahrade nyadhātān dve tām ekāṃ bhadrapaṭṭane ||

LII. (24) çivāçramasya svasrīyo rājñaç çrī-harṣavarmmaṇaḥ
kumārasvāmy abhūd dhotā bhūyaç çrīçānavarmmaṇaḥ ||

LIII. (25) sa kavīçvara ācaryyaḥ paṛāçara-sutāgryyadhīh
purīm parāçarābhikhyāñ cakre vançahradāvanau ||

LIV. (26) çivāçramasya bhaginī-sutā-sunur anuna-dhīh
āsīd īçānamūrtty-ākhyo hotā çrī-jayavarmmanah ||

LV. (27) bhūmim prasādato labdhvā tasya rājñas sa paṇḍitah
khmvāñ-puram krtavān mānyo bhaktyā tribhuvaneçvare ||

LVI. (28) īçānamūrtti-bhaginī-sūnur āṅgirasāgrya-dhīh
vabhūvātmaçivo hotā rājñaç çrī-harṣavarmmanah

LVII. (29) rājendravarmmaṇo hotā so dhād vañçahradāvanau
çānty-ākhyam katukābhikhyam puram brahmapurāhvayam ||

LVIII. (30) harasya pratimām viṣnor nimām sārasvatīn nimām
sa grāma-tritaye tatra sthāpayām āsa bhutaye ||

LIX. (31) āsīd ātmaçivākhyasya bhāgineyī-suto grya-dhīh
çivāçayaç çivācāryyo hotā çrī-jayavarmmanah

LX. (32) çrī-sūryyavarmmano rājye so rccām çaṅkara-çārnginoḥ
sarasvatyāç ca vidhinā nidadhe bhadrapattane ||

LXI. (33) samadhika-dhiṣanās te sūri-varyyās tadā tair
dharaṇipatibhir abhyarṇṇārhanābhyarhanīyāh
(34) nagara-nihita-samsthā devarājasya nānye
sa-yama-niyama-yatnāḥ pratyahañ cakrur arccām o

LXII. (35) iti pravīṇodaya-mātrvañçod-
bhavaç çivācāryyaka-bhāgineyaḥ
(36) sadā çivādhāra-sadāçayo yas
sadāçivākhya-prathito vabhuva ||

LXIII. (37) yo devarājārccana-çiṣṭa-çīlo
lalāma-santāna-paramparāyah
(38) çrī-sūryyavarmmāvanibhrt-purodhāḥ
purodhasām mānyatamāçayo bhūt ||

LXIV. (39) nirantara-smrty-amrtena nityam
viçeṣa-santoṣita eva çarvvah
(40) nīrandhram utsāryya tarāñsi yasya
svāntam parīyāya nirantarāyam ||

LXV. (41) kasmin na kopādi-tamāñsi vāse
vasanti yasmin satataṃ vaseyam
(42) itīva yat-svāntam atāmasāço
dharmmo dhyuvāsādhyanayam parārddhyam ||

LXVI. (43) vabhūva yo dharmma-dhanasya koṣṭhaç
cāritra-ratnasya vidūra-deçaḥ
(44) ācāra-sindhoḥ khalu sindhurājaç
çautīryya-vījasya nivapa-bhūmiḥ ||

LXVII. (45) ata[n]dritābhyasta-vicaryya-çāstra-[1]
sāras samadhyāpitavāṅç ca kāle
(46) yo dāt svayam pratyaham aṣṭapuṣpīn
tanūnapāto ṣṭatanoç ca tuṣṭyai ||

LXVIII. (47) hṛd-ambuje yasya nitānta-vodhe
çavdārtha-çastrādi-sugandhite pi
(48) na lebhire su[s]th[it]i-lābham anya-
praçnālayaḥ pātava-vāyu-nunnaḥ ||

LXIX. (49) sadāçrayo yaḥ puruṣottamasya
gambhīrabhāvādi-nidhāna-bhutaḥ
(50) mahā-hitas sadruci-ratna-dīpro
dadhre mahāmbhodhi-samānabhāvam ||

LXX. (51) dyumnāni ratna-pramukhāny asaṅgan
dātā sadāpy arthi-guṇi-dvijebhyaḥ
(52) teṣām mano-gupta-dhanam patiṣṭho
kṛtātmasād yo nya-durāpa-rāgaḥ ||

LXXI. (53) sad-darççane netra-matir naye bhūn
na māṅsake nanyaja-dhī-viçuddheḥ
(54) grāhye ca dharmme viṣayānurāgo
na yasya çavda-pramukhendriyārthe ||

LXXII. (55) çrī-çakti-kīrtti-çruti-çīla-karmma-
dharmmair udaro pi gata-smayo yaḥ
(56) gandharvva-vidyāvid adhīta-çilpa-
horā-cikitsādi-kalo vidhijñaḥ ||

LXXIII. (57) sabhāsadam çikṣita-çiṣṭa-sārthas
sarvvīya-gāndharvva-guṇe garīyān
(58) dākṣiṇya-sampādita-pañcanaddhair
yyo hārayām āsa manāṅsy ajasram

LXXIV. (59) çrī-vīralakṣmyā bhaginī mahiṣyāç
çrī-suryyavarmmāvanipena yasmai

---

1. Telle est la lecture de L. Finot, qui a l'avantage de permettre une traduction. L'examen attentif d'un estampage montre que le caractère *ndri* est gravé en surcharge sur un caractère raturé. Quant à *tā*, il n'en reste que le signe de l'*ā*.

(60) gārhasthya-dharmme vidhina niyujya
prādāyi vahni-dvija-sannidhāne

LXXV. (61) jayī kavīnām guṇinām guṇeçah
çrute patiṣṭho nrpateh prasattyā [1]
(62) satyārthavad devajayendra-nāma
çriyādhikam yo dhrta paṇḍitāntam

LXXVI. (63) çrī-sūryyavarmmeçvara-suprasattyā [1]
samvīta-bhāvo dbhuta-bhāgya-bhūmih
(64) karmmāntarādhyakṣatayanvitam yo
hiraṇya-dolādim avāpa bhogam

LXXVII. (65) vasatir adhikadhāmnām bhadrayogyādi-deçe
nihita-sura-saparyyām indrapuryyādi-saṅsthe
(66) vyadhita vahuvidharddhi[m] yas tatākādi-karmmāṇy
adhita ca vidhi-hrdyam çarvvaliṅgādi-devān o

LXXVIII. (67) yo bhadrapattane lingam pratime dve vidhānatah
saṅsthāpya çarkarāmaya-prākāram valabhin dadhe

LXXIX. (68) deva-trayārhaṇam sarvvan dyumnan dāsādi-saṅyutam
dattvā cakre sarid-bhaṅgan tatākan tatra bhūtaye

LXXX. (69) bhadrāvāse sarasvatyai saṅskrtyādād dhanam vahu
cakre tatākam sodyānam sarid-bhaṅgañ ca yogya-dhīh

LXXXI. (70) prddhyā [2] samvarddhya bhadrādrideve yo dikṣad açramam
krtvā çālāñ ca go-pūrnnām vyadhād bhangam sarit-sruteh

LXXXII. (71) vançahrade yas samvarddhya deve sarvva-dhanan dadau
dīrghikam sa-saridbhangām tatākam bhūtaye karot

LXXXIII. (72) amoghapuradeçe yah kāñcid bhumiñ camkāhvayām
çrī-sūryyavarmma-nrpater lebhe mātrkularddhaye

LXXXIV. (73) amoghapuradeçe yo mahāratha-tatākatah
vyakrīṇāt pūrvvato bhumim kāñcin nadyaç ca paratah

LXXXV. (74) tā etā dharaṇīr lavdhāh prasādād vikrayād api
vañçahradastha-deveça-kulayor vitatāra yah

LXXXVI. (75) amoghapura-santāna-nāgasundara-bhumiṣu
prakrtyāḍhyam adād grāmam çambhor yo bhadrapattane

---

1 Corr. *prasaktyā*.
2. Corr. *vrddhyā*.

LXXXVII. (76) sarasvatyā nimāṃ vrahmapure saṅsthāpya dattavān
dāsādy akarṣīd yo bhaṅgan taṭākañ ca sarit-sruteḥ

LXXXVIII. (77) pure saṅskṛtya kuṭyākhye prāsāde yo nyadhāt kṛte
liṅgam aiçam adikṣac ca dyumnan dāsādy anekaçaḥ

3

LXXXIX (1) vāhuyuddha-mahīn naṣṭāṃ pālitāṃ sūryyavarmmanaḥ
jeṅdnap-pure yas samprārthya kutīça-kulayor adāt ||

XC. (2) çāstreṣv a ⏑ tī — — — d vāgindrakavipādataḥ
çavda-çāstrādiṣu kulam yo bhavat pitrvaṅçataḥ ||

XCI. (3) tasyā ⏑ ⏑ ⏑ — — ⏓ sthāpanādikaro dhanaiḥ
pūrnnam kṛtvāçraman tatra gurvvartham yaç çive diçat ||

XCII. (4) dhāmnodayādıtya-mahībhujo yo
jyāyān gurutvena viçeṣa-juṣṭaḥ
(5) dhūly aṅghri — — ⏑ ⏑ pūrvva-nāma
varmmāntam āpāgıyam ananya-lavdham

XCIII (6) dhiyodayāditya-mahīdharan taṃ
yo dhyāpayā[m] sūribhir āsa sevyaḥ
(7) çiṣṭārthaçastrādi-samastaçāstra-
devendra-candrāv iva kaçyapātrī

XCIV. (8) vijayādīma ⏓ — ⏑ — ttvavṛttim
samadhītyāvanipeçvaras sa hṛṣṭaḥ
(9) vidhinā khalu dīkṣito tidakṣo
yam upāsyārhayad agra-dakṣiṇābhiḥ ||

XCV. (10) tadanantaram ātma-maṇḍire yan
dharaṇīndro rhaṇayā yathā-niyogam
(11) muditaḥ paritoṣayāṃ babhūvā-
dbhuta-bhojyādy-atihṛdyayā sayatnaḥ

XCVI. (12) parikalpita-çailarūpa-ramyaṃ
paramam modakam ātta-çilpamālam
(13) lalanābhir alaṅkṛtaṃ yad āsīt
katham īheta vivakṣur anya-çobhām

XCVII. (14) makutı-venikā hṛdyā lalitaṃ kuṇḍala-dvayam
keyura-kaṇthasūtrādi-bhūṣaṇaṃ sormmikāçatam

XCVIII. (15) cāmīkara-karaṅkāni cāmaran tāra-pīthakam
triçirohimayı svarṇṇā dola çubhratapatrakam

XCIX. (16) projjvalat-padmarāgādi-ratnarācīs sahasraçaḥ
suvarṇṇa-kalaçāmatra-puṭikā-karaçodhanam

C. (17) karaṅka-karakāmatra-puṭikā-karaçodhanam
sapratigraha-bhṛṅgāram tāni tāraṇy anekaçaḥ

CI. (18) tāmra-bhājana-bhṛṅgārās sa – da – prati ◡ –
pratyeka-pratibhaktāni tāni tāni sahasraçaḥ

CII. (19) sahasran trāpuṣāmatrāṇy ayanī – ◡ – ◡ –
rājārhāmvara-vastrāni catam vrhatikā catam

CIII. (20) catussahasra[m] vastrānām amvarāṇam catuççatam
karppūra-[kat]tikās tisra ekā kastūra-kattikā

CIV. (21) khārikā pañcadhā jātiphalānān daça khārikāḥ
karkkolānām maricānām khārikāḥ khalu viṅçati

CV. (22) ekā tulaiva hiṅgūnām ajāji khārikaikadhā
vrcīvalānām çonthīnām viṅçati pañca khārikāḥ

CVI. (23) khārike dīpyamānāṃ dve pari – e lava-khārikā
koṣṭhānām pippalīnāñ ca khāryyekaikaikaçaḥ kila

CVII. (24) sārāç candanajā-bhārah kṛṣṇagurubhavā api
taruṣka-siṅhamūtrāṇām ekai[kam] pañca kaṭṭikāḥ

CVIII. (25) nakhānān dvitayo drona elānām pañca khārikāḥ
lavaṅga-bhaṅga-pinḍānām sahasram .u ja – ◡ –

CIX. (26) kaṭa-kaṅkaṭa-ghantābhir yuktāḥ kari-karenavaḥ
sāṅkuçā dhoranārūḍhāḥ dviçatam samada-dvipāḥ

CX. (27) dhyāmakarṇna-hayaprāyās saptayas sa.i-samyutāḥ
sakhalīṇā rathodvāhāḥ kaṅkanīranitāç çatam

CXI. (28) savatsānāṃ gavāṃ pañca çatāni ca kakudmatām
mahiṣārddhaçatam meṣa-varāhānām çatam çatam

CXII. (29) sabhūṣottamanārīnāṃ tantrīdāsiyujām çatam
vīnādīnām savenūnāṃ çatam svara-manoharam

CXIII. (30) kaṅsa-tāla-mrdaṅgādi-tūryyāṅgānām çatārddhakam
dāsa-dāsī-sahasrena trayo grāmāḥ prapūritāḥ

CXIV. (31) valavad-dhuryya-yuktānām çakatānāñ catuççatam
tila-mudgābhipūrnnānām dhāri-sārathibhir yujām

CXV. (32) satparaçvatha-khurddāla-paraçūnām sudaṇḍinām
ekaikaças sahasrāṇi çaktyādy-astrāny anekaçaḥ

CXVI. (33) tandulānām sahasrāni dhānyānām ayutam kila
sarvvāni tāny adīyanta dakṣinā yasya bhūbhrtā

CXVII. (34) yatraikadāpi dāneṣu bhūbhujo gaṇanedrçī
nityam viçrāṇane saṃkhyā kathaṃ çakyeta veditum

CXVIII. (35) krta-nityābhivādo yo yatnabhājā mahībhujā
vastrānna-pāna-gandhādi-satkriyābhyarhito nvaham

CXIX. (36) mani-kanakamayādi dyumnajātaṃ vadanyas
satatam adita deve bhūri bhadreçvarādau
(37) krta-vasati-taṭākādiḥ parārthaikavrttih
pathiṣu pathika-sārthān prīnayām yo babhūva

CXX. (38) dharanībhrd udāradhīs sa tasya
pratitiṣṭhāpayiṣor iha sva-bhūmyām
(39) krta-bhadraniketanākhya-deçe
nidadhe liṅgam idam mahopahāram

CXXI. (40) āstām iyam bhadraniketanākhyā
prāg bhadrayogyādipurābhidhāṅkā
(41) suvarnna-ratna-dviradendra-vāji-
vrndādi-dānena tadartham aiṣīt

CXXII. (42) jayendravarmmeçvara eṣa çarvvo
jyāyo nijajyotir ajasra-dīpram
(43) ābhūtahāner iha sārhanarddhi
dhvāntam nihantum paritas tanotu

CXXIII. (44) bhrṅgāra-kanyārddhadharāmvudhāri-
kucāmvucāryy-amvudhara-stanāvjān
(45) yāteṣu sūryyādiṣu cāpa-lagne
bhavo tra vedādri-vilair atiṣthat

CXXIV. (46) vahis sva-bhūmeḥ paritas sasīmām
indrādi-dikṣu kṣitim āttamānām
(47) bhaktyodayāditya-mahīdharaç çrī
jayendravarmmeçvara-çambhave dāt

CXXV. (48) rājānam āhlādi-ruci-prakarṣair
bhrājiṣnum udvīkṣya jayendravarmmā
(49) manaḥ-prasattim pathayām vabhūva
vitāntarāyarddhikarīm yathātrih

CXXVI. (50) gāmbhīryyavān vārija-hansa-sanga-
hāryy-accha-vāris sa vrhat-taṭākaḥ
(51) tena dvijādy-arthana-dāna-ramyaç
cakre sarid-bhaṅga ivātmabhāvaḥ

CXXVII (52) hita-dhīs sa-hiraṇya-dama-yuvam
çivakaivalya-çivāçramākhya-rupam
(53) nidadhe vidhinā sa dhātr-çauri-
tridrçān dhāmabhir ātta-tulyabhāvam

CXXVIII. (54) idam iha vasudhādyam vīkṣya sañçrutya vāsta-
dyam abhayakrtacetāḥ puṇyacintaç ca kaçcit
(55) çivadhanam açivāvāhartukāme kṣaṇe pi
prabhavati vahudharddhyā dhātukāme çivāya o

(56) || man vraḥ pāda Parameçvara pratiṣṭhā kamrateṅ jagat ta rāja 'nau nagara Çrī-Māhendraparvvata „ vraḥ pāda (57) Parameçvara kalpana santāna 'nak Stuk Ransi „ Bhadrapattana gi ta jā smiṅ nā kamrateṅ jagat ta rāja pra(58) dvann dau o vraḥ vara çāpa vvam āc ti mān 'nak' tadai ti ta siṅ nā kamrateṅ jagat ta rāja „ leṅ santāna 'nak noh (59) gus „ neh gi roḥh çākha santāna noh o santāna Aninditapura tem sruk Çatagrāma „ kuruṅ Bhavapura oy (60) prasāda bhūmi āy vijaya Indrapura „ santāna cat sruk jmaḥ Bhadrayogi „ aṅgvay ta gi sthāpanā vraḥ çivali(61)ṅga ta gi „ man vraḥ pāda Parameçvara mok amvi Javā pi kuruṅ ni 'nau nagara Indrapura „ steṅ añ Çivakaivalya (62) ta 'pi prājña jā guru jā rājapurohita ta vrah pāda Parameçvara „ man vrah pāda Parameçvara thleṅ mok aṃvi Indra(63)pura „ steṅ añ Çivakaivalva mok nu vraḥ kandvāra homa nā vraḥ rājakāryya o vraḥ pre nāṃ kule ta strī puruṣa mo(64)k uk' . lvahh āy viṣaya Pūrvvadiça vraḥ pre oy prasāda bhūmi cat sruk jmaḥ Kuti duk kule noh aṅgvay ta gi (65) man vraḥ pāda Parameçvara kurun ni āy nagara Hariharālaya o sten añ Çivakaivalya aṅgvay 'nau nagara (66) noh uk' „ gi santāna ti vraḥ pre trā dau nā kanmyaṅ paṃre o man vraḥ pāda Parameçvara dau cat nagara Amare(67) ndrapura steṅ añ Çivakaivalya dau aṅgvay 'nau ta nagara noh uk' „ paṃre ta vraḥ pāda Parameçvara „ svam bhūmi ta vraḥ (68) pāda Parameçvara thāp' nu Amarendrapura cat sruk jmaḥ Bhavālaya „ yok kule khlahra mok amvi sruk Kuti paṅgvay ta gi (69) oy kule ta vrāhmaṇa jmaḥ Gaṅgādhara o sthāpanā vraḥ çivaliṅga duk khñum ta gi „ man vraḥ pāda Parameçvara dau kuruṅ ni (70) āy Mahendraparvvata steṅ añ Çivakaivalya dau aṅgvay ta nagara noḥ uk' paṃre ta vraḥ pāda Parameçvara (71) rūva nohh 'nau „ man vrāhmaṇa jmaḥ Hiraṇyadāma prājña siddhi vidyā mok amvi Janapada „ pi vraḥ pāda Para(72) meçvara añjeṅ thve vidhi leha leṅ kampi Kamvujadeça neh āyatta ta Javā ley „ leṅ āc ti kamrate(73)ṅ phdai karom mvāy guḥ ta jā cakravartti „ vrāhmaṇa noḥ thve vidhi toy vraḥ Vināçikha o pratiṣṭhā kamrateṅ ja(74)gat ta rāja „ vrāhmaṇa noh paryyan vraḥ Vināçikha „ Nayottara „ Sammoha „ Çiraçcheda „ syaṅ man syat ta mukha cuṅ (75) pi sarsir pi paryyan steṅ añ Civakaivalya nu

gi ₀ pre steṅ añ Çivakaivalya gi ta thve vidhi nā kamrate(76)ṅ jagat ta rāja ₀ vraḥ pāda Parameçvara nu vrāhmaṇa Hiraṇyadāma oy vara çāpa pre santāna steṅ añ Çivakai(77)valya gi ta siṅ nā kamrateṅ jagat ta rāja vvaṃ āc ti mān ᵃnak ta dai ti ta siṅ ta noḥh ₀ steṅ añ Çivakaivalya pu(78)rohita duk kule phoṅ siṅ ⊙ man vraḥ pāda Parameçvara stac viṅ mok kuruṅ ni āy nagara Hariharālaya vraḥ (79) kamrateṅ añ ta rāja ti nām mok ukᵏ ₀ steṅ añ Çivakaivalya nu kule phoṅ siṅ ru ta tāpra ᵃnau ₀ ste(80)ṅ añ Çivakaivalya slāp ta gi rājya noḥ ₀ vraḥ pāda Parameçvara svarggata ᵃnau nagara Hariharālaya ₀ nā kamrate(81)ṅ jagat ta rāja daiy nau ruva nagara nā kamrateṅ phdai karoṃ stac ti nāṃ dau ta gi ukᵏ ₀ gi ta cām rājya kamrateṅ phdai (82) karoṃ pradvann mok ⊙

ta gi rājya vraḥ pāda Viṣṇuloka kamrateṅ jagat ta rāja ᵃnau Hariharālaya ₀ kanmvay (83) steṅ añ Çivakaivalya mvāy jmaḥ steṅ añ Sūkṣmavindu ₀ jā purohita nā kamrateṅ jāgāt ta rāja ₀ ku(84)le phoṅ siṅ nā kamrateṅ jagat ta rāja ukᵏ yok kule āy Bhavālaya duk viṅ mvāy anle ā-

4

CXXIX. (1) rājahotā yatīndro vā devasaṃrakṣaṇe rhati
çīla-çruti-guṇair yuktaḥ kulī vā dharma-tatpa[raḥ]

CXXX. (2) bhū-rai-rajata-dāsādīn nāçayantaç çivasya ye
vāg-vuddhi-karmmabhir yānti te lokadvaya-yātanāṃ

(3)(v) sruk Kuti ₀ steṅ añ Rudrācāryya ta phavn sten añ Çivakaivalya dau pvās āy viṣaya Jen Vnaṃ ta vnaṃ ta jmaḥ Thko ₀ steṅ (4) añ Rudrācāryya svaṃ vnam noḥ nu bhūmi noḥh ta vraḥ pāda Viṣṇuloka ₀ cat sruk sthāpanā ta gi ₀ duk jmaḥ vnam noh jmaḥ Bhadragiri ₀

ta gi rājya (5) vrah pāda Īçvaraloka kamrateṅ jagat ta rāja ᵃnau Hariharālaya kule phon sin ᵃnau nā kamraten jagat ta rāja ru ta tāpra ste(6)ṅ añ Vāmaçiva cau steṅ añ Çivakaivalya jā upādhyāya vraḥ pāda Īçvaraloka ₀ vraḥ pāda Īçvaraloka oy vraḥ pāda Paramaçiva(7)loka kāla kanmyaṅ ley pre paryyan ₀ sten añ Vāmaçiva jā çiṣya sten añ Çivasoma ta jā guru vraḥ pāda Īçvaraloka ste(8)n añ Çivasoma nu sten añ Vāmaçiva syan ta cat Çivāçrama sthāpanā vrah noh sten añ Çivasoma ti ᵃnak hau kamrateṅ Çivāçrama cāsˢ ₀ (9) sten añ Vāmaçiva ti ᵃnak hau kamraten Çivāçrama kanmyan ₀ man sten Çivasoma slāp ₀ steṅ añ Vāmaçiva gi nākᵏ mān Çivāçrama ₀ ᵃnak hau kamraten Çi(10)vāçrama roḥh noḥh ᵃnau ₀

man vrah pāda Paramaçivaloka [pre] vraḥ kamraten Vāmaçiva ta jmaḥ kamraten Çivāçrama jā vraḥ guru paripālana upāya phon nu vraḥ (11) ta ti santāna sthāpanā aṃvi Indrapura nu sruk Bhavālaya ñvan [Amare]ndra[pura] sruk Kuti Pūrvvadiça sruk Bhadragiri Jen Vnam ₀ gi kule phon sin nā kamraten jagat ta rāja ru ta (12) tāpra ᵃnau ₀ man vraḥ pāda Paramaçivaloka cat nagara Çrī-Yaçodharapura nām kamraten jagat ta rāja amvi Hariharālaya yok duk

ta nagara noḥ man vraḥ pāda Paramaçi(13)valoka sthāpanā Vnām Kantāl ○ kamrateṅ Çivāçrama sthāpanā vraḥ linga āy kantāl ○ srac sthāpanā nā vraḥ rājakāryya ka vraḥ kamraten Çivāçrama nivedana man khmi sthāpanā uk (14) svam bhūmi nā nu sthāpanā ○ man sten añ Rudrācāryya ta 'ji mok sā kamraten Çivāçrama pi kathā man mān bhūmi nai Varṇā vijaya... çūnya mūla samī(15)pa nu Bhadragiri ta nai sten añ Rudrācāryya phon pre svam noḥ kamraten Çivāçrama svam bhūmi noḥ ta vraḥ pāda Paramaçivaloka cat sruk jmaḥ Bhadrapa(16)ttana nu Bhadrāvāsa ○ vraḥ pāda Paramaçivaloka oy vraḥ linga dvihasta saṃnal ti sthāpanā āy Vnam Kantāl gi pi sthāpanā āy Bhadrapattana ○ vraḥ pratimā (17) Bhagavatī 1 ti sthāpanā ta sruk Bhadrāvāsa ta nai bhūmi Bhadrapattana vraḥ oy bhoga phon damnepra gi vat khlās krayā aiccana dravya tadai ti phon ᵃval ta jā (18) dakṣiṇā khñum çata 2 oy sre parimāna vroḥ çata 2 āy Gaṇeçvara pramān Amoghapura sre noḥ ti rlek oy āy Stuk Ransi uk[l] ○ vrāḥ pāda (19) Çivaloka pre vraḥ pamnvās mvāy jmaḥ sten añ Çikhā ○ çiṣya kamrateṅ Çivāçrama jā ᵃnak vraḥ rājakāryya ○ vraḥ pre steṅ noḥ dau thve sruk Bradrapa(20)ttana sthāpanā vraḥ pre bhūtāça 2 āy Jen Vnam gi ta cat sruk thve kāryya nā vraḥ noḥh damnepra con prāsāda kaṃven valabhi sten añ Çikhā gi ta (21) pre 'nak thve kāryya lvaḥh srac ○ oy ta kamraten Çivāçrama ○ kamraten Çivāçrama nivedana oy sruk Bhavālaya ta nai santāna nu sruk Rhā nu sruk (22) Ryven nu Nāgasundara ○ jā nai Bhadrapattana ○ ti duk ta praçasta ○ sten añ Hiranyaruci jmaḥ sten añ Vnam Kansā phavn kamraten Çivāçrama (23) jā ācāryyapradhāna nā vrāḥ pāda Paramaçivaloka uk[k] ○ svaṃ bhūmi Stuk Ransi āy ta viṣaya Amoghapura ta vraḥ pāda Paramaçiva(24)loka uk[k] cat sruk Stuk Ransi thve nā nu sthāpanā ᵃvyaḥjā ○ kamraten Çivāçrama nu sten añ Vnam Kansā yok kanmvāy 3 strī-ja(25)na syan ta sahodara amvi sruk Kuti viṣaya Pūrvvadiça ○ nām dau duk vyar āy Stuk Ransi mvāy āy Bhadrapattana ○ kule tadai ti (26) ta vvaṃ ti yok mok angvay ᵃnau sruk Kuti ○ 'nak ta roḥh neḥh panket santāna āy sruk Kuti ○ āy Bhadrapattana āy Stuk Ransi (27) kule neḥ phon vvam tel cek mūla syan ta jā smin nā kamraten jagat ta rāja ○ mān ta jā ācāryya-pradhāna ○ jā ācāryya-homa sin nā (28) vraḥ kralā-homa uk[k] ○ nau ru ta jā ᵃnak vraḥ rājakāryya gi nā āyatta kulopāya ○ santāna 'nak noḥ syan ta jā ācāryya sap[r] patala vraḥ (29) rājya mok ○

ta gi rājya vraḥ pāda Rudraloka nu vraḥ pāda Paramarudraloka kule phon sin nā kamraten jagat ta rāja ru ta tāpra ᵃnau ○ sten (30) añ Kumārasvāmi ta kanmvāy kamraten Çivāçrama ○ jā ācāryyapradhāna gi ta pradhāna ta k[u]le cat sruk Parāçara ta bhūmi nai Stuk Ransi cām camnām (31) ta dhūli vraḥ pāda āyatta ta kule ○

ta gi rājya vraḥ pāda Paramaçivapada man vraḥ dau amvi nagara Çrī-Yaçodharapura pi dau kurun ni āy Cho(32)k Gargyar nām kamraten jagat ta rāja dau uk[k] ○ gi kule phon sin nā kamraten jagat ta rāja ru ta tāpra ᵃnau ○ sten añ Īçānamūrtti ta cau ka(33)mraten Çivāçrama jā ācāryyapradhāna gi ta pradhāna ta kule angvay ᵃnau Chok Gargyar ○ svam bhūmi ᵃnau Chok Gargyar cat sruk jmah Khmvāñ duk (34) khñum ta gi oy camnām ta vraḥ āy Chok

Gargyar āyatta ta kule sten añ Īçānamūrtti gi ta sthāpanā vraḥ linga noḥ āy Stuk Ransi ₒ

ta gi rā(35)jya vraḥ pāda Vrahmaloka kule phon sin nā kamraten jagat ta rāja ru ta tāpra ᵈnau ₒ sten añ Ātmaçiva ta kanmvāy steñ añ Īçānamūrtti ta purohi(36)ta nā kamraten jagat ta rāja jā ācāryya-homa gi ta pradhāna ta kule ₒ man vraḥ pāda Çivaloka vin mok kurun ni āy nagara Çrī-Yaçodharapura nām kamra(37)ten jagat ta rāja vin mok ukᵏ ₒ kule phon sin nā kamraten jagat ta rāja ru ta tāpra ᵈnau ₒ sten añ Ātmaçiva noḥ purohita nā kamraten jagat ta rā(38)ja jā ācāryya-homa pradhāna ta kule con prāsāda valabhi āy Stuk Ransi cat sruk Vrahmapura camnat Katuka camnat Çānti ᵈnau ta bhūmi Stuk Ransi sthāpanā (39) ta gi ₒ sten añ Ātmaçiva slāp kāla vraḥ pāda Paramavīraloka ᵒ

ta gi rājya vraḥ pāda Paramavīraloka kule phon sin nā kamraten jagat ta rāja ru ta tāpra (40) ᵈnau ₒ sten añ Çivācāryya cau sten añ Ātmaçiva jā purohita nā kamraten jagat ta rāja gi ta pradhāna ta kule ₒ man vraḥ pāda Nirvvāṇapada krīdā vala pi (41) ᵈnak tok vraḥ āy Bhadrapattana nu Stuk Ransi ₒ man vraḥ svey rāja chnām 2 guḥ sten añ Çivācāryya sthāpanā vraḥ noḥ ta nai santāna vin ₒ sthāpanā vraḥ Çankara(42)nārāyana 1 vraḥ Bhagavatī 1 ᵈnau ta sruk Bhadrapattana dai ti len nai santāna oy khñuṃ ta gi ₒ vvam dān thve sruk nu camnat phon ta çūnya viṅ guḥ slāp sten añ Çivā(43)cāryya ₒ

ta gi rājya vraḥ pāda Nirvvānapada kule phon sin nā kamraten jagat ta rāja ru ta tāpra ᵈnau ₒ sten añ Sadāçiva ta kanmvāy sten añ Çivācāryya (44) jā purohita nā kamraten jagat ta rāja gi ta pradhāna ta kule ᵒ ti vraḥ pāda Nirvvānapada pre phsik pi oy phavn kamraten añ Çrī-Vīralakṣmī ta jā ā(45)gradevī ₒ oy jmaḥ kamsten Çrī-Jayendrapandita jā rājapurohita khloñ kārmmāntara eka ₒ man sruk Bhadrapattana nu sruk Stuk Ransi nu camnat noḥ phon sya(46)n ta çūnya kāla vraḥ pāda Nirvvānapada krīdā vala ₒ vraḥ kamraten Çrī-Jayendrapandita thve sruk noḥ phon vin unmīlita vraḥ noḥ man ti sthāpanā vin ₒ ta sruk Bhadra-(47)pattana sthāpanā vraḥ linga 1 pratimā 2 dai ti len nai santāna oy sarvvadravya ta vraḥ noḥ phon oy khñum ₒ con valabhi con kamven ᵈlen thve kṣetrārāma jyak travān (48) thve damnap ₒ ta sruk Bhadrāvāsa unmīlita vraḥ noḥ oy sarvvadravya ₒ thve kṣetrārāma jyak travān thve damnap ₒ ta sruk Bhadragiri unmīlita vraḥ noḥ cat sru(49)k viṅ thve damnap thve valaya thve goçāla oy vraḥ go ᵈval ta vraḥ noḥ ₒ ta sruk Stuk Ransi ₒ unmīlita vraḥ noḥ oy sarvvadravya ₒ jyak añcan thve ārā(50) ma jyak travān ₒ thve damnap ₒ svam prasāda bhūmi ta vraḥ pāda Nirvvānapada anle 1 āy Amoghapura jmaḥ Caṃkā parimāna vroḥ çata mvāy ₒ duñ bhūmi anle 1 sot ti (51) pūrvva vraḥ travān Mahāratha āy Amoghapura nu vudi 1 padigaḥ 1 nu thnap canlyak parimāna vroḥ 30 ₒ duñ bhūmi anle 1 sot āy anve chdin Amoghapura jmaḥ (52) Pralāk Kvan Ne nu vudi 2 padigaḥ 2 thnap canlyak parimāna vroḥ 60 ₒ bhūmi ta rohh nehh phon syan man oy ta vraḥ āy Stuk Ransi nu kule ₒ cat camna(53)t āy Amoghapura ta bhūmi ta jmaḥ Nāgasundara nai santāna duk khñum duk srū ta gi oy ta vraḥ āy Bhadrapattana ₒ ri sre Ganeçvara ti vraḥ pāda Nirvvānapada pre (54) tvar pi oy dau ta vraḥ vnvak ₒ vraḥ pre oy sre Vrac gi ta jā snon vin ₒ ti san gol cek sre noḥ āy Bhadrapattana

₀ nu vraḥ āy Stuk Ransi ₀ ta sruk (55) Vrahmapura sthāpanā vrah Bhagavatī 1 oy khñuṃ thve ārāma jyak travān thve damnap ₀ āy viṣaya Pūrvvadiça ta sruk teṃ āy Kuti cat sruk noḥ vin ta çūnya thve valaya (56) ᵃval vin ta gi ₀ sthāpānā vraḥ linga ekahasta con prāsāda oy khñum oy sarvvadravya ₀ ri bhūmi Vāhuyuddha ta çūnya mūla āy ta sruk Jen Dnāp ti svam prasāda ta vrah (57) pāda Paramanirvvānapada san gol sīmāvadhī ta gi ₀ oy ta vrah āy Kuti nu kule phon ₀ sruk Bhavālaya ti kamraten Çivakaivalya ta santāna gi ta ca(58)t ᵃnau anve Amarendrapura mān ta praçasta ᵃnau Bhadrapattana noh ti ᵃnak pida çūnya gi sruk nu vrah linga jā vraiy gi devasthāna noh dau ₀ vrah kamraten (59) añ Çrī-Jayendrapandita nivedana ta vrah pāda kamraten añ Çrī-Udayādityavarmmadeva man noh nai santāna vraḥ pāda kamraten añ oy noh (60) sruk Bhavālaya vin chkā vrai noh unmīlita vrah noh oy pūjā vin ti pre rok nā mān khñum vraḥ noh ta hyāt pangvay vin ta sruk oy ta vrah kalpa(61)nā vin jā sruk nai Bhadrapattana ru ta tel ₀ man vrah kamraten añ Çrī-Jayendrapandita jā kula pitr-pakṣa ta dhūli jen vrah kamraten añ Çrī-Vāgi(62)ndrapandita ta sruk Siddhāyatana āy Pūrvvadiça gi nak' ta thve karmma dharmma nai dhūli jen vrah kamraten añ Çrī-Vāgindrapandita gi ta cat sruk sthāpanā chlo(63)n travān ₀ vrah kamraten añ Çrī-Jayendrapandita thve āçrama duk khñum ta gi oy jā gurvvartha ta vrah nai dhūli jen vrah kamraten añ Çrī-Vagindrapandita (64) ₀

man vrah pāda kamraten añ Çrī-Udayādityavarmmadeva svey vraḥ rājya kule phon sin nā kamraten jagat ta rāja ru ta tapra ᵃnau ₀ vrah ka(65)mraten añ Çrī-Jayendrapandita jā vrah guru ₀ dār dhūli jen vrah kamraten añ Çrī-Jayendravarmma ₀ vrah pāda kamraten añ ryyān vidyā phon damne(66)pra siddhānta ₀ vyākarana ₀ dharmmaçāstra ₀ çāstra phon tadai ti ₀ vrah pāda kamraten añ thve vrah dikṣā damnepra gi bhuvanādhva vrah vrahmayajña ₀ (67) thve mahotsava pūjā toy vrah guhya ₀ oy vrah dakṣinā nu dravya damnepra gi vrah thnim phon mukuta kundala keyura kataka mu(68)kutaveni ₀ vraḥ rūpya-pīthā vrah suvarnnakalaça ₀ vrah cāmara ₀ vrah hemadola triçira phon neh syan ti oy nu bhoga nu gi ₀ oy ratna mā(69)s prāk dravya-gana phon ᵃval ₀ vrah go sahasra ₀ tamrya çatadvaya ₀ 'seh ekaçata aja-mahiṣa çata oy dāsa dāsī sahasra o(70)y sruk 3 Çankaraparvvata 2 sruk Mano 1 Jen Tarāñ vrah pāda kamraten kamtvan añ Çrī-Udayādityavarmmadeva paripālana ᵃnau ta nagara A(71)bhivādananitya ₀ pre cār puruṣa pamre pratidina nu kriyā pamre ta damnepra gi vastra anna pāna vyañjana kramuka phala syan anga vraḥ kriyā paṃ(72)re āy le nu dhūli jen vrah kamraten añ pravrtti nu gi sapᵒ thnaiy ₀ ri sruk Stuk Rmmān ta çunya mūla vrah pāda kamraten añ oy (73) sruk noḥ jā upāya ta dhūli jen vrah kamraten añ sam nu sruk Stuk Ransi ₀ man dhūli jen vrah kamraten añ khmi sthāpanā ₀ vrah (74) pāda kamraten añ oy vrah linga dvihasta nu dravya-gana phon jā bhoga ta vrah noh nu dravya-gana phon ta jā dakṣinā pre mantri dau cat (75) sruk jmah Bhadraniketana ta bhūmi Bhadrapattana ta nai dhūli jen vrah kamraten añ dai sthāpanā vrah linga dvihasta gi oy ta dhūli jen vrah (76) kamraten añ oy dāsa dāsī slik 1 ta vrah noh con çilāprāsāda valabhi jyak travān thve damnap thve kṣetrārāma ₀ ‖

(77) ta gi rājya vraḥ pāda Paramavīraloka gi nu vrahmaṇa Sankarṣa nu chloñ Mādhava ta kvan ᵃnak paradeça ukᵏ duñ bhūmi pi cat camnat Anreṃ (78) Loñ duk khñum ta gi sthāpanā vraḥ çivalinga jā nai loñ Mādhava slāp mratañ chloñ Saṃkarṣa gi ta rājya vraḥ pāda Paramavīraloka chlo(79)ñ Mādhava ta kvan ᵃras ₒ lvoḥ ta rāja vraḥ pāda Paramanirvvāṇapada ta gi 965 çaka noḥ chloñ Mādhava thvāy saṃnvatʳ vraḥ pāda Paramanirvvā(80)napada oy camnat noh nu khñuṃ noh phon ta dhūli jen vrah kamrateṅ añ Çrī-Jayendravarmma siddhi ₒ ti paripālana khñum noḥ pamre lvoḥ ta gi 967 (81) çaka dep chloñ Mādhava slāp man vraḥ pāda kamraten añ Çrī-Udayādityavarmmadeva svey vraḥ rājya ta gi 971 çaka ₒ lvoh ta gi (82) 974 çaka dhūli jen vraḥ kamraten añ sthāpanā kamrateṅ jagat çivalinga āy Bhadraniketana ₒ ti nivedana ta vrah pāda kamrate(83)n añ Çrī-Udayādityavarmmadeva svaṃ len camnat noḥ nu khñuṃ noḥh jā vraḥ karuṇā prasāda sot ta kamraten jagat çivalinga āy Bhadrani(84)ketana oy prasiddhi camnat nu bhūmi noḥh ₒ ru man vraḥ pāda Paramanirvvāṇapada oy ukᵏ nu iṣti chloñ Mādhava ta mān upāya ₒ dhūli jen (85) vrah kamraten añ kalpanā khñum noḥ nu camnat nohh ta pamre ta kamrateṅ jagat çivalinga āy Bhadraniketana ₒ

çākha camnat Anrem Lon ₒ (86) 894 çaka pi ket puṣya vudhavāra gi nu vrāhmana ta jmaḥ mratañ chloñ Saṃkarṣa nu chloñ Mādhava ta kvan ᵃnak paradeça duñ bhūmi ta ᵃnak Anrem Lon ₒ va(87)rnṇa karmmāntara ₒ ta jmaḥ loñ Para ₒ loñ Dharmmapāla ₒ loñ Go ₒ loñ Sarvvajña ₒ sten Çivapāda khloñ vala khloñ viṣaya Khdak ₒ dravya nu duñ mās li(88)ṅ 2 ₒ canlyak 320 ₒ thnap yau 1 vave 4 ₒ vraḥ go 4 ₒ krapi 12 ₒ simāvadhi bhumi nā camnatᵗ nu sre pi jeṅ ₒ ti pūrvva prasap nu bhūmi Dhanavāha ₒ ti dakṣina (89) lvoḥ Dnan ₒ ti paçcima lvoḥ ta gi phlū rddeḥ thnai luc snvāl ₒ ti uttara saṃlvat kralā tut srū pat tān tai vin ta gi thnval travān ₒ ti pūrvva sot lvoḥ ta vraḥ (90) stau prasap bhūmi Thpvan Rmmān ⊙ ||

bhūmi ta cval sot ta camnat Anrem Lon ₒ 901 çaka pi ket puṣya nu vrāhmaṇa ta jmah mratañ chloñ Sankarṣa (91) nu chloñ Mādhava duñ bhūmi ta ᵃnak ta jo ta jmah vāp Īçvaravindu ₒ vāp Ajya vāp Bhima dravya nu duñ mās lin 2 vudi 5 dop 5 thnap thpi 1 yau 5 ₒ ca(92)nlyak 300 ₒ simāvadhi bhūmi noh ₒ ti pūrvva prasap ta bhūmi vraḥ Thpvan Rmmān ti dakṣiṇa prasapᵖ bhūmi Anreṃ Lon ₒ ti paçcima tarāp go(93)l ₒ ti uttara tarāp gol sot ti paçcima sot tarāp vrai saṃron ⊙

bhūmi nā bhāga steṅ Mat Gnan ti jau ta vrah sralen vā(94)y nuk cun chdiṅ ta kule ₒ ti jau ta ᵃnak ta jmaḥ loñ ᵃyak rāl nu noḥh ukᵏ ₒ phsam parimāna vroḥ ta bhūmi noḥ 40 ₒ noh sam cval nu (95) camnat Anrem Lon nā chloñ Mādhava ₒ

khñum ti mratāñ chloñ Saṃkarṣa nu chloñ Mādhava duk ta camnat Anreṃ Lon pi oy ta vraḥ ₒ bhāga (96) thnai luc nā si Thpvan Tyak ᵃji tai E dau amvi Çivapura Danden ₒ bhāga kantāl sruk sot nā si Vrahmapada ᵃji tai Thlem dau (97) amvi sruk Vrai ᵃguy pramāna pūrvva ₒ bhāga kantāl sruk sot ᵃji tai Khdep dau amvi Vrai ᵃguy ukᵏ pramāna pūrvva ₒ bhāga ka(98)ntāl sruk sot nā

si Mat Gnan ^a^ji tai jā dau amvi Saṃtāc Drāy viṣaya Karom ₒ bhāga thnai ket ^a^ji tai Kaṃyān (99) dau amvi Lingapura ₒ bhāga thnai ket sot nā si Tem Khvit ^a^ji tai Sraṣṭa ^a^nak Anrem Loṅ ta oy thnvar khñum ₒ bhāga thnai lu(100)c sot samvandhi si Thpvan Tyak ₒ ^a^ji tai Rudrāṇī dau amvi Çreṣṭhapura o

sruk Bhadraniketana dai ^a^nau ta bhūmi Bhadra(101)pattana ti purvva bhūmi Bhadrapattana dai ₒ ti āgneya dau vap ta gol Stuk Kadamva prasap nu bhūmi sruk Len Tvar caṃnāy (102) slik 80 ₒ ti dakṣina dau vap ta Srau Sramoc prasap nu bhūmi sruk Len Tvar camnay 332 . ti nairtiya dau vap ta go(103)l Kūpa prasap nu bhūmi sruk Len Tvar camnāy slik 1,120 ₒ ti paçcima dau vap ta Stuk Tannot prasap nu bhūmi sruk Gnan ₒ camnā(104)y slik 6,45 ti vāyavya dau vap ta gol sruk Lmun prasap ta bhūmi sruk Camnat ten tvan nu chdin Gargyar camnāy slik 6,340 phlā(105)s 8 hat 3 ₒ ti uttara dau vap ta Stuk Run prasap nu bhūmi sruk Cvar Mo ₒ camnāy slik 4,40 ₒ ti īçāna gi bhūmi Bhadrapattana hon ₒ

(106) || vraḥ pāda kamraten añ Çrī-Udayādityavarmmadeva oy sruk ta jmaḥ Gnan Cranāñ Vo nu ^a^nak ta gi nu phsak 151 nu bhūmi (107) bhāga nohh oy jā vrah jamnvan ta vrah linga noh āy Bhadraniketana ₒ sīmāvadhi bhūmi noh āy sruk Gnan Cranāñ (108) Vo ₒ ti pūrvva dau vap ta Stuk Tannot prasap nu bhūmi sruk Bhadraniketana dai camnay slik 3,152 ₒ ti āgneya dau vap go(109)l prasap nu bhūmi sruk Len Tvar camnāy slik 4,392 ₒ ti dakṣina dau vap ta gol prasap nu bhūmi sruk Vrai Raṃvan Candrāy (110) camnāy slik 2,250 ₒ ti nairtiya dau vap ta gol prasap nu bhūmi sruk Çivapattana Sramo Em camnāy slik 4 ₒ ti paçcima dau (111) vap ta gol prasap nu bhūmi sruk Anlan camnāy slik 3,392 ₒ ti vāyavya dau vap ta gol prasap nu bhūmi sruk Vajravarmma (112) camnāy slik 6,250 ₒ ti uttara dau vap ta gol ti uttara vnam Vren prasap nu bhūmi sruk Jhe Kloṃ sruk Tvan Mvāy Tem caṃnāy (113) khnāñ 1 slik 5,180 phlās 6 ₒ ti īçāna dau vap ta gol prasap nu bhumi sruk Chdin Gargyar cāmnāy slik 5,100 o

khñuṃ vrah kamraten (113) añ Çivalinga āy Bhadraniketana vrah jamnvan ₒ sruk Gnan pakṣa khnet ₒ tamrvac si 2 vargga noh ₒ si 27 ₒ tai 48 ₒ pakṣa rnnoc ₒ tamrvac si 2 vargga (114) noh si 2 ₒ tai 45 ₒ phsam phon si tai 151 ⊙ khñuṃ kamraten jagat Çivalinga āy Bhadraniketana ₒ pakṣa khnet ta paṃre ₒ tamrvac si 1 vargga noḥ ₒ si 21 (115) tai 54 ₒ khloṅ ^a^nak si 1 ₒ amrah si 2 ₒ vargga neḥ ₒ si 15 ₒ tai 50 ₒ āçrama dakṣiṇa thnal ñyan añcan ₒ tamrvac si 1 vargga noh si 4 tai 11 ₒ āçrama ñyan (116) pañcon ₒ tamrvac si 1 vargga noḥ ₒ si 7 ₒ tai 13 ₒ āçrama dakṣina vrahh ₒ tamrvac si 1 vargga noh si 4 ₒ tai 16 ₒ caṃnat Anreṃ Lon ₒ tamrvac si 1 ₒ vargga noḥ si 46 tai 54 (117) ₒ pakṣa rnnoc ₒ ta paṃre ₒ tamrvac si 1 vargga noḥ si 20 tai 53 khloṅ ^a^nak si 1 amrah si 2 vargga noḥ si 21 ₒ tai 43 ₒ āçrama uttara ₒ thnal tamrvac si 1 vargga noḥ si 4 ₒ tai 10 ā(118)çrama uttara vraḥh tamrvac si 1 vargga noh si 8 ₒ tai 20 āçrama uttara vraḥh sot tamrvac si 1 vargga noh si 4 tai 13 camnat Pin Khlā ₒ tamrvac si 1 ₒ vargga noh si 4 ₒ tai 13 o

Traduction.

I

I. Hommage soit à Çiva, dont l'essence est hautement proclamée, sans paroles, par l'âme subtile du corps, qui pénètre partout et met en jeu les sens des êtres vivants.

II. Que le Bienfaiteur protège l'Univers, lui qui par ses trois yeux : la Lune, le Soleil et le Feu, développe une vision parfaitement pure pour la perception de la vraie nature de l'Ātman sans voiles.

III. Que le Créateur vous protège, lui qui tient un vase d'ambroisie, vase de cristal aussi brillant que la lune, comme la source suprême de cet océan de nectar qu'est sa miséricorde pour les mondes.

IV. Que l'Époux de Lakṣmī vous protège, lui sur la poitrine de qui Lakṣmī assise semble dire : « Puisque même ceux dont la nature est stable ont besoin d'un support, moi (dont la nature est instable), je m'attache ici au joyau Kaustubha. »

V. Il était un souverain de la terre, dont les pieds étaient tenus par tous les rois, dont la conduite faisait épanouir, comme des lotus, le cœur des hommes, qui dissipait les ténèbres et qui, à cause de sa splendeur, était appelé Udayāditya (Soleil levant).

VI. « L'Amour, que j'avais créé avec le discernement de ce qui constitue un éclat supérieur, est devenu un combustible pour la flamme de l'œil de Hara », faisant cette réflexion, Brahmā, je pense, au moyen de rayons d'ambroisie, fit apparaître [en sa personne un nouveau] Smara, qu'il éleva à la souveraineté.

VII. « Qu'ai-je à faire d'embrasser, comme la fille de l'Himâlaya, la moitié du corps de mon aimable époux ? » C'est dans cette pensée que Lakṣmī, comme hors d'elle-même, embrasse complètement le corps (de ce roi) beau comme celui de l'Amour.

VIII. Pour entendre Brahmā à quatre bouches, — sur sa bouche à lui, dont l'âme est ornée, pour le bonheur du monde, de la douceur et des autres qualités royales, — la constante Bhāratī, sans aller ailleurs, le prenant pour le Créateur, a placé son séjour.

IX. Son esprit était exercé à tous les talents, arts mécaniques (*çilpa*) et autres. C'est en réalité pour dénombrer ses mérites que le Créateur charmé porte encore aujourd'hui un rosaire : la récitation n'est qu'un prétexte.

X. Habile à reconnaître les femmes interdites, il regardait avec détachement l'épouse d'autrui, comme du poison; pourtant, par quelque subterfuge, il goûtait de constantes voluptés avec la Gloire, la Foi, la Compassion, la Fermeté, épouses du Devoir.

XI. La Terre, en proie à la souffrance, épuisée, éperdue, misérable, se réfugia sous ses énergies royales au doux éclat : par elles, avec une activité incomparable, il la replaça dans une parfaite félicité.

xii. L'arbre mandāra de sa gloire, vaste, ombrageant les trois mondes, couvert de louanges comme de fleurs, plongeait ses branches dans le cœur des hommes, comme par crainte de briser l'œuf de Hiranyagarbha.

xiii. Comme un maître s'applique à faire agir ses élèves, ou un père ses enfants, ainsi, l'œil fixé sur son devoir, il assurait avec habileté la protection et le bien-être de ses sujets.

xiv. Il portait dans les batailles un glaive rouge du sang des rois ennemis égorgés, qui jetait de toutes parts des lueurs étincelantes, comme un ravissant lotus rouge sorti de son calice qu'il eût, à la force du poignet, arraché des cheveux de la Fortune guerrière.

xv. Dans ce sacrifice : la guerre, le feu intense de sa majesté alimenté par ce combustible : les troupes ennemies, et attisé par le vent des bras robustes, a sans doute brûlé la terre au point qu'elle a dû se réfugier dans le disque de la lune sous forme de gazelle.

xvi. Ses pieds — lotus — proclamaient sa tendresse pour ses amis : car, en réfléchissant dans les gemmes de leurs ongles la multitude des rois inclinés, ils les faisaient en quelque sorte pénétrer en lui-même, par bonté pour leur dévotion.

xvii. La puissance de sa majesté était prodigieuse ; son pouvoir magique, inaccessible à tout autre, peut être inféré de ce fait qu'un sacrifice célébré (par lui) enchaina pour jamais Indra et les autres dieux.

xviii. Viṣnu eut le corps englouti dans les torrents de fumée vomis par le feu de ses sacrifices obstinément poursuivis et qui envahissaient sans relache le séjour de ce dieu : de là vient que maintenant encore Viṣnu est de couleur noire.

xix. Il épargna au loin, sans les craindre, des centaines d'ennemis orgueilleux, ce qui ne l'empêcha pas d'exterminer, tout près de lui, des courtisans plus petits : les six ennemis (intérieurs).

xx. Comment Viṣnu eût-il pu dormir à sa guise sur la mer, s'il eût été ponctuel (dans sa fonction de) gardien ? Ce roi, lui, nous protégerait, nous autres hommes, en pansant nos blessures avec le suc de la politique des Mànavas.

xxi. Il réjouissait son royaume [*ou* : son orbite] par ses talents [*ou* : ses *kalā*] ; il mettait des impôts [*ou* : des rayons] empreints de douceur ; il faisait épanouir les cœurs [*ou* : les lotus] ; il était charmant et salué à bon droit du titre de roi [*ou* : de lune].

xxii. Le feu de Kāla, par crainte d'avoir son ardeur étouffée (par la sienne), s'est dissimulé dans la partie inférieure de l'œuf du Créateur ; ayant en quelque sorte l'intention de brûler le monde par les flammes permanentes de l'embrasement de Kali, il l'a (en réalité) rafraichi dans l'océan de sa gloire.

xxiii. Il eut un maître très respectable par son intelligence, le glorieux Deva [1] Jayendravarman, né dans une haute et irréprochable famille.

1. *Dev.*, équivaut au titre khmer *kamrateñ* ou *amsteñ*.

XXIV. Sa lignée féminine, où la réunion des talents [*ou* : des *kalā*] fut goûtée auparavant [*ou* : à l'orient] par les descendants du Soleil [*ou* : par le soleil levant], parut mais sans en être diminuée, pour réaliser la lune ici-bas en vue du bonheur du monde [1].

XXV. Le roi Jayavarman, qui établit sa demeure sur le sommet du mont Mahendra, eut pour maître un sage dont les pieds étaient salués par les plus nobles têtes : on l'appelait Çivakaivalya.

XXVI. Hiranyadāma, ce grand brahmane souverainement intelligent, venu tel qu'un Brahmā miséricordieux, manifesta avec respect devant le roi une puissance magique (*siddhi*) que nul autre ne réalisa.

XXVII. Ce brahmane, autorisé par le roi, enseigna la magie avec ses procédés, pour l'accroissement de son pouvoir, à ce hotar (Çivakaivalya), dont le cœur pur était concentré sur le bien.

XXVIII. Les çāstras appelés *Çiraçcheda, Vināçikha, Sammoha, Nayottara*, ces Quatre faces de Tumburu, ce brahmane les lui enseigna comme par magie.

XXIX. Ce brahmane ayant, avec l'intelligence et l'expérience des mystères, extrait soigneusement l'essence des çāstras, établit, pour l'accroissement de la prospérité du monde, les rites magiques (*siddhi*) qui portent le nom du Devarāja.

XXX. Le roi, avec les premiers des brahmanes, pour donner au monde un bonheur sans obstacle, préposa à ce culte, source d'un trésor de puissance, ce prince des Munis.

2

XXXI. « Que les yatis nés d'une femme de ce mātṛvaṃça et préposés... ici, soient prêtres de ce culte et jamais d'autres ! » Telle fut la règle des brahmanes royaux.

XXXII. Sur une terre donnée jadis à ses ancêtres par le roi de Bhavapura, dans le district (*viṣaya*) d'Indrapura, ce brahmane gardait un très puissant Çarvalinga installé dans la ville (*pura*) prospère appelée Bhadrayogi.

XXXIII. Ayant obtenu du roi une terre dans le district Oriental (*Pūrvadigviṣaya*), il y fonda une ville nommée Kuṭī et y installa sa famille.

XXXIV. Ayant obtenu du souverain une terre dans le voisinage d'Amarendrapura, il y fonda une ville nommée Bhavālaya et y érigea un linga.

XXXV. Sūkṣmavindu, fils de la sœur de Çivakaivalya, le premier des sages par l'intelligence, fut le chapelain du roi Jayavarman [III], fils de ce roi.

XXXVI. Le frère cadet de Çivakaivalya, Rudrācārya, obtint de ce roi une montagne, ici, dans le district du Pied-du-mont (*Adripāda*).

XXXVII. Ayant fondé un village et érigé selon le rite un linga d'Īçvara, ce prince des Munis donna à cette montagne le nom de Bhadragiri.

---

1. Il y a ici des allusions aux noms des rois Surya(varman) et Udayā(dityavarman).

XXXVIII. Vāmaçiva, l'habile frère cadet [1] de Sukṣmavindu, guru de Çrī Yaçovardhana, fut le hotar du roi Çrī Indravarman [I].

XXXIX. Ce Vāmaçiva, disciple de Çivasoma, guru de ce roi, était comme un fleuve de la science de l'Ātman manifesté sous une forme visible.

XL. Çivasoma, en communauté d'intention avec son disciple, ayant construit là-bas le Çivāçrama, y érigea un linga de Çiva.

XLI. Tous deux étaient appelés Çivāçrama. A la mort de Çivasoma, Çivāçrama Vāmaçiva reçut le Çivāçrama.

XLII. Quand Çrī Yaçovardhana devint roi sous le nom de Çrī Yaçovarman, l'habile Vāmaçiva continua d'être son guru.

XLIII. D'après les ordres du roi, il érigea un linga sur le mont Çrī Yaçodharagiri, égal en beauté au roi des monts (l'Himālaya).

XLIV. Le sage guru reçut en don gracieux du roi [2] la terre de Jayapattanī, voisine de Bhadragiri.

XLV. Sur cette terre le roi fonda une ville appelée Bhadrapattana et y érigea, en faveur de son guru, un linga d'Īçvara.

XLVI. Il lui donna des objets mobiliers : coupes, aiguières, etc., des richesses abondantes : vaches, etc., deux cents serviteurs et servantes.

XLVII. Dans le deça d'Amoghapura, le généreux roi, le meilleur des donateurs, assigna à Çambhu la terre de Ganeçvara pourvue de ses bornes.

XLVIII. Çivāçrama au noble esprit fonda sur la terre de Bhadrapaṭṭana la ville de Bhadrāvāsa et y établit une statue de Sarasvatī.

XLIX. Le sage frère cadet de Çivāçrama, le souverainement intelligent Hiraṇyaruci, obtint de ce roi la terre appelée Vaṃçahrada.

L. Dans la ville qu'il y fonda, ce prince des habiles à la riche intelligence érigea, selon le rite, un linga d'Īçvara pour la prospérité de sa famille.

LI. Ces deux personnages (Çivāçrama et Hiranyaruci) firent venir du village de Kuṭī trois filles de leur sœur et en établirent deux à Vaṃçahrada et une à Bhadrapattana.

LII. Le fils de la sœur de Çivāçrama, Kumārasvāmin fut le hotar du roi Harṣavarman [I], ensuite d'Īçānavarman [II].

LIII. Ce prince des sages, ce maître doué de la souveraine intelligence du fils de Parāçara (Vyāsa), fonda sur la terre de Vaṃçahrada la ville du nom de Parāçara.

LIV. Le fils de la fille de la sœur de Çivāçrama, à l'intelligence sans défaut, nommé Īçānamūrti, fut hotar de Jayavarman [IV].

---

1. Ce n'est pas ce qui ressort du texte khmèr d'après lequel Sūkṣmavindu était neveu (*kanmvīy*) de Çivakaivalya (face 3, l. 82), et Vāmaçiva petit-fils ou plutôt petit-neveu (*cau*) du même Çivakaivalya (face 4, l. 6). Pour frère cadet (*anuja*), le texte khmèr emploie le terme *phaan* (face 4, ll. 3 et 44).

2. Au lieu de *tam īçvaram*, la syntaxe réclame ici *tasmād īçvarat*. On suppose que l'accusatif, incorrect avec *ādade*, a été provoqué par l'analogie des st. XXXIV, XXXVI, XLIX où son emploi est correct. En tout cas, la traduction donnée ci-dessus, conforme aux données du texte khmèr (face 4, l. 15), semble être la seule qui soit acceptable.

LV. Ayant reçu une terre de la faveur de ce roi, ce sage illustre fonda la ville de Khmvāñ, par dévotion envers Tribhuvaneçvara.

LVI. Le fils de la sœur d'Īçānamūrti, doué de la souveraine intelligence d'Āngirasa (Bṛhaspati), Ātmaçiva fut hotar du roi Harṣavarman [II].

LVII. Hotar de Rājendravarman, il fonda sur la terre de Vaṃçahrada les villes de Çāntipura, Kaṭukapura et Vrahmapura.

LVIII. Là, dans chacun de ces trois villages, il érigea, pour le bonheur, les statues de Hara, Viṣṇu et Sarasvatī.

LIX. L'intelligent fils de la fille de la sœur d'Ātmaçiva, Çivācārya aux heureuses dispositions, fut hotar de Jayavarman [V].

LX. Sous le règne de Sūryavarman (I), il érigea, selon le rite, à Bhadrapattana une statue de Harihara et de Sarasvatī.

LXI. Ainsi ces excellents sūri à l'intelligence supérieure, dignes des hommages et de la familiarité des rois, résidant à la capitale [1], célébrèrent, à l'exclusion de tous autres, avec régularité, discipline et zèle, le service quotidien du Devarāja.

LXII. Issu de cette habile et heureuse lignée féminine, le fils de la sœur de Çivācārya, dont le noble cœur était toujours le trône de Çiva, fut célèbre sous le nom de Sadāçiva.

LXIII. Formé par habitude au culte du Devarāja, possédant la tradition d'une lignée illustre, il fut le purohita du roi Sūryavarman (I), respecté pour son caractère entre tous les purohitas.

LXIV. Sans cesse ravi à l'extrême par l'ambroisie de son adoration ininterrompue, Çarva, laissant de côté toutes ses énergies, pénétra sans obstacle son cœur sans défaut.

LXV. « En quel séjour pourrais-je demeurer à jamais, où n'habitent pas les ténèbres de la colère et des autres [passions] ? » Se disant cela, Dharma, dans l'espoir d'échapper à l'obscurité, habita son cœur riche en prudence, très excellent.

LXVI. Il fut le grenier de cette richesse : le Dharma ; il fut le Vidūra de cette gemme : la bonne conduite ; il fut l'océan de cette rivière : la correction ; il fut le champ de cette semence : la fierté.

LXVII. Répétant sans se lasser la substance des traités à étudier, il l'enseignait à son tour. Chaque jour il offrait une guirlande de huit sortes de fleurs pour réjouir Tanūnapāt (le Feu) et Celui qui a huit corps (Çiva).

LXVIII. Bien que le lotus de son cœur, doué d'une extrême intelligence [*ou* : d'un complet épanouissement], fût parfumé par le *Çabdārtha* et les autres

---

1. Il s'agit de la branche de la famille qui résidait à Kuṭiet qui conservait seule le privilège d'officier devant le *devarāja*. Si Kuṭi correspond bien au site sur lequel fut édifié plus tard le temple de Bantāy Kdëi, on peut dire que ces gens habitaient, sinon dans la capitale, comme le dit le texte, du moins à proximité immédiate de celle-ci, dans la banlieue de l'Est (*pūrvadigviṣaya*).

çāstras, les questions de ses adversaires, abeilles chassées par le vent de sa dextérité, n'y trouvaient pas le bénéfice d'un séjour tranquille.

LXIX. Asile de l'esprit suprême [*ou* : de Viṣṇu], trésor de profondeur et autres qualités, très bienfaisant [*ou* : ayant une grande chaussée [1]], brillant de joyaux lumineux [*ou* : des meilleurs d'entre ceux qui désirent le Bien], il portait en lui la ressemblance de la mer.

LXX. Bien qu'il donnât avec détachement aux brahmanes besogneux et méritants des richesses en joyaux, etc., il s'appropriait avec adresse la richesse cachée dans leur esprit, par une convoitise hors de la portée des autres hommes.

LXXI. Son regard était attiré vers la belle conduite et non vers la chair, car il était pur de toute pensée d'amour ; le mérite à acquérir, voilà l'objet qui le passionnait : ce n'était pas le son et les autres objets des sens.

LXXII. Éminent en beauté, puissance, gloire, science, vertu, actions, mérite spirituel, il n'avait pas d'orgueil. Il connaissait la musique ; il avait étudié les arts : mécanique, astronomie, médecine, etc. ; il possédait le rituel.

LXXIII. Expérimenté, savant, riche, renommé pour sa bonté envers tous et pour son talent musical, il ravissait sans cesse le cœur des courtisans par les cinq liens qu'engendre la courtoisie.

LXXIV. Le roi Sūryavarman le fit entrer, selon le rite, dans la condition de maître de maison et lui donna pour femme, en présence du feu et des brahmanes, la sœur de la reine Vīralakṣmī.

LXXV. Vainqueur des poètes, prince des hommes de talent, le plus habile des savants, il reçut, à cause de son attachement au roi, le nom bien justifié et plein d'heureuses promesses, de Deva Jayendrapaṇḍita.

LXXVI. Cœur plein d'attachement pour son seigneur Çrī Sūryavarman, réceptacle d'un bonheur merveilleux, il reçut un palanquin d'or et d'autres présents comportant la charge d'inspecteur des Karmāntara [2].

LXXVII. Dépositaire d'une haute puissance, dans le deça de Bhadrayogi et autres, situés à Indrapurī et ailleurs, il exécuta, comme œuvre fructueuse de piété envers les dieux fixés là, des étangs et autres travaux, et il y installa, d'une manière conforme aux rites, un Çarva-liṅga et d'autres dieux.

LXXVIII. A Bhadrapattana il érigea, selon le rite, un liṅga et deux statues, et construisit une *valabhi* pourvue d'un mur de limonite.

LXXIX. Ayant donné à ces trois dieux tous les biens nécessaires, serfs, etc., il fit une digue et un bassin pour la prospérité de la région.

LXXX. A Bhadrāvāsa, il constitua et donna à Sarasvatī une grande fortune ; et cet homme à l'esprit pratique fit un bassin, un parc et une digue.

LXXXI. Il consacra au dieu de Bhadrādri un āçrama augmenté par ses soins ; il remplit l'étable de vaches et fit une digue.

---

1. Sans doute celle construite par les singes pour permettre à Rāma de passer a Laṅkā.
2. Sans doute *khloñ karmāntara* en khmer. Sur *karmāntara*, cf. *Inscriptions du Cambodge*, p. 62, n. 8.

LXXXII. A Vamçahrada, il donna au dieu toutes les richesses accrues par lui ; il fit une douve, une digue et un bassin pour la prospérité (de la contrée).

LXXXIII. Dans le deça d'Amoghapura il reçut du roi Sūryavarman, au bénéfice de sa lignée féminine, une terre nommée Camkā.

LXXXIV. Dans le même deça il acquit une terre à l'est de l'étang Mahāratha et de l'autre côté de la rivière.

LXXXV. Toutes ces terres acquises par don ou achat, il en fit présent au Deveça établi à Vamçahrada, et à sa famille.

LXXXVI. Sur les terres de Nāgasundara (appartenant) à sa lignée, dans (le *pramān* d')Amoghapura [1], il fonda un riche village qu'il donna au Çambhu de Bhadrapaṭṭana.

LXXXVII. Ayant érigé à Vrahmapura une image de Sarasvatī, il lui donna des serfs et fit un bassin et une digue.

LXXXVIII. Dans la ville de Kuṭi, ayant élevé un prāsāda, il y installa un liṅga d'Īça, son œuvre propre, et lui assigna à plusieurs reprises des possessions : serfs, etc.

LXXXIX. Ayant demandé à Sūryavarman la terre de Vāhuyuddha, dans la ville de Jeṅ Dnap [2], qui était à l'abandon, et l'ayant prise à sa charge, il la donna à l'Īça de Kuṭi et à sa famille.

XC. Il était parent [3] du côté paternel de Vāgindrakavi, aux pieds de qui (il avait étudié) les çāstra, à commencer par la grammaire.

XCI. Faisant des fondations, etc... de ce (maître), ayant construit un āçrama rempli de richesses, en faveur de son guru, il le dédia à Çiva.

XCII. Cet homme éminent qui jouissait d'une puissance singulière en raison de sa qualité de guru du roi Udayāditya, reçut un nom commençant par *Dhūli aṅghri*... et terminé par *varman*, nom glorieux que nul autre n'obtint.

XCIII. Respecté des sages pour son intelligence, il instruisit le roi Udayāditya : tel Atri ou Kāçyapa enseignant à Indra ou Candra la politique et toutes les autres sciences.

XCIV. Ce roi des rois, ayant étudié les règles de conduite..., satisfait, consacré selon les rites, très savant, l'ayant salué, l'honora de magnifiques présents.

XCV. Après cela, dans son propre palais [4], ce roi prit plaisir à lui prodiguer avec empressement dans la forme prescrite, les marques d'honneur les plus agréables, telles que de merveilleux festins, etc.

XCVI. Ce (palais) était embelli de statues de pierre taillée, très séduisant,

---

1. C'est du moins ainsi qu'invite à comprendre le passage correspondant du texte khmèr (face 4, l. 53).

2. Le texte khmèr semble avoir *Jeṅ Dnāp* (face 4, l. 56) et non *Ve Dnop*, comme a lu L. Finot.

3. La forme *kulam* est difficilement explicable, mais le sens donné ici est bien conforme au texte khmèr (face 4, l. 61) : *kulaṃ yo bhavat pitṛvaṅçataḥ* = *jā kula pitṛpakṣa*.

4. Il faut comprendre : « dans le palais de Jayendravarman. » De même, st. CXX, *svabhūmi* désigne la terre du guru, alors que le roi est comme ici le sujet de la phrase.

revêtu d'une série de décors, orné de femmes : comment songerait-on à parler d'une autre beauté ?

XCVII. Une magnifique *mukuṭa-veṇikā*, deux beaux pendants d'oreilles, des bracelets, colliers et autres ornements, avec cent bagues ;

XCVIII. des coupes d'or, un chasse-mouches, un siège brillant, un palanquin en forme de serpent à trois têtes, un parasol éclatant ;

XCIX. des monceaux de gemmes splendides par milliers : rubis, etc. ; un lave-main (muni) d'une aiguière d'or, d'un vase et d'une coquille ;

C. un lave-mains (muni) d'une coupe, d'une (autre) coupe, d'un vase et d'une coquille ; une cruche avec un crachoir et toutes choses brillantes en grand nombre ;

CI. des plats et cruches de cuivre distribués par classes, chacune en comprenant des milliers ;

CII. mille vases d'étain...... cent vêtements et habits [1] dignes d'un roi ; cent manteaux ;

CIII. 4.000 habits, 400 vêtements, 3 kattikā de camphre et une kaṭṭikā de *kastūra* ;

CIV. 5 khārikā de muscade : 10 khārikā de poivre cubèbe, 20 khārikā de poivre noir ;

CV. une tulā d'assa fœtida, une khārikā de cumin ; 25 khārikā de vétiver et de gingembre sec ensemble ;

CVI. 2 khārikā de ... ; deux de ... (?) ; une khārikā de *lava* (Andropogon muricatus) ; une khārī de racine de costus et autant de poivre long ;

CVII. un bhāra de suc de santal ; autant de bois d'aigle ; 5 kāttikā de styrax et de *siṃhamūtra* [2] ;

CVIII. un double droṇa d'onyx odoriférant ; 5 khārikā de cardamome ; mille boules de fragments de girofle ;

CIX. 200 vigoureux éléphants, mâles et femelles, avec couverture, cuirasse et clochettes, montés par des cornacs munis d'un croc ;

CX. cent coursiers, la plupart chevaux aux oreilles noires, avec leurs conducteurs, avec leurs brides, traînant des chars, faisant sonner leurs harnais à grelots ;

CXI. 500 vaches à bosse avec leur veau, 250 buffles, 100 moutons et 100 porcs ;

CXII. cent belles femmes magnifiquement parées, accompagnées d'esclaves musiciennes, cent luths, flûtes, etc., au son délicieux ;

CXIII. 50 orchestres, cymbales de cuivre, tambours, etc. ; trois villages peuplés de serfs des deux sexes ;

---

1. *Vastra* correspond apparemment à kh. *canlyak* « langouti ou sampot », et *ambara* à « veste ou écharpe ». Ce qui explique la différence entre les nombres de la st. CIII. Le sampot est d'un usage permanent, la veste ou écharpe d'un usage occasionnel.

2. Sans doute des sels d'ammoniaque, qui portent encore au Siam le nom d' « urine de chameau ».

CXIV. 400 charrettes attelées de robustes bêtes de trait, pleines de sésame et de fèves, munies de conducteurs diligents ;

CXV. de bonnes haches, *khurddāla*, cognées, bien emmanchées, 1.000 de chaque espèce; des armes de jet, javelots, etc., au nombre de plusieurs milliers ;

CXVI. du riz par milliers, du grain par myriades (de mesures) : tout cela fut donné en présent par le roi à ce (Sadāçiva Jayendravarman).

CXVII. Tel était le dénombrement des dons offerts en une fois par ce roi à ce (maître) ; comment, en présence d'une constante libéralité, pourrait-on en savoir le nombre ?

CXVIII. Toujours salué par le roi plein de zèle, il recevait chaque jour des marques d'honneur en vêtements, nourriture, breuvage, parfums, etc.

CXIX. (Ce maître) généreux [1] donnait sans cesse à Bhadreçvara et aux autres dieux une masse de richesses en pierres précieuses, or, etc. Appliqué uniquement au bien des autres, il fit des maisons et des étangs le long des routes pour favoriser les caravanes de voyageurs.

CXX. Le roi magnanime, en faveur de ce (guru) qui désirait faire une fondation sur sa terre, installa dans le lieu qu'il appela Bhadraniketana ce linga (honoré de) grandes offrandes.

CXXI. Sans parler de cette (terre) nommée Bhadraniketana, ayant pour élément caractéristique (de son nom) le nom de l'antique Bhadrayogi et des autres villes [2], (le roi) en faisant à ce linga une donation d'or, de pierres précieuses, d'éléphants, de chevaux, etc. exprima ce vœu pour lui :

CXXII. « Que ce Çarva Jayendravarmeçvara projette tout autour de lui, pour dissiper les ténèbres, son puissant éclat, d'une splendeur constante, avec honneur et succès, jusqu'à l'extinction des êtres ! »

CXXIII. Le soleil et les autres planètes étant (respectivement) dans le Verseau, la Vierge, la Balance, le Verseau, le Verseau, les Poissons, le Verseau, le Verseau et les Poissons, l'horoscope dans le Sagittaire. Bhava s'est dressé ici dans l'année marquée par les (9) orifices, les (7) montagnes et les (4) Vedas [3].

CXXIV. Le roi Udayāditya a donné par dévotion à Çambhu Jayavarmeçvara, en ayant fixé la mesure et posé les bornes tout autour, la terre qui s'étendait hors du domaine, à l'Est et aux autres points cardinaux.

CXXV. Jayendravarman, voyant le roi illuminé d'une joie extrême, lui

---

1. Cette stance s'applique au guru et non au roi, comme l'a cru L. FINOT. *Yo* désigne nécessairement le même personnage que dans la stance précédente, c.-à-d. Jayendravarman. Le roi n'apparaît que dans la stance suivante.

2. Les autres villes dont le nom commence aussi par Bhadra°. Cf. BEFEO, XXVIII, p. 118.

3. 974 ç. = 1052 A. D. — L. FINOT ne donne que sept signes du zodiaque, mais il en faut neuf, car les *graha* sont au nombre de neuf, y compris Rāhu et Ketu. Le terme « sein » qui revient deux fois (*stana*, *kuca*) doit être un équivalent de *kumbha* « Verseau », en tant qu'abréviation des expressions *stanakumbha*, *kucakumbha* qui désignent des cruches en forme de sein. On a ainsi : le soleil, Mercure, Jupiter, Saturne et Rāhu dans le Verseau, la lune dans la Vierge, Mars dans la Balance, Vénus et Ketu dans les Poissons.

témoigna un attachement qui mit sa prospérité à l'abri de tout obstacle, comme Atri.

CXXVI. Ce grand bassin profond, dont l'eau limpide [*ou* : la pure éloquence] ravit l'amour des cygnes dans les lotus [*ou* : de l'Ātman dans les cœurs], séduisant par sa libéralité envers les brahmanes, etc., fut exécuté par lui, à l'image de son propre caractère sous forme de digue.

CXXVII. Cet homme bienveillant érigea, selon le rite, avec une image de Hiraṇyadāma, une image appelée Çivakaivalya-Çivāçrama, égale en majesté à Brahmā et à Viṣṇu-Çiva.

CXXVIII. Ayant vu ce séjour idéal, le premier de la terre, ou en ayant seulement entendu parler, tout homme a l'esprit tranquille et l'âme sanctifiée. Les biens de Çiva portent aussitôt malheur à qui désire les enlever. (Au contraire) on devient riche de toutes les prospérités, si on désire faire des dons à Çiva.

(56-61). Alors S. M. [1] Parameçvara installa [2] le dieu-roi [3] en la ville royale [4] de Çrī Mahendraparvata [5]. S. M. Parameçvara affecta [6] la

1. *Vraḥ pāda* (les saints pieds, les pieds royaux) sera régulièrement traduit par S. M. C'est le seul terme qui, dans cette inscription, soit réservé à la personne royale. Pour les rois défunts, il précède le nom posthume. Pour le roi vivant, Udayādityavarman, il précède le titre de *vraḥ kamrateṅ añ*, ce qui représente sans doute une titulature abrégée.

2. *Pratiṣṭhā* apparaît deux fois dans le texte pour mentionner la mise en place du *devarāja* (cf. l. 73). Les autres fondations sont régulièrement appelées *sthāpanā*. Skt. *pra-sthā* signifie notamment « ériger, mettre en place un autel ». Il s'agit probablement ici de l'installation matérielle, car l'institution du rituel est évoquée plus loin dans le détail. En outre, cette phrase-ci tend simplement à introduire l'exposé du privilège accordé à la famille de Sadaçiva-Jayendravarman. Le sens matériel de *pratiṣṭhā* semble confirmé par une phrase du texte de Pàlhàl (G. Cœdès, BEFEO, XIII, VI, 27 suiv., l. B.26) : *neḥ gi roḥ pratiṣṭhā añ ta upāya neḥ*, « voici comment j'ai fixé ces *upāya* ». Or, les *upāya*, dont l'énumération précédait cette phrase, étaient à proprement parler les moyens d'existence d'une fondation.

3. *Kamrateṅ jagat ta rāja*, « le maître de l'univers, qui est le roi », répond à skt. *devarāja*. On peut s'étonner que skt. *deva* soit glosé par la locution *kamrateṅ jagat*, et surtout qu'il ait paru nécessaire de traduire *deva*. Il y a là sans doute un parallélisme voulu avec *kamrateṅ añ*, « monseigneur », également rendu par *deva*, comme on a vu (texte sanskrit, st. XXIII) dans la titulature de Sadāçiva. *Kamrateṅ jagat ta rāja* sera régulièrement traduit par « dieu-roi » dans la présente traduction.

4. Skt. *nagara* signifie littéralement « ville royale, capitale ». Cette précision semble avoir subsisté avec kh.-md. *nokor*.

5. L'ancienneté de la ville de Mahendraparvata sera étudiée plus loin. La préfixation de *çrī* est exceptionnelle dans le cas d'une ville (cf. *Çrī-kṣetra* « domaine de la Fortune », *Çrī-vijaya* « district fortuné » dans lesquels Çrī fait partie intégrante du nom) et sans autre exemple dans le présent texte sauf pour Yaçodharapura.

6. Skt. *kalpanā* a un sens très vague : « fait d'accomplir, manière d'être, fixation, arrangement ». Dans les textes en vieux-khmer, il désigne le plus souvent la manière dont sont fixées les prestations et redevances relatives à une fondation : fourniture de riz, etc., donc, en quelque sorte, la « charte » de fondation. Son sens paraît très proche de celui du vx.-kh. *camnām*, que l'on trouvera plus loin. Il concerne en fait tout le service cultuel de la fondation, y compris ceux qui l'assurent. Un texte de P'imai dit : *thve camnām kalpanā* (K. 397, l. 18), ce qui peut se tra-

lignée [1] des gens de Stuk Ransi et Bhadrappaṭṭana, comme officiants auprès du dieu-roi, dorénavant. S. M., par bénédiction et imprécation [2], interdit qu'il y eût d'autres gens pour officier [3] auprès du dieu-roi, [et] ordonna [qu'il n'y eût] que la lignée de ces gens-là, seulement [4]. Voici les origines [5] de cette lignée-là. Cette lignée d'Aninditapura [6] résidait originellement dans le *sruk* de Çatagrāma. Le *kuruṅ* de Bhavapura [7] lui fit don [9] d'une terre dans le *vijaya* [9]

duire par : « accomplir le service de la fondation » et paraît presque équivaloir à *cāṃ caṃnāṃ* « assurer les fournitures ». Dans le présent passage, *kalpanā* « charte, statut », sert à préciser le fait que la lignée, la famille des gens de Stuk Ransi fut établie dans des fonctions religieuses, à savoir (*gi*) le service du *devarāja*, et eut corrélativement le monopole de ces fonctions.

1. Vx-kh. *santāna*, est traduit par « lignée » à la différence de *kula*, « famille ».

2. Skt. *vara-çāpa* signifie littéralement « bénédiction et serment, bénédiction et imprécation ». Ce *dvandva* désigne sans doute les deux éléments qui se répondent dans des formules de ce genre : menaces en cas d'infractions, récompenses en cas contraire. AYMONIER avait déjà proposé cette interprétation.

3. Vx-kh. *siṅ* a le sens technique d' « assurer le service cultuel ». Le dérivé *smiṅ* désigne « le desservant, l'officiant ». Kh -mod. *seṅ* a pris le sens de « dormir, coucher, résider » dans un temple, en parlant d'un bonze.

4. Le parallélisme, relatif, avec le texte sanskrit commence ici, la présente phrase correspondant à la stance XXXI. Encore cette stance précise-t-elle que la succession des officiants se fera selon le *mātrvaṃça*, disposition conforme au statut (*kalpanā*) des brahmanes royaux.

5. Sur le sens de *çākha*. Cf. BEFEO, XXXVII, 384, n. 6.

6. Aninditapura désigne ici un *pramān*, où, si ce mot est inconnu vers le VIIIe siècle, un territoire dans lequel figurait le *sruk* de Çatagrāma. Ce territoire comprenant aussi le *sruk* de Vrai Karaṅ, qui correspond au moderne Trapāṅ Run (cf. FINOT, BEFEO, XXVIII, 58), Aninditapura occupait donc probablement la région située au N. du Grand-Lac, à l'E. d'Angkor (G. CŒDÈS, BEFEO, XXVIII, 132 suiv.).

A noter que l'ins. de Trapāṅ Run mentionne un *vāp Daçagrāma* (*vāp* de dix villages), groupement qui rappelle le *sruk* de Çatagrāma (*sruk* de cent villages). La question s'est posée, à propos des capitales du Tchen-la, de savoir si Aninditapura et Bālādityapura étaient les noms portés par une même ville à des époques différentes (G. CŒDÈS, BEFEO, XXVIII, 124 suiv. ; XXXVI, 1 suiv.). D'après la tradition historique conservée par le présent texte, Aninditapura est attesté dès le VIIIe siècle.

7. Il semble douteux que ce *kuruṅ* de Bhavapura soit Bhavavarman Ier ; sinon ce détail serait intéressant pour contribuer à fixer l'ancienneté d'Aninditapura. La correspondance entre Bhavavarman Ier et Bhavapura est attestée par la st. IX de la stèle de Tà Prohm (G. CŒDÈS, BEFEO, VI, 1 suiv.).

8. Skt. *prasāda* concerne les dons dus à la libéralité royale.

9. *Vijaya* a ici même sens que *viṣaya* ou *pramān*. *Pramān* est le terme usuel pendant toute la période angkorienne pour désigner les subdivisions administratives de premier rang, les provinces, les *khèt* actuels. Il semble dériver de skt. *pramāṇa*, quoiqu'on ne le rencontre pas dans la version sanskrite des textes épigraphiques, où le correspondant régulier du vx-kh. *pramān* est skt. *viṣaya*. Il arrive souvent dans les textes khmèrs que le nom du *pramān* soit accolé sans autre explication, au nom du *sruk* ; mais même en ce cas, le texte sanskrit précise : « *viṣaya* de... ».

Dans l'inscription de S. K. T., le choix des termes révèle une certaine incohérence : vx-kh. *pramān* n'apparaît qu'une fois (D. 18) et il est rendu par skt. *deça* (st. XLVII) : *pramān Amoghapura* = *deçe 'moghapure*. *Vijaya* se rencontre aussi dans la partie khmère avec un emploi apparemment identique. Une première fois, il n'est pas traduit (*bhūmi nai Varṇa, vijaya*... D. 14) ;

d'Indrapura [1]. Cette lignée y établit un *sruk* [2] nommé Bhadrayogi, s'y installa et y fonda un *Çivaliṅga* [3].

---

une autre fois, il est traduit par skt. *viṣaya : vijaya Indrapura* (C. 60) = *Pūrvvadig-viṣaye* (st. XXXIII). *Viṣaya* apparaît aussi en vieux-khmèr : *viṣaya Amoghapura* (D. 25), *viṣaya Pūrvadiça* (D. 25, D. 55), en ces deux cas sans traduction sanskrite. Par contre, *viṣaya Jeṅ vnaṃ* (D. 3) est rendu par *Adripade viṣaye* (st. XXXVI). Enfin *Caṃkā Amoghapura* (D. 50) « Caṃkā dans Amoghapura » répond à *bhūmiñ Camkāhvayām Amoghapuradeçe* (st. LXXXIII).

On pourrait, d'après ces citations, supposer l'existence en vieux-khmèr de deux termes distincts : *viṣaya vijaya* correspondant à skt. *viṣaya*, et *pramān* correspondant à skt. *deça*. Ces équivalences deviennent douteuses quand, dans d'autres textes, on trouve skt. *deça* répondant à vx-kh. *sruk*. L'incertitude des traductions sanskrites est due probablement à des nécessités métriques. On peut néanmoins se demander si le *viṣaya vijaya* et le *pramān* tendent, en vieux-khmèr, à la désignation de deux unités administratives distinctes, mais une réponse précise n'est guère possible actuellement.

Que *viṣaya* et *vijaya* ne soient que deux formes employées alternativement sans différence de sens, les citations précédentes semblent bien l'indiquer. On trouve ailleurs un texte au moins où *Çrī-viṣaya* désigne l'empire de *Çrī-vijaya* (inscription coḷa de Rājarāja Ier. G. Cœdès, BEFEO, XVIII, VI, 14). Il est plus difficile de préciser le rapport entre *vijaya/viṣaya* et *pramān*. La même question s'est d'ailleurs posée en épigraphie chame et n'a pu être résolue d'une façon satisfaisante (L. Finot, BEFEO, XV, 112. — G. Maspero, *Histoire du Champa*, 26 n. 1). Le seul fait évident est que les deux termes se rencontrent associés alternativement au même nom de lieu ; il ne pourrait s'agir en ce cas que de subdivisions territoriales de divers rangs portant même nom ; provisoirement, le plus simple paraît être de considérer vx-kh. *viṣaya vijaya* et vx-kh *pramān* comme équivalents, quitte à rechercher plus tard s'ils ne correspondent pas à des époques différentes et si l'inscription de S K. T. ne date pas d'une période de transition.

La st. XXXII du texte sanskrit répond à *vijaya Indrapura* par *viṣaya Indrapure*.

1. Indrapura, chef-lieu d'un *pramān* localisé dans la région de Thboṅ Khmūṃ par G. Cœdès (BEFEO, XXVIII, 118), près d'Ankor et autour d'Ak Yoṃ par Ph. Stern (BEFEO, XXVII, 192 suiv.). Première résidence où Jayavarman II exerça ses fonctions de *kuruṅ*, elle est appelée plus loin *nagara*, « ville royale ». Compte tenu de l'usage au Cambodge d'appeler chacune des capitales successives du nom de son fondateur (Īçānapura/Īçānavarman, Bhavapura/Bhavavarman, etc.), on pourrait associer la fondation de cette ville au roi Indraloka, arrière-grand-père de la reine Jyeṣthāryā qui lui consacre une fondation en 725 ç (803 A. D.) (inscription de Vat Tasàr Moroy). La stèle de Palhàl mentionne la présence de Jayavarman II à Indrapura, où il eut apparemment un ennemi (G. Cœdès, BEFEO, XIII, XI, st. IV-VI). Indrapura, comme on a vu par ailleurs, était une principauté vassale de Bhavapura pendant la période préangkorienne.

2. *Cat* (kh-md. *căt*, « placer, installer »). Ce mot et son dérivé substantif *camnat*, « installation, établissement », indiquent « la mise en place » d'une fondation sur le terrain. Avant la construction du sanctuaire et de ses annexes, avant même tout aménagement, il y avait une opération indispensable consistant à affecter une superficie déterminée du sol à tel ou tel usage : service d'une fondation religieuse, création d'une ville, etc. C'est en quoi consiste le *cat camnat*. Il devait comprendre généralement une opération de défrichement, de cadastrage, d'abornement, variable suivant les cas. La locution *cat camnat* paraît désigner ces travaux sans y joindre aucune signification religieuse ; rien n'atteste qu'elle s'applique également aux cérémonies officielles de consécration ou de fondation.

3. La stance XXXII donne les mêmes précisions sur la fondation de Bhadrayogi qui fut attribuée aux ancêtres (*vaṅça*) de Çivakaivalya, ce qui implique un passé assez ancien. Ce lieudit est qualifié de *pura*, terme qui servira régulièrement dans le présent texte à rendre vx-kh. *sruk*. D'autres inscriptions utilisent à la même fin skt. *deça*, terme plus exact, pouvant correspondre sans précision supplémentaire aux diverses acceptions de vx-kh. *sruk* kh.-md. *srŏk* : « subdivision administrative de second rang » et aussi « pays, nation ».

(61-64). Alors S. M. Parameçvara vient de Javā [1] pour être *kuruṅ* dans [2] la ville royale d'Indrapura. Le *steṅ añ* Çivakaivalya l'ancêtre [3] savant, fut le *guru*, fut le *rājapurohita* de S. M. Parameçvara [4]. Alors S. M. Parameçvara entreprit [5] de venir d'Indrapura. Le steṅ añ Çivakaivalya vint en qualité de

---

1. Vx-kh. *Javā* a fait l'objet d'hypothèses diverses, toutes localisées en Indonésie. Le passage par « Javā » de Jayavarman II doit être rapproché des témoignages arabes sur la sujétion du Cambodge vis-à-vis du *mahārāja* de Java, et des allusions chames à des expéditions de pillards malais. La suppression de la suzeraineté de Javā est d'ailleurs un des buts énoncés par Jayavarman II, comme on verra plus loin. Le terme *Javā* désigne très probablement en l'espèce l'île de Javā, en plein essor sous les premiers Çailendra (Cf. à ce sujet, G. Cœdès *JMBRAS*, XIV, III, et *Histoire ancienne des États hindouisés d'E.O.*, p. 116). Le mot ne peut être séparé de kh.-md. *Cvā* (orthographié *jvā*), qui s'applique indistinctement à tous les Malais. Il avait peut-être anciennement un sens ethnique, les *Javā*.

2. Vx-kh. *ni*, « concernant, relatif à ».

3. Vx-kh. *aji* (Kh. md. *ta*.) désigne ici Çivakaivalya pris comme « ancêtre » de la lignée, la relation de ces faits datant de 1052 A. D. La « concession » de Bhadrayogi date évidemment d'une période antérieure encore à Çivakaivalya, mais on notera qu'aucun nom propre ne figure dans la généalogie, avant le sien. Il est distinct par ailleurs du personnage portant même nom qui apparaît sur la stèle de Pàlhal et qui compta parmi les fidèles de Jayavarman II (cf. G. Cœdès, *BE*, XIII, VI, 27 suiv.) Le premier a en effet été recruté comme *rājapurohita* par le roi avant de quitter Indrapura. Il appartient à une famille établie dans cette région où elle a obtenu la terre de Bhadrayogi, mais originaire d'Aninditapura. Il devient plus tard préposé au *devarāja*, fonction qui reste attribuée à sa famille, et meurt avant Jayavarman II.

Le Çivakaivalya de Pàlhàl appartient au contraire à une famille originaire de Vyādhapura (villages de Vrai Ruṅ et Vrai Krapās). Il rejoint Jayavarman II à une date comprise entre le séjour à Indrapura et le sacre de 802. Il est accompagné de sa sœur, la *svāminī* Hyaṅ Amṛta, qui entre dans le harem royal, et de son frère Çivavinduka. Deux autres de ses parents, Brahmarāçika et Kaṇṭhapāça restent dans Vyādhapura qu'ils quitteront sous Jayavarman III. Çivakaivalya et son frère accompagnèrent Jayavarman III dans des chasses à l'éléphant. Hyan Amṛta, portant le titre de Nṛpendradevī, eut un fils de Jayavarman II, nommé Īçvarājña.

Aucun détail des biographies ne semble donc coïncider : origine de la famille, composition de parenté, date de la mort. Le Çivakaivalya de S. K. T. a comme seuls parents connus son frère Rudrācārya, son neveu et successeur Sūkṣmavindu, qu'ignore la stèle de Pàlhàl.

La rédaction du texte semble indiquer que Jayavarman II a rencontré Çivakaivalya à Indrapura et l'a pris alors à son service comme *rājapurohita*. Les titres portés par Çivakaivalya, s'ils ne figurent pas ici par anachronisme, fournissent quelques indications : comme *rājapurohita*, il était au service d'un homme qui, sans être *cakravartin*, portait déjà un titre royal ; comme *vraḥ guru*, il avait assuré l'instruction d'un roi ou d'un prince certainement jeune.

4. Le texte sanskrit mentionne ce fait à part dans la stance XXI, avant le passage relatif à l'établissement des rites du *devarāja*. Cette partie du texte sanskrit est introduite en rappelant que Sadāçiva a eu déjà, parmi ses ancêtres en ligne féminine, des serviteurs des rois.

5. Vx-kh. *thleṅ*, qui peut signifier « monter », doit être employé ici avec un autre sens, car le trajet d'Indrapura à Hariharālaya ne semble comporter aucune ascension. Ce mot n'apparaît d'ailleurs pas à l'occasion du voyage Hariharālaya-Mahendrapavata, qui exigeait pourtant l'escalade du Deṅ Čor. Il faut donc supposer que *thleṅ* a valeur d'auxiliaire, d'inchoatif, comme dans un texte de Bantāy Čhmar (G. Cœdès, *BE.*, XXIX, 308 suiv. *Thleṅ cap* [l. 8], *thleṅ chpaṅ* [l. 10]), en relation avec Vx-kh. *leṅ*, « pourvu que, tendre à ». *Thleṅ* signifierait en ce cas « entreprendre, assumer ». Cette « entreprise » qui marque le début des déplacements de Jayavarman II, coïncide aussi avec le début de son équipée politique.

Kandvāra homa [1] pour le service du roi [2]. S. M. [3] (le) chargea d'amener sa famille, avec femmes et enfants. Une fois arrivé au [4] *viṣaya* de Pūrvadiça [5], S. M. ordonna de lui octroyer une terre et d'y établir le *sruk* nommé Kuti [6] et de l'attribuer à sa [7] famille comme résidence.

(65-69). Alors S. M. fut *kuruṅ* sur l'emplacement de la ville royale de Hariharālaya [8]. Le *steṅ añ* Çivakaivalya résida aussi en cette ville-là. Quant à

1. *Kandvārahoma*, sens inconnu. Ce mot se trouve ailleurs sous la forme *kandvāra* (G. CŒDÈS, *Inscriptions*, II, 113, n 6). Les mots sanskrits commençant par *kan°* étant rares et ne permettant aucune comparaison utile ici, on peut penser que *kandvāra* est propre au vx-kh., où il existe un mode de dérivation très productif obtenu en préfixant [*ka*- + nasale] à la racine. Le procédé, tombé en désuétude aujourd'hui, apparaît stabilisé dans des noms propres. *Kandvāra*, apparemment dérivé de *dvāra* « porte », désigne une fonction. Çivakaivalya était *kandvāra*, ou chargé du *kandvāra* du *homa* (cf. *vraḥ kralāhoma*, autre nom de fonction).

2. Skt. *rājakāryya*, « le service du roi », est employé pour indiquer qu'un personnage agit en vertu de ses fonctions officielles, commis par le roi, et non en tant que personne privée. Le terme moderne correspondant, en cambodgien (*răckăr*) et en siamois (*racakan*), signifie d'ailleurs « l'administration ».

3. Vx-kh. *vraḥ* a ici valeur de pronom pour désigner le roi.

4. Vx-kh. *kaḥ* signifie littéralement « jusqu'à ».

5. *Viṣaya* (ou *pram ïn*) de Pūrvadiça, littéralement « du secteur Est », appelé *pūrvadig-viṣaya* dans la version skte. du texte (st. XXXIII). G. CŒDÈS le place dans le secteur situé immédiatement à l'Est d'Angkor (*BE*, XXVIII, 119), en faisant état d'indications relatives à Kuti (cf. note ci-dessous). La localisation de Siddhāyatana, site du *viṣaya* Pūrvadiça mentionné plus bas, permettrait sans doute de préciser cette identification s'il n'existait plusieurs mentions, et probablement plusieurs sanctuaires, de Siddhāyatana (cf. G. CŒDÈS, *Inscriptions du Cambodge*, II, 121-122).

6. Kuti. La localisation de ce *sruk* a été étudiée particulièrement par G. CŒDÈS (*BE*, XXVIII, 119). Il a fait état d'un groupe d'inscriptions qui semblent situer Kuṭi à l'Est d'Angkor, près de Bàt Cŭm. Ceci ramènerait à l'équivalence autrefois proposée par AYMONIER (*Cambodge*, III, 13) entre Kuti et Bantãy Kdei, avec cette correction que, le monument subsistant appartenant au style du Bàyon ou plus exactement « pré-Bayon » (2e moitié du XIIe siècle), il s'agirait ici d'un autre sanctuaire, plus ancien et disparu. Deux piédroits réemployés comme colonnettes d'un édifice annexe de l'actuel Bantãy Kdei portent des inscriptions sanskrites du Xe siècle (L. FINOT, *BE*, XXV, 354) : ils ont appartenu sans doute au monument précédent. Le texte sanskrit de Sdŏk Kak Thom (st. XXXIII) dit seulement que Çivakaivalya obtint une terre (*bhūmi*) dans le *Pūrvadig-viṣaya*, y fonda une ville (*pura*) nommée Kuṭī et y établit sa famille.

Une partie des anciens sanctuaires a peut-être aussi été retrouvée près de Bantãy Kdei (H. MARCHAL, *BE*, XXXVII, 333 suiv.), mais sous un état plus tardif. L'inscription réemployée de Bantãy Kdei et le temple identifié par H. MARCHAL à Kutiçvara ne semblent d'ailleurs pas apporter des données absolument concordantes. Leur étude serait à reprendre dans le détail, en tenant compte des dégâts subis au temps de Sūryavarman Ier.

7. On traduit ici, et en quelques autres cas, le démonstratif *noḥ* (de celui-là) pour le pronom possessif (« son, sa »). Le texte y gagne en clarté, sans modification sensible du sens.

8. Hariharālaya correspond au groupe de Roluos. Le contexte, qui n'emploie pas le mot *cat*, indique que Hariharālaya existait déjà au moment de la venue de Jayavarman II, ce que les vestiges archéologiques confirment (STERN, *BE*, XXXVII, 175 suiv.). Le nom même, « la résidence du Harihara », évoque la période préangkorienne. Deux Harihara de ce style, d'ailleurs médiocres et tardifs (*BE*, XXXVI, 630 suiv., pl. CIII-C) ont été trouvés dans le monument de Trapãṅ Phoṅ, mais il semble douteux qu'ils aient suffi à donner son nom à cette

sa lignée, elle fut par S. M. envoyée officiellement [1] au (corps) des pages. Alors S. M. alla établir la ville royale d'Amarendrapura [2]. Le *steṅ añ* Çivakaivalya alla aussi résider en cette ville-là, pour le service [3] de S. M. Parameçvara. Il sollicita de S. M. Parameçvara une terre proche [4] d'Amarendrapura, y établit le *sruk* de Bhavālaya, amena quelques parents du *sruk* de Kuti, les installa là, donna (ces) parents à un brâhmane nommé Gangādhara [5], fonda un *Çivaliṅga*, (lui) affecta des esclaves.

(70-77). Alors S. M. Parameçvara s'en fut comme *kuruṅ* sur le Mahendraparvata [6]. Le *steṅ añ* Çivakaivalya alla aussi résider en cette ville pour le service de S. M. Parameçvara, comme c'était fixé déjà [7]. Alors un brahmane

---

ville. Le culte de Harihara, éphémère malgré son importance, est attesté explicitement pour la première fois dans les inscriptions d'Içānavarman et décline au VIIIe siècle. C'est au VIIe siècle que nous ramènent les comparaisons avec l'art indien.

1. Skt. *praçasta*, « consacré » est traduit ici par « officiellement ». Ce mot désigne probablement tout acte accompli sur mandement du roi, sanctionné par le roi. Il s'applique aussi à un acte administratif gravé sur pierre (G. CŒDÈS, *Inscriptions*, II, index s. v. *pracasta*).

2. Amarendrapura est la première ville fondée par Jayavarman II. G. GROSLIER (*BE*, XXIV, 359 suiv.) a été amené à la localiser dans le Nord-Ouest du Cambodge, à Bantāy Chmàr, reprenant une identification déjà proposée par AYMONIER (*Cambodge*, III, 470). Si Bantāy Chmar lui-même est devenu impossible, puisque nous savons maintenant qu'il date de la fin du XIIe siècle, les indications sur le secteur où devrait être recherché Amarendrapura sont encore valables partiellement. Il y aura lieu de revenir plus loin sur ce point. Le texte sanskrit (st. XXXIV) mentionne la fondation du *pura* de *Bhavālaya* sur une terre proche d'Amarendrapura et l'établissement d'un *linga*.

3. Vx-kh. *paṃre*, « servir », remplace ici le *rājākārya* de la l. C. 63.

4. Vx-kh. *thāpp* correspond à skt *abhyarṇṇa* (*bhūmi*), « (terre) proche de ». Il est remplacé plus loin par vx-kh. *ñyaṅ*, qui a sans doute un sens presque identique.

5. Autre traduction possible : « établit là une résidence au bénéfice d'un parent, brâhmane nommé Gaṅgādhara » (très douteux). On peut supposer que Çivakaivalya a donné quelques parentes à Gaṅgādhara, qui prend en charge le nouveau sanctuaire ; on retrouvera plus bas des cas analogues.

6. *Mahendraparvata*, Phnoṃ Kulèn. Localisation fixée par AYMONIER (*Cambodge*, III, 470). Les conséquences proprement archéologiques de cette identification ont déterminé les travaux conduits de 1936 à 1938. (Cf. PH. STERN, *Études d'orientalisme... R. Linossier*, II, 507 suiv., où le principe des recherches est posé. Ensuite, *Chronique* du *BE*, XXXVI, 629 suiv. ; XXXVII, 666 suiv. ; XXXVIII, 426 suiv. — PH. STERN, *CR. Académie Ins. et B.-Lettres*, 1937 ; *BE*, XXXVIII, 111 suiv. — P. DUPONT, *BE*, XXXVI, 415 suiv. ; XXXVIII, 199 suiv. — G. DE CORAL RÉMUSAT, *Art khmèr*, *passim*.). Du texte de l'inscription, qui dit *dau kuruṅ ni*, « alla gouverner à » et non *cat*, « établit », il ressort que la ville de Mahendraparvata n'a pas été fondée par Jayavarman II. Ceci explique l'existence sur le Phnoṃ Kulèn de vestiges certainement préangkoriens : la cellule proche du Pràsàt O Tŏp Moharu'sĕi, avec ses deux personnages féminins en relief, et le Pràsàt Crĕi.

7. *Ru noḥ anau* « conformément à ce qui était établi, comme il en était ». L. FINOT (*Notes d'épigraphie*, 312) traduit « comme auparavant ». Le texte sanskrit ne suit pas davantage ce récit et passe à Jayavarman III. Par contre, les cérémonies du Mahendraparvata correspondent à une portion spéciale du texte, comprenant les stances XXV à XXXI.

nommé Hiranyadāma [1], expert en science magique [2], vint de *Janapada* [3], parce que S. M. Parameçvara l'avait invité à accomplir une cérémonie [4] telle qu'elle rendît impossible [5] pour ce pays-ci des Kambuja toute allégeance vis-à-vis de Javā, telle qu'elle rendît possible l'existence d'un maître sur la terre [6] absolument unique, qui fût *cakravartin* [7]. Ce brahmane accomplit la cérémonie selon le saint *Vināçikha* (et) installa le dieu-roi. Ce brahmane enseigna le saint *Vināçikha*, le *Nayottara*, le *Sammoha*, le *Çiraçcheda* [8], qu'il récita en entier, du début à

---

1. *Hiraṇyadāma*, « corde ou guirlande d'or ».

2. *Prājña siddhi-vidyā*. Skt. *prājña*, « celui qui connaît ». *Siddhi-vidyā*, « la science de la magie » est un composé sanskrit, mais placé, conformément à la syntaxe khmère, après *prājña* dont il est complément.

3. Sur *Janapada* correspondant peut-être au site de Pràsàt Khnà dans Mlu Prei, cf. *supra*, G. CŒDÈS, *Le site de Janapada*.

4. *Vidhi*, qui en sanskrit peut signifier tant « rituel » que « cérémonie » a plutôt en khmèr moderne (*pīthī*) le sens de « cérémonie ». Le rituel étant à proprement parler le *Vināçikha*, la traduction par « cérémonie » semble ici préférable.

5. Cette partie de la phrase, introduite par *leha*, comprend deux propositions parallèles précédées respectivement de *leṅ kampi*, « rendre impossible », *leṅ ac*, « rendre possible », qui expriment les résultats attendus de la cérémonie.

6. Vx -kh. *kamrateṅ phdai karom*, « maître de la surface inférieure, roi ».

7. Un rapprochement a été esquissé entre cette prétention de Jayavarman II au titre de *cakravartin* et l'importance des cultes vishnouites dans l'art du Kulèn (cf. PH. STERN, *BE*, XXXVIII, 134). Sur les rapports entre le culte de Viṣṇu et la monarchie universelle, cf. J. AUBOYER, *RAA*, XI, 88 suiv. Sur les cultes vishnouites au Kulèn, cf. *Chronique* du *BE*, XXXVII, 670 suiv. ; XXXVIII, 430 suiv. Ils ne nécessitent peut-être pas une explication spéciale, si l'on note que la fin du préangkorien, le VIIIe siècle, est marqué par le développement du vishnouisme qui se substitue peu à peu au culte de Harihara.

La prétention de Jayavarman II se justifie bien davantage par l'état anarchique du Cambodge au IXe siècle (cf. *supra*, P. DUPONT, *La dislocation du Tchen-la*).

8. Ces quatre textes, *Vināçikha*, *Nayottara*, *Sammoha*, *Çiraçcheda*, sont certainement des textes tantriques, comme l'indiquait L. FINOT (*Notes d'épigraphie*, 281). Deux ont été retrouvés, sous les noms de *Sammohana* et *Niruttara* (= Nayottara ?) par B. R. CHATTERJI (*Indian cultural Influence in Cambodia*, 273 ; *Modern Review*, jan. 1930, 80). Plus tard, M. P. BAGCHI (*IHQ*, V, 754 suiv.) a consacré une étude à l'ensemble de ces textes. Le *Nayottara* correspondrait à deux sections, *Nayasūtra* et *Uttarasūtra*, d'un recueil appelé *Niçvāsatattva-saṃhitā*, datant du VIe ou du VIIe siècle

Le *Çiraccheda* et le *Sammoha*, sont cités dans un texte nommé *Brahmayāmala*, où l'un d'eux figure même aussi comme supplément, sous le nom de *Çiraccheda* ou de *Jayadrathayāmala*. Le *Sammoha* du texte khmèr a certainement un répondant parmi les divers *Sammohanatantra* connus, mais il est impossible de savoir auquel d'entre eux le rapporter, si même il ne se rattache pas à leur prototype commun. Le *Vināçikha* peut être seulement rapproché du nom donné à certaines formes de Bhairava : *Çikhā*, *Vināçikha*, qui ont sans doute comporté un *Vināçikha-tantra*, un *Çikhā-tantra*, etc.

Les textes encore conservés se trouvent au Nepal, dans la *Durbar Library*. Tous ont un caractère çivaïte tantrique bien marqué.

Quant aux quatre faces de Tumburu, elles sont censées avoir émis chacune un des quatre textes (cf. st. XXVIII) de la version sanskrite.

Sur une relation possible entre *Çiraccheda* et un rite de décapitation, v. G. CŒDÈS, *Histoire ancienne*, pp 128-129

la fin, pour les (faire) écrire, pour les enseigner au *steñ añ* Çivakaivalya ainsi. Il chargea [1] le *steñ añ* Çivakaivalya d'accomplir la cérémonie concernant [2] le dieu-roi. S. M. Parameçvara et le brahmane Hiraṇyadāma, donnant bénédiction et imprécation, enjoignirent que la lignée de Çivakaivalya officiât auprès du dieu roi, — (et) qu'il fût interdit à d'autres gens d'y officier. Le *steñ añ* Çivakaivalya, *purohita*, désigna toute sa famille pour officier [3].

Alors S. M. Parameçvara, le roi [4], revint comme *kuruṅ* en la ville royale de Hariharālaya ; le dieu-roi (y) fut amené aussi. Le *steñ añ* Çivakaivalya et sa famille entière officièrent suivant l'ordre établi [5]. Le *steñ añ* Çivakaivalya mourut sous ce règne. S. M. Parameçvara s'en fut au ciel [6], comme il était en la ville royale de Hariharālaya. Le dieu-roi changea de résidence suivant les capitales où le monarque le conduisit afin de veiller sur le pouvoir royal [7] des monarques qui se sont succédé [8].

(C 82-D. 3). Sous le règne de S. M. Viṣṇuloka [9], le dieu-roi résida à Hariharālaya. Un neveu [*kanmvāy*] du *steñ añ* Çivakaivalya, du nom de *steñ añ*

1. Vx-kh. *pre* (kh. -md. *prò'*) semble exactement signifier « donner des instructions, mander », avec parfois une nuance plus impérative.

2. Vx-kh. *nā* a valeur de locatif (cf. G. Cœdès, *BE*, XIII, VI, 14).

3. Les stances XXVI à XXXI du texte sanskrit correspondent à ce récit. Elles font suite aux stances introduisant Sadāçiva, serviteur du roi Udayādityavarman II, et Çivakaivalya, qui reparaît plus loin dans la généalogie de la face B. Le récit en sanskrit, moins circonstancié que l'autre, indique seulement que Hiraṇyadāma manifesta devant le roi une puissance magique exceptionnelle, qu'il enseigna à Çivakaivalya la magie et les *çāstra*, « les quatre faces de Tumburu », enfin qu'il tira de ces *çāstra* les rites portant le nom de *devarāja*. Il est dit ensuite que le roi préposa Çivakaivalya à ce culte, qui fut réservé à son *mātṛvaṃça*. Il y a donc peu à tirer du texte sanskrit, sauf la mention du *mātṛvaṃça*, précision omise dans la version khmère, et la mention de Tumburu, qui orientait immédiatement vers le tantrisme çivaite toute recherche concernant les quatre *çāstra*, puisque Tumburu est un Gandharva figurant dans le cortège, le *gaṇa*, de Çiva. On notera que, d'après la version khmère, le *Vināçikha* a été utilisé seul pour la cérémonie du *devarāja* qui eut lieu sur le Mahendraparvata. Les autres textes ont sans doute servi à établir le cycle complet des rites.

4. Vx.-kh. *stac* (kh. md. *sdeč*) est employé ici pour la première fois afin d'indiquer le changement intervenu dans la qualité de Jayavarman II, conséquence des cérémonies du Mahendraparvata. Le mot *kuruṅ* continue par ailleurs d'être employé pour définir ses fonctions.

5. Vx.-kh. *ru ta tāpra nau*. Le mot *tāp*, perdu en kh.-md. est très probablement la racine de *andāp*, *loṃdāp*, « série, succession ». Le *ru*, difficilement explicable, se retrouve dans *daṃnepra*, « à commencer par », dérivé de *dep*, kh -md, *te'p*, « commencer par, venir de ».

6. Skt. *svargata* est employé en kh. dans le vocabulaire royal pour dire « mourir ».

7. Skt. *rājya*, emprunté par le vx.-kh., est employé dans ce texte pour indiquer indistinctement l'exercice du pouvoir, la royauté, le règne. Le sens peut en être surtout moral et religieux, comme dans le cas présent.

8. Cette phrase définit le rôle du *devarāja*, tel qu'il était compris au milieu du XIe siècle. Comme elle émane du descendant qualifié des officiants traditionnels, elle reproduit probablement à peu près l'interprétation de 802. On doit seulement regretter que le vieux khmèr ne permette pas une définition plus claire, d'autant que ce passage est sans contre-partie dans la version sanskrite.

9. Jayavarman III.

Sūkṣmavindu fut *purohita* auprès du dieu-roi ; sa famille officia auprès du dieu-roi aussi ; il prit les parents [installés] à Bhavālaya et leur affecta de nouveau un emplacement situé dans le *sruk* de Kuti [1].

CXXIX. Hotar du roi ou prince des ascètes, chargé de la noble garde d'un dieu, ou maître de maison doué de moralité, de science, de talents et appliqué au devoir.

CXXX. Ceux qui détruisent les biens de Çiva : terre, or, argent, serfs, etc., par paroles, pensées ou actions, ceux-là subissent l'expiation dans les deux mondes [2].

(3-5). Le *steṅ añ* Rudrācārya, frère cadet du *steṅ añ* Çivakaivalya, alla se faire religieux dans le *viṣaya* de Jen Vnam [3], sur une montagne du nom de Thko. Le sten añ Rudrācārya sollicita cette montagne et cette terre de S. M. Viṣṇuloka, établit un *sruk*, y fit une fondation, attribua comme nom à cette montagne le nom de Bhadragiri [4].

(5-10). Sous le règne de S. M. Īçvaraloka [5] le dieu-roi résida à Hariharālaya ; toute la famille officia auprès du dieu-roi, suivant l'ordre établi. Le *steṅ añ* Vāmaçiva, petit-neveu (*cau*) du sten añ Çivakaivalya fut précepteur,

1. La famille (*kule*) de Çivakaivalya, installée à Kuti quand Jayavarman II était dans le Pūrvadiça, ne l'a pas suivi à Hariharālaya. Sa lignée (*santāna*, sans doute ses descendants) a été alors affectée au corps des pages. Au moment du séjour à Amarendrapura, une partie de la famille (*kule*) a été transférée à Bhavālaya, en relation avec un brahmane Gaṅgādhara entré probablement dans la parenté par mariage. Ce sont apparemment ces gens-là, parents immédiats de Sūkṣmavindu, le nouveau *purohita*, ou leurs descendants qui reviennent à Kuti. Ces déplacements successifs sont évidemment nécessités par le service du dieu-roi dont la famille avait le monopole. Le texte sanskrit (st. XXXV) dit seulement que Sūkṣmavindu, fils de la sœur de Çivakaivalya, fut *purohita* de Jayavarman III.

Les rois figurent toujours dans la version sanskrite sous leur nom de règne au lieu du nom posthume. Ce cas se présente dans d'autres inscriptions bilingues, notamment celle de Trapāṅ Dón Ón (AYMONIER, *Cambodge*, II, p. 381).

2. Comme l'écrit L. FINOT, « on voit mal à quoi se rattachent ces deux çlokas insérés au milieu du texte khmèr. » A notre avis, ils étaient destinés à être gravés *à la fin* du texte khmèr, en guise de clausule finale. Mais le lapicide avait mal calculé sa surface et pour arriver à faire tenir tout son texte sur la stèle, il avait été obligé de réduire progressivement le calibre de ses caractères et ses interlignes. Malgré cela, il n'avait plus la place pour ces deux çlokas en bas de la face D. Il les a par suite gravés en haut, après avoir gratté le chiffre 4 qui surmonte cette face : la trace de ce grattage est très nette.

3. *Jeṅ vnam* « pied du mont » (Skt. *Adripāda*) est le nom d'un *pramān* connu par ailleurs et proche des Daṅrèk.

4. Le texte sanskrit (st. XXXVI-XXXVII) dit que Rudrācārya, frère cadet de Çivakaivalya, obtint du roi une montagne, dans le *viṣaya* d'Adripāda, fonda un village, érigea un *liṅga* et nomma la montagne Bhadragiri. Le texte khmèr, à la l. D. 11, précise qu'un *sruk* a été fondé. G. GROSLIER (*BE*, XXIV, 365), reprenant une identification proposée par AYMONIER (*Cambodge*, II, 265, n. 2), localise le mont Thko (Bhadragiri) au Phnoṃ Daṅko/Taṅko actuel, dans la partie Nord-Ouest des Daṅrèk.

A signaler par ailleurs que le *Vraḥ Guru* de Yaçovarman, Çivasoma, a eu comme maître un certain *bhagavat* Rudra, « issu d'une famille de brâhmanes », qui peut s'identifier avec le présent Rudrācārya (ins. de Pr. Kandól Dó'm N. Cf. G. CŒDÈS, *Inscriptions*, I, 37 suiv.).

5. Indravarman Ier.

[*upādhyāya*] de S. M. Īçvaraloka. S. M. Īçvaraloka le donna à S. M. Paramaçivaloka [1] alors tout jeune homme, le chargeant de l'instruire. Le *steṅ añ* Vāmaçiva était élève du *steṅ añ* Çivasoma [2], qui était *guru* de S. M. Īçvaraloka. Le *steṅ añ* Çivasoma et le *steṅ añ* Vāmaçiva, ensemble, établirent le Çivāçrama [3], y fondèrent un sanctuaire. Le *steṅ añ* Çivasoma était appelé par les gens [4] le vieux seigneur du Çivāçrama, le *steṅ añ* Vāmaçiva était appelé par les gens le jeune seigneur du Çivāçrama. Lorsque le *steṅ* Çivasoma mourut, c'est le *steṅ añ* Vāmaçiva qui fut détenteur [5] du Çivāçrama. Les gens l'appelèrent le seigneur du Çivāçrama, ainsi qu'il en était déjà [6].

(D. 10-13). Alors S. M. Paramaçivaloka prescrivit au *vraḥ kamrateṅ*

---

1. Yaçovarman Ier.

2. Çivasoma est connu notamment grâce à l'inscription de Pràsàt Kandól Dò'm N. qui en fait le petit-fils du roi Jayendrādhipativarman, oncle maternel de Jayavarman II (G. Cœdès, *Inscriptions du Cambodge*, I, 37). D'après une nouvelle inscription de Bakoṅ, il érigea un Viṣṇu dans une des tours de briques de l'enceinte extérieure Nord. Ce que nous savons par ailleurs montre que Jayendrādhipativarman était petit-neveu du roi Puṣkarākṣa. La version sanskrite du présent texte (st. XXXIX) donne à Çivasoma le titre de *rājaguru*.

3. Le Çivāçrama est mentionné dans une inscription de Kòḥ Ker. (G. Cœdès, *Inscriptions*, I-49-50), le no K. 187 du Pràsàt Thom, sans autre précision utilisable.

4. A remarquer la construction passive ou *ti* affecte le sens de toute la proposition suivante, *ti ᵃnak hau kamrateṅ Çivāçrama* et non pas seulement le mot avant fonction de verbe, *hau*.

5. Cette phrase montre la différence d'emploi entre *ᵃnakk*, « les gens », « on » (indéterminé) et *nākk* « celui qui » (déterminé) dans *nākk mān* « celui qui possède ».

6. *Roḥh noḥh ᵃnau*, littéralement « comme cela continuait d'exister ». *ᵃnau* a valeur durative.

7. Il y a lieu de souligner que la généalogie des *purohita* successifs est jusqu'ici indiquée en fonction de Çivakaivalya. Ce n'est pas son frère Rudrācārya qui a hérité de la charge, mais le fils de sa sœur Sūkṣmavindu. Celui-ci est dit *kanmvāy* (kh.-md. *kmuòy*) de Çivakaivalya. Vāmaçiva, qui va hériter de la charge à son tour, est dit *cau* (kh.-md. *càu*), petit-neveu, du même Çivakaivalya. Le texte sanskrit (st. XXXVIII) indique seulement que Vāmaçiva est *anuja*, « puîné, cadet » (non pas nécessairement « *frère* cadet ») de Vāmaçiva.

En outre, la fonction attribuée à Vāmaçiva dans le texte khmèr est d'abord celle d'*upādhyāya*, puis celle de *guru* du roi, emploi dans lequel il succède à Çivasoma. La version sanskrite l'appelle *hotar* (st. XXXVIII) du roi, mais non *purohita*. Son neveu (*kanmvāy*) Kumārasvāmin, qui lui succèdera sous Harṣavarman Ier et Īçānavarman II, sera simplement *ācāryapradhāna*, doyen ou chef des *ācārya*, dans le texte khmèr, et *hotar* dans la paraphrase sanskrite. Le successeur, Īçānamūrti est aussi appelé *ācāryapradhāna* d'une part et *hotar* de l'autre. Le suivant, Ātmaçiva, sera qualifié de *purohita*, *ācāryapradhāna*, *ācāryahoma* ; la version sanskrite l'appellera seulement *hotar*, ce qui montre son imprécision. De même pour le successeur, Çivācārya, qui sera *purohita* d'un côté et *hotar* de l'autre.

On peut donc poser que chacun des dignitaires qui se succèdent assure le service du *devarāja*, en même temps que le fait sa famille, qui habite toujours à proximité du *devarāja*, ceci conformément au privilège consenti par Jayavarman II et Hiraṇyadāma en 802. Mais cette fonction est distincte de celle de chapelain royal, *purohita*. Çivakaivalya et Sūkṣmavindu ont cumulé les deux fonctions ; ensuite, elles ont été disjointes et le principal officiant du *devarāja* a été tantôt *guru* du roi, tantôt doyen des *ācārya*. Quand elles sont réunies de nouveau sur la même tête, au temps d'Ātmaçiva, puis de Çivācārya, c'est apparemment pour des raisons indépendantes les unes des autres.

Autre indication à souligner. A partir de Kumārasvāmin, il est précisé pour chaque titulaire

Vāmaçiva [1], nommé le seigneur du Çivāçrama, étant *vraḥ guru*, d'assurer [2] en totalité les moyens de subsistance [intéressant] les sanctuaires fondés par sa lignée depuis Indrapura : au *sruk* de Bhavālaya, près [3] d'Amarendrapura, au *sruk* de Kuti (dans) Pūrvadiça, au *sruk* de Bhadragiri (dans) Jen Vnam [4]. Quant à la famille, elle officia tout entière auprès du dieu-roi, suivant l'ordre établi.

(12-13). Alors, S. M. Paramaçivaloka établit la ville royale de Çrī Yaçodharapura [5] et emmena le dieu-roi de Hariharālaya en cette ville. Alors S. M. Paramaçivaloka érigea le Mont central. Le seigneur du Çivāçrama fonda un saint *liṅga* au milieu [6].

---

qu'il est *pradhāna ta kule*, doyen de la famille. Après plusieurs générations, la descendance de Çivakaivalya était sûrement assez nombreuse pour que la désignation du doyen parmi les officiants du *devarāja* prêtât à contestation. *Kule* désigne sûrement la famille, groupement horizontal, qui s'oppose à *santāna*, filiation, groupement vertical. Mais le sens est-il exactement celui de « génération », ou bien s'agit-il de l'intéressé avec ses proches, parents, oncles, enfants ?

Le texte sanskrit (st. XXXVIII-XLI), correspondant au passage du texte khmèr traduit ci-dessus, dit seulement que Vamaçiva, cadet (*anuja*) de Sūksmavindu et *guru* de Çrī Yaçovardhana (Yaçovarman Ier avant son avènement), fut *lotar* d'Indravarman et disciple de Çivasoma. Çivasoma était *rājaguru* (vx-kh. *vraḥ guru*) d'Indravarman. Avec Çivasoma, Vāmaçiva construisit le Çivāçrama et y érigea un *liṅga* : tous deux étaient appelés Çivāçrama. A la mort de Çivasoma, Vāmaçiva reçut le Çivāçrama.

1. *Vraḥ Kamrateṅ* est employé dans ce seul cas pour Vamaçiva.

2. Skt. *paripālana*, « fait de garder, de faire vivre », correspondant à peu près a vx-kh. *cāṃ caṃnāṃ*. Le mot signifie sans doute ici que Vāmaçiva prit à sa charge les fondations faites par la famille depuis son départ d'Indrapura. Il prit à sa charge notamment les *upāya*, littéralement les « moyens », c'est-à-dire les prestations régulières assurant la vie d'une fondation. — *Paripālana upāya phoṅ nu vraḥ ta ti santāna sthāpana*... semble donc signifier « prendre à sa charge tous les moyens d'existence associés (*nu*) aux sanctuaires fondés par sa lignée », plutôt que «... les moyens d'existence et les sanctuaires... »

Vāmaçiva paraît être devenu *vraḥ guru* au moment de l'avènement de Yaçovarman Ier, dont il était précédemment *upādhyāya*. Il réorganisa le service du *devarāja* et répartit sa famille entre diverses fondations.

3. Vx-kh. *ñyaṅ*, « près de » (môn-md., *ñāṅ*, même sens), correspond à vx-kh. *thāpp*. glosé lui-même par skt. *abhyarṇṇa* On trouve en effet aux II C. 68-69 : *bhūmi*... *thāpp nu Amarendrapura cat sruk jmaḥ Bhavālaya*, et ici (I D. 11) . *sruk Bhavālaya ñyaṅ Amarendrapura*.

4. Chaque *sruk* est suivi de l'indication du *viṣaya* ou *pramān* dans lequel il se trouve

5. Çrī Yaçodharapura a été définitivement localisé sur un emplacement quadrangulaire ayant pour centre (*vnaṃ kantāl*) le Phnoṃ Bàkhèṅ (cf. V. Goloubew, *BE*. XXXIII, 316 suiv., XXXIX, 576 suiv.).

6. Le développement du récit montre clairement que le transfert du *devarāja* à Yaçodharapura constitue un épisode défini, tandis que la fondation du Mont Central, ou un *liṅga* est placé, en constitue un autre. Chaque épisode est d'ailleurs introduit par *man*, « alors », qui indique une reprise dans la narration. Le texte sanskrit (st. XLII-XLIII), après avoir dit que Vāmaçiva resta *guru* de Yaçovarman à son avènement, indique qu'il érigea un *liṅga* sur le Yaçodharaparvata. Comme d'habitude, les faits auxquels la descendance de Çivakaivalya n'est pas directement mêlée, sont omis dans le texte sanskrit. Celui-ci ne contient en tout cas aucune mention du *devarāja* à cette place.

La première mention certaine d'un Mont Central (*Vnaṃ kantāl*) est faite ici à propos de Yaçodharapura.

(13-22) Une fois achevée cette fondation faite pour le service du roi, le seigneur du Çivāçrama fit savoir qu'il désirait faire une fondation (lui) aussi. Il sollicita une terre où il ferait la fondation. Alors, le *steṅ añ* Rudrācārya, l'ancètre [1], vint rencontrer le seigneur du Çivāçrama pour (lui) raconter qu'il y avait une terre de Varna, *vijaya* [2] de..., sans possesseur [3], toute proche du Bhadragiri du *steṅ añ* Rudrācārya. Il lui enjoignit de la solliciter. Le seigneur du Çivāçrama sollicita cette terre de S. M. Paramaçivaloka, y établit des *sruk* nommés Bhadrapattana et Bhadrāvāsa. S. M. Paramaçivaloka donna un *liṅga* de deux coudées, en plus [4] de ceux érigés au Mont-Central, afin de l'ériger à Bhadrapattana, une image de Bhagavatī pour être érigée dans le *sruk* de Bhadrāvāsa, de la terre de Bhadrapattana. S. M. [5] donna tous les *bhoga* [6] à commencer par les *vat* (et) les *khlās*, des denrées pour offrandes [7], tous les autres

---

1. Rudrācārya, frère de Çivakaivalya, est ici l'ancètre, *aji*, de la famille, comme Çivakaivalya l'était à la I. C. 62, ce qui oriente l'interprétation précédente de *aji*.

2. Les cas précédents de mention de terre montrent que si *Varna* est le nom de la terre, celui du *vijaya* (= *visaya*, *pramān*) qui la contenait se trouvait dans la lacune, ce nom étant peut-être Jeṅ Vnam. Mais l'emploi de la particule *nai*, dont l'emploi corresrespond à celui du génitif, permet de se demander si *varna* est bien un nom propre. Peut-être s'agit-il d'une terre de son *varna*, de sa « caste ».

3. Skt. *çūnyamūla*, composé skt. ou *mūla* a certainement un sens très spécialisé. On peut comprendre, suivant le sens choisi : (terre) « sans chef », « sans base (juridique) », donc soit « terre en deshérence », soit « terre vacante ». A le prendre dans son acception immédiate, le composé *çūnyamūla* signifierait « sans habitants », mais une telle précision n'aurait ici aucun intérêt, tandis que la situation de cette terre au point de vue juridique importe beaucoup quand il s'agit de l'attribuer.

4. Vx-kh. *saṃnal*, kh.-md. *saṃnal*, « en surplus ». Ce liṅga s'ajoute à celui ou ceux érigés sur le mont central de Yaçodharapura par Çikhāçiva. Cf. l'inscription de Bantāy Kdei (FINOT, *BE*, XXV, 354 suiv.).

5. Vx-kh. *vraḥ*, employé comme pronom en parlant du roi.

6. Skt. *bhoga* semble désigner ici le matériel cultuel, *vat* et *khlās*. A noter que parmi les insignes du souverain, figurent des objets dénommés collectivement *upabhoga* et comprenant couronne, pendants d'oreilles, bracelets, etc. (Cf. G. CŒDÈS, *Inscriptions*, I, 11, nº 2).

Bhoga et *dakṣiṇā* appartiennent à des catégories différentes.

7. Vx-kh. *khlās*. A rapprocher, malgré la différence dans la quantité des voyelles, soit de kh.-md *khlas*, « parasol », soit de vx.-mòn. *klas*, skt. et p. *kalasa*, skt. *kalaça*, « aiguière » (cf. HUBER, *BE*, XI, 1-5, *Bas-relief du temple d'Ananda à Pagan*, ou parait la légende mone : *nāg gamnap klas*, les naga portant l'aiguière). Un texte de Kok Pò (K. 256. Cf. *BE*, XXXVII, 391) associe dans un troc *khlass* à *bhājana* (récipient) et *yajñakoça* (coupe à libation), ce qui déjà, indiquerait de préférence le sens d'« aiguière » pour *khlass*/*khlās*. La stance XLVI de la paraphrase sanskrite de S. K. T., qui suit de près cette partie-ci du texte khmèr énumère : « *karaṅka*, *kalaça*, etc., richesses (*dravya*, biens, approvisionnements), 200 esclaves hommes et femmes ». Il semble donc probable que vx-kh. *khlass*/*khlās* répond à skt. *kalaça*, *kalaça*. Quant à skt. *karaṅka* « crâne » et, par extension, « coupe », il pourrait en ce cas correspondre à vx-kh. *vat* (cf. kh.-md *pot*, « courbé » ?). Dans l'inscription K. 713 de Prāh Kò (G. CŒDÈS, *Inscriptions*, I, p. 21), à la st. XXXI, sont mentionnées collectivement parmi des offrandes faites aux divers sanctuaires : *karaṅkā hāṭakāḥ*, « des coupes en or ». Or le texte khmèr de la même inscription cite parmi le matériel cultuel du sanctuaire central un *vat hir* : si *hir* est une adaptation locale d'un mot apparenté à skt *hiraṇmaya*) et *hiraṇya*, vx-kh. *vat hir* désignerait aussi « une coupe en

Voir note 8 page 115.

approvisionnements au complet [1] en tant que *dakṣiṇā* [2], 200 esclaves, une rizière mesurant [3] 2 *vroḥ* (située) à Ganeçvara, *pramān* d'Amoghapura [4]. Cette rizière-là fut rattachée par S. M. [5] à Stuk Ransi également. S. M. Çivaloka [6] désigna un saint religieux nommé le *sten añ* Çikhā, disciple du seigneur du Çivāçrama et homme du service royal [7]. S. M. chargea ce religieux d'aller travailler au *sruk* de Bhadrapattana, d'(y) fonder un sanctuaire, de requérir deux *bhūtāça* [8] de Jen Vnam [9] pour établir le *sruk* [10], travailler à en aménager le sanc-

---

or ». Une inscription de Prasàt Khna (K. 660, *Inscr. de Cambodge*, I, p. 196) rend l'expression sanskrite *sakoçakalaça*, « une aiguière (ou un flacon) avec un étui (ou une gaine) » par *rūpya-kalaça banna garop* « une aiguière d'argent, couvercle en *banna* », expression dans laquelle *garop* (mod. *krop*, môn *garop*, prononcé *kerop*) correspond à skt. *koça*. Or l'inscription de Lovek, face C, l. 25, mentionne un *khlās garop*. Ce doit être aussi un *sakoçakalaça* et l'équivalence *khlās*, *kalaça*, se trouverait confirmée.

Kriyā arcana. Skt. *krayā* est généralement employé en vieux-khmèr dans le sens de « fourniture », « denrée ». *Kriyā arcana* ou *krayā arcana* désigne sans doute les denrées servant au service cultuel, au sacrifice. Il existait au x[e] siècle un *khmuk vraḥ krayā arcana* (ins. n° K. 814 de Prāsàt Kôk Po, *BE*, XXXVII, 379 suiv.), ayant titre de *sten añ* Ācaryahoma, une « aire du service cultuel », *vraḥ kralā arcana*, et une corporation (*varga*) des *khmuk vraḥ kralā arcana* (Cf. G. CŒDÈS, *Inscriptions*, II, 62 suiv.). *Khmuk* désignait peut-être les gens chargés de « broyer » l'offrande destinée aux dieux (*Ibid.*, 62).

1. Skt. *dravya*, ordinairement traduit par « richesses, biens », correspond souvent à vx-kh. *glāṅ* (kh.-md. *khlăṅ*) (cf. G. CŒDÈS, *op. cit.*, II, s. v.) « magasin ». Il doit avoir ici, quoique employé dans le texte vieux-khmèr, un sens analogue et désigner les « approvisionnements » du temple.

2. *Ta pā dakṣiṇā*. D'après le texte, il semble que *vat*, *khlās*, *krīya arcana* et certains *dravya* constituent les *dakṣiṇā*, « honoraires » des brahmanes. Ils entrent par ailleurs parmi les *bhoga* du temple, parmi les éléments divers qui constituent sa dotation, avec les esclaves de la rizière.

3. Skt. *parimāṇa*, « périmètre ». Le mot semble cependant employé ici avec le sens de « superficie », puisque les mesures sont indiquées en *vroḥ* « volées (de grain) ». La confusion contraire se produit aussi, par exemple avec l'emploi d'*amraṅ* signifiant « superficie », qui précède l'indication des limites d'un terrain (cf. ins. de Tuol An Tnot, n° K. 561, G. CŒDÈS, *op. cit.*, II, 39 suiv.).

4. Amoghapura a été localisé dans la partie nord-ouest du Cambodge par G. GROSLIER (*BE*, XXIV, 359 suiv.). C'est un territoire mentionné dès l'époque d'Içanavarman (ISCC), n° VI, 38 suiv.).

5. La rizière de Ganeçvara doit, par ses revenus, assurer l'entretien des fondations de Bhadrāvasa et Bhadrapattana, ainsi que de Stuk Ransi. Sur cette autre fondation, voir plus bas. Vx-kh. *rlek*, signifie peut-être « relever de ».

6. Corr. Paramaçivaloka (Yaçovarman), Çivaloka étant le nom posthume de Rājendravarman.

7. Vx-kh. *ja mnak vraḥ rājakāryya* indique à proprement parler un fonctionnaire, le titulaire d'une charge conférée par le roi. Le service royal est parfois opposé à celui du *viṣaya*, service provincial.

8. Sur les *bhūtāça*, petits fonctionnaires connus dans l'ancien droit siamois, cf. G. CŒDÈS, *Inscriptions*, II, 56, n. 1.

9. *Jen vnam* (skt. *adripāda*). Pied-des-monts. Nom d'un *pramān* (et de son chef-lieu) où se trouvent la terre de Bhadragiri et, sans doute aussi, celle de Bhadrapattana. Le *sruk* de Bhadrapattana a été en effet taillé dans l'ancienne terre de Varna, voisine de Bhadragiri, dans Jen Vnam, et ce sont des *bhūtāça* de Jen Vnam qui sont requis pour les travaux.

10. *Cat sruk*. Il s'agit probablement ici de délimiter le *sruk*

tuaire, à commencer par la construction [1] de la tour [2], de l'enceinte [3], de la [ou des] *valabhi* [4] : c'est le *steñ añ* Çikhā qui dirigea les gens assurant le travail jusqu'à achèvement ; il l'offrit [alors] au seigneur du Çivāçrama ».

---

1. *Coñ*, « bâtir » (kh.-md. *caṅ/còṅ*, « lier, faire, élever », L. FINOT).

2. Skt. *prāsāda* (kh.-md *pràsàt*) désigne la tour-sanctuaire, puis ultérieurement le groupement des tours-sanctuaires.

3. *Kamveṅ* (kh. mod. *kàmpheṅ*), « enceinte ».

4. Skt. *valabhi/valabhī* désigne le bord du toit, le sommet d'une maison, un pavillon temporaire construit au sommet d'une maison. En l'espèce, il s'agit probablement d'une construction se distinguant du *prāsāda* par l'absence de superstructure en forme d'étages décroissants. P. K. ACHARYA, dans son *Dictionary of Hindu Architecture* cite divers textes dans lesquels *valabhi* a le sens de « temple à toit plat ».

5. Le texte sanskrit (st. XLIII-XLVIII) dit que Vāmaçiva érigea un liṅga sur le mont de Çrī Yaçodhara, et reçut la terre de Jayapaṭṭani, voisine de Bhadragiri. Le roi fonda Bhadrapattana, y érigea un *liṅga*, donna coupes, aiguières, etc., des biens (à commencer par des vaches), deux cents serviteurs. Dans Amoghapura, il donna la terre de Gaṇeçvara. Çivāçrama-Vāmaçiva fonda Bhadrāvāsa sur la terre de Bhadrapaṭṭana et y érigea une Sarasvatī.

La seule mention nouvelle serait la fondation d'une Sarasvatī s'il n'y avait pas une confusion avec la Bhagavatī du texte khmèr, omise ici ; la même erreur se retrouvera dans un second cas. Il existe par ailleurs manifestement deux *sruk* (et deux villes) distincts, Bhadrapattana et Bhadrāvāsa. Le premier, le plus important a même nom que la *bhūmi*. Le texte sanskrit parle d'un *pura* (= vx-kh. *sruk*) de Bhadrapaṭṭana fondé sur la terre *(bhūmi)* de Jayapaṭṭanī (toponyme inconnu du texte khmer mais qui correspond sûrement à Bhadrapaṭṭana) et d'un autre *pura* (Bhadrāvāsa) fondé sur la terre *(bhūmi)* de Bhadrapattana, Le texte khmèr parle de l'établissement des *sruk* (ou du *sruk*) de Bhadrapattana et Bhadrāvāsa, puis du *sruk* de Bhadrāvāsa dans la terre de Bhadrapattana, puis du *sruk* de Bhadrapattana.

L'intervention du *Steñ añ* Çikhā agissant par délégation du roi est à rapprocher d'indications figurant sur les piédroits réemployés de Bantāy Kdèi (L. FINOT, *BE*, XXV, 354 suiv.). Ceux-ci portent une inscription due à un nommé Çivācārya, que nous retrouverons plus loin et qui fut *purohita* à dater du roi Īçānavarman II. Avant de citer ces détails, l'inscription comporte l'éloge des rois du Cambodge, d'Indravarman Ier à Harṣavarman Ier et mentionne à ce sujet un personnage dont le nom manque, par suite de lacunes du texte.

Cette documentation est à interpréter d'après le contenu de l'inscription du Vat Thipdèi (G. CŒDÈS, *Mélanges S. Lévi*, 213 suiv.), indiquant que Çivācārya était petit-neveu de Çikhāçiva, *hotar* des rois du Cambodge depuis Indravarman Ier jusqu'à Içānavarman II. C'est donc apparemment Çikhāçiva qui figurait dans le texte lacunaire de Bantāy Kdei (cf. L. FINOT, *loc. cit.*).

L'ensemble de ces indications intéresse sur deux points l'interprétation du texte de Sdok kák thoṃ :

1° Les fonctions de *purohita* ont été dissociées de celles de grand-prêtre du *devarāja* au temps d'Indravarman Ier : en ce temps, le *steñ añ* Vāmaçiva, officiant auprès du *devarāja*. fut seulement *upādhyāya*, puis *vraḥ guru*. La charge de *purohita* passa à d'autres titulaires parmi lesquels figure Ātmaçiva, puis aboutit à Çivācārya. Celui-ci, ultérieurement, devint en même temps doyen des desservants du *devarāja*, cumulant de nouveau les deux fonctions.

2° L'inscription de Bantāy Kdei dit aux st. XXV-XXVI.

XXV. [çri]ddha-Yaçodharapure sthapit [v]edam aiçvaram
[sa] çrī-Bhadrāçrame bhuyo liṅgam anyad atisthipat.

XXXVI. [Bha] drāvāse sa liṅge dve Bhāratīpratimām api
çivaparvvataçr̥ṅge pi liṅgatrayam atisthipat.

« En la ville immaculée de Yaçodhara ayant fondé cet *aiçvara*, il fonda encore un autre *liṅga*

(D. 22). Le seigneur du Çivāçrama fit savoir qu'il donnait (à Bhadrapattana) le *sruk* de Bhavālava [1], appartenant à sa lignée. et le *sruk* de Rhā et les *sruk* de Ryyen et Nāgasundara, pour qu'ils relèvent de Bhadrapattana [2], et qu'il consacrait (cette donation) par acte officiel inscrit.

(D. 22-24). Le *steñ añ* Hiranyaruci, nom du *steñ añ* de Vnam Kansā, cadet du seigneur du Çivācrama, étant aussi doyen des *ācārya* [3] auprès de S. M. Paramaçivaloka, sollicita aussi la terre de Stuk Ransi [4], dans le *viṣaya* d'Amoghapura, de S. M. Paramaçivaloka. Il établit un *sruk*, l'aménagea et y fonda un *avyaḥjā* [5].

(D. 24-29). Le seigneur du Çivāçrama et le *steñ añ* de Vnam Kansā prirent trois femmes, leurs nièces, toutes de même mère, provenant du *sruk* de Kuti,

---

à Bhadrāçrama. Il fonda à Bhadrāvāsa deux *liṅga* et aussi une image de Bhārati et aussi, au sommet du Çivaparvata, trois *liṅga* ».

Malgré quelques divergences de détail, et les trois *liṅga* du Çivaparvata mis à part, il semble que ces indications concernent les faits relatés dans les lignes D. 13 à D. 22 du texte de S. K. T. Le *steñ añ* Çikhā délégué de Yaçovarman y correspond à Çikhāçiva. La fondation à Bhadrāçrama d'un « autre *liṅga* », après l'*aiçvara* érigé à Yaçodharapura, correspond évidemment au passage énigmatique du texte de S. K. T. suivant lequel Yacovarman-Paramaçivaloka donna pour Badrapaṭṭana un *liṅga* de deux coudées « en plus » (*samnal*) de celui érigé au mont central de Yaçodharapura : on sait en outre que ce dernier n'était pas le *liṅga* principal érigé déjà par Vāmaçiva. La Bhārati de Bhadrāvāsa correspond évidemment à la Bhagavatī (ou Sarasvatī) connue par ailleurs.

Quant aux deux *liṅga* érigés aussi à Bhadrāvāsa, leur placement est plus difficile, mais le texte de S. K. T. est lui-même confus sur ce point, car si la version khmère mentionne un seul *liṅga* à Bhadrapattana, la partie sanskrite (st. LIV-LV) en mentionne deux. Et les confusions ne manquent pas entre Bhadrapattana nom de terre et nom de *sruk*, et Bhadravāsa, *sruk* placé sur la terre de Bhadrapattana,

Les trois *liṅga* fondés sur le Çivaparvata nous intéressent moins directement, mais on est tenté de les identifier avec les trois *liṅga* érigés sur le Bhadragiri que l'inscription de Vat Thipdéi (G. CŒDÈS, *loc. cit.*) porte à l'actif de Çikhāçiva. Çivaparvata et Bhadragiri désigneraient ainsi le même lieu, celui où Rudrācārya avait fait une fondation autrefois

1. Bhavālava est le nom de la « concession » familiale située dans le *pramān* d'Amarendrapura ou une partie de la famille résidait avec le brahmane Gaṅgādhara (cf. p. 108, n. 5).

2. Rhā, Ryyen et Nagasundara, non mentionnés jusqu'ici, font partie sans doute de la terre de Bhadrapattana, en plus des *sruk* plusieurs fois cités de Bhadrāvāsa et Bhadrapattana. L'ensemble devait former précédemment la terre de Varṇa. La requête tend manifestement à faire entériner par édit royal l'attribution de ces divers biens et leur regroupement autour de la fondation de Bhadrapattana. Ceci fait partie des mesures de réorganisation prises par Vamaciva en ce qui concerne les biens de la famille et le service du *devarāja*.

3. Skt. *ācārya-pradhāna*, doyen des *ācārya* désigne une fonction officielle.

4. *Stuk Ransi* « mare des bambous » est rendu dans la paraphrase sanskrite par *Vaṃçahrada* (st. XLIX).

5. *avyaḥjā*. L. FINOT (*op. cit.*) propose de corriger en *avyaya*, nom de Visnu et de Çiva. Le texte sanskrit (st. LIX-LX) omet la requête présentée par Çivasoma. Il indique qu'Hiranyaruci, cadet (*anuja*) de Çivasoma, obtint du roi la terre de Vaṃçahrada, y fonda un *pura* et y érigea un *liṅga* (correspondant à l'*avyaḥjā* du texte khmer). Le mot *avyaḥ* se retrouve dans la grande inscription de Bantāy Chmar (G. CŒDÈS, *BE*, XXIX, 309 suiv.), associé au mot *spota*. Peut-être s'agit-il là d'un nom de lieu, *Spota avyaḥ* ou *Nā spota avyaḥ*. Un *sruk* prestataire du Tribhuvanadeva de Koḥ Ker s'appelle *avya ta rāja* (G. CŒDÈS, *Inscriptions*, I, 54).

dans le *viṣaya* de Pūrvadiça [1], en amenèrent et fixèrent deux à Stuk Ransi, une à Bhadrapattana. Les autres parents, qui ne furent pas amenés, résidèrent dans le *sruk* de Kuti. Tous ces gens-ci engendrèrent [2] la lignée établie au *sruk* de Kuti. A Bhadrapattana, à Stuk Ransi, tous leurs parents ne partagèrent [3] pas (les fonctions) de la branche originelle, laquelle assura au complet le service du dieu-roi ; il y en eut qui furent *ācārya-pradhāna*, qui furent aussi *ācārya-homa* et officièrent sur la sainte aire du *homa* [4], résidant comme fonctionnaires du service royal et dépendant des moyens d'existence de la famille [5]. La lignée de ces gens, toute entière, fournit des *ācārya* de diverses catégories au service de la royauté [6].

(D. 29-31). Sous le règne de S. M. Rudraloka [7] et de S. M. Paramarudraloka [8], toute la famille officia auprès du dieu-roi suivant l'ordre établi. Le *steñ añ* Kumārasvāmi, neveu du seigneur du Çivāçrama, doyen des *ācārya*, fut doyen de la famille [9], établit le *sruk* de Parāçara sur la terre de Stuk Ransi [10], organisa un service de prestations que S. M. [11] plaça sous l'autorité de sa famille [12].

---

1. *Kuti* était la résidence principale des descendants de Çivakaivalya, depuis le regroupement effectué du temps de Sūkṣmavindu. Ceux-ci résidaient déjà en partie à Kuti quand le culte du dieu-roi avait été créé. Ils y étaient restés tant que le dieu-roi avait séjourné à Hariharālaya et ne s'étaient pas déplacés au moment du voyage suivant, de Hariharālaya à Yaçodharapura. Ils restent encore à Kuti par la suite, tout en détachant dans les acquisitions territoriales nouvelles quelques parents, qui perdent leur privilège de desservants du devarāja.

2. *Pañket* (kh. md. *baṅkö't*), causatif de *ket* (*kö't*), « naître ».

3. *Cek* (kh. md. *cèk*), « séparer, distribuer, répartir » (L. Finot).

4. Sur les *ācārya-homa*, cf. ci-dessus, p. 115, n. 8 et G. Cœdès, *Inscriptions du Cambodge*, II, 62 suiv. Il reste à préciser si l'aire du *homa* (*vraḥ kralā homa*) est aussi l'aire de l'*arcana* (*vraḥ kralā arcana*). Les *ācārya-homa* présidaient aux cérémonies des offrandes et des sacrifices.

5. Cette phrase signifie sans doute que tous les membres de la famille résidant à Bhadrapattana et Stuk Ransi, écartés du service du dieu-roi, vécurent des diverses ressources (*upāya*) dont disposaient les fondations réservées à la famille. Plus haut, il a été déjà indiqué que Vamaçiva avait pris à sa charge les *upāya* des fondations faites par sa famille. Le service cultuel (*caṃnāṃ*, *kalpanā*) d'une fondation comportait évidemment un certain nombre de prestations, de fournitures (*upāya*) qui assuraient aussi l'existence de l'officiant.

La qualité de « fonctionnaire du service royal » indique que ces desservants étaient désignés par le roi.

Ces précisions sont complétées par la st. LXI du texte sanskrit, qui indique que les desservants du *devarāja* résidaient à la capitale, — bien que Kuti ne se soit pas trouvé exactement dans l'enceinte de Yaçodharapura, mais *extra muros*, dans la banlieue orientale.

Le texte sanskrit (st. LI) indique seulement l'envoi de trois nièces à Vaṃçahrada (Stuk Ransi) et Bhadrapattana.

6. Le terme *sapp tala*, quelle qu'en soit l'étymologie, est à rapprocher du siamois *sappadon* « vulgaire, grossier, obscène », qui signifiait sans doute autrefois « n'importe quoi ».

7. Harṣavarman Ier.

8. Içānavarman II.

9. *Pradhāna ta kule*. Sur l'apparition de ce titre, cf. ci-dessus, p. 112, n. 7.

10. Le *sruk* de Parāçara a été organisé sur la terre de Stuk Ransi. *Cat sruk*, comme ci-dessus *cat nagara*, doit désigner l'opération de délimitation.

11. *Dhūli vraḥ pāda* est employé cette fois au lieu de *vraḥ pāda*

12. Le texte sanskrit (st. LII-LIII) dit que Kumārasvāmin, « fils de la sœur » de Çivāçrama fut

(D. 31-34). Sous le règne de S. M. Paramaçivapada [1], alors S. M. [2] s'en fut de la ville royale de Yaçodharapura pour être *kurun* à Chok Gargyar [3], emmena aussi le dieu-roi. Quant à la famille entière, elle officia auprès du dieu-roi suivant l'ordre établi. Le *sten añ* Içānamūrti, petit-neveu (*cau*) du seigneur du Çivāçrama [4] [et] *ācāryapradhāna*, fut doyen de la famille, résida à Chok Gargyar. Il sollicita une terre en [5] Chok Gargyar, établit le *sruk* nommé Khmvāñ, y affecta des esclaves. [Il] fit que le service cultuel du sanctuaire situé en Chok Gargyar dépendit des parents du *steṅ añ* fondateur du *liṅga* de ce [sanctuaire], — [parents installés] à Stuk Ransi [5].

Sous le règne de S. M. Vrahmaloka [6] la famille toute entière officia auprès du dieu-roi suivant l'ordre établi. Le *steṅ añ* Atmaçiva, neveu (*kanmvay*) du *sten añ* Içānamūrti, *purohita* auprès du dieu-roi, fut *ācārya-homa* et doyen de la famille [7].

---

hotar de Harsavarman (I) et Içānavarman (II), et fonda sur la *bhūmi* de Vamçahrada le *pura* de Parāçara.

La locution *āyatta ta kule* indique que la famille fut chargée d'assurer le service de la fondation de Paraçara, — ceci en rapport avec les *upāya* de la page précédente, qui permettaient l'emploi de divers parents

1. Jayavarman IV.

2. *Vraḥ* est employé ici comme pronom désignant le roi.

3. Chok Gargyar (kh-md. Koḥ Ker) semble avoir été entièrement créé par Jayavarman IV et n'avoir guère manifesté de vitalité par la suite, quand Rajendravarman II rétablit Aṅkor (Yaçodharapura, ville du Phnom Bákhèn) comme capitale. Les inscriptions du groupe se trouvent dans Barth-Bergaigne, *ISCC.*, 555 suiv., et G. Cœdès, *Inscr. du Cambodge*, I, 47 suiv. Une d'entre elle, au Pràsat Thom, date de 923 ç. (1001 A. D.). Le nom de Chok Gargyar désignait d'ailleurs la province, le *pramān*. La ville semble avoir été appelée Liṅgapura encore que son nom n'apparaisse pas ici ni dans la version sanskrite. Ce rapprochement, s'il est confirmé, permettra d'utiliser des indications de la stèle de Palhal (G. Cœdès, *BE*, XIII, 11, p. 27 sq.) indiquant que le nommé Vicesa, fils d'une nommée Dhi, concubine probable de Jayavarman V, fut sacrificateur (*yājñaka*) du liṅga au *vraḥ vnam lantāl* de Liṅgapura. Cet homme fit une fondation en 941 ç. (1019 A. D.), qui serait la dernière date attestée en relation avec Koḥ Ker. La présence de ce *vnam lantāl* confirmerait d'ailleurs l'identification de Koḥ Ker à Liṅgapura, car la pyramide de Koḥ Ker était la seule parmi toutes celles que nous connaissons, dont l'identification (nom, nom du temple, nom de la ville contenant le temple) soit incomplète. Un « *Kam aten jagat* Chok Gargyar » figurait parmi les divinités rassemblées au Bayon (cf. G. Cœdès, *BE*, XXVIII, 105).

4. Les droits d'Içānamūrti sont précisés, non en fonction de son prédécesseur Kumarasvamin, mais de Vāmaçiva-Çivaçrama. Le texte sanskrit (st. LIV) dit aussi qu'il était « le fils de la fille de la sœur » (*bhagini-sūta-sūnu*) de Çivaçrama. Ce rattachement insolite indique sans doute que la grand'mère d'Içānamurti était distincte de la mère de Kumarasvamin. Le texte sanskrit (st. LIV-LV) indique seulement qu'Içanamurti, dans la situation généalogique précisée ci-dessus, fut hotar de Jayavarman (IV) et fonda le *pura* de Khmvan, ayant reçu une terre (*bhūmi*) du roi. Sur ce *pura*, il fonda un Tribhuvaneçvara, terme qui désigne sans doute un *liṅga*. On sait que les fondations de Jayavarman IV à Koḥ Ker, enumérées dans la salle du Prasat Thom, sont dédiées à Tribhuvaneçvara (G. Cœdès, *Inscriptions*, I, 47 suiv.).

5. Autrement dit, Içānamūrti réserva à ses parents de Stuk Ransi le service cultuel du *liṅga* qu'il avait fondé à Khmvañ. Il s'agit de réserver certaines fonctions aux membres de la famille exclus du service du *devarāja*

6. Harsavarman II.

7. Le texte sanskrit (st. LVI) dit qu'Ātmaçiva fut *hotar* de Harsavarman (II)

(D. 36-39). Alors S. M. Çivaloka [1] revint faire le *kuruṅ* en la ville royale de Çrī Yaçodharapura, ramena aussi le dieu-roi. Toute la famille officia auprès du dieu-roi suivant l'ordre établi. Le *steṅ añ* Ātmaçiva, *purohita* auprès du dieu-roi, fut *ācārya-homa*, doyen de la famille, éleva un temple, une *valabhi* à Stuk Ransi [2], établit le *sruk* de Vrahmapura, l'établissement [3] de Katuka, l'établissement de Çānti en la terre de Stuk Ransi, y fit des fondations. Le *steṅ añ* Ātmaçiva mourut au temps de S. M. Paramavīraloka [4].

(D. 39-40). Sous le règne de S. M. Paramavīraloka, toute la famille officia auprès du dieu-roi suivant l'ordre établi. Le *steṅ añ* Çivācārya [5], petit-neveu (*cau*) du *steṅ añ* Ātmaçiva, *purohita* auprès du dieu-roi, fut doyen de la famille.

(D. 40-42). Alors S. M. Nirvāṇapada [6] rassembla son armée en vue des gens

---

1. Rājendravarman II.

2. Ce temple s'ajoute à ceux construits au temps de Yaçovarman et Hiraṇyaruci (cf. ci-dessus, p. 117).

3. Toutes ces opérations semblent indiquer le morcellement et le cadastrage progressif de la « terre » de Stuk Ransi. Hiraṇyaruci y avait taillé un *sruk* portant aussi le nom de Stuk Ransi (cf. p. 117) et y avait amené deux de ses nièces. Kumārasvāmin y avait délimité un second *sruk*, celui de Parāçara. Enfin, Ātmaçiva y crée un nouveau *sruk* et deux établissements, sans doute « concessions » trop peu importantes pour être appelées *sruk*. Ces opérations, qui se passent dans la partie nord-ouest du Cambodge, région excentrique à peu près dépourvue de temples préangkoriens, semblent indiquer aux IXe-Xe siècles une véritable expansion et la colonisation de terres nouvelles.

4. Jayavarman V. Le texte sanskrit (st. LVI-LVIII) indique que (Ātmaçiva) fut *hotar* de Rājendravarman II, fonda, sur la terre (*avanī*) de Vaṃçahrada, Çānti, le *pura* de Katuka et Vrahmapura : dans chacun de ces trois *grāma*, il érigea des statues de Hara, Viṣṇu et Sarasvatī (cette dernière précision manque au texte khmèr).

5. Le nom de Çivācārya se rencontre ailleurs parmi ceux des hauts dignitaires religieux de cette époque (cf. p. 116, n. 5).

6. Sūryavarman Ier. Udayādityavarman Ier ayant régné très peu de temps n'est pas mentionné. Et Jayavīravarman est omis sans doute du fait de sa rivalité avec Sūryavarman, lequel remporta finalement la victoire peu avant 1011 A. D. Il y a eu cependant à ces omissions des raisons personnelles autant qu'officielles, car d'autres textes, datant de la même époque, mentionnent « treize » rois du Cambodge angkorien, nombre dans lequel Jayavīravarman est incorporé. Le libellé du présent texte est assez embarrassé ; le paragraphe ne commence pas, comme les précédents par « Sous le regne de S. M. ... », *ta gi rājya vraḥ pāda...* ; cet intitulé n'apparaît que plus tard, après la mention d'opérations militaires commandées par Sūryavarman Ier Nirvāṇapada dans la région de Stuk Ransi. La famille de Çivācārya étant réunie à proximité d'Aṅkor/Yaçodharapura, dans le *sruk* de Kuti principalement, pour le service du *devarājā*, elle a dû se trouver directement placée sous l'autorité de Jayavīravarman qui se tenait dans la capitale. La concession de Stuk Ransi, par contre, occupant la partie nord-ouest du Cambodge, se trouvait sans doute dans la « zone d'opérations » et elle en a apparemment souffert. Sur la base de ces indications, on peut supposer que Sūryavarman, au cours de la campagne, s'appuyait surtout sur la partie orientale du Siam. Or, on sait qu'il était apanagé sur le Moyen-Ménam, à Labapurī, du fait de son père, dynaste môn ou malais de la Malaisie centrale.

Sūryavarman Ier, d'après le « Serment des fonctionnaires », est théoriquement monté sur le trône en 1002 A. D., année en laquelle apparaissent aussi les inscriptions de Jayavīravarman, l'autre prétendant. Si les restaurations de Stuk Ransi ont commencé après deux ans de règne, soit en 1004, on peut penser que cette région était dès lors acquise à Sūryavarman. Il n'en est pas

qui abattaient les statues [1] à Bhadrapattana et Stuk Ransi. Alors que S. M. eut joui du pouvoir royal (pendant) deux ans seulement, le *sten añ* Çivācārya fonda à nouveau les sanctuaires relevant de sa lignée [2]. Il fonda un Çankaranārāyaṇa, une Bhagavatī dans le sruk de Bhadrapattana, étranger à l'allégeance de sa lignée [3], lui donna des esclaves. Sans avoir pu refaire [4] entièrement les *sruk* et tous les établissements dévastés, le *sten añ* Çivācārya mourut [5].

(D. 42-45). Sous le règne de S. M. Nirvāṇapada, toute la famille officia auprès du dieu-roi suivant l'ordre établi. Le *sten añ* Sadāçiva neveu (*kanmvāy*) du *sten añ* Çivācārya qui était *purohita* auprès du dieu-roi, fut doyen de la famille. Il reçut de S. M. Nirvāṇapada l'ordre de quitter la vie religieuse pour recevoir la cadette de la princesse [6] Çrī Vīralakṣmī [7] qui était première reine

---

de même pour le voisinage d'Aṅkor, où Jayavīravarman faisait encore des fondations en 1006 A. D. (G. CŒDÈS, *Inscriptions*, I, 189 suiv.). Quant a Çivācārya, sa présence à Stuk Ransi en 1004 laisse penser qu'il s'était tôt rallié a la candidature de Sūryavarman.

1. ...*kriddī vala pi "nak tok vraḥ āy Bhadrapattana nu Stuk Ransi. Tok* (kh. md. *dak*), signifie « arracher » (L. FINOT). S'il n'y a ici aucun effet de rhétorique, on doit traduire *vraḥ* par « statue du dieu » et comprendre *tok vraḥ*, « arracher, abattre les statues des dieux » plutot que « démolir les temples », opération bien plus difficile. Le terme « abattre des statues » est d'ailleurs très expressif, même pour nous, et correspond à une situation dont nous avons de multiples exemples. Cet abattage permettait accessoirement de récupérer le dépôt de fondation.

Quant à la phrase ci-dessus, elle se traduit littéralement par : « rassembla des troupes en vue des gens abattant des statues à Bhadrapattana et Stuk Ransi. » L. FINOT a compris « ...leva des troupes *contre* les gens... », ce qui donne un sens inexact à *pi*. G. CŒDÈS a traduit « ...leva des troupes *pour* que les gens... » et attribué ce projet à Sūryavarman I[er]. Mais les dégâts commis dans les sanctuaires ne font pas figure de hauts-faits, sauf au cours de guerres étrangères ; il semble de plus que si les troupes avaient elles-mêmes abattu les statues, le texte dirait : ...*kriddī vala pi tok vraḥ. Pi* semble signifier ici : « parce que, en vue de. »

2. Ces sanctuaires sont apparemment ceux de Stuk Ransi et Bhadrapattana Bhadrāvāsa. Sur les premiers, cf. ci-dessus, p. 117. Ils se trouvaient dans le *pramān* d'Amoghapura. Les autres étaient sans doute dans le *pramān* de Jen Vnaṃ (cf. ci-dessus, pp. 114-115), voisin probable du précédent à l'est. La rizière de Gaṇeçvara, dans Amoghapura, servait à l'entretien des deux groupes.

3. *Sruk Bhadrapattana dai ti leṅ nai santāna*, « le sruk de Bhadrapattana, étranger à l'allégeance de sa lignée », désigne apparemment le *sruk* où autrefois une nièce a été installée par Ātmaçiva, nièce dont la descendance devait être exclue du service du *devarāja*.

4. *Thve... viñ*, refaire. Le complément direct de *thve* est placé entre le verbe et la particule.

5. Le texte sanskrit (st. LIX-LX) dit seulement que Çivācārya, petit-neveu d'Ātmaçiva, fut *hotar* de Jayavarman (V) et que, sous Sūryavarman (I[er]), il érigea un Harihara et une Sarasvatī à Bhadrapattana. A remarquer qu'ici, comme plus haut, le texte sanskrit répond par la mention d'une Sarasvatī à la Bhagavatī du texte khmèr.

Nulle mention n'est faite ici du Brahmā et du Viṣṇu fondés à Kuti par Çivācārya, sans doute au temps de Rājendravarman II (Inscription de Bantāy Kdĕi, L. FINOT, *BE*, XXV, 354 suiv.).

6. La reine porte ici le titre de *kamrateṅ añ*, sans *vraḥ*, mais le titre complet se rencontre ailleurs.

7. Vīralakṣmī est connue par ailleurs. C'est d'elle, parente de Harṣavarman (I[er]) en ligne maternelle, donc descendante de Yaçovarman et Indravarman I[er], que Sūryavarman tenait ses droits au trône (G. CŒDÈS, *Inscriptions*, I, 194 suiv.). Une inscription de Prāsat Khnà (G. CŒDÈS, *loc. cit.*) de 963 ç (1041 A. D.) confirme ces précisions et donne à son frère cadet le titre de *vraḥ kamrateṅ añ* Çrī Bhuvanāditya. Le nom est assez insolite, et le titre le serait aussi

(*agradevī*). (S. M.) lui donna le nom de *kamsteṅ* Çrī Jayendrapaṇḍita, étant *rājapurohita* [1], *khloñ* des *karmāntara* [2] de la première (maison) [3].

(D. 45-50). Alors, les *sruk* de Bhadrapattana et les *sruk* [4] de Stuk Ransi et tous leurs établissements, dévastés en totalité quand S. M. Nirvāṇapada avait

---

si l'exemple de *vraḥ kamraten* Çrī Jayendravarman, dans le texte de Sdók Kăk Thom, à la même époque, ne montrait que les anciennes appellations royales et divines tendaient désormais à se vulgariser. Bhuvanāditya semble avoir été seigneur dans le *sruk* de Vanapura, *pramān* de Jen Vnam Kaṃven Paççima. Jen Vnam Kamven est apparemment l'appellation complete du *pramān* de Jeṅ Vnaṃ (pied des monts Dangrek). Quant à *Paççima*, ce mot semble indiquer que le Jen Vnaṃ fut scindé en deux parties (*paçcima* et *pūrva*). La partie ouest (*paçcima*) était en tout cas toute proche de l'Amoghapura où Suryavarman I[er] opérait en 1002-1004 A. D. Il est intéressant d'y trouver plus tard son beau-frère.

Il faut signaler aussi que les inscriptions de Pràsàt Sralau (G. CŒDÈS, *op. cit.*, I, 221 suiv.), Práh Ṅok (BARTH-BERGAIGNE, *ISCC*, n° XVIII, 140 suiv.) et Pràsat Práh Khsèt (*Ibid.*, n° XIX, 173 suiv.) attribuent à Suryavarman I[er] une autre « première reine » (*agradevī*) nommée Narapatīndralakṣmī, appartenant à la famille de Vrai Kanlon.

1. *Rājapurohita* paraît être un titre spécial, accessible aux laïcs. Il a déjà été porté par Çivakaivalya.

2. V.-kh. *khloñ*, compte tenu des locutions *khloñ vnaṃ*, *khloñ vala*, etc., peut être traduit assez exactement par « chef ». Il correspond à skt. *īça* ou *adhipati*. *Khloñ kārmāntara* est glosé dans le texte sanskrit (st. LXXVI) par *karmāntarādhyakṣa*. La corporation des *karmāntara*, connue aussi par une inscription de Wăt Ph'u (L. FINOT, *BE*, XV, II, 107) a été fondée en 974 A. D. par Jayavarman V (stèle de Kompon Thom, G. CŒDÈS, *Inscriptions*, II, 62 suiv.). *Karmāntara* a en néo-indien le sens de « cérémonie funéraire » qu'il peut avoir également ici (G. CŒDÈS, *loc. cit.*). Il serait alors en rapport avec *karmadharma* « rites funéraires » (*infra*, l. 62).

3. Les nombres *eka*, *dva*, *tri*, *catvarī* se rencontrent souvent associés à certaines classes de fonctionnaires, gouverneurs de provinces (G. CŒDÈS, *BE*, XIII, VI, 11 suiv.) et *guṇadoṣadarçī* compris (L. FINOT, *BE*, XXV). Plutot que d'y voir des grades, il semble que ces quatre nombres sont à rapprocher de particularités offertes par l'administration du Cambodge jusqu'au temps du roi Norodom. Tout le territoire était reparti en quatre apanages, celui du roi, du *yuvarāja*, de l'*upayuvarāja* et de la reine-mère ou de la première reine, numérotés de un à quatre. La grande majorité des provinces était d'ailleurs réunie dans le premier apanage, celui du roi. Chaque apanage avait cependant son armature administrative autonome : ministres, justice, mandarins, etc. Cette institution assez étrange a été étudiée en un temps ou elle n'avait plus guère de sens et où la répartition des provinces avait été souvent remaniée. Il semble par contre que le Cambodge angkorien l'ait connue en pleine vigueur, et des inscriptions traitant de questions foncieres (Ins. de Trapàn Ruñ, L. FINOT, *BE*, XXVIII, 58 suiv. Ins. de Pràsàt Kòk Pò, G. CŒDÈS et P. DUPONT, *BE*, XXXVII, 379 suiv.) mentionnent des fonctionnaires qui appartiennent vraisemblablement à ces apanages et interviennent « ès qualité ». Ici, le *khloñ karmmāntara eka* serait le chef des *karmāntara* de la maison du roi.

4. Le texte sanskrit (st. LXI-LXXVII) comprend d'abord une stance sur les pretres qui avaient le privilège du service du *devarāja*, puis mentionne Sadaçiva, *purohita* de Sūryavarman I[er], et lui consacre dix stances, dans un style de *kāvya* parfaitement impersonnel. Enfin, il mentionne son retour à la vie laïque comme *gṛhapati*, son mariage, son titre de *deva* (= *kamrateṅ añ*) Jayendrapaṇḍita, sa charge de *karmāntarādhyakṣa*, les autres distinctions qu'il reçut, puis des travaux au *deva* de Bhadrayogi dans Indrapuri (lire Bhadrayogi dans Indrapura), inconnus du texte khmèr. La « terre » de Bhadrapattana contenait les *sruk* de Bhadrapattana et Bhadrāvāsa : celle de Stuk Ransi contenait les *sruk* de Paraçara, Vrahmapura, les établissements de Katuka et Çāntī, et même un *sruk* datant de Hiranyaruci et appelé aussi Stuk Ransi.

fait opérer ses troupes, — le seigneur Çrī Jayendrapaṇḍita refit ces *sruk* en totalité, consacra à nouveau les statues qui y avaient été érigées [1]. Au *sruk* de Bhadrapattana [2], il fonda un *liṅga* et deux autres images étrangères aux attributions de sa lignée [3], donna tous les biens au complet à ces sanctuaires, donna des esclaves, édifia une *valabhi*, édifia une enceinte de latérite, fit champs et jardins, creusa un réservoir, fit une digue. Au *sruk* de Bhadrāvāsa [4], il consacra les dieux, donna tous les biens, fit champs et jardins, creusa un réservoir, fit une digue. Au *sruk* de Bhadragiri [5], il consacra les dieux, rétablit le *sruk* (dans ses limites), fit une digue, fit une clôture [6], fit une étable, donna toutes les vaches sacrées à ce sanctuaire. Au *sruk* de Stuk Ransi, il consacra les statues, donna les biens, creusa un bassin, fit un *ārāma*, creusa un réservoir, fit une digue [7].

---

1. *Vraḥ noḥ. Vraḥ* est à traduire ici par « dieu, statue de dieu », plutôt que par « sanctuaire », puisqu'il est précédé par *unmīlita*, littéralement « ouvrir les yeux », donc « consacrer ».

2. Le texte sanskrit (st. LXXVIII-LXVIX) enregistre la fondation d'un *liṅga*, de deux images, la construction d'une muraille de latérite, d'une *valabhi* et d'un barrage, le creusement d'un étang, le don de *sarvadravya*. Le *liṅga* remplaçait sans doute celui offert autrefois par Yaçovarman et mis en place par Çikhaçiva. Les images, si elles sont pareilles à celles fondées par Çivācarya, sont un Harihara et une Sarasvatī (Bhagavatī). Le terme *cukānamayaprākāra* glose *kamveñ tlen*, « muraille de latérite » et confirme l'hypothèse formulée par G. Cœdès (*BE*, XXXVII, 385, n. I) quant au sens de *tlen*. La traduction précise de *valabhi* n'est guère possible ; le mot signifie « pinacle, couronnement », mais il s'agit manifestement d'un édifice distinct du *prāsāda*. Vx-kh. *damnap* est glosé par skt *sand-bhaṅga* que L. Finot traduit par « barrage de rivière », mais qui indique ici une levée de terre conduisant au temple. Vx-kh. *travāṅ* est rendu par skt. *taṭāka*. La traduction « étang », inspirée par le sens de kh-m. *trapāṅ* est à écarter définitivement, car un « étang » est par nature une pièce d'eau naturelle. Il s'agit ici d'un « bassin ». On peut noter aussi que le mot khmèr moderne pour désigner un étang est *bïṅ* (vx-kh. *pïṅ*). La plupart des *trapāṅ* modernes sont par contre d'anciennes pièces d'eau artificielles non entretenues : *travāṅ/trapāṅ* a donc désigné de tout temps le même objet, mais son sens a varié en même temps que l'objet lui-même. Tous les termes qui reviennent ici à propos de chaque fondation désignent manifestement les diverses parties de chaque sanctuaire.

Quant au *sarvadravya* du texte khmer, il est rendu par skt *ardhamam sarvvan dyumnan dāsādisaṃyutam*, soit « ... tous les biens nécessaires, serfs, etc ». Il s'agit donc d'un terme collectif désignant le matériel cultuel, le personnel du service intérieur et extérieur et les prestations périodiques. Des fouilles archéologiques permettraient de préciser bien des détails.

Ce texte offre une équivoque, car on ignore si Sadāçiva a complété ou repris totalement le travail de restauration commencé par Çivacārya.

3. Sur *dai ti leñ nai santāna*, cf. ci-dessus, p. 121, n. 3. On comprend mal toutefois que la même précision ne revienne pas à propos du *sruk* de Stuk Ransi, où deux nièces d'Ātmaçiva avaient été installées dans les mêmes conditions qu'à Bhadrapattana.

4. Le texte sanskrit (st. LXXX) mentionne des dons à Sarasvatī, une digue, un bassin avec *udyāna*, « parc, jardin », qui correspond au *kṣetrārāma* du texte khmer. Cette Sarasvatī, comme on a déjà vu, est en réalité la Bhagavatī offerte par Yaçovarman Ier ou une image de remplacement

5. Le texte sanskrit (st. LXXXI) mentionne seulement l'agrandissement de l'*āçrama*, une étable pleine de vaches (...*çālāñ ca gopūrṇām*) et une digue.

6. Skt. *valaya* « clôture ».

7. Le texte sanskrit (st. LXXXII) mentionne le don de richesses, d'une « douve » (*dīrghikā*),

(D. 50-52). Il sollicita de S. M. Nirvāṇapada le don d'une parcelle de terre dans Amoghapura nommée Camkā, d'un périmètre de 100 *vroḥ* [1]. Il acquit aussi une pièce de terre à l'est du bassin de Mahāratha dans Amoghapura, au moyen d'un *vudi*, d'un crachoir et de *thnap canlyak* ; périmètre : 30 *vroḥ*. Il acheta aussi une pièce de terre au delà de la rivière d'Amoghapura [2], nommée Pralāk Kvan Ne, avec deux chaudrons, deux crachoirs, *thnap canlyak* [3] ; périmètre : 60 *vroḥ*. Ce sont toutes ces terres-ci qu'il donna aux sanctuaires de Stuk Ransi et à sa famille [4].

(D. 52-54). Il installa un établissement dans Amoghapura, sur la terre nommée Nāgasundara, (relevant) de sa lignée, y attribua des esclaves, et en affecta le paddy comme don au sanctuaire de Bhadrapattana [5].

(D. 54-57). Quant à la rizière de Ganeçvara, qui avait été échangée, par ordre de S. M., pour être donnée et revenir à l'« équipe du sanctuaire » (*vraḥ vnvak*) [6], S. M. prescrivit que l'on donnât la rizière de Vrac pour servir de compensation, que les bornes y fussent plantées et que cette rizière fût attribuée à Bhadrapattana et au sanctuaire de Stuk Ransi [7]. Dans le *sruk* de Vrahmapura, il [Sadāçiva] fonda une Bhagavatī, donna des esclaves, fit un *ārāma*, creusa un

---

d'une digue et d'un bassin (*taṭāka*). Skt *dīrghikā* correspond certainement à vx-kh. *añcan*, qui signifie « douve », quoique le mot soit attesté en môn avec le sens de « bassin ». (vx-môn *añca*, môn-md. *laca*. Duroiselle, *Ep. birmanica*, II, et CR. par G. Cœdès, *BE*, XXII, 211, n. 1). Ce *sruk* de Stuk Ransi est probablement celui fondé par Hiraṇyaruci.

1. Sur vx-kh. *vroḥ*, cf. *BE*, XXXVII, 407, n. 2.

2. Vx-kh. *āv anve cbdiñ* correspond à skt. *nadyāç ca pāratah*, soit « au delà de la rivière » (d'Amoghapura) avec peut-être le sens de « l'autre côté de la rivière ».

3. Vx-kh. *canlyak*, *canlyāk* (Kh. md., *samliek*), vêtement couvrant la moitié inférieure du corps, décompté ordinairement en *yau*. Vx-kh. *thnap* a été interprété par « valeur d'échange » (L. Finot, *Notes d'épigraphie*, 328, *s. v.*), d'après *tap*, « rendre, payer de retour ». Cette interprétation est à écarter car *tap* est d'origine siamoise. *Tnap* pourrait s'expliquer par kh. md. *thnáp*, écrit aussi *thnáp*, « largeur d'un doigt ».

4. Le texte sanskrit dit (st. LXXXIII) que Jayendravarman (Sadāçiva) reçut de Sūryavarman (I[er]) la terre de Caṃkā, dans le *deça* (= *pramān*) d'Amoghapura, au bénéfice de sa famille maternelle, qu'il acheta (st. LXXXIV) dans le *deça* d'Amoghapura une terre à l'est du *taṭāka* (= *travāṅ*) de Mahāratha, au delà (*pāratah*) de la rivière, qu'il offrit (st. LXXXV) ces terres au *deve*. de Vançahrada (= Stuk Ransi) et à sa famille.

5 Le texte sanskrit (st. LXXXVI) mentionne la fondation (*pra-KṚ*, accomplir) d'un village (*grāma* = vx-kh. *caṃnat*) sur les terres de Nāgasundara, (appartenant) à sa famille, (situées) dans Amoghapura, — village attribué au Çambhu de Bhadrapattana. Nāgasundara, sis peut-être sur la terre de Varṇa et qui relevait de la famille des officiants du *devarāja*, avait été rattaché officiellement à Bhadrapattana sous Yaçovarman I[er], à la suite d'une demande émanant de Vāmaçiva (cf. ci-dessus, p. 117). Il s'agit ici de l'organisation d'une terre probablement inculte dont les produits seront affectés au service du sanctuaire de Bhadrapattana.

6. *Vnvak*, dérivé de *vvak*, mod. *puok*, « groupe, troupe, équipe ».

7. Le texte sanskrit ne mentionne pas ces opérations. La rizière de Gaṇeçvara dans Amoghapura, donnée par Yaçovarman I[er], devait contribuer à l'entretien des sanctuaires de Bhadrāvāsa, Bhadrapattana et Stuk Ransi. Sūryavarman I[er] donne donc la rizière de Vrac en échange.

réservoir, fit une digue [1]. Dans le *viṣaya* de Pūrvadiça, au *sruk* originel de Kuti, il réaménagea le *sruk* qui était dévasté [ou : abandonné], y refit une clôture complète, fonda une *liṅga* d'une coudée, construisit un *prāsāda*, donna des esclaves, donna tous les biens [2]. Quant à la terre de Bāhuyuddha, qui était à l'abandon dans le *sruk* de Jeṅ Dnāp, elle fut sollicitée en don de S. M. Paramanirvānapada, les bornes de délimitation y furent plantées ; elle fut donnée au sanctuaire de Kuti et à toute la famille [3].

Le *sruk* de Bhavālaya que le *kamrateṅ* [4] Çivakaivalya, de cette lignée, avait établi en un lieu au delà d'Amarendrapura, avait été rattaché à Bhadrapattana [5] par un acte officiel inscrit. Le *sruk* et le *liṅga* furent pillés et dévastés [6] par des gens. Cette maison des dieux devint de la forêt [7]. Le *vraḥ kamrateṅ añ* Çrī Jayendrapaṇḍita alla faire savoir à S. M. [8] Çrī Udāyadityavarmmadeva que ce [*sruk*] relevait de sa lignée. S. M. donna à nouveau le *sruk* de Bhavālaya, à celui-là (qui) y débroussailla [9] la forêt, y consacra les statues, assura à nouveau les cérémonies [10], reçut l'ordre de chercher où se trouvaient des esclaves sacrés en excédent [11], d'en réinstaller dans le *sruk*, de créer de nouveau une organisation cultuelle qui en fît un *sruk* relevant de Bhadrapattana comme ci-devant [12].

(D. 61-64). Alors, le *vraḥ kamrateṅ añ* Çrī Jayendrapaṇḍita était apparenté du côté paternel avec le *dhūli jeṅ vraḥ kamrateṅ añ* Çrī Vāgindrapaṇḍita, du *sruk* de Siddhāyatana en Pūrvadiça [13]. Ce fut lui qui accomplit le *karmadharma* [14] du

---

1. Le texte sanskrit (st. LXXXVII) mentionne pour Vrahmapura une Sarasvatī (= Bhagavatī cf. ci-dessus, p. 116, n. 5), des esclaves, etc., un réservoir et une digue. Le *sruk* de Vrahmapura a été fondé par Ātmaçiva sous Rājendravarman II, dans Stuk Ransi.

2. Le texte sanskrit (st. LXXXVIII) indique à Kuti le don d'un *prāsāda*, d'un *liṅga* et des prestations (biens, nourriture, *dyumna*, qui correspond à *dravya* du texte khmèr). Kuti est un des plus anciens fiefs de la famille et date de Çivakaivalya.

3. Le texte sanskrit (st. LXXXIX) dit que Jayendravarman (Sadāçiva) obtint de Sūryavarman Ier la terre de Vāhuyuddha qui était à l'abandon (*naṣṭā*), et la donna à l'Īça de Kutī et à sa famille.

4. *Kamrateṅ* Çivakaivalya. Cette appellation n'était pas donnée précédemment à Çivakaivalya.

5. Il s'agit du rattachement officiel demandé autrefois par Vamāçiva et mentionné l. D. 22.

6. Le *liṅga* désigne évidemment ici le sanctuaire *Pīḍā*, de skt. *PĪḌ*, « opprimer ».

7. La phrase semble construite en employant deux inversions associées chacune à l'emploi de *gi*. Elle se traduit littéralement : « il fut fait, par des gens, du pillage et de la dévastation en ce qui concerne le *sruk* et le *liṅga* ; il y eut de la forêt en ce qui concerne la maison des dieux ».

8. *Vraḥ pāda kamrateṅ añ*.

9. *Chkā* (kh. mod. *čhka*), « débroussailler » (Finot, s. v.).

10. Skt. *pūjā* est traduit ici par « assurer les cérémonies ».

11. *Hyāt* (kh.-md. *hiet*), « serré ».

12. *Kalpanā*, service de la fondation, service cultuel. Cf. ci-dessus, p. 103, n. 6. Le texte sanskrit ne dit rien des travaux accomplis à Bhavālaya.

13. Ce *sruk* est évidemment la résidence ou le lieu d'origine de Vāgindrapaṇḍita. Sur le *pramān* de Pūrvadiça, cf. ci-dessus, p. 107, n. 5.

14. *Karmadharma* est à comprendre soit comme un composé sanskrit, soit comme une construction conforme à la syntaxe khmère : *thve karmma dharma*, assura l'exécution, l'accomplissement du *dharma*. Il s'agit apparemment d'une cérémonie funéraire en l'honneur de Vāgindra-

dhūli jeṅ vrāḥ kamrateṅ añ Çrī Vāgindrapaṇḍita : c'est-à-dire qu'il aménagea le *sruk*, installa et inaugura [1] un réservoir. Le seigneur Çrī Jayendrapaṇḍita fit un *āçrama*, y attribua des esclaves pour que cela constituât un *guru-artha* [2] envers le sanctuaire du *dhuli jen vraḥ kamrateṅ añ* Çrī Vāgindrapaṇḍita.

(D. 64-72). Tandis que S. M. Udayādityavarmmadeva exerçait le pouvoir, toute la famille officia auprès du dieu-roi suivant l'ordre établi. Le *vraḥ kamrateṅ añ* Çrī Jayendrapaṇḍita fut *vraḥ guru* [3], reçut (le titre de) [4] *dhūli jeṅ vraḥ kamrateṅ añ Çrī Jayendravarman*. S. M. [5] étudia toutes les connaissances, à commencer par les sciences (*siddhānta*), la grammaire (*vyākaraṇa*), le droit (*dharmaçāstra*), tous les autres *çāstra*. S. M. accomplit les initiations religieuses (*dīksā*) [6], à commencer par le *bhuvanādhva* [7] et le sacrifice à Brahma (*vrahmayajña*) [8]. Il fit les grandes cérémonies et fêtes religieuses (*mahotsavapūja*) [9]

---

paṇḍita. *Karma* est à rapprocher sans doute de *karmantara* (cf. ci-dessus, p. 122, n. 2). Quant au sens technique de *dharma* on se référera à G. Cœdès, *BE*, XL, pp. 324-331, qui renvoie à plusieurs inscriptions royales. Le sens approximatif du mot est : cérémonie (funéraire), devoir (funèbre).

1. *Chloṅ* (kh.-md. *chlaṅ*), « transférer (les mérites) ».

2. Skt. *guru-artha* désigne le cadeau fait par un disciple à son *guru* en fin d'études. Ce terme s'entend plutot ici comme « témoignage de reconnaissance envers le *guru*, au bénéfice du *guru* ». Jayendrapaṇḍita s'est occupé du *sruk* et du réservoir (*travān*) en tant qu'exécuteur du *dharma*. Il offre aussi un *āçrama* doté d'esclaves comme témoignage personnel de gratitude. Le texte sanskrit, en deux stances lacunaires (st. XC et XCI) indique que Jayendrapaṇḍita étudia les *çāstra*, à commencer par la grammaire, aux pieds du *kavi* Vāgindra qui était son parent du coté paternel, et que s'étant occupé d'abord d'une fondation (*...sthāpanādikaro*) il fit un *āçrama* plein de richesses (*dhana*), dédié à Çiva, comme *guru-artha*.

3. Il semble que Jayendrapaṇḍita succède dans ses fonctions à Vagindrapaṇḍita. C'est pourquoi sans doute il obtient le titre de *dhūli jen*.

4. *Dār* correspond à kh.-md. *tār*, « réclamer ». Le sens ancien était probablement « recevoir », ainsi qu'il ressort de deux autres textes : l'insc. K. 291 du Phimânàkàs, *mratāñ crī satyāçraya gi ta dār jmaḥ mratāñ khloñ crī satyādipativarmma*, « le *mratāñ* Çrī Satyāçraya qui reçoit le nom de *mratāñ khloñ*. . » (L'interprétation par le contexte est certaine. Cf. ISCC, 545 suiv.). Autre texte : *kvan mratāñ khloñ crī kavīndrapaṇḍita ta jmaḥ loñ nārāyana dār jmaḥ mratāñ crī kavīndravijaya*, « l'enfant du *mratāñ khloñ* Çrī Kavīndrapaṇḍita, qui est nommé le *loñ* Nārāyana, reçoit le nom [= le titre] de *mratāñ* Çrī Kavīndravijaya » (Inscr. de Trapān Run. L. Finot, *BE*, XXVIII, 58 suiv.).

5. *Vraḥ pāda kamrateṅ añ*. Jayendrapaṇḍita, devenu Vraḥ Guru, est chargé d'instruire le roi Udayādityavarman II, qui devait être jeune.

6. Skt. *dīkṣā* « préparation d'une cérémonie religieuse, consécration, initiation ». Il est probable que toutes les cérémonies énumérées ici sont une des phases préparatoires au sacre d'Udayādityavarman II. Voir plus haut les indications de la paraphrase sanskrite, malheureusement incomplète.

7. Skt. *bhuvana-adhva*, littéralement l'« orbite, le parcours de la terre » peut indiquer une cérémonie analogue à celle au cours de laquelle le nouveau roi fait le tour de sa capitale.

8. On peut comprendre aussi : « le *bhuvanādhva* du *vrahmayajña* ». Skt. *vrahmayajña* indique notamment un des cinq grands sacrifices védiques, mais la traduction pourrait sans doute être serrée de plus près. (Cf. G. Cœdès, *Inscriptions*, II, p. 65.)

9. Skt. *maha-utsava*, « grande cérémonie, jubilé ».

conformément à (la doctrine) secrète (*vraḥ guhya*) [1]. Il (S. M.) donna les *dakṣiṇā* et les richesses [2] à commencer par toutes les parures [3] : diadème (*mukuṭa*), boucles d'oreille (*kuṇḍala*), bracelets (*keyūra*), anneaux (*kaṭaka*), tresse du diadème (*mukuṭaveṇi*) [4], un siège d'argent (*rūpya pīṭha*), des aiguières d'or (*suvarṇakalaça*), un chasse-mouche (*cāmara*), un palanquin d'or à trois têtes (*hemadola triçira*) [5]. Tous, ils furent donnés au complet ainsi que les *bhoga* [6], à savoir : il offrit joyaux, or, argent, (et) dotation matérielle com-

---

1. Skt. *guhya*, la « doctrine secrète » est à rapprocher du rituel de *devarāja*. Le texte sanskrit (st. XCII) dit que Jayendrapaṇḍita reçut un nom commençant par *dhūli aṅghri* (= Vx-kh. *dhūli jeṅ*) et finissant en *varman* « que nul autre n'obtint », ce qui est excessif, car Vāgindrapaṇḍita était aussi *dhūli jeṅ* et on connaît quelques autres spécimens de *varman* : Çrī Jayendravarman au IXe siècle (cf. *BE*, XXXVII, 388) par exemple. Les st. XCIII et XCIV indiquent que Sadāçiva-Jayendrapaṇḍita instruisit le roi et que celui-ci fut initié selon le rite (*vidhinā dīkṣita*), correspondant à vx-kh. *thve vraḥ dīkṣā*.

2. Skt. *dakṣiṇā* « gratification, cadeau ». Autre traduction possible : « Il fit des cadeaux avec des biens (divers) à commencer par...

Il s'agit manifestement ici des cadeaux faits par le roi à l'occasion de son sacre. Les inscriptions de Phnoṃ Sandak et de Praḥ Vihār publiées à la suite de celle-ci donnent des précisions plus complètes à propos du sacre de Sūryavarman II.

Si l'on combine les indications précédentes avec celles qu'apporte la stèle de Kompon Thoṃ (G. Coedès, *Inscriptions*, II, 62 suiv.) concernant Jayavarman V, on arrive au résultat suivant : le sacre royal comprenait au premier chef l'ondoiement (*abhiṣeka*), qui paraît comporter l'accès à la *dharmarājya*. Ensuite, le roi (ou spécialement le jeune roi) était confié au *vraḥ guru* pendant un temps variable (six ans pour Jayavarman V, trois ans pour Udayādityavarman II) consacré à l'instruction et aux initiations diverses. Le *brahmayajña* célébré, semble-t-il, en l'honneur du guru, marquait peut-être la fin de cette période.

3. *Thmuṃ*, « parure ». Cf. G. Coedès, *Inscriptions*, I, 181. Ce terme, qui désigne notamment l'ensemble des bijoux portés par les statues de dieux, s'applique à l'énumération qui va suivre jusqu'au *mukuṭaveṇi* inclus. Toute cette orfèvrerie était vraisemblablement destinée à une statue, non à Jayendrapaṇḍita lui-même. Le mot *thmuṃ* est d'ailleurs précédé de *vraḥ*, ce qui indique un usage réservé aux dieux et au roi.

4. La st. XCVII du texte sanskrit énumère : *makuṭaveṇikā*, 2 *kuṇḍala*, *keyūra*, des *kaṇṭha-sūtra*, etc., 100 *sormikā*. Les indications coïncident, sauf pour le *kaṇṭhasūtra* (« collier ») qui est remplacé par un *mukuṭa* du coté khmèr. Ces deux accessoires étant chacun indispensables, il faut supposer une omission dans chaque texte. Quand à skt. *makuṭaveṇika* (vx-kh. *mukuṭaveṇi*), il doit s'interpréter par *veṇi veṇī*, « tresse ». Les statues du XIe siècle ont souvent un assemblage de petites tresses qui se combinent avec le diadème et le *mukuṭa*, formant une sorte de perruque.

5. La st. XCVIII du texte sanskrit énumère des *cāmīkarakaraṅka*, un *cāmara*, un *tārapīṭhaka*, une *triçirobhumayī svarṇā dolā*, un *çubhrātrapatraka*. Ici, on constate une lacune du texte khmèr, qui oublie le *cubhrātrapatraka* (« parasol blanc »), ce qui est curieux. Le palanquin « tricéphale » est sans doute un palanquin dont chaque extrémité est terminée par une pièce de métal portant trois têtes de *nāga*. On verra, dans les inscriptions de Phnoṃ Sandak et de Práḥ Vihār (en fin), un palanquin à cinq têtes (*pañcaçira*). Le palanquin était un élément essentiel des insignes d'une dignité princière ou mandarinale.

6. On sait par des textes parallèles que le *bhoga* ou le *paribhoga* d'un sanctuaire comprend tous ses moyens de subsistance et d'exploitation : fournitures de vivres, esclaves, animaux, champs, ressources matérielles, etc. Cf. la stèle de Co'ṅ Ĕk (G. Coedès, *Inscriptions*, II, 121 suiv.), où deux sanctuaires font fusionner leurs *paribhoga* : esclaves, bœufs, buffles, rizières, paddy, potagers,

plète [1], mille bœufs sacrés, deux cents éléphants, cent chevaux, cent béliers et buffles [2] ; il donna mille esclaves hommes et femmes ; il donna trois *sruk*, deux sur le Çaṅkaraparvata, 1 à Mano, dans (le *pramān* de) Jeṅ Tarāñ [3]. Le *vraḥ pāda kamrateṅ kamtvan añ* [4] Çrī Udāyādityavarmmadeva prit à sa charge [ces donations] ; résidant dans sa capitale, il honora [son guru] sans cesse [5]. Il fit inscrire [6] les hommes assurant le service quotidien, les fournitures [nécessaires] au service [7], à commencer par les vêtements, les aliments, les boissons, les assaisonnements, la noix d'arec (*kramuka-phala*), tous les éléments des fournitures sacrées à assurer pour le service d'en haut (*āy le ?*) [8], là où le *dhūli*

---

prairies, brûlis. Cf. aussi la stele de Pr. Kok Po, K. 256-A (*BE*. XXXVII, 395), *thvāy vraḥ bhoga çvetatandula thlvoṅ 6*, « offrit un *bhoga* de 6 *thlvoṅ* de riz blanc ». Les *bhoga* comprennent ici toute l'énumération qui suit, jusqu'à la l. D, 72.

1. La locution *dravya-gaṇa jhon* est rendue par « donation matérielle complete », puisque nous savons que *dravya* s'applique à toutes les fournitures emmagasinées. *Gaṇa* rend ici l'idée de « suite, équipement » et désigne probablement le personnel ». L'énumération de ces biens est omise dans le texte khmèr mais occupe les stances XCIX à CVIII du texte sanskrit. Comme c'est généralement le contraire qui se produit, le sanskrit étant réservé à la rhétorique et le khmèr aux opérations comptables, on peut se demander si toutes les précisions fournies sont bien exactes. Un renvoi à cette énumération apparait encore dans le texte khmèr (l. D, 71).

2. Le texte sanskrit (st. CIX-CXI) differe légèrement et énumère : 200 éléphants, 100 chevaux (de trait), 500 vaches avec leurs veaux (soit 1.000 bovins environ), 50 buffles, 100 béliers, 100 porcs. Il y a peut-être une omission dans le texte khmèr qui dit (l. 69) : *aja mahiṣa cata*, « cent béliers et buffles » car dans les dénombrements voisins, le chiffre des centaines est indiqué . *ekacata*, *çatadvaya*. A défaut, il faut peut-être comprendre *çata* comme un distributif répondant à *catam catam* du texte sanskrit, soit « des béliers et des buffles cent par cent », quoique la st. CXI mentionne 50 buffles, 100 béliers et 100 sangliers (ces derniers omis dans la partie khmère).

3. Jen Tarāñ, n. de *pramān* connu par ailleurs. Le texte sanskrit, à propos de cette donation de terres, dit seulement (st. CXIII, second *pāda*) que trois *grāma* furent offerts avec un millier d'esclaves hommes et femmes (cf. p. 101 ci-dessus).

4. *Vraḥ pāda kamrateṅ kamtvan*. Ce titre caractéristique de Sūryavarman Ier est sans doute resté en usage par la suite puisqu'on le voit appliqué ici à Udayādityavarman II.

5. Le sens de *paripālana* a été analysé plus haut (p. 113, n. 2). Il s'agit ici des distributions considérables faites par Udayādityavarman à son guru à l'occasion de son sacre. Le terme *abhivadana nitya* « honorer sans cesse » répond au skt. *krta-nityabhivādo* de la st. CXVIII.

6. *Cār*, kh.-md. *càr*, exactement « graver, écrire avec un style ». Il s'agit ici de l'établissement d'une stele conforme à un type connu.

7. *Kriyā pamre* semble indiquer « les fournitures prescrites, les fournitures fixées pour le service » plutôt que « les fournitures des serviteurs », car on trouvera plus loin *vraḥ kriyā pamre āy le* qui concerne apparemment « les fournitures nécessaires au sanctuaire, au service proprement dit »). *Kriyā* est traduit par « fournitures » plutôt que par « moyens de subsistance » parce qu'il comprend vêtements et aliments.

8. Cette énumération et celle faite plus haut (cf. p. 127, n. 2) répondent aux stances XCIX à CXVIII du texte sanskrit, sauf les st. CIX à CXI, CXIII (2e *pāda*), CXVIII (1er *pāda*), mentionnées dans les notes précédentes. Cf. la partie sanskrite pour le détail. Dans la phrase : *svaṅ aṅga vraḥ kriya pamre āy le*, « tous les éléments des fournitures à assurer en haut », il semble que *le*, en haut, désigne un édifice à étage. Il s'agit apparemment du *mandira*, de la résidence de Jayendravarman, mentionnée dans la st. XCV.

jeṅ vraḥ kamrateṅ añ [Jayendravarman] exerçait ses fonctions, quotidiennement [1].

(D. 72-73). Quant au *sruk* de Stuk Rmmāṅ, qui était à l'abandon [2], S. M. donna ce *sruk* comme « moyen de subsistance » au *dhuli jeṅ vraḥ kamrateṅ añ* pour être réuni au *sruk* de Stuk Ransi.

(D. 73-76). Alors le *dhūli jeṅ vraḥ kamrateṅ añ* entreprit [3] de faire une fondation. S. M. donna un *liṅga* de deux coudées, avec l'ensemble des biens constituant le *bhoga* [4] de ce sanctuaire et l'ensemble des biens constituant les *dakṣīṇā* [5], chargea un dignitaire d'aller établir un autre *sruk* nommé Bhadraniketana, en la terre de Bhadrapattana relevant du *dhūli jeṅ vraḥ kamrateṅ añ* [6], d'y ériger le *liṅga* de deux coudées [7] offert au *dhūli jeṅ vraḥ kamrateṅ añ*, de donner 400 esclaves hommes et femmes à ce dieu, de construire une tour de pierre, une *valabhi*, creuser un fossé, faire une digue, faire champs et jardins [8].

---

1. *Sapp thṅaiy*, « tous les jours », donc « continuellement, régulièrement », a subsisté jusqu à l'époque moderne. Comme peut-être *sapp tala*, il est remarquable par la présence d'une forme prakrite *sapp*, répondant à skt. *sarva*, pā. *sabba*, placée devant le substantif, conformément à la syntaxe des langues indo-aryennes. La comparaison avec le texte sanskrit (st. XCV et CXVIII) indique que « quotidiennement » se rapporte plutôt aux libéralités du roi à l'égard de Jayendravarman, qu'aux fonctions de ce dernier.

2. *Çūnya-mūla* signifie certainement « sans propriétaire » : car l'acte de donation de Stuk Rmāṅ, qui subsiste encore à Prāsāt Roluḥ (AYMONIER, *Cambodge*, III, 326 suiv.), daté de 972 ç., précise que la famille des précédents détenteurs de Stuk Rmāṅ était éteinte. Il précise encore que ce *sruk* ferait « partie intégrante [des biens] de Stuk Ransi », ce qui oriente le sens de *saṃ nu*, « réuni à ». Sur le sens d'*upāya*, cf. ci-dessus p. 128, n. 5.

3. *Khmī*, « désirer ». Le premier *liṅga* est le *vraḥ kamraten añ* de Bhadraniketana.

4. Sur *bhoga*, cf. ci-dessus p. 114, n. 6 et 127, n. 6.

5. Sur *dakṣiṇā*, cf. ci-dessus p. 127, n. 2. Ces donations concernent Bhadraniketana.

6. Il s'agit, semble-t-il, ici de l'aménagement d'une nouvelle portion de la terre de Bhadrapattana, acquise sous Yaçovarman Ier et où ont déjà été délimités plusieurs *sruk*.

7. Ce *liṅga* est le *kaṃraten jagat* dont il sera encore question plus bas.

8. D'après la description qu'en fait LUNET DE LAJONQUIÈRE (*IK*, III, 452) le temple de Sdok Kāk Thoṃ comporte un sanctuaire, deux édifices annexes, une enceinte de latérite, un fossé, une autre enceinte, enfin une levée de terre conduisant a un bassin rectangulaire. Le texte sanskrit ne mentionne pas le don du *sruk* de Stuk Rmāṅ. Il indique dans la stance CXIX des dons à Bhadreçvara (Çiva), l'installation de gîtes d'étapes et de réservoirs (*taṭāka*) le long des routes. Ceci est omis du côté khmèr. Les stances CXX à CXXIV relatent les fondations de Bhadraniketana (*Sdòk Kāk Thoṃ*) : projet de fondation pour Jayendrapaṇḍita, don du *liṅga*, date (974), délimitation de la terre annexée. Les stances CXX à CXXIII concernent le Çarva-Jayendravarmmeçvara, autrement dit le *kaṃraten jagat* Çivalinga. L'appellation du *liṅga* de Bhadreçvara, Çarva-Jayavarmeçvara, indique l'extension aux grands dignitaires du culte du *liṅga* royal.

La donation d'Udayādityavarman consiste en or, pierres précieuses, éléphants, chevaux, ce qui ne coïncide pas avec le texte khmèr. Les stances suivantes (CXXV-CXXVII) concernant toujours Bhadraniketana, mentionnent la reconnaissance de Jayendrapaṇḍita, décrivent le bassin (*taṭāka* = vx-kh. *travāṅ*) et la digue (*saṃidbhaṅga* = vx-kh. *daṃnap*). La stance CXXVII clôt le texte sanskrit en mentionnant la fondation par Sadāçiva d'un Hari-hara représentant Çivakaivalya-Çivāçrama et d'un Brahmā représentant Hiraṇyadāma : elle recommande enfin le respect de la fondation.

(D. 76-85). Sous le règne de S. M. Paramavīraloka [1], le brahmane Sankarṣa et aussi le *chloñ* [2] Mādhava, son enfant, gens d'un pays étranger, achetèrent une terre en vue d'y aménager l'établissement d'Anrem Loṅ, y assignèrent des esclaves. [Ils] fondèrent un *çivaliṅga* qui releva du *loñ* Mādhava. Le *mratāñ chloñ* Sankarṣa mourut sous le règne de S. M. Paramavīraloka et le *chloñ* Mādhava, son fils fut [seul] survivant [3]. Sous le règne de S. M. Paramanirvāṇapada [4], soit en 965 çaka (1043 A. D.), le *chloñ* Mādhava présenta une requête à S. M. Nirvāṇapada, accordant l'exclusivité [5] sur cet établissement [d'Anrem Loṅ] et ces esclaves au complet, au *dhuli jeṅ vraḥ kamrateṅ añ* Çrī Jayendravarman. Celui-ci prit à sa charge les esclaves du service [6]. En 967 çaka (1045 A. D.) le *chloñ* Mādhava mourut. Puis S. M. Çrī Udayādityavarmmadeva jouit du pouvoir en 971 çaka (1049 A. D.). En 974 çaka (1052 A. D.), le *dhuli jeṅ vraḥ kamrateṅ añ* fonda le *kamrateṅ jagat* Çivaliṅga à Bhadraniketana [7]. Il en informa S. M. Udayādityavarman, sollicitant que cet établissement et ces esclaves [d'Anrem Loṅ] constituent encore une libéralité gracieuse en faveur du *kamrateṅ jagat* Çivaliṅga de Bhadraniketana, lui conférant l'exclusivité (*prasiddhi*) sur cet établissement et sur cette terre, — ainsi que S. M. Nirvāṇapada l'avait pareillement donnée [à Sadāçiva] à la demande [8] du *chloñ* Mādhava pour servir d'*upāya*. Le *dhuli jeṅ vraḥ kamrateṅ añ* assigna ces esclaves et cet établissement pour le service [9] du *kamrateṅ jagat* Çivaliṅga de Bhadraniketana.

(D. 85-90). Origines de la fondation d'Anrem Loṅ [10]. 894 çaka (972 A. D.),

1. Jayavarman V. Le texte khmer commençant ici constitue une annexe, établissant les droits de Sadāçiva sur une autre terre, celle d'Anrem Loṅ, et donne à ce sujet son origine, ses « tenants et aboutissants », ses *pūrvāpara*, comme dit ailleurs un texte de Kòk Po. Les mentions détaillées qui suivent se justifient du fait qu'Anrem Loṅ est rattaché au sanctuaire de Bhadraniketana, c'est-à-dire à Sdok Kak Thom.

2. *Chloñ* semble être un terme réservé à la caste brahmanique. On le rencontre occasionnellement ailleurs (cf. ins. de Kuk Trapàn Srok. G. Cœdès, *Inscriptions*, II, p. 126 suiv.).

3. *Ras* (kh.-md. *ros*) « vivre » (L. Finot, s. v.).

4. Il s'agit ici de Sūryavarman Ier, qui est généralement appelé Nirvāṇapada, plutôt que Paramanirvāṇapada

5. *Siddhi*, *prasiddhi* indiquent la possession de droits exclusifs.

6. Cette phrase paraît indiquer que Jayendravarman aura la responsabilité de l'affectation des esclaves nécessaires au fonctionnement du *camnat*, sans cependant pouvoir modifier le statut de celui-ci. La requête qui est formulée plus bas tend au contraire à modifier ce statut et à faire d'Anrem Loṅ un *upāya* du *kamrateṅ jagat* Çivaliṅga de Bhadraniketana. Quant à *pamre*, il indique sans doute le fonctionnement lui-même. On peut aussi le traduire par « serviteur », équivalent à *anak pamre*, qui désigne les gens du service intérieur d'un sanctuaire. Mais la construction : *khñum noḥ nu pamre* se comprendrait mal dans un tel cas et tiendrait lieu de... *khñum nu pamre noḥ*

7. Cette fondation de 974 est celle mentionnée plus haut (p. 129).

8. Skt. *işți*. « requête ».

9. *Pamre* désigne ici manifestement le fonctionnement de la fondation.

10. Après l'historique de la fondation, apparaissent ici les copies des divers « actes de vente ». Ces mentions détaillées se justifient du fait qu'elles intéressent le sanctuaire de Bhadraniketana où figure la présente inscription.

troisième jour de la lune croissante de Puṣya, mercredi, alors le brahmane nommé *mratāñ chloñ* Saṃkarṣa et le *chloñ* Mādhava, son enfant, gens d'un pays étranger, achetèrent une terre à des gens d'Anreṃ Loṅ de la caste des *karmāntara*, nommés le *loñ* Para, le *loñ* Dharmapāla, le *loñ* Go, le *loñ* Sarvajña, le *steṅ* (de) Çivapāda, *khloñ vala*, *khloñ viṣaya* de Khdak [1]. Biens ayant servi à l'achat : 2 *liṅ* d'or, 320 vêtements *canlyak*, 1 *yau* de *thmap* [2], 4 chèvres, 4 bœufs sacrés (*vraḥ go*), 12 buffles. Délimitation de la terre où sont l'établissement et trois pieds de rizières. A l'est, elle jouxte la terre de Dhanavāha ; au sud, va jusqu'à Dnan ; à l'ouest, jusqu'à la route charretière au couchant de Snvāl ; au nord, *samlvat* [3] l'aire à brûler le paddy, retourne *tāṅ tai* à la berge du bassin [4] ; à l'est de nouveau, jusqu'au saint arbre *stau* [5], jouxtant la terre de Thpvan Rmmān.

(D. 90-93). Terre intégrée [6] aussi dans l'établissement d'Anrem Lon. 901 çaka, troisième jour de la lune croissante de Puṣya, le brahmane nommé le *mratāñ chloñ* Saṅkarṣa et le *chloñ* Mādhava achetèrent une terre aux gens de Jo nommés le *vap* Içvaravindu, le *vāp* Ājya, le *vāp* Bhima. Biens ayant servi à l'achat : 2 *liṅ* d'or, 5 *vudi*, 5 *dop* [7], 1 *thpi* [8], 5 *yau* [9] de *thnap*. 300 vêtements (*canlyak*). Délimitation de cette terre : à l'est, elle jouxte la terre du sanctuaire de Thpvan Rmmān [10] ; au sud, elle jouxte la terre d'Anrem Lon ; à l'ouest, jusqu'aux bornes [à la borne] ; au nord jusqu'aux bornes aussi ; à l'ouest encore, jusqu'à la forêt [11] d'arbres *samron*.

(D. 93-95). Terre dans le secteur du *steṅ* Mat Gnan achetée (troquée) à Vrah Sralen Vāy Nuk de Cun Chdin, son parent, achetée aussi à un individu nommé *loñ* -vak, de concert avec celui-là. Périmètre (superficie) totale en *vroḥ* de cette terre : 40. Celle-ci entre conjointement dans l'établissement d'Anreṃ Lon, où est le *chloñ* Mādhava.

---

1. Ces titres sont ceux du *sten* de Çivapada, qui paraît cumuler plusieurs fonctions. *Khloñ vala* est sans doute à traduire par « khloñ d'armée ». Il semble que *khloñ vala* soit un grade et *khloñ viṣaya* une fonction.

2. Sur vx-kh. *thmap*, cf. ci-dessus, p. 124, n. 3.

3. Mot de sens inconnu.

4. *Pat* (kh.-md. *bat*), « tourner, changer de direction ». Le sens des mots *tāṅ tai* n'est pas clair. *Thnval*, dérivé probable de **tval* (kh.-md. *duol*, « tomber ») doit désigner l'endroit où le terrain « tombe » dans le bassin, donc la berge.

Des recherches archeologiques permettraient peut-être de replacer cette délimitation sur le terrain.

5. *Stau* (kh.-md. *sdau*), nom d'arbre.

6. *Cval* (kh.-md. *cöl*), « entrer ». Ceci est le deuxieme acte d'achat.

7. *Dop*, sens inconnu.

8. *Thpi*, sens inconnu.

9. *Yau*, sert à dénombrer les vêtements.

10 *Vraḥ Thpvaṅ Rmmāṅ*, sanctuaire de Thpvaṅ Rmmāṅ. Correspond au *sruk* de Rmmāṅ qui, tombé en déshérence, avait été donné en 974 à Jayendrapaṇḍita par Udāyādityavarman Ier (cf. ci-dessus, p. 129, n. 2) pour être réuni à Stuk Ransi. Ce sanctuaire est l'actuel Prâsât Roluḥ. Les deux terres acquises par Saṅkarṣa et Mādhava sont donc situées à l'O. du *prâsât*.

11. *Tarāp* (kh.-md. *dàràp*, « continu », FINOT, s. v.), signifie « jusqu'à », avec idée de continuité.

(D. 95-100). Esclaves que le *mratāñ chloñ* Saṃkarṣa et le *chloñ* Mādhava affectent à l'établissement d'Anrem Lon, pour les offrir au sanctuaire [1]. Secteur ouest ; là (seront) les *si* de Thpvan Tyak [2], l'*aji tai* E venant de Çivapura Danden [3]. Secteur du milieu du *sruk*, encore ; là (seront) les *si* de Vrahmapada [4], l'*aji tai* Thlem venant du *sruk* de Vrai ᵃguy, *pramān* de Pūrvadiça [5]. Secteur du milieu du *sruk*, encore : l'*aji tai* Khdep venant aussi de Vrai ᵃguy, *pramān* de Purvadiça. Secteur du milieu du *sruk*, encore : là (seront) les *si* de Mat Gnan [6], l'*aji tai* Jā venant de Samtāc Drāy, *viṣaya* de Karoṃ (*viṣaya* du bas) [7]. Secteur est : l'*aji tai* Kaṃyān, venant de Lingapura [8]. Secteur est encore : là (seront) les *si* de Tem Khvit. l'*aji tai* Srasṭa, les gens d'Anrem Lon donnés au lieu d'esclaves. Secteur ouest encore : familles [parents] des *si* de Thpvan Tyak, l'*aji tai* Rudrāṇi venant de Çresthapura.

(D. 100-105). L'autre *sruk*, de Bhadraniketana, se trouve sur la terre de Bhadrapattana. A l'est, l'autre terre de Bhadrapaṭtana [9]. Au sud-est, il va rencontrer les bornes du *sruk* de Kadamva, jouxter la terre du *sruk* de Len Tvar ; distance : 1 *slik* 80. Au sud, il va rencontrer Srau Sramoc, jouxtant la terre du *sruk* de Len Tvar ; distance : 332. Au sud-ouest, il va rencontrer la borne de Kūpa, jouxtant la terre du sruk de Len Tvar ; distance : 1 *slik* 120. A l'ouest, il va rencontrer le Stuk Tannot, jouxtant la terre du *sruk* de Gnan [10] ; distance : 6 *slik* 45. Au nord-ouest il va rencontrer la borne du *sruk* de Lmun, jouxtant la terre du *sruk* établi par la Teṅ Tvan [11] et la rivière de Gargyar ; distance : 6 *slik* 340, 8 *phlās*, 3 *hat* [12]. Au nord, il va ren-

---

1. Cette énumération parait reposer sur une répartition de la terre d'Anreṃ Lon en secteurs, chacun pourvu d'un groupe d'esclaves transplantés. Il semble s'agir d'une véritable opération de peuplement. Les secteurs (*bhāga*) sont situés à l'ouest, au centre et à l'est, comprennent chacun des *si* originaires d'une localité déterminée, et une ou deux *aji tai* provenant d'un sanctuaire éloigné (Çivapura Danden, Santac Drāy, Çresthapura, Lingapura) avec indication du *pramān*. L'*aji tai* semble être « la supérieure des esclaves femmes » et son nom propre est indiqué ; ceci implique une organisation dont nous ignorons tout.

2. Thpvan Tyak, localité où se trouvait un Çivaliṅga attesté en 991 ç. (G. Cœdès, *BE*, XIII, II, 27 suiv.).

3. Çivapura Danden, sanctuaire de Phnoṃ Sandak, cf. *infra*.

4. Vrahmapada, localité inconnue.

5. Vrai ᵃguy, localité inconnue. Sur le *pramān* de Pūrvadiça. Cf. ci-dessus, p. 107, n. 5.

6. Mat gnañ, cf. ci-dessus p. 131.

7. Saṃtāc Dray (Santāc drāy) est mentionné à propos d'un *sabhāpati* qui épousa probablement la fille d'une concubine de Jayavarman V (G. Cœdès, *BE*, XIII, II, 27 suiv.). Sans doute le même nom reparaît-il avec *santac vray*, *deça (sruk)* où fut érigé un Ṛṣikambu vers l'époque de Rājendravarman II (G. Cœdès, *ibid.*). Le *viṣaya* de Karoṃ est inconnu par ailleurs.

8. Liṅgapura, dénomination probable de tout ou partie de l'ensemble de Koh Ker. L'inscription de Pālhāl (G. Cœdès, *BE*, XIII, II, 27 suiv.) mentionne un Vnaṃ Kantāl Liṅgapura.

9. Il faut comprendre « l'autre partie de la terre de Bhadrapattana ». La terre d'Anreṃ Loñ et ses dépendances relèveront du *kamrateñ jagat* Çivaliṅga Bhadraniketana.

10. Gnañ Cranāñ Vo. V. ci-dessous p. 133.

11. Ce *sruk* est sans doute celui de Chdiñ Gargyar que l'on retrouve plus bas.

12. Sur ces mesures de distance, cf. G. Cœdès, *BE*, XXII, 345 suiv.

contrer le Stuk Run jouxtant la terre du *sruk* de Cvar Mo ; distance : 4 *slik* 40. Au nord-est, la terre de Bhadrapattana.

(D. 105-113). S. M. Udayādityavarman donna le *sruk* nommé Gnan Cranāñ Vo avec les 151 personnes qui s'y trouvaient, *phsak* compris [1], et les terres de ce secteur-là, comme offrandes à ce *liṅga* de Bhadraniketana [2]. Délimitation de cette terre où [se trouve], le *sruk* de Gnan Cranāñ Vo. A l'est, elle va rencontrer le Stuk Tannot, jouxtant la terre du *sruk* de l'autre Bhadraniketana ; distance : 3 *slik* 152. Au sud-est, elle va rencontrer la borne, jouxtant la terre du *sruk* de Len Tvar ; distance : 4 slik 392. Au sud, elle va rencontrer la borne, jouxtant la terre du *sruk* de Vrai Raṃvan Candrāy ; distance : 2 *slik* 250. Au sud-ouest, elle va rencontrer la borne, jouxtant la terre du *sruk* de Çivapattana Sramo Em ; distance : 4 *slik*. A l'ouest, elle va rencontrer la borne, jouxtant la terre du *sruk* d'Anlān ; distance : 3 *slik* 392. Au nord-ouest, elle va rencontrer la borne, jouxtant la terre du *sruk* de Vajravarmma ; distance : 6 *slik* 250. Au nord, elle va rencontrer la borne (située) au nord de la montagne de Vren, jouxtant la terre du *sruk* de Jhe Rlom, *sruk* de Tvan Mvāy Teṃ ; distance : 5 *slik* 180, 6 *thlās*. Au nord-est, elle va rencontrer la borne, jouxtant la terre du *sruk* de Chdin Gargyar (la rivière de Gargyar) ; distance : 5 *slik* 100 [3].

(D. 113-117). Esclaves du *Vraḥ kamrateṅ añ* Çivalinga de Bhadraniketana qui sont ceux du *sruk* de Gnan offert en don [4]. Quinzaine claire : 2 surveillants des *si* (2 *si* surveillants) ; équipe de ceux-ci : 27 *si*, 48 *tai*. Quinzaine sombre : 2 surveillants des *si* ; équipe de ceux-ci : 27 *si*, 45 *tai*. Total général : 151 *si* et *tai* [5].

Esclaves du *kamrateṅ jagat* Çivalinga de Bhadraniketana. Serviteurs de la quinzaine claire : un surveillant des *si* ; équipe de celui-ci : 21 *si*, 54 *tai*. 1 *khloñ*

---

1. *Phsak*, « famille » ? A rapprocher de la locution moderne *phsàk phsàṃ* « marier » (GUESDON, *Dictionnaire*, s. v.).

2. Il s'agit ici du *vraḥ kamrateṅ añ* Çivaliṅga.

3. Il semble y avoir eu pour ces deux *sruk* une opération de cadastrage complète, avec abornement. Ici encore, des recherches archéologiques permettraient sans doute de retrouver en place une partie des bornes.

La reconstitution sur plan des *sruk* de Bhadraniketana et Gnaṅ Crāñan Vo n'est pas impossible, et G. GROSLIER l'a déjà tentée (*BE*, XXIV, 359 suiv.). Ces *sruk* sont limitrophes, mais la position des bornes est incertaine. La délimitation de Bhadraniketana, indiquée sud-nord, situe la limite commune avec Gnan Cranāñ Vo entre la borne de Kūpa et le Stuk Tannot. La délimitation de Cranāñ Vo, indiquée nord-sud, place au contraire cette limite commune jusqu'au Stuk Tannot. Le Stuk Tannot serait donc la seule limite commune aux deux *sruk*. Il faudrait supposer en conséquence que les bornes et les accidents topographiques déterminent chaque face et non chaque angle du terrain cadastré.

4. Il s'agit ici du *sruk* de Gnaṅ Cranāñ Vo, mentionné plus haut.

5. Le total réel des *si* et *tai*, même en comprenant les surveillants, est de 150. Le total de 151 est celui donné à la l. D. 105 pour les *anak nu phsak* (habitants avec leurs femmes ?) de Gnan Cranāñ Vo, qui reparaissent ici.

des *ᵘnak si* (gens faisant fonction de *si*) [1] ; 2 *amraḥ si* ; équipe de celui-ci : 15 *si*, 50 *tai*. *Āçrama* situé au sud de la chaussée, proche de la douve (*ancañ*) : 1 surveillant des *si* ; équipe de celui-ci : 4 *si*, 11 *tai*. *Āçrama* proche du *pañcoṅ* : 1 surveillant des *si* ; équipe de celui-ci : 7 *si*, 13 *tai*. *Āçrama* au sud du sanctuaire ; 1 surveillant des *si* ; équipe de celui-ci : 4 *si*, 16 *tai*. Établissement d'Anrem Lon, 1 surveillant des *si* ; équipe de celui-ci : 46 *si*, 54 *tai*.

(D. 118-119). Serviteurs de la quinzaine sombre : 1 surveillant des *si* ; équipe de celui-ci : 20 *si*, 52 *tai*. 1 *khloñ* des *ᵘnak si* (habitants faisant fonction de *si*), 2 *amraḥ si* ; équipe de ceux-ci ; 21 *si*, 43 *tai*. *Āçrama* au nord de la chaussée : un surveillant des *si* ; équipe de celui-ci : 4 *si*, 10 *tai*. *Āçrama* au nord du sanctuaire : 1 surveillant des *si*, équipe de celui-ci : 8 *si*, 20 *tai*. *Āçrama* au nord du sanctuaire, encore (une fois) : 1 surveillant des *si* ; équipe de celui-ci : 4 *si*, 13 *tai*. Établissement de Pin Khlā : 1 surveillant des *si* ; équipe de celui-ci : 4 *si*, 13 *tai* [2].

LES STÈLES DE PHNOṂ SANDAK ET DE PRÁḤ VIHĀR

Parmi les inscriptions provenant de Práh Vihār, E. AYMONIER mentionne [3], sous le nom de « stèle de Sūryavarman II », « une stèle à quatre faces, deux grandes et deux petites, trouvées devant le sanctuaire. Elle est, dit-il, tout à fait semblable, forme, écriture, langue et contenu, à une autre stèle que ce roi

1. Les *ᵘnak si* (gens faisant fonction de *si*) que l'on trouve pour le service de chaque quinzaine, ont une organisation spéciale : ils sont commandés par un *khloñ* et deux *amraḥ*, tandis que les autres équipes ont seulement des *tamrvac*, « surveillants ». Ces *ᵘnak si* sont probablement les gens d'Anrem Lon donnés au lieu d'esclaves par Saṅkarṣa et Madhāva, qui occupent le secteur est avec les *si* de Tem Khvit (cf. ci-dessus p. 132) : *ᵘnak Anrem Loṅ ta oy thnvai khñum* (I D. 99)

2. Il y a lieu de remarquer que l'affectation du personnel varie pour une bonne part d'une quinzaine à l'autre. L'equipe principale des *si* et des *anak si*, sans affectation déterminée pour la quinzaine sombre, est évidemment destinée au service du *kamrateṅ jagat* Çivaliṅga. Pour le reste, les *āçrama* du sud de la chaussée, d'au dela du *pañcoṅ*, du sud du sanctuaire, et l'établissement d'Anrem Lon, en service pendant la quinzaine claire, ont comme corrélatifs pendant la quinzaine sombre les *āçrama* du nord de la chaussée, du nord du sanctuaire (2 fois) et l'établissement de Pin Khla.

Le *pañcoṅ* est évidemment quelque partie de l'édifice de Bhadraniketana Pour le reste, sachant que ce temple comporte un sanctuaire, une chaussée et un bassin disposes d'est en ouest, on peut imaginer avec une certaine précision l'emplacement des cinq *āçrama*, deux au sud et trois au nord. L'établissement d'Anreṃ Loṅ est localisé par ailleurs. Quant a celui de Piṅ Khlā, il est délimité dans une inscription de Prásàt Tāp Siem, monument situé à quelques lieues au nord de Sdók Kak Thom (AYMONIER, *Cambodge*, II, 247-248) Peut-être est-ce la terre anonyme mentionnee aux ll. D 90-93. Des recherches sur le terrain permettraient de préciser bien des détails.

3. *Cambodge*, II, p. 213.

laissa au monument de Phnom Sandàk, province de Kompong Soay, où nous l'avons trouvée gisant auprès du sanctuaire [1]. C'est la même écriture, fine, régulière, bien tracée, ferme, à fleurons bien détachés. Les noms propres, les expressions, des phrases entières se suivent dans un ordre identique, ainsi que les stances sanskrites qui sont insérées dans le texte en langue vulgaire. La malchance qui s'est abattue sur tous les textes khmèrs laissés par Sūryavarman II s'est encore manifestée ici. Non que la stèle soit brisée comme l'est sa sœur jumelle de Phnom Sandàk, mais la pierre, trop tendre, s'est tellement usée sous l'action du temps que même les lignes sont quelquefois à peine reconnaissables. Dans son ensemble, le monument est encore moins utilisable que celui de Phnom Sandàk ; ce dernier ayant au moins cette supériorité de présenter des fragments d'une très grande netteté. »

Les estampages « à la chinoise » conservés à l'École Française d'Extrême-Orient, sont apparemment très supérieurs à ceux sur lesquels AYMONIER a fait ses tentatives de déchiffrement. Une collation attentive de la partie commune aux deux stèles, qui correspond à peu près aux trois premiers quarts du texte inscrit, permet d'établir un texte presque complet, les lacunes qui subsistent sont insignifiantes et quelques-unes d'entre elles peuvent même être comblées grâce à des restitutions absolument certaines.

Le document ainsi reconstitué est intéressant à plus d'un titre. D'abord, il donne une biographie de Divākarapaṇḍita, le conseiller spirituel, protecteur et intronisateur des premiers rois de cette dynastie à laquelle appartiennent les deux plus grands souverains du Cambodge, Sūryavarman II et Jayavarman VII. Il permet ensuite, comme il a été dit plus haut, d'utiles comparaisons avec l'inscription de Sdòk Kak Thom, dont il éclaire certains passages. Enfin, par sa langue qui est encore plus claire, plus souple, que celle de Sdok Kak Thom et ne présente pas de réelles difficultés d'interprétation, il constitue un remarquable exemple de la prose khmère du début du XII[e] siècle.

La stèle de Phnom Sandak (K 194) gisait déjà, du temps d'AYMONIER [2], brisée en cinq fragments auprès de la nef B. L. DE LAJONQUIÈRE en a compté six [3], dont il a pris, par l'ancien procédé, des estampages médiocres, peu utilisables. H. PARMENTIER, en 1924, n'a retrouvé que quatre morceaux sur lesquels il a pu prendre sept estampages à la chinoise, et qu'il a transportés dans le gopura II Est où sont rassemblées les autres inscriptions du monument [4].

---

1. *Cambodge*, I, p. 305.

2. *Loc. cit.* Elle n'a donc pas été « découverte en 1900 », comme l'a écrit H. PARMENTIER, *Art khmèr classique*, p. 146.

3. *Inventaire*, I, p. 389. Sa fig. 102 donne l'impression, apparemment inexacte, que les fragments raccordés fournissent un texte complet. Or ses estampages donnent moins de texte que ceux pris par H. PARMENTIER sur quatre fragments seulement, et ces derniers ne semblent pas correspondre à un texte plus lacunaire que celui dont AYMONIER a donné une analyse.

4. H. PARMENTIER, *loc. cit.*

Sur cette stèle, l'inscription commune en khmèr entremêlé de trois stances sanskrites, comprend 69 lignes, 49 sur la première face et 20 sur la seconde, où elle est suivie par un texte de 36 lignes disposé sur cinq colonnes qui se lisent à la manière des colonnes d'un journal.

La stèle de Práh Vihār qu'AYMONIER trouva « devant le sanctuaire » [1], et dont L. DE LAJONQUIÈRE ne donne pas la localisation [2], serait actuellement, selon H. PARMENTIER, « dans le transept de la salle B[1], croisillon O », mais il y aurait dans la salle L un piédestal qui semble lui correspondre [3]. L'estampage de LAJONQUIÈRE, pris par l'ancien procédé, est assez bon, et présente surtout l'avantage d'avoir été fait avant le bris de la pierre qui, sur l'estampage à la chinoise de H. PARMENTIER, présente une cassure oblique préjudiciable à la lecture.

Sur cette stèle, l'inscription commune comprend 70 lignes, 48 sur la première face et 22 sur la seconde, où elle est suivie par un texte de 35 lignes disposé sur sept colonnes. Un texte khmèr de 7 lignes, dans la même écriture, est inscrit sur une des faces étroites ; sur l'autre, sont gravés deux textes khmèrs de 10 à 13 lignes légèrement postérieurs, dans une écriture beaucoup moins soignée.

La partie commune débute par une stance sanskrite, de mètre *upajāti* (A, 1-2)[4], dont il ne subsiste que les *pāda* pairs : c'était une invocation, probablement à Çiva.

Le texte khmèr commence par une date dont le chiffre des unités est peu distinct. Il semble que ce soit un 1, et que la date doive être lue 1041 çaka. Dans ce cas, l'inscription daterait de la même année que les travaux mentionnés dans son dernier paragraphe (B. 20-22). Comme elle ne peut être ni antérieure à cette date, ni postérieure à 1043 ç., date du second post-scriptum de la stèle de Práh Vihār, la marge d'erreur n'est que de deux ans.

Donc, en 1041 ç. (1119 A. D.) ou l'année suivante, le roi Sūryavarman II, au cours d'une de ces audiences solennelles dont le bas-relief de la galerie sud d'Ankor Vàt donne quelque idée, ordonna d'ériger la présente inscription, sorte de *curriculum vitae* de Divākarapaṇḍita qui portait alors le titre de *bhagavat pāda kamrateṅ añ ta guru*. Ce titre, comme on va le voir, lui avait été conféré par Jayavarman VI lors de son couronnement (A. 15-16), mais il devait l'échanger en 1120 ou 1121 contre celui, plus élevé, de *dhūli jeṅ kamrateṅ añ*, qui figure dans le post-scriptum de la stèle de Práh Vihār.

La biographie de Divākara, natif du pays de Vnur Dnan dans le district de

1. *Cambodge*, II, p. 213.
2. *Inventaire*, II, p. 198.
3. *Art khmèr classique*, p. 333.
4. Les renvois se rapportent à la stèle de Práh Vihār, dont les lignes coïncident à peu près exactement avec celle de la stèle de Phnoṃ Sandak pour la face A. Pour la face B, il y a un décalage d'une à deux lignes, provenant du fait que la stèle de Phnoṃ Sandak compte sur la face A une ligne de plus que celle de Práh Vihār (49 au lieu de 48).

Sadyā (deux toponymes également inconnus), appartenant à la caste ou corporation des *karmāntara* (A. 8), commence sous le règne d'Udayādityavarman II (A, 9-11). Ce roi fit appel à lui pour assurer (sans doute avec d'autres religieux) le culte du liṅga d'or, pour qui il avait construit le temple-montagne du Bàphûon, au milieu de sa capitale. Udayādityavarman II ayant régné de 1050 à 1066, et l'installation du linga d'or n'ayant pu avoir lieu que vers la fin du règne, aux environs de 1060 et plutôt un peu après, on peut en inférer que Divākara était né vers 1040. Il est difficile de le faire naître beaucoup plus tôt, puisqu'il vivait encore après 1120, et ce n'est d'ailleurs pas nécessaire, car le texte dit qu'il s'était voué à l'étude dès sa jeunesse : il devait être à même, dès sa vingtième année, d'officier devant le linga royal.

Le successeur d'Udayādityavarman II, son frère Harṣavarman III, confia à Divākara une fonction dont le nom a disparu dans une lacune de la stèle de Phnoṃ Sandak et qui est incomplet sur celle de Práḥ Vihār : ce doit être *ācāryapradhāna* (A, 12-13). Puis il se rallia, semble-t-il, à la cause d'un nouveau venu, sans attaches avec ses prédécesseurs, qui prit le pouvoir en 1080 sous le nom de Jayavarman VI, car c'est Divākara qui fut choisi par celui-ci pour célébrer son sacre, en qualité de *vraḥ guru*.

C'est de cette époque que date sa fortune, et son attachement à la nouvelle dynastie, dont il restera le conseiller spirituel pendant plus de 40 ans. Outre les fonctions de *vraḥ guru*, il obtint de Jayavarman VI, avec le titre de *bhagavat pāda kamrateṅ añ ta guru Çrī Divākarapaṇḍita*, les insignes de sa nouvelle dignité : palanquin d'or, parasol blanc, porteurs (A, 16). De plus le roi le chargea, sans doute à l'occasion de son sacre, de distribuer des objets rituels en métal précieux, des animaux et des esclaves aux principaux sanctuaires du pays, et d'y faire divers travaux (A, 16-19), et lorsque le souverain se rendit lui-même en pèlerinage aux lieux saints de son royaume, il se fit accompagner par Divākara (A, 16-19).

Son frère et successeur, Dharaṇīndravarman I, fut comme lui sacré par Divākara, qu'il chargea de même d'une distribution de biens de toutes sortes dans les temples (A, 21-25). Lorsque, à la faveur d'un coup de force, un petit-neveu s'empara du pouvoir en 1113, Divākara légitima une fois de plus une accession peu régulière, en conférant le sacre au nouveau roi qui prit le nom de Sūryavarman II (A, 26-28). L'inscription énumère ici, dans des termes qui rappellent de très près ceux de la stèle de Sdòk Kǎk Thom, les diverses phases du couronnement : initiation (*dīkṣā*), étude des sciences (*siddhānta*) et des rites secrets (*vraḥ guhya*), fêtes rituelles (*çāstrotsava*), distribution des offrandes (*dakṣiṇā*) (A, 28-33).

C'est sur ce dernier point que l'inscription de Phnoṃ Sandak et de Práḥ Vihār éclaire de la façon la plus intéressante le passage parallèle de la stèle de Sdòk Kǎk Thom (D, 64-72). En lisant cette dernière, on pouvait en effet se demander si les présents offerts à Sadāçiva-Jayendravarman par Udayādityavarman II étaient des cadeaux personnels, des honoraires (c'est le sens de

dakṣiṇā), ou des biens simplement confiés à Jayendravarman, à charge par lui de les répartir entre les principaux sanctuaires du royaume. La première interprétation est strictement conforme aux termes des st. XCV-CXVIII du texte sanskrit que le khmèr paraphrase, sans préciser le point qui nous intéresse. La seconde peut tirer argument du fait que, d'après le texte sanskrit (st. CXIX), Jayendravarman distribua effectivement de riches cadeaux à Bhadreçvara et aux autres dieux; elle peut aussi trouver une confirmation dans ce qui vient d'être dit à propos de Divākara qui fut, sans aucun doute possible, chargé par Jayavarman VI et Dharaṇīndravarman I de distribuer des biens aux temples. La solution de ce problème nous est fournie par l'inscription de Phnom Sandak et de Práh Vihãr, qui montre que les deux interprétations ne s'excluent pas l'une l'autre. On vient de voir qu'en dehors des biens destinés au temple, Jayavarman VI avait remis à Divākara les insignes de sa dignité. Sūryavarman II fit de même, mais, en plus de nouveaux insignes marquant une promotion (palanquin à cinq têtes, deux éventails en plumes de paon à manche d'or auxquels il n'avait pas encore eu droit, quatre parasols blancs au lieu d'un, A, 29-30), il donna à Divākara « pour qu'il les conservât » (*pi duk*. A, 31), toute une parure en métal précieux dont les éléments sont à peu près identiques à ceux offerts à Jayendravarman par Udayādityavarman II. Quant aux objets distribués aux temples, dont l'énumération fait l'objet d'un autre paragraphe (A, 37-40), ils sont entièrement distincts de ceux donnés à Divākara « pour qu'il les gardât ». Mais, de même que Jayendravarman avait consacré à Bhadreçvara les biens qu'Udayādityavarman II lui avait donnés à titre personnel (suivant le texte sanskrit), on verra Divākara consacrer à Çikharīçvara (Práh Vihãr) la magnifique parure que lui avait donnée Sūryavarman II (B, 1-2). Il semble d'ailleurs qu'il y ait eu là une tradition bien établie, car cet abandon des libéralités royales en faveur d'un sanctuaire est attesté par un autre document bien connu, l'inscription de Práh N̊ŏk, selon laquelle le général Saṅgrāma offrit au linga d'or du Bàphûon le butin que voulait lui laisser Udayādityavarman II en reconnaissance de ses victoires [1].

De ce qui vient d'être dit, on peut conclure que, dans l'inscription de Sdok Kak Thom, étudiée ci-dessus, les biens énumérés ont bien été (comme le veut le texte sanskrit) offerts à titre de cadeau personnel à Jayendravarman par Udayādityavarman II. Le roi devait d'ailleurs savoir qu'il ne les garderait pas, mais que se conformant à la tradition, il les déposerait dans un temple. Le même fait se reproduisit avec Sūryavarman II et Divākara, mais de plus, celui-ci fut effectivement chargé par Jayavarman VI, Dharaṇīndravarman I et Sūryavarman II de distribuer aux temples d'autres biens qui ne lui avaient pas été personnellement affectés.

On peut se demander pourquoi les rois ne remettaient pas eux-mêmes leurs offrandes aux lieux saints à l'occasion de ces pèlerinages (*kṣetrādhigama*) dont

1 ISCC, pp. 145, 172.

il est question ici, et surtout pourquoi, sur les objets précieux distribués aux temples, Sūryavarman II fit graver une stance de sa façon attribuant à Divākara le mérite de la donation (A, 40-41).

Si ce n'était pas simplement pour faire bénéficier de mérites spirituels supplémentaires le guru déjà comblé de biens temporels, c'était peut-être parce que les donations étaient plus efficaces et procuraient aux souverains des mérites plus grands, si elles étaient offertes aux dieux par l'intermédiaire d'un saint personnage, ayant qualité pour effectuer ce « transfert » de mérites (khmèr : *chlaṅ*) qui a toujours été au Cambodge le but essentiel poursuivi par les donateurs.

Mais revenons à la biographie de Divākara.

Après les cérémonies du sacre et les cadeaux remis par Sūryavarman II à son guru, le texte mentionne les grands sacrifices rituels (*koṭihoma*, *lakṣahoma*, *pitṛyajña*, etc.) auxquels Divākara présidait chaque année (A, 35-35) et insère à ce sujet une stance (*vasantatilakā*) attribuée au roi (A, 35-36), marquant l'efficacité de tels sacrifices célébrés par un maitre compétent.

Vient ensuite une liste de biens, remis à Divākara par le roi (A, 37), apparemment en vue de leur répartition dont il est question immédiatement après (A, 38-40). Les objets précieux destinés à cette distribution portaient gravés une stance (*vasantatilakā*), également attribuée au roi (A, 40-41), spécifiant que cet objet était offert en 1038 ç. (1111 A. D.) à Paçupati par Divākara, guru du roi Sūryavarman. La date, postérieure de trois ans au sacre, montre qu'il ne s'agit pas d'une distribution effectuée juste au moment de l'avènement. Si elle est néanmoins en relation avec la cérémonie du sacre, il faut en conclure soit que celle-ci s'étendit sur plusieurs années, soit que la distribution pouvait être faite avec quelque retard.

Le texte passe ensuite en revue les travaux effectués par Divākara dans divers temples, les donations qu'il y fit, et les services de prestations ou de fournitures qu'il y institua.

A Bhadreçvara, qui doit ici désigner Wat Ph'u, il creusa une pièce d'eau à laquelle il donna son nom, sans doute le grand bassin situé à l'est de la chaussée d'accès, et fonda un *āçrama* auquel il affecta des villages, des fournitures et du personnel (A, 42-44).

A Çikharīçvara, c'est-à-dire au Prăh Vihăr, il érigea des statues, et offrit des villages dont l'abornement est donné en détail sur la seconde face de la stèle de Prăh Vihăr (B, 23-57), à la suite du texte commun, avec la liste des esclaves attachés à ces villages et affectés sans doute au service de l'*āçrama* dont il est fait ensuite mention (A, 47-48). Les objets précieux offerts au dieu Çikharīçvara par Divākara comprenaient entre autres la parure d'objets précieux qu'il avait reçue du roi comme honoraire lors de son initiation (B, 1-2, cf. *supra* A, 30-32). En outre, il offrit au temple un dais d'or, revêtit de plaques de bronze le sol du *prāsāt*, donna au temple toute une vaisselle en métal précieux, fit chaque année recouvrir d'étoffes les tours, les cours et la

chaussée, et distribua des honoraires à tout le personnel du temple, depuis le professeur jusqu'aux plus humbles serviteurs (B, 3-6).

A Çivapura Danden, c'est-à-dire à Phnoṃ Sandak, Divākara fit des donations identiques (B, 7-12), mais ne comprenant pas, cela va de soi, la parure d'or reçue à titre personnel, qu'il avait réservée au sanctuaire de Prāḥ Vihār. Les limites des villages offerts et la liste des esclaves sont inscrits sur la seconde face de la stèle de Phnom Sandak (B, 21-55) à la suite de l'inscription commune.

A Cāmpeçvara, peut-être Pràsàt Kôk Pô, des donations analogues sont mentionnées très brièvement sans aucun détail (B, 12-13).

Le paragraphe suivant (B, 13-16) est assez curieux. Il se rapporte à Īçvarapura, Bantāy Srei, dont la fondation est rapportée au *vraḥ guru* de Jayavarman V (B, 14), en complet accord avec les résultats obtenus par les recherches épigraphiques [1]. Les biens sacrés, terres et esclaves, avaient été dilapidés par le « respectable » (*pādamūla*), chef ou gardien, et lorsque Sūryavarman II offrit le temple à Divākara, celui-ci dut les racheter et restaurer le culte qui était sans doute tombé en désuétude.

Le passage suivant (B, 17-20) fait allusion à des événements qui nous échappent. Il s'agit des terres qui semblent avoir été confisquées à divers *guru* qui s'étaient rendus coupables de quelque faute. Divākara obtint du roi qu'elles fussent restituées à leurs anciens possesseurs.

Le dernier paragraphe (B, 20-22) rapporte qu'en 1041 ç. (= 1119 A. D.), qui fut, comme on l'a vu, l'année même de l'érection des stèles de Phnoṃ Sandak et de Prāh Vihār, Sūryavarman II fit procéder à des travaux d'aménagement et d'embellissement au village natal de Divākara qui devait être alors octogénaire.

Ici se termine le texte commun. Comme il a été dit plus haut, chacune des deux stèles donne ensuite les limites des villages et la liste des esclaves offerts au temple où l'inscription était placée.

La stèle de Phnoṃ Sandak n'a pas d'inscription sur ses petites faces. Celle de Prāh Vihār porte sur l'une d'elles (C, 1-7) une formule d'imprécation, en partie ruinée, qui était conçue dans les formes ordinaires. Sur l'autre petite face, elle donne deux post-scriptum dont le principal intérêt est de montrer qu'entre 1041 ç. (1119 A. D.) et 1043 ç. (1121 A. D.), Divākara fut promu à la dignité de *dhūli jeṅ kamrateṅ añ*. C'est en effet le titre que lui donnent ces deux textes, dont le premier (D, 1-10), après une date ruinée, mentionne un ordre de Sūryavarman II, peut-être relatif à cette promotion, et dont le second (D, 11-23), daté 1043 ç. (1121 A. D.), rapporte l'achat par Divākara de deux terres qu'il offrit au Çivalinga de Vnur Dnan, son pays natal. Ce linga, qui est qualifié de *kamrateṅ jagat*, devait être un linga « personnel », comme le Jayendravarmeçvara de la stèle de Sdòk Kāk Thom.

1. BEFEO, XXIX, p. 229 et suiv.

Dans les pages qui vont suivre, on donnera d'abord le texte commun [1] suivi de sa traduction, puis le texte particulier à la stèle de Phnom Sandak [2], qui ne comporte pas de traduction puisqu'il donne seulement des limites de villages et des listes d'esclaves, enfin le texte spécial à la stèle de Práḥ Vihār, dont seules les parties gravées sur les petits côtés ont fait l'objet de traductions.

TEXTE

I [(1)] ⏓ — ⏑ — — ⏑ namo namas te
sahasrakotyarvvu[daço namas te]
[(2)] ⏓ — ⏑ — — ⏑ ⏑ — ⏑ — ptu
sravantikāsrota[saman namas te]

[(3)] [1041 çaka pañcamī - - *çrāva*na candravāra nu vra]ḥ pāda kamraten añ çrīsūryyavarmmadeva sta[c ^{a}nau nā vraḥ *kra*[4]lā ta - vraḥ kamrateṅ añ vrāhmana kamrateṅ añ] rājakula rājaputra mahāmantri senāpati [vraḥ ka*mrateṅ a*[5]*ñ* guṇadoṣadarçi ta pvan ^{a}nak sañjak khloñ glāṅ ta pvan ^{a}nak] *sañjak* khloñ vraḥ laṃvāṅ phon sya[n ta gāl pi bhagava*t pā*[6]da kamraten añ ta guru çrīdivākarapaṇḍita chlaṅ havirvvāda [3] vraḥ pāda kamraten] añ çrīsūryyavarmmadeva sta[c cuḥ le [7] vraḥ] - - - - - - - - - - - - - - - - - - lek vraḥ añjali pandval pre sthāpanā pra[çasta neh ₒ

bhaga[8]vat pāda kamraten añ ta guru çrīdivākarapa]ṇḍita sruk vnur dnan viṣaya sadyā varṇa karmmāntara triṇī [uditodi*ta* [9] - - va - - - - vayaḥ] guḥ ryyan paryyan iss āgama phon thve iss tapaḥ phon ₒ

lvaḥ ta rājya [vraḥ pāda kamraten añ çrī u[10]da](10)yādityavarmmadeva ta svey rājya nu 972 çaka pi sthāpanā kamraten añ suvarṇa[liṅga - - - - - - - - - [11] pi] (11) duk arcana bhagavat pāda kamraten añ ta guru çrīdivākarapaṇḍita gi ti añje[ñ arcana - - - - ₒ

lvaḥ ta rājya vraḥ pāda] [(12)] kamraten añ çrīharṣavarmmadeva bhagavat pāda kamrateṅ añ ta guru çrī[divākarapaṇḍita gi ti añjeñ - - - - - - *pra*[13]dhāna gāl] nā catvārī ₒ

lvaḥ ta rājya vraḥ pāda kamrateṅ añ çrījaya[varmmadeva svey vraḥ dharm-

---

1. Pour la transcription de ce texte, établie en collationnant les deux inscriptions, les conventions suivantes ont été adoptées :

les numéros des lignes de la stèle de Phnom Sandak sont entre parenthèses, et ceux des lignes de la stèle de Práḥ Vihār entre crochets ; lorsque le début des lignes coïncide, le numéro est à la fois entre parenthèses et entre crochets ;

les parties du texte entre crochets ne sont lisibles que sur la stèle de Práḥ Vihār ;

les parties restituées *ex nihilo* sont en italiques.

2. Dans la transcription de ce texte et de celui de la stèle de Práḥ Vihār, tous deux disposés sur plusieurs colonnes, le rang des colonnes de gauche à droite est indiqué par un chiffre romain. Les lignes sont numérotées à la suite de celles de la face sur laquelle l'inscription est gravée.

3. La lecture de ce mot très effacé est incertaine.

marajya pi prās - - - - [14] sarvvayogya ta jā] vrah guru ta nu thve rājābhiṣeka homa ta vrah [yajña phon bhagavat pāda kamraten añ ta guru çrīdivāka[15]ra-paṇḍita gi ti añjeñ jā] vrah guru thve rājābhiṣeka [homa ta vraḥ yajña phon oy nāma bhagavat pāda kamraten añ ta [16] guru çrīdivākara]paṇḍita [prasāda hemadolā pi jih sitātapatra nara ti pre ⁿnak chattradhāra gi ta sen prasāda sarv-vadra[17]vya ta dam]nepra khāl mās vāna va[t khlās pratigraha taṃryya ⁿseḥ - khñum nu dāsī ⁿval ta bhagavat pāda kamraten añ ta guru] (18) çrīdi[18]vāka-rapaṇḍita jvan sap deva[tākṣetra phon thve *yajña sthā*panā jyak travāṅ oy dāna dravya ta damnepra khāl mās] [(19)] vat khlās pratigraha tamryya ⁿseh khñum ta [vrāhmana paṇḍi*ta sap* bhāga nu ⁿnak ta dīnānātha phon ta gi man vrāḥ pada kamrate][(20)]ñ añ çrījayavarmmadeva stac kṣetrādh[igama tīrthā - - - - - - dau kamraten jagat çrīcāmpeçvara bhagavat pāda kamra](21)te[21 n añ ta guru çrīdivakarapaṇḍita gi ti añje]ñ dau - - - - ta sap devatākṣetra phon ₒ

lvah ta rajya vrah pāda] (22) kamra[22]ten añ çrīdharanīndravarmmadeva ta jā vrah ⁿryām vrah pāda [kamraten añ crījayavarmmadeva bhagavat pāda kam-raten] (23) a[23]ñ ta guru çrīdivākarapaṇḍita gi ta jā vraḥ guru thve rājābhi-ṣeka homa ta vra[h yaj]ña phon prasāda sa[rvvadravya ⁿval ta bhaga](24)vat pā[24]da kamraten añ ta guru çrīdivākarapaṇḍita jvan sap devatākṣetra phon thve yajña jyak tra[vāṅ sthāpanā o](25)y dā[25]na dravya ta damnepra khāl ms vat khlās pratigraha tamryya ⁿseh khñum ta vrāhmana paṇḍita sap bh[āga nu ⁿnak dīnā](26)nātha pho[26]n ₒ

lvah ta 1035 çaka pi vrah pāda kamraten añ çrīsūryyavarmmadeva ta jā vrah cau mātrpa[kṣa vraḥ pāda kamra](27)ten añ [27] çrījayavarmmedeva nu vraḥ pāda kamraten añ çrīdharanīndravarmmadeva svey vraḥ dharmmarā[jya añjeñ bhagavat pā](28)da kamra[28]ten añ ta guru çrīdivakarapaṇḍita ja vrah guru gi ta thve rājābhiṣeka man vraḥ pāda kamra[ten añ syan [1] thve vraḥ (29) dīkṣā ryya[29]n iss siddhānta phon ta damnepra vraḥ guhya thve çāstrotsava phon oy dakṣinā roh ta - - - - - - - - (30)s oy [30] hemadolā pañcaçīra pi jiḥ oy māyūra kanakadaṇḍa vyar sitātapatra pvan - - - - - - - - - (31)tām sarvva[31] ratna ta gi pi duk ta damnepra makuta kundala karnābharana keyūra kaṅkana kanṭhī udara*vandha* - - - - - - - - [angu](32)lī[32]yaka navaratna vāna vat khlās pratigraha cok chlyak khāl mās gralon tai canhvay [nu] - - - - - - - - - - - (33) ta [33] bhagavat pāda kamraten an samavarna ti tāk amvi ta vrah kralā glān sap thñai syan ⁿnak rājakāryya - - - - - - *bha*(34)gava 34]t pāda kamraten añ gi ti añjeñ thve vrah kotihoma vraḥ lakṣahoma vraḥ - - - [homa vrah pitryajña vraḥ - -] (35) yajña [35] sap samvatsara gi roh vrah çloka vrah pāda kamraten añ çrīsūryyavarmmadeva ₒ

II - - d [2] gu[ror hutavahe havirāhutir ya][(36)]t
samyagvidher vividhāvrṣtibhavam praçasyam

---

1 Lecture incertaine.

2. L'estampage semble porter *yavad*, mais l'absence du corrélatif *tavad* dans la seconde partie de la stance rend cette lecture d'autant moins vraisemblable que le texte comporte déjà le couple *yat-tat*.

sasvaya tad vidhividhāv iha kotihome
kotir hu[tis suvidhivat kurute grasiddhyai |

[(37)] oy vrah dāna sarvvadravya mās prāk ratna vāna vat khlas pratigraha sruk dāsadāsī tamryya ["seh vrah go kapiladi 'val ₒ ma[38]n bha](38)gavat pada kamraten añ ta guru çrīdivākarapaṇḍita thve kṣetrādhigama pi jvan dravya ta de[vatākṣetra phon damnepra [39] kamrate](39)n jagat çrībhadreçvara gi rohh vrah çloka vrah pāda kamraten añ çrīsuryyavarmmadeva d[uk pi pre car ta hemado[40]lā phon [1] nu] (40) dravya ta rohh noh phon pi jvan ta devatākṣetra phon sap anle ₒ

III yasy[añjalihradaruhām iva bodhanāya]
[(41)] çrīsūryyavarmmabhuvaneçvaramūrddhamaulim
pādah patan paçupatau vasuvahnikhendu-
bhiç [çrīdivā]kara idam samanuvya[tānīt

(42) bhagava](42)t pāda kamraten añ ta guru çrīdivākarapaṇḍita 'yak danle ti hau çrīdivākaratatāka 'nau kamraten jagat [çrībha[43]dreçvara sa](43)n āçrama duk dāsadāsī ta gi jvan sruk madhyamadeça sruk tankāl nu cam[nat bhaga] naya noh nu [dāsadāsī srā - - - - [44] thve camnām ka](44)lpana roh ta pāñjiya neḥ ranko paryyan vrah vasana [dyān dhūpa kriyā sran] rmmam camryyān [smevya tūryya chmāp vnya *arca*[45]*na* pratidina ₒ]
(45) nā kamraten jagat [çrī çikharīçvara - - - - - - dan] bhagavat pada kamra[ten añ ta guru çrīdivākarapa[46]ṇḍita sthāpa](46)nā kamra[ten añ ta ram suvarnapratimā] - - - - - - - - - - kanlon ka[mraten añ jvan dravya - - - - - [47] *çambhu*grāma bhavagrāma jyak danle sap sruk - - - - - san a]çrama duk dāsadāsī [jvan dravya ta gi thve camnam roh ta pāñjiya [48] neh ranko paryyan vrah vasana dyān dhūpa kriyā sran rmmām] camryyān smevya turyya chmap vnya arccana pratidina dravya ti bhagava[B, 1]t pāda (49) kamraten añ ta guru çrīdivākarapaṇḍita jvan ta] kamraten jagat çrīçikharīçvara thnim suvarna[koça makuta kundala keyūra [2] kankana kanthī (B, 1) udaravandha kañcī nūpura pāduka ta tām sarvvaratna ta gi ti vrah pāda ka]mraten añ çrīsūryyavarmmadeva oy dā[na nā thve [3] vrah dikṣā hemavitāna (2) ti chlāk padma tam sarvvaratna tās phdai vrah prāsāda kansa]maya jvan khāl mās angulīyaka ratna vāna vat [4] khlās pratigra[ha tamryya seh dan (3) jumsāy sitacchattra padigah dlah kuntikā kadāha] dlah ān svok dop phnān canlyāk asankhyā tas [5] vrah prāsāda vraḥ prāngana [phon vrah thnal (4) dau lvah kralā tut srū nu ca]nlyak sap samvatsara ₒ oy dakṣinā vrah kamraten añ [6] adhyāpaka vrah kamraten añ ta sin pratipa[kṣa vrah sabhā (5) khloñ viṣaya *puruṣādhi*]kara puruṣa pamre phon strī pamre phon sap varna [7] sap samvatsara .

nā kamraten jagat çivapura danden man s - ī - - (6) - - - - - - - - [*sru*]k caran sruk tvan jen sruk khcom jyak danle [8] san āçrama duk dāsadāsī "val

1. Lecture incertaine.

jvan sarvvadravya camnāṃ ti [cāṃ pra(7)titidina rmmāṃ camryyāṅ smev]ya tūryya raṅko paryyan vraḥ vasana dyān dhūpa kri[9]yā sran catussneha vṅya nu arcana chmāp vṅya dravya ti jvan khāl m[ās (8) aṅgulīyaka ratna vāna vat] khlās pratigraha tamryya ᵃseḥ dan sitacchattra [10] juṃsāy padigaḥ dlaḥ kuntikā kadāha dlaḥ āṅ svok dop phnān canlyāk asaṅ(9)[khyā tās vrah prāsāda vra]ḥ prāṅgana vraḥ thnal nu canlyāk ₒ [11] oy dakṣiṇā vraḥ kamrateṅ añ adhyāpaka vraḥ kamrateṅ añ ta siṅ pra(10)[tipakṣa vrah sabhā khloñ viṣaya] puruṣādhikara puruṣa [12] paṃre strī paṃre phon sap varna sap saṃvatsara ₒ

nā kamraten jagat çrīcāmpeçvara (11) [bhagavat pāda kamraten añ ta guru çrī]divākarapaṇḍi[13]ta jau bhūmi cat sruk saṅ āçrama duk dāsadāsī ta gi thve caṃnāṃ roh ta pāñjiya ṭi cā(12)r praçasta ₒ

nā kamraten jagat īçvarapu]ra man aṃve [14] kamraten añ vraḥ guru ta rājya vraḥ pāda kamraten añ paramavīraloka ti vraḥ (13) [pāda kamrateṅ añ çrīsūryyavarmmadeva oy] vin [15] ta bhagavat pāda kamraten añ ta guru çrīdivākarapaṇḍita man ᵃval bhūmi khñuṃ devatā noḥ (14) [ti pādamūla lak pi cāy ta anya - - - bhaga][16]vat pāda kamraten añ ta guru çrīdivākarapaṇḍita loḥ iss viṅ thve devasthāna nu çivapūjā (15) [devatā noh ru kāla kamrateṅ añ [17] vraḥ gu]ru vin ₒ

ri ampāl sruk nu kula kamrateṅ añ ta paramaguru phon ta mān doṣa daṃne[pra sruk (16) vrai slā kula kamrateṅ añ - - - - [18] - - deva ₒ sruk kantin kula kamraten añ ta guru kantin ti kamraten phdai karoṃ [jvan ta vraḥ dau bhagavat (17) pāda kamraten añ ta guru *çrīdivā*[19]karapaṇḍita dval vraḥ karunā ta paramapavitra vrah pāda kamrateṅ [añ çrīsūryyavarmmadeva (18) loḥ iss cuñ nu ᵃnak ta mān doṣa - - -[20]rṇa] viṅ ru ti kroy ₒ

1041 çaka gi nu vraḥ pāda [kamrateṅ añ] çrīsūryyavarmmadeva pandval pre (19) [çilpi rājakāryya eka do triṇī catvā[21]rī nu ᵃnak] viṣaya sadyā dau thve sruk v[nur dnan nu deva]sthāna noḥ pi leṅ ta santāna ti kroy coṅ prā(20) sāda jyak danle - - - - n va[22]n] kaṃveṅ· [jum sruk pit] - - - ampeṅ ṫa - - - - [phoṅ nu kuti pada kralā rāṃ - - kaṃlun mattavāraṇa krau kaṃluṅ nup - - - - - phoṅ ₒ]

TRADUCTION

I. Hommage à toi ..... Hommage à toi, mille fois, dix mille fois, dix millions de fois : .... comme le courant d'une rivière, hommage à toi :

(3-7) En 1041 çaka, cinquième jour de la lune ..... de Çrāvana, un lundi, S. M. Çrī Sūryavarmadeva se trouvait dans la salle ....[1], les seigneurs brâhmanes, les seigneurs membres de la famille royale (*rājakula*), princes (*rājapu-*

1. *Kralā*, littéralement « aire », désignait les différentes salles ou chambres du palais : *kralā phdaṃ* « chambre à coucher », *kralā arcana* « salle de culte », *kralā homa* « salle de l'oblation », *kralā pāṭau* (?). Plus loin (dernière ligne), on rencontrera *kralā raṃ* « salle de danse ».

tra), grands conseillers, généraux, les quatre seigneurs inspecteurs des qualités et des défauts [1], les quatre Anak Sañjak, chef du Trésor royal, les Anak Sañjak chefs du Vraḥ Lamvāñ [2], tous étaient réunis en audience [3], au moment où le vénérable seigneur Guru Çrī Divākarapaṇḍita devait prononcer la formule de l'oblation [4]. S. M. Çrī Sūryavarmadeva descendit sur ... faisant l'añjali [5], ordonna d'ériger cette stèle inscrite [6].

(8-9) Le vénérable seigneur Guru Çrī Divākarapaṇḍita, du pays de Vnur Dnañ, dans le district de Sadyā, de la secte des Karmāntara de troisième catégorie [7], versé dans la science révélée ... (depuis sa) jeunesse, n'a cessé d'apprendre et d'enseigner tous les textes sacrés (*āgama*) et de pratiquer toutes les ascèses.

(9-11) Sous le règne de S. M. Çrī Udayādityavarmadeva qui monta sur le trône en 972 çaka (1050 A. D.), lorsque (le roi) érigea le K. A. Suvarnaliṅga [8] ... pour le livrer au culte, le vénérable seigneur Guru Çrī Divākarapaṇḍita fut invité à célébrer le culte .....

(11-13) Sous le règne de S. M. Çrī Harṣavarmadeva, le vénérable seigneur Guru Çrī Divākarapaṇḍita fut invité à (assumer les fonctions de) président (*pradhāna*) ... avec rang de préséance [9] dans la quatrième catégorie.

(13-19) Sous le règne de S. M. Çrī Jayavarmadeva, lorsque, à l'occasion de son accession à la sainte royauté, (il chercha un religieux) susceptible en tous points de remplir les fonctions de Vrah Guru pour célébrer le sacre royal et faire les oblations dans tous les sacrifices, ce fut le vénérable seigneur Guru Çrī Divākarapaṇḍita qui fut invité à remplir les fonctions de Vraḥ Guru pour célébrer le sacre royal et faire les oblations dans tous les sacrifices. (Le roi) lui conféra le titre de « Vénérable Seigneur Guru » (*bhagavat pāda kamrateṅ añ ta*

---

1. AYMONIER comprend qu'il s'agit du quatrième (des ministres), donc d'un seul personnage, mais par analogie avec les quatre chefs du Trésor cités ensuite, je crois qu'il faut traduire comme je le propose. Cette interprétation est d'ailleurs confirmée par le bas-relief de la galerie historique d'Aṅkor Vāt (*Mém. Arch.*, BEFEO, pl. 526) ou l'inscription : *vraḥ kamrateṅ añ guṇadoṣa ta pvan* se rapporte à un groupe de *quatre* dignitaires.

2. « Service », dont la fonction reste à déterminer.

3. *Gāl*, mod. *kāl*, « rendre visite au roi, assister à l'audience royale ».

4. Le texte n'est pas sûr. Au lieu de *kavirvvāda*, on pourrait peut-être lire *guṇvāda*, « éloge, panégyrique ». *Chlaṅ*, « traverser » étant l'expression consacrée pour une cérémonie comportant un transfert de mérites, ou pour une inauguration, la lecture *kavirvāda* (bien que le mot ne se trouve pas dans les lexiques) est plus vraisemblable.

5. Ces mots ne se rapportent pas nécessairement à des gens qui seraient nommés dans la lacune, car la st. III, *infra*, montre le roi lui-même prosterné et faisant l'añjali devant le Guru.

6. Sur ce sens de *praçasta*, cf. G. CŒDÈS, *Inscr. du Cambodge*, II, p. 112, n. 1.

7. Sur *karmāntara*, cf. *Ibid.*, p. 62, n. 8.

8. Il s'agit du liṅga d'or, pour qui Udayādityavarman II avait édifié le Bàphûon au centre de sa capitale, et à qui Saṅgrāma, après ses victoires, consacra le butin que lui avait laissé le roi (BEFEO, XXXI, pp. 18-23).

9. Littéralement : « assistant à l'audience ». Il faut sans doute restituer *ācārya* pradhana.

guru)[1] Çrī Divākarapaṇḍita. Il daigna lui offrir un palanquin d'or pour se déplacer, un parasol blanc, et des serviteurs porteurs de parasol pour porter[2] (le palanquin). Il daigna remettre toutes sortes de biens à savoir[3] : bois d'or, coupes à pied, coupes, aiguières[4], crachoirs, éléphants, chevaux, esclaves hommes et femmes au complet[5], au vénérable seigneur Guru Çrī Divākarapaṇḍita pour qu'il les offre à tous les temples, fasse des sacrifices, des érections (de statues), creuse des pièces d'eau et distribue des biens à savoir : bois d'or, coupes, aiguières, crachoirs, éléphants, chevaux, esclaves, aux brâhmanes et aux pandits de toute catégorie, aux pauvres et aux abandonnés, dans les (temples).

(19-21) Lorsque S. M. Çrī Jayavarmadeva allait en pèlerinage aux temples et aux lieux saints ... alla à K. J. Çrī Cāmpeçvara[6], le vénérable seigneur Guru Çrī Divākarapaṇḍita fut invité a aller faire (des sacrifices ?) dans tous les temples.

(21-25) Sous le règne de S. M. Çrī Dharanīndravarmadeva, frère de S. M. Çrī Jayavarmadeva, le vénérable seigneur Guru Çrī Divākarapaṇḍita remplit les fonctions de Vraḥ Guru pour célébrer le sacre royal et faire les oblations dans tous les sacrifices. (Le roi) daigna remettre toutes sortes de biens au vénérable seigneur Guru Çrī Divākarapaṇḍita pour qu'il les offre à tous les temples, fasse des sacrifices, creuse des pièces d'eau, fasse des érections (de statues), distribue des richesses, à savoir : bois d'or, coupes, aiguières, crachoirs, éléphants, chevaux, esclaves, aux brâhmanes et aux pandits de toute catégorie, aux pauvres et aux abandonnés.

(26-28) En 1035 çaka (1113 A. D.), lorsque S. M. Çrī Sūryavarmadeva, petit-neveu en ligne maternelle de S. M. Çrī Jayavarmadeva et de S. M. Çrī Dharanīndravarmadeva, accéda à la sainte royauté, il invita le vénérable seigneur Guru Çrī Divākarapaṇḍita à remplir les fonctions de Vraḥ Guru pour célébrer le sacre royal.

(28-33) Alors Sa Majesté accomplit la sainte initiation (*vraḥ dīkṣā*), étudia toutes les sciences (*siddhānta*), à commencer par la science secrète (*vraḥ guhya*), célébra toutes les fêtes rituelles (*çāstrotsava*), donna des offrandes (*dakṣiṇā*)

---

1. Ce titre n'était pas spécial à Divākara. On le trouve, à la même époque, porté par deux autres religieux : le bhagavat pāda kamrateṅ añ ta guru Vidyāvāsa (Phnoṃ Aksar, K. 595) et le bhagavat pāda k. a. ta guru Laṃpeṅ (stele de Trapăṅ Dón On, K 254)

2. *Sen*, mod. *săṅ*, « porter à deux en appuyant sur l'épaule la perche soutenant le fardeau ».

3. Dans la liste qui suit, et dans celles qui viennent plus loin, l'emploi du pluriel est arbitraire, certains objets peuvent avoir été uniques.

4. Bien que le mot *vana* ne porte nulle part le virama sur le second caractère, il ne semble pas que ce soit un terme sanskrit. Je l'identifie à mod. *pān* « coupe à pied. » Sur *vat khlās* cf. Inscr. de Sdok Kak Thom, face D, l. 17.

5. *Daṃnepra*, au début de l'énumération, a le sens de « commençant par », et *dval*, à la fin, celui de « tout, au complet ».

6. Le nom de Cāmpeçvara a été porte par divers lieux saints, notamment par le sanctuaire de Prasàt Kôk Pô, au Nord de Bàrày occidental d'Ankor.

conformément à ...., donna un palanquin d'or à cinq têtes pour se déplacer, deux éventails de plumes de paon à manche d'or, quatre parasols blancs, ... incrusté de pierres précieuses pour qu'il les conserve, à savoir : tiare, anneaux d'oreille, ornements d'oreille, anneaux de bras, bracelets, colliers, sautoirs, ... bagues aux neuf joyaux, coupes à pied, coupes, aiguières, crachoirs, *cok chlyak* [1], bols d'or, *gralon tai, canhvay* [2] et ... au vénérable seigneur Guru, (objets) de même nature que ceux qui sont déposés hors de la salle du Trésor chaque jour, et que les fonctionnaires .... [3]

(34-36) Le vénérable seigneur Guru a été invité à célébrer le Vraḥ Kotihoma, le Vrah Lakṣahoma, le Vrah ...homa, le sacrifice aux mânes des ancètres (*pitṛyajña*), le sacrifice ..., tous les ans, suivant la sainte stance de S. M. Çrī Sūryavarmadeva :

II. « Ce que l'oblation versée dans le feu, par le Guru appliquant correc-« tement la règle, produit d'excellent pour les céréales, comme résultat de « multiples ondées, ses dix mille oblations à l'occasion d'un Kotihoma con-« forme à la règle le produisent ici pour la réussite suprême, conformément « à la bonne règle [4]. »

(37) (Le roi) donna en présent toutes sortes de biens, de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, coupes à pied, coupes, aiguières, crachoirs, villages, esclaves hommes et femmes, éléphants, chevaux, vaches sacrées de couleur brune et autres, au complet.

(38-41) Alors le vénérable seigneur Guru Çrī Divākarapaṇḍita accomplit un pèlerinage pour offrir des biens à tous les temples, à commencer par K. J. Bhadreçvara [5], suivant la sainte stance que S. M. Çrī Sūryavarmadeva a composée pour être gravée sur tous les palanquins d'or et toutes les richesses énumérées ci-dessus destinées à être offertes à tous les temples en tous lieux.

III. « Çrī Divākara, dont le pied est posé sur le diadème ornant la tête de « Çrī Sūryavarman, maître du monde, comme pour y faire épanouir le lotus « de l'añjali, a donné ceci à Paçupati dans (l'année marquée par) la lune « (= 1), le ciel (= 0), les (3) feux et les (8) Vasu [6]. »

---

1. *Cok*, mot de sens inconnu. *Chlyak* peut correspondre à mod. *sliel* « vêtir les membres inférieurs ». On notera toutefois que dans ce texte le dérivé bien connu *canlyak*, « vêtement, étoffe », est écrit avec un *ā* long.

2. Mots de sens inconnu, figurant dans d'autres inscriptions, dans un contexte analogue

3. Il est assez difficile de deviner ce que contenait cette lacune.

4. Le sens de cette stance semble être le suivant : une simple oblation du Guru pouvant provoquer la pluie, un Koṭihoma célébré par lui produira un résultat dix mille fois plus important, la « réussite suprême » devant sans doute s'entendre ici de l'émancipation, de la délivrance finale.

5. Ce nom a été porté par plusieurs sanctuaires, mais il s'agit certainement ici du temple de Vat Phu, qui était, de la part des rois de la dynastie fondée par Jayavarman VI, l'objet d'une dévotion assidue ainsi qu'il ressort de la stele K. 366 (AYMONIER, *Cambodge*, II, p. 162).

6. 1038 ç. — 1116 A. D.

(42-44) Le vénérable seigneur Guru Çrī Divākarapaṇḍita a creusé la pièce d'eau nommée Çrī Divākarataṭāka [1] dans (le temple de) K. J. Bhadreçvara, a fondé un āçrama, y a placé des esclaves hommes et femmes. Il a offert les villages de Madhyamadeça, de Taṅkāl et les portions de défrichement afférentes [2], ainsi que des esclaves hommes et femmes . . . . Il a institué un service de fournitures suivant cette liste : riz décortiqué, huile [3], étoffes sacrées, cierges, encens, nécessaire de l'ablution, danseurs, chanteurs, bouffons [4], musiciens, récipients à fleurs [5] pour le culte, quotidiennement.

(45-48) A K. J. Çrī Çikharīçvara [6] . . . . . . , le vénérable seigneur Guru Çrī Divākarapaṇḍita a érigé le Seigneur qui danse, image d'or [7] . . . . . . la défunte reine (*kanloṅ kamrateṅ añ*) [8]. Il a offert des biens . . . . . les villages de . . . (Çambhu)grāma, Bhavagrāma [9] ; il a creusé des pièces d'eau dans tous les villages . . , fondé un āçrama, placé des esclaves hommes et femmes, offert des biens et institué un service de fournitures, suivant cette liste : riz décortiqué, huile, étoffes sacrées, cierges, encens, nécessaire de l'ablution, danseurs, chanteurs, bouffons, musiciens, récipients à fleurs pour le culte, quotidiennement.

(48-B 3) Les biens que le vénérable seigneur Guru Çrī Divākarapaṇḍita a offerts à K. J. Çrī Çikharīçvara (comprennent) les ornements : — gaine (*koça*) d'or, tiare, anneaux d'oreilles, anneaux de bras, bracelets, colliers, sautoirs, ceintures, anneaux de chevilles, sandales, ornés de pierres précieuses, — que S. M. Çrī Sūryavarmadeva (lui) avait donnés à l'occasion de son initiation [10],

---

1. C'est probablement le grand bassin situé à l'est du temple et qui semble postérieur à la terrasse d'accès au monument (H. PARMENTIER, *Art khmèr classique*, pp. 213-214).

2. *Caṃnat* (de *cat*, mod. *cāt* « arranger, disposer ») designe dans les inscriptions, notamment dans celle de Sdok Kak Thoṃ, un établissement, un « settlement », nouvellement créé, donc un défrichement récent. *Naya*, littéralement « conduite », a pris en cambodgien le sens de « cause, manière, raison d'être ». Je crois comprendre que les portions de défrichement mentionnées ici, servaient a l'entretien des villages.

3. Ou « beurre fondu » (*ghṛta*). Cf. G. CŒDÈS, *Inscr. du Cambodge*, II, p. 54, n. 4.

4. Le texte ne précise pas si la danse et le chant étaient pratiqués par des hommes ou par des femmes. La traduction de *smevya* par « bouffon » est conjecturale, et repose sur un rapprochement avec skt. *smetavya* « risible ».

5. *Chmāp*, nom d'agent dérivé de *cāp*, mod. *cap* « prendre, saisir » pourrait a la rigueur désigner un « cueilleur » (de fleurs). Mais ce sens est difficilement conciliable avec le contexte de la l. B 9 où le mot revient. C'est pourquoi j'ai proposé de le traduire par « objet servant a tenir, récipient ».

6. Il s'agit du Prāḥ Vihār d'où provient une des répliques de cette stèle.

7. Sans doute un Çiva dansant en or.

8. Mentionnée dans l'inscr. K. 366 de Vàt Phu, face A, l. 17. C'est probablement la reine Vijayendralakṣmī qui, d'après la stele K. 191 de Phnoṃ Sandak, avait été successivement l'épouse d'un Yuvarāja mort prématurément, de Jayavarman VI et de Dharaṇīndravarman I (BEFEO, XXIX, p. 302, n. 1).

9. Les limites de ces villages et les noms des esclaves en provenant sont données à la fin de la face B de la stèle de Prāḥ Vihār.

10. Ce sont les objets énumérés ci-dessus, ll. 30-33.

ainsi qu'un dais d'or décoré de figures de lotus et incrusté de pierres précieuses.

(3-5) Il a recouvert le sol des tours d'un revêtement de bronze. Il a offert : bols en or, bagues, joyaux, coupes à pieds, coupes, aiguières, crachoirs, éléphants, chevaux, étendards, parasols à étages, parasols blancs, crachoirs *dlaḥ* [1], gargoulettes [2], bassines *dlaḥ*, jarres, plateaux, *dop phnān* [3], et d'innombrables étoffes. Il a recouvert d'étoffes toutes les tours, les cours, et la chaussée jusqu'à l'aire où l'on brûle le paddy [4], annuellement.

(5-7) Il a donné des offrandes (*dakṣiṇā*) au seigneur professeur (*adhyāpaka*), aux seigneurs (religieux) qui assurent le culte (à tour de rôle) chaque quinzaine, à la Cour (*vraḥ sabhā*), au chef de district (*khloñ viṣaya*), aux chefs de la population (*puruṣādhikara*), à tous les serviteurs et à toutes les servantes de toutes castes, annuellement.

(7-10) A K. J. Çivapura Danden [5] . . (il a donné) les villages de Caraṅ, Tvan Jeṅ, Khcom [6], creusé une pièce d'eau, fondé un āçrama, placé des esclaves hommes et femmes au complet, et offert toutes sortes de biens. Les fournitures quotidiennes sont : danseurs, chanteurs, bouffons, musiciens, riz décortiqué, huile, étoffes sacrées, cierges, encens, nécessaire de l'ablution, quatre (sortes d')huile, fleurs pour le culte, récipients à fleurs. Les biens offerts sont : bols en or, bagues, joyaux, coupes à pied, coupes, aiguières, crachoirs, éléphants, chevaux, étendards, parasols blancs, parasols à étages, crachoirs *dlaḥ*, gargoulettes, bassines *dlaḥ*, jarres, plateaux, tentures, et d'innombrables étoffes. Il a recouvert d'étoffes les tours, les cours et la chaussée.

(11-12) Il a donné des offrandes au seigneur professeur, aux seigneurs (religieux) qui assurent le culte (à tour de rôle) chaque quinzaine, à la Cour, aux chefs de district, au chef de la population, à tous les serviteurs et à toutes les servantes, de toutes castes, annuellement.

(12-13) A K. J. Çrī Cāmpeçvara, le vénérable seigneur Guru Çrī Divākarapaṇḍita a acheté une terre, installé un village, fondé un āçrama, placé des esclaves hommes et femmes, institué un service de fournitures, suivant la liste gravée sur la stèle [7].

---

1. Il doit y avoir quelque différence entre *pratigrahi* et *padigah* qui figurent ensemble dans cette liste. J'ignore le sens de *dlaḥ*.

2. *Kuntikā* doit être un diminutif (d'orthographe fautive) de *kuṇḍa* qui a passé en camb. mod. sous la forme *kònti* ou *kanti*.

3. Mots de sens inconnu.

4. Sur la fête agraire à laquelle il est fait allusion ici, cf. A. Leclère, *Cambodge, Fêtes civiles et religieuses*, p. 318, et (pour le Siam), H. G. Quaritch Wales, *Siamese State ceremonies*, p. 228.

5. Phnoṃ Sandak d'où provient une des répliques de cette stele.

6. Les limites de ces villages et les noms des esclaves en provenant sont donnés à la fin de la stèle de Phnoṃ Sandak.

7. Aucune stèle de Divākara n'a encore été retrouvée dans un des monuments pouvant correspondre au temple de Cāmpeçvara, notamment à Prasat Kök Pô

(13-17) A K. J. Īçvarapura [1], œuvre du seigneur Vraḥ Guru du règne de S. M. Paramavīraloka [2], que S. M. Çrī Sūryavarmadeva a donné de nouveau au vénérable seigneur Guru Çrī Dīvakarapaṇḍita, tous les terrains et esclaves du temple [3] que le respectable (*pādamūla*) avait vendus pour payer d'autres ..., le vénérable seigneur Guru Çrī Divākarapaṇḍita les a tous rachetés, et il a restauré le temple et le culte çivaïte de ce temple, comme au temps du seigneur Vraḥ Guru.

(17-20) Au sujet des villages et des domaines familiaux (*kula*) des seigneurs Paramaguru qui avaient commis des fautes [4], à savoir le village de Vrai Slā, domaine familial du seigneur ....deva, et le village de Kantiṅ, domaine familial du seigneur Guru Kantiṅ, que les rois avaient donnés aux dieux, le vénérable seigneur Guru Çrī Divākarapaṇḍita fit appel à la grâce royale. Sa Majesté les racheta tous, et les coupables ... à nouveau comme dorénavant.

(20-22) En 1041 çaka, S. M. Çrī Sūryavarmadeva ordonna aux artisans royaux de première, deuxième, troisième et quatrième catégories, et aux habitants du district de Sadvā [5], d'aller aménager [6] le village de Vṅur Dnaṅ et ce sanctuaire pour qu'ils relèvent dorénavant de la lignée [7], de construire [8] une tour, creuser une pièce d'eau ...., entourer le village d'une enceinte, fermer ... tous, ainsi que la cellule, la demeure, la salle de danse ... dans le pavillon faisant saillie à l'extérieur [9], dans ... aussi.

Texte spécial a la stèle de Phnom Sandak (suite de la face B).

(I, 21) ⊙ *pakṣa khnet* [10] *sruk* (22) - - - - - - - (23) *avadhi bhūmi* tov pū(24)*rrva prasap bhūmi* vryak [11] (25) *āgneya prasap* bhūmi a(26)- - - ₀ dakṣiṇa (27) - - - - nairti pra(28)*sap* - - k ₀ paçci(29)*ma prasap* bhū(30)*mi* - - sruk ₀

---

1. Bantāy Srĕi.
2. Il s'agit de Yajñāvarāha, Vraḥ Guru de Jayavarman V (BEFEO, XXIX, pp. 289-296).
3. Littéralement : « de la divinité » (*devatā*).
4. Il y a là une allusion à un fait historique qui n'est pas connu par ailleurs.
5. C'est le district dont dépendait le village de Vṅur Dnaṅ, pays d'origine de Divākara (*supra*, l. A 8).
6. Littéralement « faire ».
7. C'est-à-dire la lignée de Divākara.
8. Littéralement « lier », d'où « assembler (des pierres ou des briques) ».
9. Skt. *mattavāraṇa* désigne une construction ou un élément de construction faisant saillie (comme une échauguette d'un chateau fort, ou une corniche). Le mot khmèr *krau*, « en dehors » renforce le sens de ce terme technique d'architecture.
10. « Quinzaine de la lune croissante ».
11. *Avadhi bhūmi* « limites du terrain » : *tov pūrva, āgneya*, etc. « à l'est, au sud-est, etc. » ; *prasap* « toucher à, jouxter ».

vā(31)*yavya* - - nā jrai ₒ u(32)*ttara* içāna prasa(33)*p* - - bhūmi a(34) - - *prasap bhumi* neh (35) *phoṅ syaṅ nā mān gol* (36) simāvadhi [1]

(37-51) - - - - - - - (52) teṅ tisa (53) ten ke

(54) ⊙ avadhi bhūmi sruk ratna(55)kṣetra toy purvva pra(56)sap bhūmi travāṅ thmo ₒ (II, 21) - - - - - - -

(22) - - - - - - *vā(23)yavya* ₒ *u*ttara ₒ īçāna (24) syaṅ ta prasap bhūmi ra(25)tnakṣetra ₒ prasap bhū(26)mi neh phon syaṅ nā (27) man gol simāvadhi

(28-47) - - - - - - - [2]

(48) ⊙ pakṣa rnoc [3] sruk tva(49)ṅ jeṅ jamnau [4] ₒ avadhi bhu(50)mi toy pūrvva prasap (51) bhūmi vrah camnat ₒ āgne(52)ya prasap bhumi vrah cam(53)nat sot ₒ dakṣina (54) prasap bhūmi tvan jen ₒ (55) nairti prasap bhūmi ra(56)tnakṣetra ₒ paççima pra(III, 21)*sap bhū*mi ratnakṣetra (22) sot ₒ vāyavya prasa(23)p bhūmi damnap - - ₒ utta(24)ra vrah camnat ₒ īçāna pra(25)sap bhūmi vraḥ camnat (26) sot ₒ prasap bhūmi (27) neh phoṅ syan nā (28) mān gol simāvadhi

(29) teṅ vrau (30) teṅ ṅe (31) loṅ sthira (32) ten su (33) ten hās (34) teṅ jīva (35) teṅ jīva (35) teṅ vrau (36) teṅ ṅe (37) loṅ bhāgya (38) loṅ bhānuja (39) teṅ svāy (40) ten thṅe lān (41) loṅ hās (42) teṅ sam (43) - - - (44) teṅ - - (45) teṅ travān koṅ (46) ten u (47) ten sandak (48) ten myaṅ

(49) ⊙ sruk khcom jamnau ₒ (50) avadhi bhūmi toy pūrvva (51) prasap bhūmi khcom nā vrah ₒ (52) āgneya prasap bhūmi (53) chpār amvau ₒ (54) dakṣina prasap bhūmi (55) chok krvas vrah vīrā(56)çrama ₒ nairti prasap (IV, 21) bhūmi chok krvas vrah (22) vīrāçrama sot ₒ (23) paççima prasap bhūmi - (24) lmes ₒ (25) vāyavya prasap bhūmi (26) khcom svet [5] ₒ (27) uttara prasap bhūmi khcoṃ (28) svet sot ₒ (29) içāna prasap bhūmi (30) khcom svet sot (31) prasap bhūmi neh pho(32)n syan nā mān gol (33) simāvadhi

(34) teṅ so (35) ten bhāgya (36) teṅ sthira (37) teṅ cau (38) teṅ vāṅ (39) ten cau (40) ten ratna (41) ten crī (42) teṅ hās (43) teṅ sān (44) loṅ tem priyāṅgu (45) - - - - (46) ten ron (47) ten ne (48) ten cān (49) ten pit (50) ten som (51) ten gaṅ (52) ten bhavāni (53) loṅ dāsa (54) ten lac len (55) teṅ uy (56) loṅ so (V, 21) teṅ vrah amrta

TEXTE SPÉCIAL A LA STÈLE DE PRĀḤ VIHĀR (suite de la face B).

[I, 23] ⊙ pakṣa khnet sruk ī[24]çvaragrāma jamnau ₒ ava[25]dhi bhūmi toy

---

1. « Partout où les terrains se touchent, il y a des bornes limites ».
2. La liste d'esclaves ne semble pas avoir été gravée.
3. « Quinzaine de la lune décroissante ».
4. « Acquisition par troc ».
5. Le nom de cette terre, ici et aux lignes 27 et 30, n'est pas d'une lecture certaine.

pūrvva pra[26]sap bhūmi çambhugrāma o [27] āgneya prasap bhū[28]mi vrai ramtval o dakṣi[29]ṇa prasap bhūmi vrai [30] ramtval sot o nairr[31]ti prasap bhūmi - - [32] - - - - - - - [33] - - - - uttara [34] - - - -n vrai - [35] - - - - - - - [36] prasap bhūmi neḥ phoṅ sya[37]n nā mān gol si[38]māvadhi

[39-40] - - - - - - - [41] ten sugandha [42] ten surendra [43] loñ vīra [44] loñ dhani [45] ten prasta [46] loñ suk [47] ten subhadrā [48] ten cau [49] teṅ dhī [50] loñ pran [51-57] - - - - - [II, 23] ten - - [24] loñ sthira [25] teṅ vrau [26] ten bhavānī [27] loñ kavi [28] teṅ cān [29] ten devakī [30] ten vraḥ [31-37] - - - - - - - [38] ten sarasvatī [39] teṅ dhau [40] ten sunaga [41] teṅ ti- [42] loñ vara thne [43] loñ rāy [44] teṅ kantāl [45] teṅ sthirabhāgya [46] loñ sthirapunya [47] ten dhān [48] loñ çacī [49] loñ çrīmāna [50] ten reda [51] teṅ çakunī [52] ten utpala [53] teṅ mādhavī [54] teṅ bhek [55] ten - - [56] - - sthirabhakti [57] - - - - - [III, 23] loñ vrk [24] ten navaçrī [25] ten vrau [26] teṅ roṅ [27] loñ - - [28] teṅ s - - [29] ten - - [30] loñ hṛdaya [31] loñ ghṛta [32] ten - - [33] ten çreṣtha - - [34] teṅ jīva [35] ten - - [36] teṅ bhāgya [37] loñ suhala [38] loñ sampūrana [39] teṅ subhadrā [40] ten sumitrā [41] ten ratna [42] teṅ ren [43] loñ çrī [44] loñ vyāsa [45] loñ vāṅ [46] loñ teṃ raṃtval [47] loñ dic [48] ᵃme loñ vut [49] loñ vut [50] loñ - - [51] loñ vrau [52] loñ teṃ ullara [53] ten dip [54] loñ vṛk [55] ten vañ [56] teṅ dhan [57] teṅ kṛṣṇā [IV, 23] teṅ cān [24] - - - - [25] teṅ çrī [26] loñ mūla [27] ten vaṅ [28] teṅ snam [29] teṅ crs [30] teṅ sān [31] ten vi [32] ten rāy [33] ten bhāgya [34] teṅ dhān [35] loñ - - [36] teṅ - - [37] loñ - - [38] teṅ nava [39] teṅ yuvatī [40] loñ jeṅ tyak

[41] ⊙ pakṣa rṇoc sruk [42] çambhugrāma jaṃnau a[43]vadhi bhūmi toy pūrvva [44] prasap bhūmi vrai - - [45] āgneya prasap bhū[46]mi dharmma - - - o dakṣi[47]ṇa prasap bhūmi - - [48]grāma o nairrti prasap [49] bhūmi vrai ramtyal o paççima [50] vāyavya prasap bhū[51]mi īçvaragrāma o uttara [52] īçāna prasap bhūmi vrai [53] krvas o prasap bhūmi neḥ [54] phoṇ syaṅ nā mān [55] gol simāvadhi o

[56] teṅ - - - ṅ [57] teṅ so [V. 23] loñ jumvara [24] - - cau [25] - - - - - - - [26] - - - t [27] teṅ - - [28] loñ - - [29] ten cān [30] loñ s - - [31] teṅ vasanta [32] teṅ sthira [33] loñ s - - [34] teṅ - - t [35] teṅ - ti [36] ten - - - [37] teṅ - - - [38] loñ - - - - - [39] loñ vau [40] teṅ vrau [41] teṅ ṅā [42] teṅ i - - [43] loñ vāp [44] ten umā [45] loñ dham [46] ten vān [47] loñ kavi [48] loñ vis [49] ten dhan [50] loñ ghu [51] loñ - - - [52] teṅ myaṅ [53] loñ mūla [54] loñ dham [55] loñ lut [56] teṅ so [57] loñ - - - [VI, 23] loñ - - - [24] loñ - - - [25] ten vrau [26] teṅ - - - [27] - - - - - - - [28] teṅ ṅe [29] teṅ vīja [30] - - - - - - - [31] teṅ - - - [32] ten - - - [33] ten ṅe [34] loñ sam - [35] loñ vrahma [36] tai kanprat [37] si vraḥ tru - ñ

[38] o avadhi bhūmi sruk[39]k bhavahrāma to[40]y pūrvva prasap bhū[41]mi sruk vilopa [42] - l vilopa bhā[43]ga mvāy o āgneya [44] prasap bhūmi dharmma [45] - - o dakṣiṇa prasap [46] bhūmi chok o nairrti [47] prasap bhūmi cho[48]k - - sot o pacçi[49]ma prasap bhūmi camna[50]t kmek o vāyaya [51] prasap

bhūmi travā[52]ṅ caruh ₒ uttara is [53] teṅ landen dau [54] prasap bhūmi viṅ ₒ [55]īçāna prasap bhū[56]mi suvarṇa harlam [57] - - - - - - *prasap* [VII. 23] bhūmi neḥ phoṅ [24] syaṅ nā mān go[25]l simāvadhi ₒ [26] teṅ vrai kandiṅ [27] loñ vrau [28] teṅ tamvāṅ jū [29] teṅ myaṅ [30] teṅ çrī [31] loñ so [32] teṅ - - [33] loñ gandha [34] teṅ umā [35] teṅ vrau [36] teṅ - - [37] loñ su - - [38] teṅ ro [39] teṅ - - [40] teṅ - - [41] teṅ lo [42] teṅ dhān [43] teṅ so [44] loñ - āti - [45] ten dep [46] teṅ phkāy [47] loñ drākṣa [48] teṅ saṃ ₒ ten su - [49] loñ pā ₒ teṅ naṃ [50] si vāra khei ₒ taī māgha [51] si māgha ₒ si sundhar [52] si kansak ₒ tai kante[53]n ₒ si kañcan ₒ tai [54] thyāk ₒ tai khmau ₒ si svā[55]ṅ ₒ tai ᵃme - - ₒ tai - - [56] si kansam ₒ tai - - [57] - - - - - - - - - - -

C

[1] - - - - - - ᵃnak - - - [2] *syaṅ* paripālana cam[3]*nyar* - - - *pra*tiṣṭhā - - ₒ ᵃnak [4]*noḥ svey* svarggāpavargga ₒ ri ta cicā[5]*y çilastam*bha neḥ ᵃnak noḥ dau [6] *ta dvātriṃ*çanaraka tarāp vraḥ candrā[7]*ditya mān* ley ₒ

D

[1] - - - - çaka [2] - - - - ket puṣya - - - [3] nakṣatra - - [1] mvāy *antva*[4]n dik mvāy vinādika pi thmā - - - [5] ālaya gi nu vraḥ pāda kamrate[ṅ] aṅ çrī-sūryyavarmmade*va pa*[7]ndval - - - - dhūli je*ṅ kamra*[8]ten aṅ çrīdivā*kara-paṇḍita* [9] - - - sarvadravya - - *dakṣi*[10]nā

[11] ⊙ 1043 çaka [12] navamī ket māgha vudhavāra [13] gi nu dhūli jen kamrateṅ [14] aṅ çrīdivākarapaṇḍita [15] jauv bhūmi anle mvāy hau [16] - - - karol cyaḥ saṅ go[17]l jum duk jmah rudrālaya [18] jvan ta kamraten jagat [19] çivalinga vnur dnaṅ - - [20] anle mvāy bhūmi tem thkū [21] jam-nauv saṅ gol jum duk [22] jmah pañcayajña jvan ta kamrate[23] jagat çiva-linga vnur dnan

TRADUCTION

(C. 1-6) - - - les gens - - - qui conserveront à perpétuité - - - cette fondation, ces gens-là jouiront du ciel et de la délivrance. Ceux qui détruiront cette stèle de pierre, ces gens-là iront dans les trente-deux enfers, aussi longtemps que dureront le soleil et la lune.

(D. 1-10) - - - - çaka - - - de la lune croissante de Puṣya, nakṣatra - - - un (*pāda*), un *antvaṅ dik*, trois *vinādika*, à ce moment-là - - - S. M. Çrī Surya-

1. La restitution la plus vraisemblable est *pāda*. Cf. le début de la stèle de Pālhāl. BEFEO, XIII, 6, p. 28.

varmadeva a ordonné - - - - Dhūli Jeṅ Kamraten Añ Çrī Divākarapaṇḍita - - - tous les biens - - - en offrande.

(11-23) 1043 çaka, neuvième jour de la lune croissante de Māgha, mercredi, Dhūli Jeṅ Kamraten Añ Çrī Divākarapaṇḍita acquit une terre en un endroit nommé - - Karol Cyaḥ, planta des bornes alentour, lui donna le nom de Rudrālaya et l'offrit au Kamraten Jagat Çivaliṅga de Vnur Dnan - - - ; en un (autre) endroit, la terre de Them Thkū, acquise, planta des bornes alentour, lui donna le nom de Pañcayajña et l'offrit au Kamrateṅ Jagat Çivaliṅga de Vnur Dnan.

NÉCROLOGIE

GEORGES MASPERO

En la personne de Georges MASPERO disparaît l'un des plus anciens collaborateurs de l'École Française d'Extrême-Orient : il en était, en effet, correspondant-délégué dès 1903, et membre d'honneur depuis 1930.

Georges MASPERO naquit à Paris le 21 août 1872. Orphelin de mère, étant plus souvent en Égypte qu'en France, il était, dès sept ans, pensionnaire, d'abord au Lycée de Vanves, puis au Lycée Henri IV. A l'âge où il fallut choisir une carrière, l'influence de Pierre LOTI était telle qu'il choisit, avec plusieurs de ses camarades, une carrière qui l'emmènerait dans les pays exotiques auxquels LOTI l'avait fait rêver. Entré à 1891 à l'École Coloniale, il préparait en même temps une licence de droit, suivant également les cours de l'Ecole des Langues Orientales, dont il obtint les diplômes de chinois et d'annamite. Il débutait dans la carrière administrative en décembre 1894 comme chancelier-stagiaire à Phnom Péñ.

Phnom Péñ était alors « un grand village d'aspect assez pauvre, composé d'un certain nombre de quartiers isolés les uns des autres par de vastes étendues marécageuses », formé presque essentiellement de paillottes — les constructions à l'européenne étaient au nombre de sept — et de quelques maisons de jeux chinoises, compartiments bas à étage de bois où, le soir, des orchestres de fillettes cambodgiennes, l'anneau de jasmin à la chevelure, attiraient la clientèle. La population européenne se composait d'une trentaine de civils et d'une vingtaine de légionnaires, le reste de la compagnie étant occupé au Laos Une seule femme, la mère VANNEAU, qui tenait un café « dans des compartiments branlants construits en porte à faux sur la berge » était leur « providence à tous », soignant les malades « avec un dévouement admirable » et les « quittant, la santé revenue, sans accepter le moindre remerciement »[1].

Six mois après son arrivée, Georges MASPERO devenait secrétaire particulier du Résident Supérieur, Huyn de Verneville, pour lequel il devait garder une sorte de vénération. En 1897, des intrigues de palais, dont on retrouve une version dans les *Souvenirs* de Paul DOUMER, causèrent le remplacement de Verneville par Ducos. Georges MASPERO fut envoyé comme premier résident de la province de Kompon Spu', qui n'était jusqu'alors qu'un simple poste administratif.

Logé dans une case de bonze d'une ancienne pagode désaffectée que sept kilomètres de brousse séparaient du village, seul Francais dans sa province, à l'exception d'un forestier qui demeurait à vingt kilomètres de là, et qu'il allait voir tous les deux

1. Les citations sans références proviennent de la correspondance privée de Georges MASPERO.

mois environ « pour parler un peu français », Georges MASPERO se trouvait profondément heureux, étant son « maître absolu » et menant la vie d'action qu'il avait désirée.

Tout autrement délimitée que l'actuelle province de ce nom, la Résidence de Kompoṅ Spu' comprenait les *srŏk* cambodgiens de Phnom Sruoć, Thpoṅ, Saṃròn Ton, avec Udoṅ, Bàti, Kandàl Stiṅ, et était jusqu'alors fort mal connue, car elle comprenait les anciens apanages de la Reine-Mère, morte en juin 1895. Georges MASPERO est sans cesse « en exploration, en expédition, à pied, à cheval, à éléphant, en charrette à bœufs ». L'ancienne route d'Udoṅ à Kampot, celle qu'avaient suivie Mouhot, de Montigny, Doudart de Lagrée, était complètement abandonnée. Georges MASPERO en recherche le tracé, la fait refaire, en partant de Kǒmpoṅ Luoṅ, sur le Tonlé Sàp, jusqu'à la limite de la province de Kampot : c'est l'actuelle route provinciale N° 42.

Éloigné de Phnom Péñ par vingt-quatre heures à dos d'éléphant, Georges MASPERO a hâte de tracer, puis de construire, une route sur Phnom Péñ, qui le met bientôt en mesure de s'y rendre en quatre heures de cheval. Mais son habitation était construite sur l'autre berge du Prèk Thnòt : parfois, passant à gué le matin, il retrouvait, le soir, le fleuve trop haut. Il aspirait à un pont, et il y en avait un qui lui faisait particulièrement envie, une passerelle Eiffel qu'il voyait, démontée, à l'entrée de la ville. Faisant diriger cent charrettes à bœufs sur Phnom Péñ, il se rend chez Ducos pour obtenir l'autorisation d'emporter ce pont. Ducos « avait l'habitude de ne jamais répondre à une question directe », et répondit seulement en demandant si le besoin en était urgent. Georges MASPERO l'affirma chaleureusement, et fit aussitôt charger et et expédier ses charrettes avec les éléments du pont. Le Chef des Travaux Publics vint quelques jours après se plaindre qu'on lui avait « volé » son pont ; au télégramme comminatoire qui lui fut alors envoyé par Ducos, Georges MASPERO répondit par une invitation à venir inaugurer la passerelle, déjà en place, inauguration à laquelle vinrent le Résident Supérieur et le Chef des Travaux Publics. Cet épisode, qui eut son heure de succès, marque parfaitement, et l'esprit qui régnait à l'époque, et le caractère de Georges MASPERO.

Celui-ci, en 1901, était Résident de Kǒmpoṅ Càm. Ici encore, il est toujours en exploration, mais il ne demeure pas longtemps à ce poste, et part pour le Laos comme secrétaire particulier du Résident Supérieur, le colonel Tournier. C'était un homme d'un caractère tel que, malgré qu'il eût battu un record de durée, Georges MASPERO ne put demeurer plus de neuf mois auprès de lui. Ce court séjour fut cependant fécond. Georges MASPERO trouva à Vien Càn des bronzes inscrits, qui sont au Musée de l'Ecole Française et, à Say Fong, trois stèles, dont deux en laotien furent traduites par lui et dont la troisième, l'une des fameuses stèles « des hôpitaux », était le premier témoignage que l'on eût de la puissance khmère en des régions aussi septentrionales.

Dorénavant, la carrière de Georges MASPERO se poursuit en Cochinchine. Administrateur de Cân-tho' de 1903 à 1904, avant de rentrer en congé, il est adjoint, probablement à cause de sa connaissance des langues siamoise, cambodgienne et laotienne, au résident supérieur Morel, chargé de rechercher dans les archives de la Légation de France à Bangkok, les renseignements relatifs à la délimitation des frontières franco-siamoises. Chef de la province de Hà-tiên en 1905, il dirige la province de Biên-hoà de 1905 à 1910. Grâce à M. Larivière, actuellement administrateur de

Biên-hoà, j'ai pu avoir des renseignements assez complets sur l'œuvre de Georges MASPERO dans cette province : elle montre bien quelle était son activité. Georges MASPERO aménage le centre même de Biên-hoà, perçant de nouvelles rues, construisant la gare, installant l'éclairage à l'acétylène, établissant une société des courses, et lui donne son premier règlement de police et de voirie. Il transforme l'École Professionnelle en y créant la section de céramique qui vaut à cette école sa notoriété actuelle et à laquelle il donnera plus tard, étant Gouverneur de la Cochinchine, une nouvelle impulsion en y adjoignant un maître potier français. Il crée un service de poste rurale, assurant la distribution du courrier dans tous les villages par des facteurs-tram : ce service fonctionne à l'heure actuelle à peu près dans les mêmes conditions. Il s'occupe du cadastrage, construit la route de Tri-An (route locale 24) et la route de Tân-uyên à Cho'-thành (route locale N° 16) qui fut l'amorce de la voie de pénétration jusqu'au Nùi Bara poursuivie jusqu'en 1927. Il crée au Nùi Chùa-Chan (montagne de Gia-rây) une maison de repos où, par la suite, Oderra installa le siège de la délégation de Xuân-lôc — Gia-rây, mais qui fut plus tard abandonnée. Par l'interdiction faite aux Chinois et aux Annamites de circuler sans laissez-passer en région moi, il protège le Moi contre les aventuriers annamites et chinois, mais protège également ceux-ci contre les représailles des populations sauvages, sans toutefois chercher à freiner systématiquement la mise en valeur de leur pays, puisqu'il fait créer un village annamite à Gia-rây, au pied du Nùi Chùa-Chan, village devenu par suite une importante station de la voie ferrée Saigon-Hanoi. De cette époque, l'École Française d'Extrême-Orient possède une collection d'armes, outils et débris préhistoriques, provenant de l'île de la Tortue, qui lui furent envoyés par Georges MASPERO [1].

En 1910, Georges MASPERO est nommé chef de la Province de Sóc-trang. Sa principale réalisation y fut un canal qui porte son nom. A Mĩ-tho, où Georges MASPERO est administrateur de 1912 à 1913, une de ses créations a connu la fortune, celle de la première Caisse de Crédit Agricole Mutuel. Pour mettre un frein à l'activité des usuriers, on avait, dès 1901, institué le prêt sur récolte et des sociétés d'aides aux sériciculteurs (Dong-loi), mais ces tentatives isolées n'avaient pas eu d'effet durable. En 1907, « des sociétés indigènes de prévoyance, de secours et de prêts mutuels agricoles » avaient été prévues [2] mais n'étaient restées qu'à l'état de projet. Georges MASPERO propose une organisation adaptée aux besoins du pays, et, ses propositions étant sanctionnées par un arrêté [3], fonde la caisse et le syndicat de Mi-tho qui « resteront pendant plusieurs années les seuls organismes existant de Cochinchine » et qui, incorporés de nos jours à un plus ample organisme de Crédit Mutuel, en furent le premier noyau.

En 1914, la guerre surprend Georges MASPERO en congé. De la Réserve territoriale, il est employé à creuser des tranchées, ce qui réveille une ancienne « fièvre des bois » contractée lors d'explorations dans la chaine des Cardamones. Il est alors versé au Conseil de Guerre de Paris où il a une situation paradoxale, puisqu'il est simple soldat alors que son grade civil équivaut à celui de commandant, greffier quand il est

1. Cf. BEFEO, VII, 154.

2. Arrêté du 12 juin 1907.

3. Lettre n° 2034 d'octobre 1912 de M. Maspero au Gouverneur de la Cochinchine, arrêté du Gouverneur de la Cochinchine du 8 novembre 1912.

seul dans sa section à posséder sa licence en droit que n'ont pas ses supérieurs. Sa tâche lui pèse par tout ce qu'elle a de nécessairement inhumain, tel le cas de ce soldat qui, ayant perdu son régiment pendant la Marne, doit être condamné comme déserteur, malgré que tous soient persuadés de son innocence, et pour qui, par suite de circonstances adverses, on ne put obtenir la grâce qu'au moment où il arrivait au poteau de Vincennes. Georges Maspero, ayant surveillé l'impression de sa *Grammaire khmère* pour laquelle il fallut fondre des caractères cambodgiens, obtint de repartir pour l'Indochine à la fin de 1915.

Il est Résident-Maire de Haiphong jusqu'en juillet 1918. La difficile situation financière de la ville ne permet que de modestes travaux d'assainissement et d'embellissement, et les troubles de Chine en faisant un lieu de passage d'agitateurs Sudistes ou Nordistes, la tâche de Résident-Maire est surtout une tâche de police.

De 1918 à 1920, Georges Maspero remplit les fonctions de gouverneur intérimaire de Cochinchine : je n'ai pu avoir aucune précision sur son œuvre à cette époque. En mai 1920, nommé pour l'intérim de Résident Supérieur au Cambodge, il espérait avoir un certain temps la direction de ce pays où il avait débuté, et avait aussitôt tenté de le moderniser. Dès juin 1920, « les travaux effectués jusqu'à ce jour au Cambodge par le cadastre étant à peu près nuls en comparaison de l'immense superficie du pays », il demande que soient mis à sa disposition des avions pour des expériences de cadastrage par avion [1]. Après de premières expériences à Kòh Sutin, les travaux de cadastrage par avion commençaient par la province de Svày Rîen, à la fin de 1920, et ont continué depuis ; le principe a été repris sur une vaste échelle par le Service Géographique de l'Indochine. Les essais pour établir par hydroglisseur des communications touristiques avec Ankor, que ne joignait aucune route, furent moins heureux, cet appareil n'ayant pas répondu à ce qu'on en attendait. Georges Maspero, pendant son court séjour au Cambodge, prit à cœur sa tâche de délégué de l'École Française : il fit ouvrir un crédit pour la publication d'un *Corpus* [2], et fit prendre des ordonnances royales pour la conservation des monuments ; malheureusement, son départ fit qu'elles restèrent lettre morte et que le seul résultat pratique en fut la conservation de la stèle du Tà Prohm de Bàti [3]. Titularisé Résident Supérieur à la fin de 1920, Georges Maspero rentre en France pour remplacer Pierre Pasquier comme représentant du Ministère des Colonies dans la commission chargée d'élaborer des contre-propositions au projet de traité de commerce et de protocole juridictionnel que le Siam avait remis à la France en 1919.

En juin 1921, la Banque Industrielle de Chine demandait un règlement transactionnel. Tant d'intérêts étaient en jeu que l'affaire, qui eut un grand retentissement, donna lieu à d'importants débats au Parlement et à de nombreuses transactions. Un consortium fut chargé de « renflouer » la Banque Industrielle de Chine. Mais il lui

---

1. Lettre no 723 de juin 1920.

2. Lettre no 991 du 20 août 1920 à M. Groslier, alors en France : lettre no 1295 du 29 novembre 1920 au Secrétariat Perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

3. L'Ordonnance royale du 19 juillet 1920 sur la conservation des monuments, rendue exécutoire par arrêté du 22 juillet 1920, et l'Ordonnance royale du 5 août 1920 instituant une commission permanente, sont reproduites dans *Arts et Archéologie khmers*, I, 188 sqq. Sur la stèle du Tà Prohm de Bàti, cf. *ibid.*, pp. 144, 190, 194, 199 et George Cœdès, *Deux Inscriptions sanskrites du Fou-Nan*, BEFEO, XXXI, 8 sqq.

fallait un président du conseil qui donnât toutes garanties morales et qui fût au courant des questions de droit comme des questions extrême-orientales. Georges Maspero, qui se trouvait en séjour en Marseille, reçut d'Albert Sarraut un courrier spécial qui lui proposait la présidence, mais lui demandait de se décider en quarante-huit heures. C'était un saut dans l'inconnu : il s'y décida non sans inquiétude.

Dès lors, Georges Maspero est entraîné dans une vie nouvelle. Les affaires s'accumulent, les sociétés dont il fait partie deviennent de plus en plus nombreuses. Il est sans cesse en rapport avec le Quai d'Orsay, avec les représentants de la Chine, avec le Ministère des Colonies. Ce sont le règlement-or des Bons des Boxers, qui dure des années, la question des chemins de fer du Ching Yu, ou encore l'établissement d'un port de Cam-Ranh qu'il prépare avec le marquis de Barthélemy et l'amiral Lacaze. En 1936, Georges Maspero est fait commandeur de la Légion d'honneur et élu membre de l'Académie des Sciences Coloniales. L'âge n'a pas réduit son activité. Il ne se borne pas aux affaires et ne ménage ni son temps ni sa peine lorsqu'on le lui demande. Membre du Conseil Impérial, il donne toujours le meilleur de lui-même à l'Indochine et s'efforce autant qu'il le peut d'aider ceux qui viennent à lui. Chez lui, il travaille à tel article qui lui est demandé, à la troisième édition de *La Chine*, au dictionnaire môn-français qu'il pense terminer lorsqu'il se retirera de la vie active...

La guerre lui donne un surcroît de tâche : on lui confie la gérance et la seule signature de dix sociétés. Il lui faut aller au Havre rechercher des chargements de bois et de café, dans l'Est s'occuper de l'équipement électrique du grand dépôt central des Chemins de fer de l'Indochine, faire de perpétuels va-et-vient avec toutes les complications de paperasse, l'inconfort matériel que la guerre a instaurés. Le 10 juin 1940, les ministères, les grandes maisons, quittent Paris ; Georges Maspero part le lendemain après avoir évacué le personnel qui lui reste, tandis que sur la ville plane, énorme, l'épais nuage noir des réservoirs de mazout incendiés. Au long des routes où semble couler toute la population de la France, c'est le lent exode en auto en faisant un large détour pour permettre à une inconnue rencontrée en chemin de prendre un fils en nourrice. Il s'arrête à Agen où il a de la famille. Les lettres qu'il m'écrivait quotidiennement ont été interrompues pendant quinze jours, « quinze journées qui nous ont plongés, nous tous Français, dans une nouvelle ère de honte et de désolation, ont fait de nous un peuple vaincu, presque un peuple esclave .. Mais aujourd'hui que tout est consommé, qu'il ne survit d'espoir qu'en notre volonté de vaincre la défaite... il nous faut secouer toute douleur, écarter toutes faiblesses, reprendre énergie et courage, se remettre de nouveau à la tâche en serrant les dents et bandant les muscles. Il faut rentrer dans la réalité, la regarder en face, refaire sa vie, si ce n'est pour soi, pour ceux du moins qui viennent après nous. » Il voudrait remplir les journées d'inaction forcée, où il ne vit que pour interroger sur son fils tous les aviateurs qui passent, mais il n'y a « rien que cette attente morte dans un vide absolu de nouvelles ».

Enfin, tous les hommes d'action qui se trouvent à Agen se réunissent afin de faire les démarches nécessaires pour reprendre leurs activités. Dans la zone occupée, les Allemands font savoir qu'ils « mettraient à la tête de toute affaire dont les dirigeants responsables n'auraient pas rejoint leur poste, des administrateurs provisoires qui placeraient sous séquestre leurs dépôts en banque et généralement leurs avoirs quels qu'ils soient ». Au début de septembre, Georges Maspero retourne à Paris représenter

les sociétés dont il était chargé avant l'armistice, et s'occuper des Syndicats du Café et du Caoutchouc dont il est président et membre du bureau. Par de fréquents voyages, Georges MASPERO assure la liaison entre Paris où est le siège responsable, et Marseille, devenue le véritable centre d'activité. Voyages pénibles, ou il lui arrive de rester quarante-huit heures en route, sans presque dormir, mangeant à peine, attendant les correspondances dans les courants d'air, plus pénibles encore lorsqu'il s'agit de reprendre « le train pour Paris, l'étouffement moral ». Les crises d'asthme et les bronchites se succèdent sans l'arrêter dans sa tâche. (« Quel malheur d'avoir 69 ans ! » écrit-il simplement en octobre 1941.) Mais un cancer au poumon s'étant déclaré, et le traitement s'étant avéré inefficace, il quittait Paris en juillet et mourait à Saint-Tropez le 21 septembre 1942, à l'âge de 70 ans. Il avait souvent dit que la cessation de vie active qu'apportait la vieillesse lui paraissait une calamité : il ne cessa que lorsque la maladie l'y contraignit et, jusqu'au bout, travailla en bon Français.

E. POREE-MASPERO,
décembre 1944.

*
* *

La bibliographie qui suit n'est pas complète : il m'a été impossible, dans les circonstances actuelles, de retrouver les références suffisantes pour un certain nombre d'articles dont ceux que Georges MASPERO mentionnait dans ses lettres depuis 1934.

Lu'o'c biên Nam-Viêt sû-ký lịch triêu niên ký. Tableau chronologique des souverains de l'Annam. (T'oung Pao, V, mars 1894, pp. 43-62.)

Say-fong, une ville morte. Hanoi, 1903. (Bulletin de l'École Française d'Extrême-Orient, t. III, nº 1, pp. 1-17.)

Le connétable Saṅgrāma et l'armée des Kamvujas au XIᵉ siècle. (Revue Indochinoise, 15 janvier 1904, pp. 8-14.)

Le royaume de Vièng-chăn. (Revue Indochinoise, 30 avril 1904, pp. 497 sqq.)

La mort du roi de Luang-Prabang. (Bulletin du Comité de l'Asie française, mai 1904, pp. 256-257.)

L'Empire khmèr. Histoire et documents. Phnom-Penh, Imprimerie du Protectorat, 1904.

Les ruines d'Angkor. Paris, 1909. (La Nature, nº 1883, 26 juin 1909, pp. 54-59.)

Les monuments d'Angkor. (Conférences publiques sur l'Indochine faites à l'École Coloniale en 1909-1910, pp. 1-6.)

Le Général de Beylié. (Revue Indochinoise, octobre 1910, pp. 317-319.)

A propos de l'astronomie cambodgienne de M. F.-G. Faraut. (Revue Indochinoise, janvier 1911, pp. 608-609.)

Réponse à M. Faraut à propos de l'astronomie cambodgienne. (Revue Indochinoise, juin 1911, pp. 608-609.)

Grammaire de la langue khmère (cambodgien). Paris, Imprimerie Nationale, 1915.

La Chine. Paris, Delagrave, 1918. (Bibliothèque d'histoire et de politique.)

La Chine. Nouvelle édition mise à jour. Préface d'André Duboscq, t. I, II. Paris, Delagrave, 1925. (Bibliothèque d'histoire et de politique.)

La géographie politique de l'Indochine aux environs de 960 A. D. Paris, 1925 (Ext. des Études asiatiques, t. II, pp. 79-126.)

Le royaume de Champa. Paris et Bruxelles. Les Éditions G. Van Oest, 1928. (A paru d'abord dans T'oung Pao, vol. XI-XIV, 1910-1913.)

L'Art en Indochine. (La Renaissance des Arts français et des Industries de luxe, avril 1922.)

Les Intérêts français en Extrême-Orient. (L'Empire Colonial français publié par Plon sous le patronage du Comité France-Amérique, Paris, 1929.)

Maspero (G.) et Simoni, Les conventions et accords franco-chinois signés à Nankin. (Revue du Pacifique, 1929, 15 mai, pp. 277-291.)

Un empire colonial français. L'Indochine. Ouvrage publié sous la direction de Georges Maspero. Paris et Bruxelles Les Éditions G. Van Oest.

T. I. Le pays et ses habitants. L'histoire de la vie sociale. 1929.

T. II. L'Indochine française. L'Indochine économique. L'Indochine pittoresque. 1930.

Paul Doumer. Un grand gouverneur. (Recueil de souvenirs sur Paul Doumer paru dans le Monde Colonial Illustré, juin 1932.)

Les Chemins de fer en Chine. (Le Monde Colonial Illustré, février 1937, 20 a.)

The Chinese Railways to-day. (The Asiatic Review, july 1937, pp. 555-565.)

La France d'Indochine et le Thailand. (Extrait de Construire, Etudes et Croquis, II, avril 1941.)

BIBLIOGRAPHIE

Roger LESCOT. — *Textes kurdes* : 1) Contes, proverbes et énigmes, 260 p. (1940). 2) Mamé Alan, XXVI-386 p. (1942). (*Institut français de Damas.* Collection de Textes Orientaux).

L'auteur nous procure 5 contes, 300 proverbes, 50 énigmes (1) et une épopée de 3.500 vers (2), en kurde écrit en alphabet latin avec la traduction française en face. L'auteur déclare : « Ne faisant pas œuvre de linguiste, je me suis efforcé de présenter des textes lisibles. » Cette appréciation sévère concerne heureusement la linguistique d'il y a trente ans. Actuellement les linguistes seront d'accord pour féliciter M. LESCOT de leur donner des textes dans une transcription phonologique pratique.

A. HAUDRICOURT.

The Hindu Temple, by Stella KRAMRISCH, Professor of Indian Art, University of Calcutta, vol. I-II. Photographs by Raymond BURNIER, University of Calcutta, 1946.

Ce livre m'a paru réunir, sous une forme parfois un peu trop diffuse, des renseignements capables de mieux faire comprendre le symbolisme de l'architecture de l'Inde. Par cette lecture j'ai compris la raison d'être de certains détails et certains motifs qui m'avaient déconcerté, paru étranges.

C'est ainsi que j'ai eu l'explication de ce fameux badigeon blanc dont les prêtres de l'Inde abusent pour recouvrir leur façade et détruire la beauté des reliefs du décor ou des sculptures. C'est un symbole de pureté, car la blancheur exprime le mérite « *Sāttvika* » de l'édifice.

Dans la pratique, j'ai trop souvent, dans mes visites de monuments de l'Inde, constaté l'enlaidissement déplorable qui en résulte.

En tant qu'architecte, ne m'étant jamais occupé de mystique symbolique, je n'ai aucune compétence pour émettre un avis sur cette partie, la plus importante et la plus développée, du livre de Stella KRAMRISH. En développant un peu la partie architecturale et en condensant un peu l'exégèse symboliste, avec des illustrations qui suivraient de plus près le texte, je crois qu'il y aurait là un ouvrage excellent et d'une grande importance pour rendre accessible au public européen la beauté des monuments religieux de l'Inde.

L'Européen ne voit souvent dans les façades et les intérieurs des temples qu'une accumulation d'ornements et de motifs sculpturaux qui choque notre sens moderne et notre conception architecturale, laquelle aboutit souvent à une simplicité de lignes et à une sécheresse schématique absolument opposées au tempérament hindou.

C'est le mérite du livre de Stella Kramrisch, de faire comprendre aux profanes le pourquoi et la raison d'être de tous ces éléments multiples, qui se répètent de la base jusqu'au faîte du temple pour exprimer le symbole cosmique de ce dernier.

Je résume dans ce qui suit ce qui m'a paru intéressant à noter pour un architecte qui avait beaucoup admiré l'art de l'Inde (l'art khmèr, non moins beau, doit être mis sur un tout autre plan) sans en comprendre toute la valeur spirituelle.

Une première conception architecturale, presque opposée à la compréhension occidentale, c'est que le temple est plutôt un bloc massif monumental qu'un édifice construit en matériaux ajustés et combinés. En Europe une construction consiste à enclore un espace libre, le limiter par des murs que l'on vient recouvrir d'une voûte ou d'un toit ; à l'intérieur, il s'agit de répartir des salles, des couloirs, des chambres ou des bureaux et les murs sont de simples barrières ou points d'appui qui isolent l'intérieur de l'extérieur.

Dans l'Inde la masse du temple suggère dans toute sa hauteur la forme de la montagne sur laquelle séjournent les dieux, et aide à comprendre les différentes images sculptées sur les parois représentant les êtres multiples résidant sur ce mont sacré.

C'est un Cosmos, un résumé de l'Univers, d'où cette variété de flore, de faune, cette succession d'êtres fantasmagoriques mêlés à des divinités et des hommes, que la sculpture reproduit si abondamment sur les façades.

Toutefois je suis en désaccord avec l'auteur quand elle donne pour origine au temple hindou le dolmen.

Le dolmen était primitivement un tumulus : d'après le Dr Capitan les dolmens étaient presque toujours partiellement enfouis et remplis de terre jusqu'au niveau des dalles de recouvrement. Le caractère de tombe en sous-sol était ainsi fortement accusé. M. de Mortillet y voit une simple dérivation de la grotte sépulcrale

L'origine de l'autel védique, d'abord en plein air, puisque le sacrifice ne s'adressait qu'à des éléments et des énergies divines, sans forme plastique, paraît une hypothèse plus admissible, quand les dieux prirent l'aspect anthropomorphe pour recevoir un culte ; une cellule couverte fut construite pour leur servir d'abri. Des toits étagés fournirent ensuite le prototype de la tour symbolique qui peu à peu se développa et donna naissance à la forme du temple.

La valeur donnée par les Hindous à la pierre vivante, non extraite de la carrière, ni taillée, ce qui la fait devenir une pierre morte, explique ce goût pour les hypogées rupestres des constructeurs hindous.

La matière dont est construite un temple concrétise son essence divine. Je vois là une contradiction dans le fait de blanchir une façade ou un intérieur avec un recouvrement d'enduit de chaux qui a le grand tort de détruire ces modelés si beaux des sculptures, ainsi que leur accent et leur fougue initiale.

Un des points importants signalés par l'auteur c'est que le temple est à la fois la demeure et le corps de la divinité, le *garbhagrha* étant le sein qui contient le germe sacré.

Mais le temple résume aussi le Cosmos et il est enfin le centre de l'Univers. Nous voici loin de la notion d'un simple édifice réservé au culte où s'assemblent les fidèles, tel que la basilique romaine devenue plus tard l'église chrétienne.

D'ailleurs la réunion d'une foule à l'intérieur d'une grande salle commune, qui est la destination de l'édifice catholique comme du chaitya, hall bouddhique, est en désaccord avec l'esprit du temple hindou.

rable, et qui mettent en valeur la beauté de la sculpture hindoue ; cette dernière a réalisé des combinaisons de formes, et des harmonies de lignes en représentant des corps en mouvements, d'une souplesse atteignant parfois aux limites de l'acrobatie ; aucune sculpture n'a poussé plus loin l'esthétique de l'opposition des courbes, des torsions des corps.

La plupart des photos qui illustrent cet ouvrage ont encore ce mérite, si rare dans un livre illustré qui paraît sur l'Inde, où les éternelles mêmes vues de monuments et de sculptures se répètent inlassablement : elles sont inédites et sont en même temps des révélations.

Mais j'ai assez parcouru l'Inde du Nord au Sud pour savoir que la sculpture hindoue recèle encore un grand nombre de trésors peu connus. Je peux dire que cette sculpture est unique dans le monde, car l'art hindou possède une vitalité, une intensité d'expressions et de formes qu'on ne trouve nulle part ailleurs.

M. Raymond Burnier, l'auteur des photographies de ce livre, serait sans excuse s'il n'employait son admirable talent à nous révéler tout ce qu'il reste encore de peu connu, mal connu ou même pas connu du tout dans la sculpture de l'Inde

H. Marchal.

Field Museum of Natural History. — Anthrop. Ser. 33, nos 1, 2, 3, 4.
Alexandre Spoehr. — 1) *Camp, clan and kin among the Cow Creek Seminole of Florida*, p. 1-28. 2) *Kinship system of the Seminole*, p. 29-118. 3) *The Florida Seminole camp*, p. 118-150. 4) *Changing kinship systems*, p. 151-236.

L'auteur commence par étudier un campement d'Indiens Séminoles de Florida (1) ; il constate que toutes les femmes du campement appartiennent au même clan, au contraire de chez les Séminoles de l'Oklahoma (une des 5 Tribus civilisées), où dans les villages chaque famille a un foyer séparé. Il compare la terminologie de la parenté des deux groupes (2). Il examine ensuite l'ensemble des campements de Florida et les conditions économiques et sociales qui expliquent leur survivance (3). Enfin, il étend son enquête aux tribus voisines de l'Oklahoma : Creek, Cherokee et Choctaw, et montre la même évolution, dans la structure et les termes de parenté, produite par les mêmes causes que chez les Séminoles (4).

G. Edward Roffe. — *The phonemic structure of Lao*. (Extrait du Journal of the American Oriental Society, vol. 66, n° 4, p. 289-295, oct.-déc. 1946).

Excellente étude de la structure phonique de la langue laotienne. L'auteur distingue avec soin le point de vue phonétique et le point de vue phonologique (qu'il appelle « phonemic » selon la terminologie américaine, l'auteur aurait eu avantage à appeler « toneme » avec les auteurs anglais et chinois, ce qu'il appelle « tone phoneme »).

L'auteur déclare que l'occlusion glottale ne peut pas être considérée comme non-phonologique (« a non-phonemic segment »), mais il n'indique pas que ce son sert à distinguer un mot d'un autre, ce qui serait indispensable pour qu'il ait une valeur phonologique. De même, pour établir l'existence de consonne labialisée, dont il ne nous donne d'exemple que suivie de *a*, il aurait fallu montrer que *wa* ne se confond pas avec *ua*.

Enfin, la limitation des tonèmes par la consonne initiale est un fait purement historique, qui n'est pas à mettre sur le même plan que la limitation par la consonne finale, phénomène vivant actuel.

Ces critiques techniques de détail sont les seules que l'on puisse adresser à cet article qui peut être considéré comme un modèle de description phonique structurale.

A. Haudricourt

CHRONIQUE

Mission MARCHAL-CASAL. — *Travaux de fouilles sur le site d'Arikamedu.*

L'ancienne ville indo-romaine découverte par M. JOUVEAU-DUBREUIL sur un site primitivement désigné sous le nom de Virampatnam et ensuite d'Arikamedu (village de Kakayentope, à 4 km. à vol d'oiseau au Sud de Pondichéry) avait été fouillée, d'abord par le service des Travaux Publics sous la direction du R. F. FAUCHEUX et de M. SURLEAU, Directeur du susdit service, puis par le Service Archéologique de l'Inde sous la direction du Dr MORTIMER WHEELER. Je n'ai pas à insister sur ces premières fouilles qui ont fait l'objet d'exposés ou de compte rendus dans les trois ouvrages suivants : 1) *Une vieille cité indienne près de Pondichéry — Virapatnam —* par L. FAUCHEUX (Imprimerie de la Mission, 1945) ; 2) *Les Fouilles d'Arikamedu (Podouke)* par P. Z. PATTABIRAMIN (Pondichéry, 1946, Imprimerie de Sri Aurobindo Ashram) ; 3) *Ancient India* (Bulletin of the Archeological Survey of India, n° 2, July. 1946).

La mission dont nous avions été chargés, M. et Mme CASAL et moi-même, par la Commission des Fouilles de Paris, devait étendre le champ des recherches et compléter dans la mesure du possible les premiers renseignements recueillis au cours des travaux énumérées ci-dessus.

Afin d'obtenir des résultats précis et le maximum de rendement des fouilles à entreprendre, il fut décidé d'appliquer les méthodes nouvelles d'excavation stratigraphique.

Au début de l'année 1947, M. et Mme CASAL firent donc un stage de trois mois dans les camps du Service Archéologique de l'Inde à Brahmagiri et à Chandravalli dans les Etats du Mysore.

Pendant cette période, réservant l'ouverture d'un chantier important pour le moment où M. et Mme CASAL m'auraient rejoint à Pondichéry, je me suis contenté d'exécuter un certain nombre de sondages, en des points repérés d'avance, afin de me rendre compte de l'aspect du sous-sol en ces différents endroits.

D'une façon générale, il fut reconnu que des amas de briques et des vestiges de constructions écroulées apparaissaient à environ 1 m. 20 au-dessous de la surface actuelle du terrain (soit 3 m. 50 en moyenne au-dessus du niveau de la mer). Ces constructions avaient probablement été démolies par des habitants qui étaient venus à cet endroit voler des briques pour les utiliser ailleurs. On a également trouvé, au cours de ces sondages, des zones de coquillages, quelques rares débris d'ossements et surtout des tessons de poterie de fabrication locale, mêlés à des fragments minuscules d'amphores, ainsi que des poteries d'importation romaine. Il faut signaler

l'abondance de pierres semi-précieuses, comme celles qu'on ramasse à la surface du sol sur le site, rencontrées à une faible profondeur. Parmi des éclats informes on a trouvé quelques pierres taillées et beaucoup de perles en pâte de verre.

Ces sondages, prolongés jusqu'à 3 m. 50 de profondeur (soit environ 2 m. 85 au-dessus du niveau de la mer), furent arrêtés parce qu'à ce niveau on ne rencontrait absolument plus rien qu'un sable très fin un peu verdâtre ; nous avions atteint l'ancien sol naturel.

Parmi les vestiges de constructions mis au jour il faut signaler un fragment du caniveau prolongeant l'égout précédemment trouvé dans le secteur Sud (AK. IV) des fouilles précédentes ; une autre portion de caniveau, de direction perpendiculaire au premier, fut retrouvée un peu plus à l'est.

Enfin, dans le sondage correspondant au point de repère n° 4. on a rencontré à 1 m. 70 de profondeur (soit à 4 m. 50 au dessus du niveau de la mer) deux murs en briques se recoupant à angle droit et dont une partie montrait encore sept assises superposées.

M. et M[me] CASAL étant arrivés à Pondichéry au début de juin, les travaux de fouilles, suivant la méthode stratigraphique. dirigés par M. CASAL, commencèrent le 30 juin et durèrent jusqu'au 8 septembre.

Après examen du terrain il fut décidé d'ouvrir deux chantiers de fouilles, l'un à l'emplacement du sondage n° 4 (Ar 4) dans la région sud du terrain classé et l'autre immédiatement à l'est du Secteur sud (AK. IV) des fouilles du D[r] M. WHEELER et désigné Ar B. Ces deux emplacements furent choisis comme pouvant appartenir à la partie de la ville ancienne romaine où l'on pouvait espérer trouver le prolongement des fragments de constructions mis au jour lors des fouilles précédentes.

Il est important de faire remarquer que toutes les fouilles entreprises jusqu'à ce jour sur le site d'Arikamedu ont été exécutées dans une région très voisine, sinon en bordure, de la rivière d'Ariancoupom. Ceci est essentiel pour montrer que tous les renseignements déjà recueillis se rapportent à l'ancien port de la ville indo-romaine (datée de la première moitié du I[er] siècle A.D.) alors que cette ville devait s'étendre beaucoup plus loin vers le sud et vers l'est.

Je rappelle brièvement. pour la compréhension de ce qui suit, le principe des fouilles stratigraphiques. instaurées dans l'Inde par le D[r] WHEELER. Il est reconnu qu'à des époques différentes les habitants d'un même emplacement laissent sur le sol, pendant la période d'occupation, des dépôts variés de toutes sortes ou des vestiges construits. Le rejet des détritus ainsi que celui de tessons, d'outils et d'instruments divers, constituent des couches qui, quand on creuse le terrain. apparaissent à différents niveaux. Ces niveaux se lisent clairement sur les parois de l'excavation et se précisent par le genre des trouvailles rencontrées ainsi que par l'aspect, la couleur et la densité des terres.

Il est évident que les zones d'occupation ne sont pas forcément horizontales : une même zone peut correspondre à un terrain incliné et, de plus, des dépressions, des ravinements ou des creusements de fosse par les habitants interrompent souvent ces zones. C'est ainsi qu'on ne peut dater un objet trouvé uniquement par sa profondeur au-dessous du sol et qu'il arrive qu'on rencontre parfois à un niveau inférieur un objet provenant d'une couche supérieure Un entrainement est donc nécessaire pour lire et interpréter les différents niveaux correspondant aux couches de stratification.

La fouille dite ArB débuta par l'ouverture d'un rectangle de 10,00 × 6,00 avec un puits de contrôle de départ qui a révélé des couches superficielles bouleversées mais des couches plus basses intactes.

Cette fouille a atteint à une profondeur de 4 m. 50 (environ 1 m. 80 au-dessus du niveau de la mer) le sol naturel. Elle n'a révélé aucune pièce importante, les trouvailles ayant consisté surtout en tessons de poterie locales et des débris de pierres plus ou moins taillées, quartz, agate, cornaline et perles de verre. Dans la partie nord de la fouille on a rencontré, sur une assez grande hauteur, des éboulis de briques qui semblent provenir d'une construction importante écroulée, peut-être un mur dont la base reposait sur ou dans le sol naturel.

La seconde fouille Ar4 a eu comme point de départ le sondage n° 4 dont il a déjà été parlé et qui avait montré deux murs se coupant à angle droit, construits en briques, qui furent reconnus d'époque romaine. La superficie de la fouille fut considérablement augmentée et la profondeur en fut poussée jusqu'au sol naturel.

« Les couches supérieures, dit M. Casal dans son rapport, étaient très bouleversées par des tranchées creusées par des voleurs de briques à plusieurs époques. Néanmoins, en outre de ce vestige de construction (les deux murs ci-dessus), on a mis au jour des restes de caniveaux en briques se rapportant aux différentes phases de l'époque romaine décrite par le rapport du Dr Wheeler. Enfin (et c'est là le point nouveau sur lequel insiste M. Casal), le résultat du travail de cette année fournit la preuve d'une occupation antérieure à l'époque romaine et contemporaine de la période mégalithique pre-Andhra au Mysore.

« Plusieurs couches inférieures à celle contemporaine de la construction en briques ci-dessus mentionnés ont livré en abondance de la poterie rouge et noire et de la poterie noire semblable à celle des couches mégalithiques du Mysore. Il y avait également des poteries rouges et quelques fragments de poterie peinte...

« En outre certaines pièces portent des marques gravées après cuisson.

« Si cette poterie entièrement rouge et polie n'a pas d'équivalent au Mysore, il en existe par contre de nombreux exemplaires au musée de Madras qui proviennent des tombes mégalithiques fouillées dans la région.

« En effet, tout près de Pondichéry, des champs d'urnes funéraires fouillés en 1929 par le commandant Laffitte et le R. F. Faucheux ont livré des poteries possédant des caractéristiques absolument semblables à celles provenant des fouilles de la campagne 1947.

« Là aussi il y a donc un champ de recherche ouvert car on assigne généralement dans l'Inde aux sépultures dans des urnes une date plus reculée. Les champs d'urnes avoisinant la région de Pondichéry semblent ne pas suivre cette règle générale. »

M. Casal termine son rapport par la conclusion suivante : « Je crois qu'avant l'emporium romain du 1er siècle A.D. il existait une ville purement indienne remontant aux deux ou trois premiers siècles avant J.-C. Cette ville devait se trouver plus au sud, le long de la rivière, que la ville romaine. Cette opinion se fonde sur le fait que vers le sud on ramasse une assez grande quantité de tessons mégalithiques en surface, alors que les fouilles du Dr M. Wheeler n'ont trouvé aucune couche correspondante, ni dans son secteur nord, ni même dans son secteur sud.

« Les chantiers de cette année situés à l'est et au sud de ce secteur sud doivent constituer, surtout en ce qui concerne Ar4, le point mitoyen où les deux occupations se superposent ; le chantier ArB représentant la limite extrême nord d'une occupation tardive de la culture mégalithique.

« D'autre part, en se dirigeant vers l'est, c'est-à-dire perpendiculairement à la rivière, on remarque en surface et dans les trous creusés par les paysans pour planter des arbres ou arracher des souches, des tessons en très grande abondance. On peut donc supposer que la ville romaine dont le port et les quartiers commerciaux se sont déplacés, d'après le Dr WHEELER, du nord au sud, a pu avoir, plus à l'intérieur des terres, un quartier commun qu'il serait certainement du plus haut intérêt de fouiller ».

L'activité de la science française dans le Sud de l'Inde a été également marquée cette année par la préparation d'un centre culturel à Pondichéry qui devait grouper les travaux déjà faits sur place en matière d'ethnographie, d'histoire, d'archéologie et de linguistique.

L'art et l'ethnologie du Sud de l'Inde sont à l'heure actuelle assez mal connus et l'intérêt des problèmes qui se posent aux linguistes, historiens, archéologues souligne l'importance que doit prendre le centre d'étude qui va être créé.

D'accord avec M. MONOD-HERZEN, chargé par l'Office de la recherche scientifique coloniale de constituer ce centre culturel, j'ai entrepris la restauration par anastylose partielle du temple d'Egambaresvara à Varada Settur près de Karikal. Ce temple Pāṇḍya, daté du XIIIe siècle, présente un échantillon intéressant du style de cette époque : sa remise en état non seulement a consolidé et rendu stable des parties à demi ruinées, mais encore a redonné à ses façades extérieures leur aspect intégral de jadis. On a découvert deux inscriptions inédites.

Dans le territoire même de Pondichéry, à vingt et un kilomètres à l'ouest, le petit temple d'Udearkovil, à Madagadipeth, tout récemment découvert, s'est imposé à l'attention, à la fois par la pureté de son style (époque Chola du XIe siècle, date qui fut précisée par les inscriptions gravées sur les murs) et la beauté des sculptures et du décor.

Malheureusement, dans son état actuel, on ne peut juger de son aspect ancien car la plus grande partie des murs de façade sont écroulés et il ne reste plus en place que l'infrastructure ; mais il y a de grandes probabilités que l'on puisse retrouver toutes les pierres tombées sur le sol autour du monument. Un premier travail de déblaiement a été fait et, vu les petites dimensions de ce temple, l'anastylose pourra en être tentée dès que l'on disposera d'une somme suffisante pour ce travail.

De très belles sculptures Chola ont été trouvées au cours du déblaiement : elles ont été ramenées à Pondichéry afin d'éviter qu'elles ne soient volées ou détériorées. Elles seront jointes aux autres sculptures déjà préparées pour prendre place dans la section des antiquités hindoues du Musée que l'on doit ouvrir à Pondichéry et où seront exposés également des stèles inscrites, des objets d'ethnographie du Sud de l'Inde et les trouvailles les plus marquantes du site d'Arikamedu.

Le centre culturel a travaillé en collaboration étroite avec la Commission des monuments historiques afin d'assurer la préservation des édifices les plus importants, ayant une valeur esthétique ou historique [H. MARCHAL].

PARIS. — Exposition du Livre et des Arts graphiques en Indochine, réalisée par le Ministère de l'Information avec le concours de l'Ecole Française d'Extrême-Orient à la Bibliothèque Nationale, du 15 septembre au 15 octobre 1945. Catalogue illustré imprimé par l'Imprimerie Nationale.

Cette exposition fort bien présentée était intéressante, non seulement à cause de l'originalité des objets exposés dont la plupart étaient inconnus du grand public, mais aussi par la valeur scientifique que Mlle KARPELÈS, membre de l'Ecole, alors à Paris, avait tenu à lui donner.

La Bibliothèque Nationale avait mis à la disposition du Ministère de l'Information la Galerie Mazarine. Un certain nombre de documents furent prélevés dans les collections de la Bibliothèque Nationale, du Cabinet des Estampes, du Musée des Colonies, de l'École des Langues Orientales, de la Société Asiatique, du Musée de l'Homme, de la Bibliothèque de l'Imprimerie Nationale, de la Bibliothèque et Archives des Missions Étrangères, sans parler des Bibliothèques particulières, notamment celles de Paul PELLIOT, de Georges MASPERO et d'Henri GOURDON.

Les fondeurs et imprimeurs français possédant des caractères quôc-ngũ', cambodgiens, laotiens et chinois, participèrent également à cette exposition : l'Imprimerie Nationale envoya son admirable collection de caractères orientaux, et la maison Deberny-Peignot ses caractères indochinois. Enfin, quelques vitrines consacrées à la mémoire des orientalistes et savants d'Indochine décédés durant la guerre complétaient cette exposition.

Parmi les livres envoyés par l'Imprimerie Nationale, figuraient :

— l'exemplaire du *Bhagavat Purana*, édité et traduit par Eugène BURNOUF (texte sanscrit et traduction française en regard), spécialement relié pour être offert au roi LOUIS-PHILIPPE,

— *l'Antiquité géographique de l'Inde*, par M. D'ANVILLE, Imprimerie Royale, 1775, livre intéressant aujourd'hui par les cartes montrant comment, à cette époque-là, on se figurait les pays qui constituèrent, par la suite, ceux de l'Indochine actuelle,

— le *Dictionarum linguae thai*, par J. B. PALLEGOIX, Imprimerie Impériale, 1854,

— le *Công-Binh Tap-Chi* ou journal des travailleurs indochinois, 1944-45.

Parmi les poinçons et matrices de l'Imprimerie Nationale exposés, on remarquait notamment ceux :

du Tibétain (corps 18), gravé en 1839, sous la direction de M. LANDRESSE,

du Singhalais (corps 9), gravé à Colombo par les soins de M. GOGERLY, offert à Paris en 1864 par M. GRIMBLOT, Consul de France à Ceylan,

du Cham (corps 18), gravé sous la direction de M. CABATON par Henaffe en 1901,

du Cambodgien (chrieng) (corps 20), gravé par LEK en 1906,

du Cambodgien (mûl) (corps 18), gravé par AUBERT en 1877,

du Siamois gravé par HENAFFE en 1903,

du Laotien gravé par LEK en 1925,

du Birman (pali) (corps 18), du fonds de la Propagande 1787, retouché en 1828 par DELAFOND.

Le Sanskrit (devanâgari) gravé sous la direction du général BOISSEROLLE, membre de la Société Asiatique, par DELAFOND en 1825.

Dans les vitrines réservées aux « Procédés Graphiques » figuraient :

les 57 caractères cambodgiens en bois que le Père GUESDON avait fait graver en 1914 pour l'impression de son dictionnaire cambodgien,

le stylet et le coussinet pour graver les feuilles de latanier, des manuscrits cambodgiens et laotiens,

des cachets de pagodes (Cambodge-Laos),

un encrier viêtnamien en bleu de Hué.

Parmi les ouvrages lithographiés exposés, on remarquait « L'étude de l'alphabet cambodgien », par G. JANNEAU, 1869 ; « Cours d'administration annamite », par LURO, 1877 ; » Dictionnaire khmer-français », par AYMONIER, 1878, avec un envoi à RENAN.

Une vitrine était consacrée à l'art populaire viêtnamien, trois autres à la presse indochinoise en langue viêtnamienne de 1882 à 1940 avec un numéro du « Nam Ky » de 1882, le premier journal viêtnamien publié en Indochine.

Une vitrine d'ouvrages scientifiques et thèses soutenues par des Indochinois dans les facultés de droit, lettres et sciences en France et au Tonkin depuis 1914.

Parmi les vitrines consacrées à la mémoire des savants disparus pendant la guerre il faut citer ; celle de Jean PRZYLUSKI, 1885-1944, contenant de nombreux tirages à part de ses articles et travaux et une lettre écrite deux jours avant sa mort.

Celle d'Henri MASPERO, 1883-1945, avec une notice rédigée par M. DEMIEVILLE « L'Indochine dans l'œuvre de H. MASPERO », et contenant des clichés ethnographiques annotés par H. M., ses enquêtes linguistiques pour l'étude de la phonétique chez les Viêtnamiens du Nghê-an en 1912, et beaucoup d'autres documents manuscrits du plus haut intérêt pour l'étude du Viêt-Nam,

celle de Gilberte de CORAL-REMUSAT, 1904-1943, contenant tous ses travaux sur l'archéologie khmère ;

et celle de Madeleine COLANI, 1866-1943, contenant une lettre relatant une de ses campagnes scientifiques en Indochine et ses divers travaux publiés par l'École Française d'Extrême-Orient.

Imprimerie Protat frères, Mâcon. — Décembre 1948. — Dépôt legal 1er trimestre 1949.
N° d'ordre chez l'imprimeur : 5138. — N° d'ordre chez l'éditeur : 39.

